N° 836 44e Année Tome CCXLIII 15 Avril 1933

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

MORT DE LOUIS DUMUR

La mort de Louis Dumur, le 28 mars, c'est l'épilogue d'un drame qui nous afflige depuis de longs mois. Nous étions quelques-uns à savoir ce dont il n'eut la pleine conscience qu'en ses derniers moments. Il opposa au mal lentement progressif un courage, une énergie, une volonté de vivre sans exemple. Et qui a vu son visage farouche, alors que la mort donne aux traits une sérénité suprême, comprend qu'il ne se résigna point à la destinée, et qu'il expira en révolté contre ce que sa constitution robuste lui faisait considérer comme une injustice. Et puis il laissait son œuvre inachevée.

Sa famille, d'origine vaudoise, s'était fixée à Genève vers le milieu du siècle dernier. Il est né dans les environs de cette ville, à Chougny, commune de Vandœuvres, le 5 janvier 1863. Il fit ses études à Genève, et, après le baccalauréat, reçut pendant quelques mois l'enseignement de l'Université. Il avait entre temps voyagé en Italie et fait deux séjours en Allemagne.

Il vint à Paris en 1883, prit son inscription à la Faculté des Lettres; puis ce fut au Quartier Latin la vie des milieux littéraires de jeunes, les premières armes à *Lutèce* de Léo Trézenik, au *Chat noir* de Salis, au *Scapin* de Louis Libaude, et à différentes publications éphémères; plus tard à la *Plume* de Léon Deschamps, et à la seconde *Pléiade*. Il devint, en 1888, précepteur en Russie, dans la famille du comte Warpakhovsky, dont le fils Martin, son

élève, devait un jour entrer dans la garde de l'empereur. Il reparut en France en 1889, pour peu de semaines, et c'est alors que, vers la fin de l'année, notre groupe d'amis, dont neuf sur onze ne sont plus, fonda le *Mercure de France,* avec l'espoir de mener ce recueil de littérature (on n'osait le qualifier revue) jusqu'à son cinquième numéro... Mais il était reparti pour la Russie quand sortit le premier fascicule, le 25 décembre 1889, daté de janvier 1890. Il s'occupait passionnément à cette époque de prosodie, ayant imaginé de baser le rythme du vers français sur l'accent tonique. L'avant-propos d'une plaquette de vers publiée en Russie, *La Néva,* formule la règle de cette métrique. Et il nous envoya de Saint-Pétersbourg, daté du 28 avril 1890, un article *A Propos de l'Accent tonique,* qui fut inséré dans le numéro de juin suivant.

Je ne veux, en ce jour triste, qu'évoquer ces heures de jeunesse et fixer quelques traits de caractère de l'homme. Son œuvre considérable de poète, de romancier, de moraliste, d'auteur dramatique, a été rappelée par toute la presse. Nous reviendrons sur son activité, prodigieuse quand on sait les multiples travaux, parfois des besognes, qu'il assuma durant tant d'années dans notre laborieuse maison.

Très lettré, lisant plusieurs langues, Louis Dumur était ce qu'on a appelé un « esprit européen ». Mais sa curiosité universelle s'étendait au delà de l'Europe; rien ne lui était indifférent de ce qui se passait sur le globe, et avec sa droiture et sa conscience il souffrait et s'indignait de la sottise des peuples. On a dit qu'il aima la France comme sa patrie même : il l'aima jusqu'à ne point pardonner aux Français de l'administrer si mal.

Louis Dumur pratiqua plus que tout autre une vertu, aujourd'hui désuète, particulière à sa génération : le désintéressement, l'insouci de soi. Il était aussi généreux; très peu de ses amis, même intimes, le soupçon-

nèrent et qu'il le fut jusqu'à la faiblesse; mais sans doute préférait-il être dupe d'une fausse misère à risquer de ne point secourir une détresse authentique. Et encore, cet homme parfois bourru, d'aspect froid, sévère, de physionomie fermée, était serviable : ceux qu'il aida de son expérience, de ses avis, de ses relations, sont beaucoup, comme l'attestent tant de lettres venues ici depuis sa mort, où aux condoléances s'associent les sentiments de gratitude.

Sa vie simple, nombreuse, probe et sans ostentation est éteinte. C'est maintenant l'éternelle inertie sous un peu de terre de cette rive gauche de Paris que définitivement rentré en France il ne déserta jamais. Notre pensée sera souvent avec lui, en ce lieu paisible du cimetière Montparnasse où, avec sa famille venue de Genève, un long cortège d'amis anciens et nouveaux le conduisit par une frileuse journée de printemps, le 31 mars.

A. V.

KARL MARX POÈTE

Karl Marx poète? Voilà qui étonnera sans doute pas mal de lecteurs. Poète, le fondateur du socialisme scientifique, le théoricien de la lutte des classes? Mais quelle place la poésie peut-elle bien avoir occupé dans son activité?

Une place qui n'est pas négligeable, beaucoup moins, en tout cas, qu'on l'imaginait jusqu'ici. Aussi étonnant que cela puisse paraître, Marx fut effectivement poète. Non seulement il paya, comme tant d'autres, son tribut à la poésie, mais il pensa même y consacrer toute son activité. C'est là un fait qu'on ignore généralement.

La raison en est bien simple. Car ces premières productions de Marx sont restées ensevelies longtemps dans l'oubli. Ni à leur auteur ni à ses disciples immédiats, elles ne parurent dignes de retenir l'attention. Pour ce qui est de ces derniers, d'ailleurs, ils en ignorèrent longtemps l'existence. Et c'est ce qui explique le peu d'importance que leur ont accordé ses biographes.

Mais il y a encore autre chose. Parce qu'il est resté à la postérité comme le fondateur du socialisme scientifique, on a pensé qu'il convenait, sinon de passer complètement sous silence, du moins de ne considérer cette partie de son activité que comme un simple amusement de jeunesse, qu'on ne faisait que mentionner rapidement, avec un sourire d'indulgence. Ne s'est-il pas acquis des titres de gloire suffisants par ses ouvrages ultérieurs? Qu'importent, par conséquent, ces productions de jeunesse qui n'ajoutent rien à sa gloire, et qui n'ont, semble-

t-il, rien de commun avec l'activité fondamentale à laquelle il consacra toute sa vie?

Certes, nous n'avons pas l'intention de donner à ces productions de jeunesse une importance qu'elles n'ont pas. S'il n'avait pas joué, dans des domaines tout différents, le rôle qu'il joua par la suite, l'activité poétique de Marx mériterait, à coup sûr, de tomber complètement dans l'oubli. Mais c'est précisément en fonction de son activité ultérieure que ces productions acquièrent une importance qu'on ne saurait assez souligner, et qui n'a pas été assez soulignée, à notre avis. Car elles éclairent d'un jour tout à fait nouveau l'histoire de sa formation intellectuelle, les mobiles secrets de son activité, et révèlent chez lui des qualités et des préoccupations dont on ne tient pas suffisamment compte quand on étudie son œuvre et son activité purement scientifiques. En ce sens, elles ont une valeur biographique et psychologique considérable, qu'on aurait tort de sous-estimer. C'est à ce point de vue surtout que nous les considérerons.

§

Marx était de nature trop riche pour n'avoir pas eu de bonne heure le goût et l'amour de la beauté. Originaire de cette riante Rhénanie, qui étale au bord du grand fleuve majestueux ses paysages de coteaux et de prairies ensoleillées, il eut une enfance heureuse, que ne vint troubler nul souci avilissant. Et il vint à la poésie par une pente toute naturelle. N'était-ce pas, en effet, le moyen d'expression qui convenait le mieux à son tempérament généreux et ardent?

Certes, au-dessus de la beauté purement formelle, extérieure, et liée à elle, il existe une beauté plus profonde, une harmonie intérieure, que l'œil ne perçoit pas, et que seule l'expérience de la vie révèle aux hommes doués d'un minimum d'intelligence et de sensibilité. Socrate le savait déjà, qui enseignait l'identité du beau et du bien. De

l'esthétique à l'éthique, de l'éthique à la science, et de la science à l'action, la route est toute droite, car elles procèdent des mêmes principes, quoiqu'elles ne mènent pas nécessairement de l'une à l'autre. Que l'amour de la beauté ait pris tout d'abord chez Marx la forme du sentiment poétique, pour s'élargir ensuite, au contact de la vie, en amour de la justice et de la science, et l'orienter finalement du côté de la recherche scientifique et de l'action politique, c'est là un processus naturel, dont seuls des aveugles pourraient ne pas voir la logique profonde. « Le génie poétique, dit Mme de Staël, est une disposition extérieure, de la même nature que celle qui rend capable d'un généreux sacrifice: c'est rêver l'héroïsme que de composer une belle ode. Si le talent n'était pas mobile, il inspirerait aussi souvent les belles actions que les touchantes paroles, car elles partent toutes également de la conscience du beau, qui se fait sentir en nous-mêmes. »

Mais, outre qu'il n'avait pas encore atteint ce stade, la poésie était alors le seul moyen d'expression que permissent les circonstances. On était en pleine période de réaction. La défaite de Napoléon et la victoire de la Sainte-Alliance avaient eu pour conséquence d'arracher les pays de la rive gauche du Rhin à l'influence des idées libérales. Les promesses de libertés constitutionnelles, grâce auxquelles on avait réussi à entraîner le peuple allemand, avaient été oubliées, et les concessions faites sous le coup de la nécessité retirées au lendemain de la victoire. Toute velléité de résistance était brisée impitoyablement. Et d'ailleurs, qui aurait pu résister? La bourgeoisie allemande était encore trop faible pour pouvoir engager la lutte contre l'absolutisme. La lenteur du développement économique du pays, la rareté des moyens de communication, la multiplicité des douanes et des frontières intérieures, l'absence totale de libertés politiques, étaient autant d'obstacles à la formation d'une classe homogène, capable de lutter efficacement contre la réaction. Avant

de s'engager sur le terrain politique, cette lutte devait, pendant longtemps encore, rester confinée dans le domaine littéraire et philosophique. L'ordre régnait. Les éléments les plus avancés de la bourgeoisie avaient été contraints de fuir à l'étranger. Les mouvements provoqués par la Révolution de 1830 avaient été réprimés. Le moment n'était pas encore venu du règlement des comptes avec l'absolutisme.

Il ne pouvait tarder cependant. Les forces qui manquaient encore à la bourgeoisie naissante croissaient rapidement. Précisément, au cours des années qui suivirent la Révolution de Juillet, on assista à un certain essor du développement industriel. Ce renforcement de la puissance économique de la bourgeoisie devait avoir pour conséquence naturelle le renforcement de sa conscience de classe. Mais les conditions de l'Allemagne de l'époque ne lui permettant pas une activité politique ouverte, elle se tourna du côté de la littérature et de la philosophie, où, comme dit Gustave Meyer, « elle se forgea les armes avec lesquelles elle espérait triompher de l'autorité dans l'Etat et dans l'Eglise ».

Bœrne et Heine avaient souvent le feu dans le domaine littéraire. Gervinus, dans son *Histoire de la poésie allemande;* Immermann, dans ses *Epigones,* puis le groupe de la Jeune-Allemagne (Freiligrath, Mundt, Goutzkow, Beck, etc...), poursuivirent la tâche commencée par les deux premiers. Jamais l'activité littéraire et philosophique n'avait été si intense qu'à l'époque où Marx, puis Engels, entrèrent à leur tour dans l'arène.

A partir de l'année 1834, en effet, on assiste en Allemagne à un véritable renouveau de l'activité intellectuelle. Les romans de George Sand, traduits au fur et à mesure de leur parution en France, attirent l'attention vers les questions sociales. Les *Paroles d'un croyant,* de Lamennais, rencontrent un accueil extrêmement chaleureux auprès d'un public avide d'idées nouvelles. C'est à

ce moment que paraissent l'ouvrage de Heine, intitulé: *Geschichte der neueren Literatur,* et les *Lettres et souvenirs de Rahel,* publiés par Varnhagen. Bettina écrit un livre sur Gœthe. La mort tragique de Charlotte Streglitz apporte une inquiétude nouvelle. De Kiel, Wienbarg lance ses *Theoretische Feldzüge,* qui sont comme le manifeste de la nouvelle école. Enfin, Strauss prépare sa *Vie de Jésus,* qui va éclater, dans l'atmosphère de l'époque, comme un coup de tonnerre dans un ciel bleu.

§

Nous savons que le goût de la poésie fut éveillé chez Marx par l'homme qui devait être plus tard son beau-père, le conseiller d'Etat Ludwig von Westphalen. Haut fonctionnaire connu pour ses idées libérales, c'était un érudit et un fin lettré. Il nourrissait un véritable culte pour la poésie et surtout pour Shakespeare, dont il connaissait par cœur des passages entiers.

Les familles Marx et de Westphalen s'étaient connues par l'intermédiaire de leurs filles Sophie et Jenny, que liait une étroite camaraderie d'école. Jenny de Westphalen était une belle brunette d'une vingtaine d'années. Gaie, vive, spirituelle, d'une intelligence très au-dessus de la moyenne, on comprend qu'elle ait exercé un vif attrait sur le jeune Marx, qui faisait alors ses études au gymnase de Trêves. Le vieux conseiller, d'autre part, s'était pris pour lui d'une vive amitié. Il aimait sa nature saine et robuste, son caractère droit et franc, son intelligence précoce. Il trouvait d'ailleurs en lui un auditeur enthousiaste et compréhensif. Au cours des longues soirées qu'on passait ensemble, on lisait les grands classiques, anciens et modernes: Homère, Sophocle, Eschyle, Virgile, Dante, Shakespeare, Cervantes, Gœthe, etc... Avec l'enthousiasme ardent de la jeunesse, le jeune Marx rêvait de marcher sur les traces de ces grands hommes et de se faire, lui aussi, un nom dans la poésie. Ces soirées devaient laisser

en lui une trace ineffaçable. Non seulement parce que c'est là que se nouèrent les liens qui devaient l'unir pour la vie à la belle jeune fille aux yeux noirs qui occupait alors son imagination de collégien, mais aussi parce qu'il y acquit cet amour de la poésie auquel il devait rester fidèle toute sa vie.

Quoique nous manquions sur ce point de renseignements précis, il est probable qu'il s'essaya de bonne heure à versifier. Ce qui est certain, c'est qu'il consacra à cette activité une bonne partie des deux semestres qu'il passa, à sa sortie du gymnase, à l'Université de Bonn, de l'automne 1835 à l'été 1836.

Bonn est une jolie petite ville posée aux bords du Rhin, dans un cadre tout à fait romantique. Est-ce l'influence dissolvante des paysages rhénans, le souvenir de Heine planant encore sur ces lieux où il avait senti s'éveiller son génie poétique, la fatigue de l'effort accompli pendant ses années de collège? Toujours est-il que le jeune bachelier, promu étudiant, se relâcha quelque peu de la discipline qu'il s'était imposée jusqu'alors. La jurisprudence, que son père l'obligeait à étudier, ne l'intéressait décidément pas. Après l'enivrement des soirées poétiques dans la maison du vieux conseiller, quel plaisir pouvait-il prendre à la lecture des Pandectes, du Code de Justinien et des ouvrages de Grotius? A peine libéré du contrôle familial, il se lança à brides abattues dans les plaisirs de la vie d'étudiant. Les professeurs ne le virent pas souvent à leurs cours. Il avait mieux à faire. La région offrait trop d'agréments de toutes sortes pour qu'un jeune homme de dix-sept ans, de tempérament ardent comme il l'était, et amoureux par surcroît, eût pu y résister. On l'imagine parcourant, un livre à la main, les environs, s'enivrant au spectacle de la nature, escaladant les hauteurs au flanc desquelles s'accrochent les vieux burgs moyenageux, ou encore, attablé sous la tonnelle de quelque auberge campagnarde, devant une bouteille de ce vin

du Rhin aux reflets d'or, tels qu'on en voit briller dans la chevelure des jeunes filles du pays.

C'était l'époque où l'Allemagne tout entière s'enthousiasmait pour les poèmes de Heine, dont *le Livre des Chants* venait de paraître quelques années auparavant. Telle était la sensation provoquée par ce livre que la Diète germanique l'avait englobé dans l'interdiction prononcée contre les livres de la Jeune-Allemagne. Comment le jeune Marx n'en aurait-il pas subi l'influence? Elle apparaît non seulement dans l'inspiration générale des poèmes qu'il écrivit alors, mais aussi dans le titre qu'il donna à son premier recueil, et qui est exactement le même que celui du livre de Heine. Quels étaient les thèmes qui pouvaient inspirer la fantaisie d'un jeune étudiant plein de fougue? On s'en doute. Une soif de connaissances inextinguible, un besoin ardent d'action, et enfin et surtout l'amour, ce thème éternel des poètes de tous les temps. Eloigné pour longtemps de la jeune fille qu'il aimait, le jeune homme sentait son amour s'exaspérer à la pensée des nombreux jeunes gens qui tournaient autour d'elle, attirés par sa grâce, son intelligence et sa beauté.

§

Le résultat de ces premiers travaux fut trois cahiers de poésies qu'il envoya à sa fiancée en décembre 1836, trois mois après son entrée à l'Université de Berlin. Le premier était intitulé: *Buch der Lieder* (Livre des Chants), par *Karl Marx, Berlin 1836*, et les deux autres: *Buch der Liebe* (Livre de l'Amour), par *Karl-Heinrich Marx, novembre 1836*. Pendant les vacances de l'année 1836, passées à Trêves, dans sa famille, le jeune Marx s'était fiancé secrètement à celle qu'il aimait, et c'est sous l'impression de la joie provoquée par cet amour partagé qu'il écrivit ou termina les recueils en question. Les cahiers, qui portaient la dédicace: « A ma chère, éternellement aimée

Jenny de Westphalen », parvinrent en décembre 1836 entre les mains de sa fiancée, qui les lut, écrivit Sophie, « avec des larmes de joie et de douleur ».

Dans sa *Biographie de Karl Marx,* Franz Mehring porte sur ces premières productions le jugement suivant: « En général, ces poésies de jeunesse respirent un esprit de romantisme trivial, où passe rarement une note sincère. En outre, la technique y est primitive à un point où elle n'aurait pas dû l'être après Heine et Platen. »

Dans les *Œuvres posthumes,* il formule la même opinion, mais d'une façon plus explicite encore:

Elles sont informes, dans toute l'acception du terme. Même la technique du vers y est tout à fait primitive. Si l'on ne connaissait d'une façon précise la date où elles ont été écrites, on n'imaginerait pas qu'elles l'ont été un an après la mort de Platen et neuf ans après la publication du *Livre des Chants,* de Heine. De même, rien dans leur contenu ne pourrait l'indiquer : un chant des aulnes, un chant des gnomes, un chant des sirènes, des chants aux étoiles, un chant du carillonneur, un chant du cygne, la jeune fille pâle, le garçon et la petite fille, un cycle de ballades d'Alboin et Rosamonde, etc..., etc... On ne nous épargne même pas le vaillant chevalier qui, après avoir accompli de nombreuses prouesses à l'étranger, revient au pays juste à temps pour voir sa fiancée se marier avec un autre. Sons de harpes romantiques, mais dénués de tout ce qui constitue le charme propre du romantisme, à savoir cette atmosphère poétique tissée de clair de lune, qui devait toujours rester étrangère à un esprit comme le sien, en lutte perpétuelle pour une clarté aveuglante.

Cette critique sévère est-elle justifiée? Il n'est pas possible de le dire, car les poésies auxquelles il est fait ici allusion ont été perdues, ou, du moins, les recueils dont elles faisaient partie. Après la mort de Marx, ces recueils passèrent entre les mains de sa fille, Mme Lafargue, et, de là, après la mort des époux Lafargue, dans celles de leur neveu, Jean Longuet. Que sont-ils devenus? Dans son

introduction au premier tome des *Œuvres complètes de Marx et d'Engels,* D. Riazanof nous apprend qu'en 1925, ayant demandé à Jean Longuet communication de ces recueils en vue de leur publication éventuelle, celui-ci lui fit cette réponse stupéfiante, qu'il les avait prêtés à quelqu'un, dont il ne pouvait se rappeler ni le nom ni l'adresse. Plus tard, il crut se rappeler cependant avoir envoyé le manuscrit à Mehring. Il est exact, en effet, que Mehring en demanda communication aux époux Lafargue à l'époque où il travaillait à la publication des *Œuvres posthumes.* Mme Lafargue le lui envoya avec la lettre suivante:

Je dois vous dire que mon père n'a jamais fait grand cas de ces vers. Chaque fois que mes parents en parlaient, ils riaient de bon cœur de ces folies de jeunesse.

Mehring a-t-il oublié de rendre le manuscrit? Ce qui est certain, c'est qu'on n'en a pas trouvé trace dans ses papiers. Il n'était d'ailleurs pas homme à égarer un document de ce genre. Et si Longuet affirme l'avoir prêté à quelqu'un, c'est donc qu'il l'a eu en sa possession, par conséquent après la mort des époux Lafargue, qui survint en 1911. Or, les *Œuvres posthumes* ayant paru en 1903, Mehring n'a pu le lui redemander qu'en vue de la biographie de Marx. Mais comme celle-ci parut en 1912, Mehring n'aurait pu le demander que pendant un laps de temps extrêmement court, celui qui s'écoula entre le moment où Longuet entra en possession du manuscrit et celui où l'ouvrage de Mehring fut envoyé à l'impression. La chose est peu probable. Quoi qu'il en soit, le manuscrit est perdu, et nous n'en connaissons, comme en faisant partie à coup sûr, qu'une seule poésie, la plus caractéristique, en tout cas, puisque Mehring la cite dans son édition des *Œuvres posthumes.* Abstraction faite de sa valeur littéraire, cette petite poésie (ou fragment de poésie, Mehring ne nous renseigne pas sur ce point) est extrê-

mement caractéristique de l'état d'esprit où se trouvait alors le jeune Marx, et manifeste déjà le magnifique tempérament de lutteur dont il allait faire preuve dans la suite :

Je ne puis m'occuper tranquillement
De ce qui agite fortement mon âme.
Je ne puis rester calme,
Quand tout m'appelle à la lutte.
Je voudrais tout conquérir,
Toutes les faveurs divines,
M'assimiler toutes les sciences,
Embrasser tous les arts.

Allons hardiment de l'avant,
Sans trêve ni repos.
Ne restons pas immobiles.
Sans rien vouloir ni sans rien faire.

Ne subissons pas passivement
Le joug ignominieux.
Car le désir et la passion,
Car l'action nous restent.

§

Devait-il s'en tenir à ces premiers essais, pour consacrer tous ses efforts à la préparation de ses examens, en vue de la carrière dont la nécessité pour lui apparaissait maintenant plus urgente que jamais? Il ne pouvait lui échapper, en effet, que, fiancé à une jeune fille de quatre ans son aînée, il n'avait pas le droit de prolonger ses études au delà du strict nécessaire. S'il l'avait oublié, d'ailleurs, son père eût été là pour le lui rappeler. Dans chacune de ses lettres, il insistait sur le sacrifice énorme que lui avait fait Mlle de Westphalen en acceptant de lier son sort au sien et la responsabilité nouvelle qui lui incombait de ce fait. Le brave homme se rendait compte qu'en acceptant de servir d'intermédiaire entre son fils et la fiancée de ce dernier, il jouait un rôle quelque peu délicat. Il se sentait coupable vis-à-vis de son ami (les fiançailles, en effet, avaient été tenues secrètes, car on

avait de bonnes raisons de penser que le père de la jeune fille, malgré toute l'affection qu'il portait à Karl, se serait opposé à un tel projet). « Mais l'enchanteresse, disait-il, a troublé ma vieille tête. » Aussi s'inquiétait-il des perspectives qu'offraient à son fils les études auxquelles il se livrait et des moyens d'obtenir le plus tôt possible un poste qui lui permît de se marier. Mais ce n'était pas tout. Il fallait montrer au conseiller de Westphalen que sa fille ne s'était pas mésalliée et que le jeune Marx était digne d'elle. Et c'est ainsi qu'à force de tourner et de retourner la chose dans sa tête, il en vint à formuler le projet suivant. Etant donné que la carrière administrative exigeait un temps très long avant qu'on pût parvenir à un poste de quelque importance, le mieux ne serait-il pas de faire quelque chose qui attirât sur lui l'attention publique et lui permît de parcourir plus rapidement les degrés de l'échelle? Quoi? Peu importait. Ce pouvait être aussi bien un traité de philosophie ou de jurisprudence (lettre du 3 février 1837) qu'une œuvre poétique (lettre du 2 mars 1837). Pourquoi n'écrirait-il pas, par exemple, une ode à la monarchie prussienne, à l'occasion de l'anniversaire de la bataille de Waterloo? Un tel sujet n'était-il pas propre à enflammer l'enthousiasme d'un poète? Car il était évident que si la bataille de Waterloo s'était terminée par une défaite pour la Prusse, « l'humanité et particulièrement l'esprit auraient été enchaînés à tout jamais ». S'il réussissait dans cette entreprise, il se ferait du coup un nom dans les lettres, ce qui, loin de nuire à sa carrière, la lui faciliterait au contraire puissamment, et ferait disparaître les scrupules que le vieux Westphalen pourrait avoir à laisser sa fille épouser un jeune homme sans fortune.

Nous ne connaissons pas la réponse que fit Marx à cette étrange proposition. Avait-il à cette époque des idées politiques bien arrêtées? On peut en douter. Ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'il était plus près des « libéraux bâ-

tards » honnis par son père que des patriotes prussiens. Le conseiller de justice Heinrich Marx, nourri dans sa jeunesse de la lecture des poètes patriotes: Arndt, Körner, Schenkendorf, Fouqué, Kleist, Uhland, etc..., restait encore attaché au romantisme libéral de l'année 1813. Et s'il proposait à son fils de célébrer l'anniversaire de la bataille de Waterloo, c'est qu'il se rappelait encore l'impression qu'avait produite sur lui, vingt ans auparavant, le fameux poème d'Uhland, écrit à l'occasion du troisième anniversaire de la bataille de Leipzig:

Si un esprit descendait sur la terre,
Qui serait à la fois et poète et héros...

Mais on n'était plus en 1816, et quoique encore empêtré dans les idées du romantisme allemand, Marx était plus attaché aux principes de 1835 qu'à ceux de 1813. Et il dut sourire en voyant son père présenter la monarchie prussienne, cette forteresse de l'obscurantisme et de la réaction, comme le rempart de « l'esprit » en face de la Révolution française, même incarnée dans la personne d'un Napoléon. L'ode ne fut pas écrite. Marx poète de cour, c'eût été beau à voir! Ce n'était tout de même pas pour cela que le jeune lion aiguisait ses griffes!...

§

Est-ce à dire que l'idée de se faire un nom comme poète ne joua aucun rôle dans l'activité littéraire du jeune Marx? On ne saurait l'affirmer. Car ce n'est qu'un an après l'envoi des premiers recueils à sa fiancée qu'il se rendit compte qu'il n'avait décidément rien à espérer de ce côté-là. Ce qui est sûr, c'est qu'à l'époque où il reçut de son père le conseil saugrenu que l'on sait, il se remit de nouveau à la poésie, qu'il avait abandonnée quelque temps pour des occupations plus austères. « A la fin du semestre, écrit-il (c'est-à-dire en février-mars 1837), je cherchai de nouveau des danses de Muses et de la mu-

sique de satyres... » Et, portant un jugement rétrospectif sur sa production littéraire, il la caractérise ainsi: « Un délayage informe de sentiments, rien de naturel, tout construit dans la lune, le contraire de ce qui est et de ce qui doit être, des réflexions rhétoriques au lieu de véritables pensées poétiques. » Toutefois, il ajoutait, atténuant ainsi la vigueur de sa critique: « ...peut-être une certaine chaleur d'impression et un certain effort d'élévation. » Reconnaissant l'inanité de ses efforts, il s'excusait du temps consacré à ces occupations, en affirmant que la poésie n'avait été pour lui qu'un simple passe-temps, et qu'il ne voulait plus la considérer désormais que comme « un palais féerique », qu'on aperçoit dans le lointain et auquel on sait qu'on n'accédera jamais.

Dans l'ignorance où l'on était jusqu'ici des poèmes auxquels il est fait allusion, et sans tenir compte qu'il ne pouvait s'agir de ceux contenus dans les cahiers envoyés à sa fiancée, puisqu'ils sont datés du mois de novembre 1836, et qu'il dit lui-même expressément qu'il se remit à la poésie à la fin du premier semestre qu'il passa à Berlin, c'est-à-dire en février-mars 1837, on était porté à croire que ce jugement impitoyable s'adressait aux seuls poèmes dont on connût alors l'existence, ceux-là mêmes qu'il avait dédiés à sa fiancée. Mehring lui-même semble avoir commis cette erreur. Or, nous savons aujourd'hui qu'il n'en est rien. Une découverte récente, et tout à fait inespérée, nous a permis non seulement de combler la lacune causée par la perte des premiers essais poétiques de Marx, mais même de retrouver les poèmes auxquels s'applique ce jugement, et dont on ignorait jusqu'alors qu'ils s'étaient conservés.

Au cours de recherches effectuées dans les pays rhénans par l'Institut Marx-Engels, de Moscou, on mit la main, tout à fait par hasard, dans les papiers laissés par le docteur Roland Daniels, ancien membre de la Ligue des Communistes, qui fut médecin à Cologne et mourut

en 1855, sur un manuscrit de Marx, formé de deux cahiers distincts. L'un contenait un choix de lieds populaires, rassemblés par Marx en 1839 pour sa fiancée, et l'autre le recueil même des poèmes auquel il est fait allusion dans la fameuse lettre du 10 novembre 1837, et que Marx avait, quelques jours auparavant, envoyé à son père, pour son cinquante-cinquième anniversaire, « en faible témoignage de son amour filial ».

Comment ces deux cahiers se trouvaient-ils en la possession du docteur Roland Daniels? Il est probable — et ici nous nous rangeons à l'hypothèse formulée par Riazanof — qu'ils se trouvaient parmi les papiers et les livres que Marx laissa à Cologne, lorsqu'il dut quitter la ville en 1849, après la cessation de la publication de la *Nouvelle Gazette rhénane*. Or, nous savons que ces papiers, ainsi que toute sa bibliothèque, avaient été laissés en garde chez le docteur Roland Daniels, ami personnel de Marx. En mars 1851, lorsque ce dernier eut compris que tout espoir en un réveil prochain de la Révolution était vain, et qu'il ne devait plus compter revenir en Allemagne, du moins avant un temps très long, il le pria de vendre une partie de ses livres et de lui envoyer le reste à Londres. Il est probable, dit Riazanof, qu'à titre de souvenir personnel, et pour le remercier du dérangement qu'il lui avait causé, il le pria de garder les deux manuscrits en question. Ce qui est sûr, c'est qu'ils y restèrent, puisque c'est là qu'on les a retrouvés, après soixante-quinze ans.

Cette découverte est d'autant plus heureuse qu'elle nous permet de reconstituer, malgré la perte des premiers manuscrits, presque toute l'œuvre poétique de Marx. En effet, outre les poèmes rédigés en 1837, ce cahier contient une partie de ceux que contenaient déjà les deux premiers recueils. L'auteur les y a inclus, sans doute parce qu'il les trouvait mieux réussis que les autres. Sur ce point, aucun doute n'est possible. Il suffit pour cela de se reporter aux titres indiqués par Mehring comme étant

ceux des poèmes contenus dans le premier recueil, le seul qu'il eut sous les yeux. Ce qui nous permet d'ailleurs de vérifier la justesse des critiques faites par Mehring et par l'auteur lui-même. Qu'on en juge d'après cette ballade, que nous n'avons choisie que parce qu'elle est la plus courte. Elle donne le ton de toutes les autres.

LE ROI DES FLEURS

(Ballade fantastique)

1.

Petit homme au soleil,
Veux-tu être le roi, le roi des fleurs?
Si tu en as le courage,
Colore-nous de sang rouge.

2.

« Fleurs claires et fleurs pâles,
Vous avez bu mon sang, vous l'avez bu,
Donnez-moi maintenant, donnez-moi mon royaume,
Laissez-moi me plonger dans votre calice. »

3.

« Petit homme, ton sang était beau,
Laisse-nous voir maintenant ton petit cœur profond,
Si tu veux être le roi, le roi des fleurs,
Il faut faire briller ton cœur au soleil. »

4.

« Mon cœur, mon cœur bat trop fort,
Il brille dans mes yeux.
Mon cœur, je ne puis le donner,
Car sinon ne pourrai repaître mes yeux. »

5.

« P'tit homme, toutes ici
Sauteront dans ta poitrine.
Si tu veux être le roi, le roi des fleurs,
Fais briller ton cœur au soleil. »

6.

P'tit homme tressaille et réfléchit,
Et s'ouvre la poitrine.
« Voici mon cœur, je vous le donne,
Et maintenant, donnez-moi ma couronne et mon sceptre. »

7.

« Petit homme au soleil,
Tu ne peux être le roi des fleurs.
Ton sang, ton beau sang rouge, tu ne peux le faire jaillir,
Ton cœur, ton cœur profond doit flamboyer maintenant. »

8.

P'tit homme s'arrache les yeux,
Commence à gratter avec ses mains,
Se creuse une tombe profonde,
Et il est là, couché en terre. »

Ce romantisme échevelé, où vraiment « ne passe aucune note sincère », ne fait en rien prévoir l'homme d'action et le futur théoricien au cerveau puissant. Ce que nous avons là, c'est un simple exercice d'écolier, qu'on pourrait vraiment jeter au panier, s'il n'aidait à fixer un point d'histoire et ne nous apportait sur une période importante de la vie de Marx, celle où l'esprit se forme définitivement, des lumières nouvelles. Cependant — et Riazanof y insiste avec juste raison — ce second recueil, ou du moins ce qu'il contient de nouveau par rapport au premier, manifeste un certain progrès du développement intérieur. Disons tout de suite que ce n'est ni dans les romances ni dans les ballades fantastiques du genre de celle que nous venons de reproduire, mais dans les épigrammes où l'auteur se moque des mathématiciens et des médecins et où il raille leur matérialisme étroit du point de vue de l'idéalisme éthique. Marx défenseur de l'idéalisme contre le matérialisme! La chose, il faut l'avouer, est assez savoureuse! Ainsi que le remarque Riazanof, ces épigrammes sont intéressants parce qu'ils reflètent certainement les discussions auxquelles le jeune Marx était mêlé à cette époque. En voici deux, à titre d'exemple:

SAGESSE DE MATHÉMATICIEN

I

Nous avons tout mis en signes,
Fait de notre raison une simple arithmétique.

Si Dieu est un point, ce n'est pas un cylindre,
Si vous êtes sur la tête, vous n'êtes pas sur le... (1)

II

Si *a* est l'amoureux, et *b* l'amoureuse,
Je vous donne ma tête à couper
Que si vous posez $a + b$,
Vous aurez au total un couple d'amoureux.

III

Vous avez mesuré le monde à l'aide de lignes,
Mais l'esprit, vous ne l'en avez pas tiré.
Supprimer les querelles au moyen d'$a + b$,
Serait priver les juges de leurs pots-de-vin.

MÉTAPHYSIQUE MÉDICALE

L'esprit n'existe pas,
Car les bœufs vivent aussi.
L'âme est pure fantaisie,
Car on ne la trouve pas dans l'estomac.
Et si on la trouvait quelque part,
On la chasserait à l'aide de pilules,
De sorte qu'en flots pressés,
Les esprits sortiraient des corps.

§

Marx renonça-t-il à la poésie à partir de l'année 1837, comme l'indique sa lettre du 10 novembre de la même année? Il semble bien que oui. Car il avait désormais une maîtresse exigeante: la philosophie, et un adversaire à sa taille: Hégel. D'ailleurs, nous l'avons vu, il ne se faisait plus d'illusions. Cependant, il ne cessa pas de s'intéresser à la poésie, puisque nous le voyons, en 1839, rassembler pour Jenny, qui les aimait beaucoup, tout un recueil de lieds populaires. C'est celui dont nous avons parlé plus haut.

A cette époque, les lieds populaires avaient une grande vogue en Allemagne. Le premier, Herder en avait compris l'importance, et c'est sur ses conseils qu'en 1770, le jeune Gœthe, alors étudiant à Strasbourg, en avait ras-

(1) Jeu de mots intraduisible en français. Le mot allemand que remplacent les points de suspension rime avec le mot allemand pour cylindre.

semblé un certain nombre au cours de ses randonnées en Alsace. L'école romantique les avait mis à la mode. Les frères Schlegel, Tieck, Novalis, Clemens Brentano et Achim von Arnim, Eichendorf, etc..., en avaient déjà publié de nombreux recueils. En s'attelant à son tour à cette tâche, le jeune Marx ne faisait que se conformer au goût de l'époque.

Enfin, le 3 janvier 1841 — l'année même où il passa son doctorat en philosophie — nous trouvons dans l'*Athenæum,* une revue berlinoise destinée à l' « Allemagne cultivée », sous le titre général de *Chants sauvages,* deux poèmes signés de lui et intitulés: *Le Musicien* et *Amour nocturne. L'Athenæum* était une revue publiée par un groupe d'étudiants et de professeurs qui s'intitulait « Cercle des Athéniens et Amis du Peuple », lequel, nous renseigne Riazanof, constitua l'anneau intermédiaire entre le club académique des Jeunes-Hégéliens des années 1837-1840, dont Marx fit partie, et le club des « Libres », de 1842, dont le jeune Engels fut l'un des principaux membres.

Voici le premier de ces poèmes. Il est de la même veine que la ballade fantastique reproduite plus haut.

LE MUSICIEN

Le musicien joue du violon,
Sa chevelure tout en désordre.
Il porte une épée au côté
Et un ample vêtement plissé.

« Musicien, pourquoi joues-tu avec une telle fureur?
Pourquoi jettes-tu des regards si étranges?
Pourquoi ton cœur bat-il si fort
Dans ta poitrine ? »

« Pourquoi je joue si furieusement et pourquoi mon cœur
Bat dans ma poitrine à coups précipités,
Tant que mes yeux se voilent, qu'éclate ma poitrine
Et que mon âme résonne jusqu'au fond de l'enfer? »

« Musicien, pourquoi ces railleries cruelles?
L'art, c'est un Dieu bon qui te l'a donné

Pour que ton âme s'élève sur des flots d'harmonie
Et monte jusqu'au ciel pour la danse des étoiles. »

« Quoi? Quoi? Veux-tu que je t'enfonce
Mon épée, noire de sang, jusqu'au fond de l'âme?
Non, ce n'est pas vrai, l'art ne vient pas de Dieu!
Il est monté en moi comme une fumée d'enfer,

Jusqu'à me rendre fou et me ronger le cœur.
Je l'ai acheté vivant au Prince des Ténèbres.
C'est lui qui bat la mesure, qui marque les signes,
Et qui m'oblige à jouer plus fort, toujours plus fort,

La danse macabre, la danse des morts,
Jusqu'à ce que mon cœur éclate dans ma poitrine. »

Le musicien joue du violon,
Sa chevelure tout en désordre.
Il porte une épée au côté
Et un ample vêtement plissé.

Si nous avons reproduit ce poème, ce n'est pas seulement parce que l'auteur lui-même l'a jugé digne d'être publié — il est, d'ailleurs, avec le poème intitulé *Amour nocturne*, le premier texte qui ait été publié de lui, et constitue déjà en cela une curiosité — mais aussi parce qu'il est le plus caractéristique de sa manière romantique d'alors. Bien que le ton en soit le même que dans la ballade intitulée: *Le roi des fleurs*, on constate déjà un progrès. A quelle époque furent écrits ces deux poèmes? On les trouve dans le recueil de la famille Daniels. Mais il est possible qu'ils y aient été ajoutés dans la suite. Ont-ils été écrits spécialement en vue de leur publication dans *l'Athenæum*, ou sont-ils d'une date plus reculée? Faisaient-ils déjà partie des recueils de 1836? Mehring, qui a eu ces recueils sous les yeux, aurait pu nous renseigner sur ce point, mais il semble qu'il ne les a pas connus, car il n'en parle nulle part. Il n'y fait qu'une vague allusion, d'après le compte rendu qu'en avait fait Bruno Bauer, le jeune *privat-docent* ami de Marx, dans une correspondance datée du 3 mars 1841, à la *Frankfurter Konversationszeitung*. Riazanof prétend qu'en réponse à l'opi-

nion formulée par Bruno Bauer, et selon laquelle les *Chants sauvages*, « quoique très sauvages, en effet, manifestent cependant un certain talent original », Mehring aurait déclaré que leur caractère sauvage n'est atténué par aucun talent, et que ce serait rendre à l'auteur un mauvais service que de les publier aujourd'hui. Nous serions heureux de savoir où Riazanof a lu cette déclaration, qu'il attribue à Mehring. En fait, ce dernier ne parle nulle part, expressément, des *Chants sauvages*. Il n'a donc pu dire que « leur caractère sauvage n'est atténué par aucun talent ». Quant à la seconde partie de la phrase, à savoir que « ce serait rendre à Marx un mauvais service que de les publier aujourd'hui », elle est bien de Mehring, mais elle se rapporte, non pas aux *Chants sauvages*, mais aux poèmes contenus dans le *Livre de l'Amour* et le *Livre des Chants*. D'ailleurs, même sur ce point, nous ne saurions être d'accord avec Mehring. Nous n'avons pas à savoir si, en publiant tel ou tel texte de Marx, nous lui rendons un bon ou un mauvais service, mais si ce texte contribue ou non à nous éclairer sur telle période de la formation intellectuelle de Marx. Et, sur ce point, il est de mauvais poèmes qui nous en apprennent bien plus que de longues dissertations.

Il n'est pas dans notre intention de défendre Marx contre les critiques apportées par Mehring. Et cela d'autant moins que l'auteur lui-même a pris les devants. Mais l'affirmation de Mehring selon laquelle rien, dans le contenu des poèmes de Marx, ne pourrait indiquer la date où ils furent écrits, cette affirmation n'est-elle pas quelque peu exagérée? Ce contenu ne cadre-t-il pas avec les thèmes préférés de la littérature de l'époque? Et si, notamment en ce qui concerne les *Chants sauvages*, on est étonné de la place qu'y occupe le fantastique — le père de Marx n'appelait-il pas son fils le « poète fantastique » ? — rappelons-nous à quel point ce genre était répandu à

l'époque. Le fantastique, le merveilleux, n'a-t-il pas joué de tout temps un rôle considérable dans la littérature, depuis Eschyle et les tragiques grecs, jusqu'à Gœthe et Hoffmann, en passant par Dante, Milton et Shakespeare? Et s'étonnera-t-on que la littérature romantique, qui utilisait en grande partie les vieux thèmes populaires du moyen âge, ait repris l'un de ceux, précisément, qui occupaient une place importante dans l'esprit du peuple, à savoir la croyance au diable, aux forces occultes et mystérieuses, qui exercent une influence insoupçonnée sur la destinée humaine? Il serait vraiment injuste de reprocher à un jeune poète — qui n'était tout de même pas obligé de savoir qu'il serait un jour un grand théoricien — d'avoir utilisé un vieux thème populaire, que des écrivains comme Gœthe, Hoffmann, Kleist et Chamisso avaient remis à la mode en littérature.

Il est évidemment facile, après avoir lu les *Chants sauvages*, de hausser les épaules et d'ironiser. Mais ce serait faire preuve d'incompréhension, ou, du moins, de superficialité. Car il y a, notamment dans le poème intitulé: *Le Musicien,* une idée profonde, quoique exprimée sous une forme qui peut surprendre aujourd'hui. C'est cette idée que l'artiste est poussé, dans son travail de création, par une force obscure, dévorante, qui souvent apparaît aux yeux du profane, et parfois de l'artiste lui-même, comme mystérieuse et étrange, tellement elle le domine, tellement il lui est soumis. Une force irrésistible, qui ne lui laisse aucun repos, qui l'oblige à créer, envers et contre tous, malgré tous les obstacles que peuvent lui opposer — et qui lui opposent trop souvent, hélas! — l'indifférence ou l'hostilité de la foule, le milieu, l'opinion. Une force qui lui brûle les entrailles et qui le pousse en avant, sans arrêt, souvent même jusqu'à la mort. De là à la présenter comme ayant un caractère diabolique, le pas est vite franchi. Artifice littéraire, certes, mais non

sans grandeur. C'est le fameux « démon », dont le père de Marx croyait son fils possédé, et dont il se demandait avec angoisse s'il était de nature divine ou diabolique.

Ceci dit, nous sommes prêt à reconnaître que ces poèmes de Marx n'enrichissent en rien la littérature allemande. Ils manquent de souffle poétique et même de sincérité. Quoiqu'ils dénotent une force incontestable, l'accent en est forcé. La technique en est primitive et même barbare, nous l'accordons. Ils ne nous intéressent pas moins, à deux points de vue. Tout d'abord, parce qu'ils éclairent d'une vive lueur une période importante du développement intellectuel de Marx, que ses biographes, faute de documents, avaient dû jusqu'ici laisser dans l'ombre. Nous savions déjà qu'avant de devenir révolutionnaire, Marx avait été libéral. Nous savons maintenant qu'avant d'être libéral, il commença par être romantique. Pouvait-il d'ailleurs en être autrement? N'était-ce pas le courant dominant dans la littérature de l'époque? Il importe peu qu'au moment où Marx s'essayait à ces premiers travaux poétiques, le romantisme entrât en Allemagne dans sa période de déclin. C'est un fait que tout poète qui débute dans la carrière commence par s'engager sur les traces de ses devanciers, quitte à les abandonner ensuite, quand sa personnalité s'est affirmée et qu'il a acquis une technique et une maîtrise suffisantes pour lui permettre de suivre sa propre voie. Heine, qui devait, dans la suite, rompre tant de lances avec le romantisme mystique, ne commença-t-il pas par être romantique? Goutzkow lui-même, le principal représentant de la Jeune-Allemagne, commença lui-même à écrire sous l'influence romantique, et ne réussit d'ailleurs jamais à s'en débarrasser complètement. Si le moyen âge joue un tel rôle dans les premières productions poétiques de Marx, c'est qu'il répondait à un courant profond dans l'Allemagne de l'époque. Saint-Marc-Girardin l'avait très bien vu : « *La préoccupation du moyen âge*, écrivait-il dans ses No-

tices politiques et littéraires sur l'Allemagne (1835), *perce dans toutes les entreprises du libéralisme allemand.* » Et cela s'explique très bien. Car cette préoccupation n'était qu'une des formes de l'opposition à l'influence française, d'inspiration classique.

Des esprits absolus, qui accolent arbitrairement romantisme et réaction, s'étonneront peut-être de cette alliance entre le romantisme et le libéralisme. Mais si, à cette époque, le romantisme était devenu en Allemagne l'allié de la réaction, il avait commencé par être un mouvement libéral. C'est par opposition à l'influence française et pour réchauffer le patriotisme allemand que les poètes romantiques: Arndt, Fouqué, Körner, Schenkendorf, etc... vont chercher dans le passé du peuple allemand des motifs d'inspiration littéraire et de fierté nationale. La Jeune-Allemagne elle-même, cette expression typique de la lutte contre le romantisme mystique, fut un mouvement romantique. Nous avons vu que Goutzkow resta toute sa vie, au fond, un romantique. Rappelons, à ce propos, l'influence considérable, dans l'Allemagne de l'époque, des livres de George Sand et des *Paroles d'un croyant*, de Lamennais. Bœrne, enfin, l'adversaire acharné de l'absolutisme allemand, n'était-il pas un admirateur fervent de Jean-Paul?

On ne devra donc pas s'étonner du caractère romantique des premiers essais poétiques de Marx. Qu'il soit devenu dans la suite nettement libéral et révolutionnaire, il n'y a pas là contradiction, mais évolution toute naturelle. Comment ne pas reconnaître, d'ailleurs, l'analogie profonde existant entre l'idéalisme éthique, au nom duquel le jeune Marx raille le matérialisme borné des mathématiciens et des médecins, et l'idéalisme romantique que respirent les *Chants sauvages*, d'une part, et, d'autre part, l'idéalisme révolutionnaire qui souffle à travers ses premiers travaux philosophiques, et qui devait le pousser bientôt jusqu'au matérialisme total de Feuerbach? En ce

sens, l'étude des premières productions de Marx permet de combler une lacune considérable. Car nous savions bien peu de choses, jusqu'ici, sur l'enfance et la jeunesse de Marx et les influences qui agirent sur sa formation intellectuelle. Rappelons, à ce propos, que, dans sa célèbre biographie de Marx, Mehring ne consacre que deux ou trois pages, sur cinq cent cinquante, aux premières années de Marx jusqu'à son entrée à l'Université.

Mais l'œuvre poétique de Marx présente encore pour nous un autre intérêt. Car elle révèle chez lui des préoccupations d'ordre artistique qu'on pourrait s'étonner, à première vue, de rencontrer chez un homme qui ne s'est fait connaître à ses contemporains et à la postérité que par son activité politique et par des ouvrages scientifiques si riches de pensée qu'ils ont pu paraître à certains lourds et confus. Mais seuls peuvent en juger ainsi ceux qui ne l'ont pas lu ou qui ne l'ont lu qu'à travers les vulgarisations informes de disciples maladroits.

En réalité, constate Mehring, c'est dans ces égarements étranges que commencèrent à se manifester les qualités artistiques que Marx possédait à un si haut degré et dont il fit preuve précisément dans ses ouvrages scientifiques...

Comme tout grand écrivain, écrit-il ailleurs, Karl Marx possédait une capacité de création artistique qui se manifeste souvent d'une façon admirable dans ses ouvrages ultérieurs. Parmi les écrivains classiques du XIXe siècle, il se classe au tout premier rang. Pour la beauté des images et des comparaisons, il peut être mis au niveau d'un Lessing et même d'un Gœthe. Certes, son style n'est pas gracieux, prévenant, enjôleur, mais sa phrase coule limpide, telle un flot d'or liquide.

Les *Chants sauvages* sont les seuls poèmes publiés par Marx et probablement les derniers qu'il ait écrits. Au sortir de l'Université, d'autres occupations plus importantes vont l'accaparer. Et il pourra dire, paraphrasant le mot de Goutzkow, à l'annonce de la Révolution de Juillet : « La Poésie était derrière moi, l'Histoire devant moi. »

MARCEL OLLIVIER.

LES COMPAGNONS DE L'UNIVERS

I

Je songeais à ma ruine prochaine, lorsque Mme Donatienne apporta le petit déjeuner.

Mme Donatienne est un animal plantigrade, par la démarche et par le corps, non par la tête qui l'apparente aux buffles, dont elle a les yeux fumeux. Son air ahuri est proprement humain. Pourvue de hanches en casseroles et de pattes massives, elle est d'une résistance à toute épreuve.

Je m'accuse de considérer Mme Donatienne avec une indulgence dédaigneuse, comme une créature inférieure. Sentiment de mandarin. On décrète, et c'est plausible, que l'homme marque sa supériorité par la lenteur de sa croissance. Le porc, qui pourtant nous ressemble, vit peu de jours et grandit avec une hâte inconcevable. Un cheval, un taureau sont adultes en quelques saisons. Nous prenons vingt ans pour en venir là, d'où, promulguent encore les connaisseurs, notre longévité relative. Mais la stupidité et le développement rapide d'une tortue ne l'empêchent pas de vivre des siècles.

Quant à Mme Donatienne, j'ai su, par incidence, qu'elle avait poussé sans hâte; sa structure fait augurer une longue existence.

Pour savoir si elle me vaut ou me dépasse, il faudrait nous dépouiller de l'apport interhumain. Dans une forêt vierge, née de sauvages muets, n'est-ce pas elle qui serait l'animal supérieur?

Comme on reçoit un héritage, j'ai reçu le trésor des Cultures. Des siècles de tradition m'enrichissent. Aucune de mes pensées ne ressortit à l'individu naturel. Mes instincts sont déformés. Je suis cette étrange créature qu'est l'homme social.

Né en Allemagne, je parlerais l'allemand, j'aurais un patriotisme allemand, une tradition allemande, des idées allemandes, des habitudes, des gestes, des aptitudes, voire des instincts allemands.

Adopté enfant par un clan australien, je croirais à mon Totem, je serais un personnage de l'Age de la Pierre. Je me livrerais innocemment à l'anthropophagie, si j'avais poussé mes premiers vagissements chez des cannibales. Et que, par miracle, des gorilles m'aient recueilli et élevé, je serais une manière de gorille.

Effrayant ce qu'une bête humaine est « interchangeable » ! Une fourmi, une abeille, un termite ont une fois pour toutes leur fonction dans la fourmilière, la ruche, la termitière: homme, je pourrais être maçon, laboureur, typographe, cordonnier, électricien, tanneur, peintre en bâtiments, marin, croque-mort, juge, épicier... J'ai eu le choix entre mille états qui, tous, m'eussent affublé d'une mentalité professionnelle.

De son côté, Mme Donatienne, élevée aux « *Oiseaux* », recevant l'éducation la plus délicate, eût, possédant les avantages de la fortune, été la compagne de créatures affinées, figuré enfin une dame élégante, au moins par les manières...

Tandis que j'essaie d'imaginer Mme Donatienne en femme du monde, ou en sauvagesse perdue au fond des halliers, elle a proprement disposé la cafetière, les petits pains, le beurre, les confitures...

L'homme naturel et l'homme social contemplent avec un égal plaisir les aliments précieux — tous deux émus, un peu différemment, je suppose, par l'odeur ravissante du café.

— Monsieur, dit Mme Donatienne, est-ce que c'est bon, les mines de Lens?

— Solide, madame Donatienne, noir et solide!

— Mon cousin, qui est chez un coulissier, dit qu'il faut lâcher les francs... ils tomberont à un sou. Alors, des actions de Lens, je peux risquer?

— Votre cousin le sait bien mieux que moi.

— Monsieur vient de dire que c'est solide.

— Pendant longtemps encore, les hommes auront besoin de houille.

— Puis, la grève anglaise fera du bien à Lens... Alors, j'achète!

Elle posa les mains à plat sur son ventre, avant de proférer:

— Monsieur, c'est tragique!

— Vous parlez bien, madame Donatienne.

— N'est-ce pas? clama-t-elle, avec orgueil. Je suis contente de voir que monsieur pense comme moi. Je le dis à tout le monde: c'est tragique!

Gonflée de ce vocable, qui lui apparaissait presque surnaturel, elle se retira, évoquant, à la cantonade, l'image d'innombrables commères.

Mme Donatienne servait le café très chaud, rendant ainsi plus efficace ma petite griserie matinale. Il faut louer sans réserve la gelée de framboises, recommandée par M. Victor, de la maison Corcellet: c'est peut-être la meilleure que j'aie goûtée depuis la révélation des confitures.

Un pinson, qui avait chanté un matin de mon enfance, se remit à chanter; des îles désertes surgirent, suivies d'une plage mondaine où des femmes mi-nues dormassaient au soleil; l'étoile Capella se montra dans la nuit enchantée où Hélène me rejoignit dans les jardins du Casino; un univers de désirs raviva le drame des vœux inassouvis, puis la vapeur du café suscita une confiance

ensemble sauvage et subtile, où l'homme animal et l'homme interhumain se dissociaient par intervalles.

Un choc désagréable, suivi d'une contraction du diaphragme, me ramena vers ma ruine probable.

Je me suis conduit comme un imbécile! Ne savais-je pas qu'il fallait annexer des dollars, des florins, des livres? Imprévoyance, nonchalance et aussi quelque patriotique jobardise. Enfin, je suis comme je suis. Il faut me résigner à ne pas monter sur mes propres épaules.

Dans l'espèce, le rôle de l'individu primitif fut considérable, voire dominateur. Ne connaissais-je pas aussi bien que tant d'autres le danger et, comme eux, les moyens de le limiter? J'avais plus de facilités pour réussir que l'épais Lauval ou le tardif Varail: l'interhumain me conseillait, mais l'indolent sauvage l'a emporté!... Et ce sera la ruine!

Théoriquement, l'esprit d'invention devait me tirer d'affaire. Car enfin, sottement épris des arts et de vaines métaphysiques, je suis aussi un inventeur. C'est un don, et tellement, qu'il faut bien l'attribuer à une influence autre que le milieu. Impossible, ici, de négliger *un troisième aspect* des hommes — une hérédité déterminée par le troupeau, trop complexe pour les premiers qui se dressèrent sur leurs pattes de derrière — d'un mot, des facultés impérieusement personnelles, innées, et qui exigèrent toutefois des ancêtres interhumains.

Mme Donatienne trancha net ces cogitations:

— C'est Mme Malvaines, dit-elle.

Yveline!... Souvenirs redoutables! Avec elle, tantôt énergique, tantôt affaiblie jusqu'à une demi-évanescence, mais toujours présente, apparaît l'ère la plus enivrante du passé. Je sais bien qu'Yveline ne fut que l'occasion, que telle autre aurait eu la même signification, peut-être plus profonde encore. Mais enfin, *elle* était là. C'est à elle que s'est accrochée l'illusion, elle qui a d'abord fixé ces fables du deuxième âge.

Le jardin, l'escarpolette... Toujours j'oscillerai devant le catalpa en fleurs, serré contre elle, toujours ces lèvres de femme s'attacheront aux lèvres du garçon, toujours ce sera le plus ardent souvenir, l'éveil sournois, redoutable et magnifique... Rien que ces lèvres, rien que ce baiser. Le lendemain, la grande fille était emmenée.

Dans la sylve humaine, un autre devait avoir ce que je n'aurais pas su prendre; il l'a eu selon les rites : Yveline est une Régulière.

Elle entra à sa façon, qui est furtive; son visage blanc fit renaître l'autre visage, aux joues plus fines, ce qui ne dura qu'un instant, et d'ailleurs disparaît toujours après la première minute. Il n'y eut plus que la femme de trente ans, aux yeux encore frais, d'ambre bruni, à la bouche rougie au raisin, à la crinière havane. Vous l'eussiez trouvée désirable; elle le sentait *et le voulait*.

Yveline vit sur la branche; pas plus d'idée du maniement des fortunes que de la résolution d'un théorème. Jusqu'à sa fin, le compagnon, ruiné pourtant, a pourvu aux dépenses de la jolie femme. Depuis, elle dévore les miettes, sans compter, sûre que tout s'arrangera. Son luxe est tabou, une providence y veille — et il suffirait sans doute, pour chasser la tentation, de lui dire une fois pour toutes, nettement, brutalement, que je suis devenu un pauvre. Quoi de plus affreux et de plus méprisable?

La voici. Elle n'a pas dû recourir aux artifices pour être conforme à l'étalon de 1926 : humaine allongée, flexible, savoureuse, ses gestes suggèrent une volupté plus profonde d'être réticente. Et me voilà repris au mirage. Vous croiriez que la beauté de ses yeux est intrinsèque et non seulement fonction de la forme et du mouvement des paupières...

Fable surprenante que les siècles ont consolidée et qui nous persuade que les yeux sont beaux par eux-mêmes, si bien que nous leur attribuons tout ce qu'ils doivent

uniquement à leur petite ambiance de muscles, de peau et de poils, sans le jeu desquels les plus splendides seraient à l'égal des plus laids, et souvent inférieurs.

Tandis qu'Yveline se tient là, je peuple ses yeux. C'est eux d'abord qui me fascinèrent, encore que je fusse sensible à la qualité du teint, au pourpre des lèvres, et même au nez, appendice plutôt grotesque, mais qu'elle a petit, d'un blanc délicat avec des narines sensuelles.

Il est, en elle, plus fort qu'en moi peut-être, le désir enseveli. Peu de gestes à faire, mais quels périls! Chez cette grande fille des races brunes, aux yeux de bédouine, l'être primitif et l'être humain sont nettement délimités: à peine quelques traces de l'animal intermédiaire. Je me figure qu'elle n'a guère apporté au monde d'autres instincts que ceux des plus anciens âges, avant même le clan. Mais une extrême aptitude à l'imitation, une réceptivité vivace lui firent assimiler toute la superficie interhumaine, toute la mimique, toutes les élégances, tous les rites.

La sensation me rend perméable; mes trois natures sont mobilisées par le désir, et j'ai détourné le regard de la crinière havane et du cou blanc. Elle a vu, elle se rapproche, parfumée comme une fleur naissante; quelques gestes et le corps convoité cédera, je plongerai dans les ténèbres ardentes.

Mais je sais trop à quoi je m'expose et l'expose; abus de confiance!

Par chance, la tentation s'éloigne, tapie au fond de la caverne; je la braverai encore cette fois. Cela aussi, elle le devine.

Alors, avec un soupir :

— Je viens, dit-elle, vous parler de Denise.

C'est ma pupille, la fille du mari d'Yveline, à qui me liait une parenté lointaine. Yveline l'aime sans arrière-pensée. Je l'aime aussi; elle appartient à la race des êtres sans défense, race plus séduisante que les races comba-

tives. Sans Yveline, sans moi, elle serait livrée aux carnivores.

— Elle vient d'avoir quinze ans, soupira la visiteuse. Y avez-vous songé? Tous les jours, elle est plus jolie.

— C'est à vous d'y songer, Yvo!... je veux dire de la préserver du diable; moi, je n'y entends rien.

— Le diable n'a encore aucune prise sur elle! Il s'agit d'achever son éducation. Ici, c'est moi qui n'y entends rien. Vous m'avez quelquefois parlé de ses aptitudes, et dit qu'il fallait les cultiver. Croyez-vous que cela serve à quelque chose? Je n'y vois que des fatigues, peut-être du surmenage. Ne lui suffit-il pas d'être séduisante?

— Il s'en faut, chère amie. C'est une arme à deux tranchants. Pour une Denise sans ressources, avec cette nature de dupe, la beauté est un plus grand péril. Elle n'en saurait jouer, chère amie, s'en servir utilement ni pour l'attaque, ni pour la défense. Et justement, Denise est sans ressources.

— Nous sommes là.

— Si peu que vous calculiez, vous savez bien que votre fortune est perdue. Et moi-même j'ignore comment j'en sortirai.

Mes paroles tombèrent dans le vide; il n'y a pas un seul jour d'épreuves, au sens argent, dans la vie d'Yveline; cette ruine, dont on lui rebat les oreilles, va contre toute réalité.

— Vous en sortirez très bien! affirma-t-elle.

Faut-il lui montrer le gouffre? Je n'en ai pas encore le courage, j'essaie de me persuader que c'est pour ne pas jeter le désespoir dans cette âme imprévoyante, mais je connais mon mensonge et que je ménage lâchement ce désir mutuel, auquel j'entends ne pas céder et que je ne veux pas voir disparaître...

— Yveline, vous n'êtes qu'un bouchon sur les flots! Vous n'avez aucune idée des luttes qui se livrent autour de vous, aucune idée des pièges. Chacun de nos mouve-

ments nous met en danger... Nous sommes toujours sur le point d'être dévorés.

— Alors, à quoi cela sert d'y penser?

C'est assez juste. A quoi, en vérité, lui auraient servi les inquiétudes, les craintes, la sombre prévoyance? Elle en a fait l'économie, sans consentir, par crainte du lendemain, à aucune insomnie.

Maintenant encore, son attitude est vraisemblablement la meilleure.

Qu'elle erre dans son univers falot, minuscule et enchanté!

— J'y songerai, dis-je enfin, je parlerai à Denise, et nous verrons!

— Nous verrons! répéta Yvo, presque pensive.

Le rythme charmant de sa gorge s'accélère; ses yeux, dangereusement langoureux, cherchent les miens; elle chuchote :

— Je pense à votre jardin de Chenneveyres... y pensez-vous quelquefois?

Le désir s'est rallumé; il monte à flamme rouge; le mystère d'Yvo m'appelle, les voix profondes, les voix féroces et douces.

Plus forte de me saisir à l'improviste, la tentation me trouve presque désarmé. Furtivement, Yvo s'est rapprochée; elle sent plus fort la fleur naissante... Qu'elle ose, si peu que ce soit, transgresser la loi du sexe, je suis perdu.

Elle n'ose pas, ou pas encore, et par bonheur, des images adverses viennent à la rescousse, des mots aussi, qui passent comme des incantations.

— C'est loin... dans la nuit des temps! dis-je.

— C'était hier... je revois vos roses jaunes comme si elles étaient là...

Elle peut évoquer à son aise! Je suis d'aplomb. Sans doute le perçoit-elle, car elle prend congé avec un sou-

rire *patient,* le sourire qui n'abandonne rien, qui s'étend sur le vaste avenir.

— Qui sait si elle ne réussira pas!

Je me roidis, décidé à la résistance, mais je connais mes réduits et leurs fissures.

Passer ma vie avec elle ou seulement de longues années! Car elle ne lâcherait pas le morceau. Elle ne se donnerait aucun tort, elle se cramponnerait avec une douceur frivole et invincible. La pire tyrannie, l'étreinte d'une liane parfumée!

J'ai pourtant le mot de passe. Pourquoi diable n'en avoir pas usé. Le jour où je lui aurai *clairement* montré que je suis (à son sens) réellement, intégralement ruiné, tout sera dit. Mais ce n'est pas seulement pour garder en réserve ce détestable désir que je temporise, c'est aussi pour ne pas accepter ouvertement le destin. De le *démontrer* à autrui, il semble que je le rendrais irrémédiable...

Au fond, j'espère désespérément que le brevet de mon enregistreur intégral me tirera d'affaire...

L'illusion souffla ses brises d'avrillée, les pommes d'or étincelèrent dans le jardin fabuleux. Mais le *courant* fut encore interrompu par Mme Donatienne, porteuse d'une feuille de papier :

— C'est le monsieur sale, dit-elle... Est-ce que Monsieur le recevra?

La feuille de papier portait : « Cher ami, il est absolument nécessaire que je te voie : mon présent et mon avenir en dépendent. — Gontran RÉCHAUFFÉ. »

Il entra d'un air méchant et soupçonneux. Sa veste huileuse, les rides profondes de ses bottines accusaient la société nourricière. Dans un visage excessivement étroit, d'une pâleur de mastic, luisaient des yeux agressifs et douloureux. Le crâne, aux cheveux rabattus en calotte, s'ajustait à un grand corps malhabile.

Réchauffé inspirait naturellement la défiance et le savait.

— Excuse, grommela-t-il en tendant sa main de pauvre homme... Tu travaillais peut-être?

— Je ne travaille que par intermittences...

J'avais pitié de ce grand drille, malchanceux par destination, qui prend à rebrousse-poil les êtres comme les circonstances, et dont le cerveau chaotique a de surprenantes lueurs. L'individu primitif a subi des réductions massives, et, pourtant, l'individu social ne s'adapte pas.

— Je viens nécessairement en mendigot, dit-il avec atrabile... Tu le savais d'avance. Mon radeau n'atterrira point, plutôt m'entraînera-t-il vers les profondeurs abyssales... Et sait-on seulement si je n'ai pas du génie? Moi, je n'en sais rien!... ni toi!... Tu connais la vieille duchesse de Mérannes?

— Je ne la connais pas, fis-je, étonné de cette question qui me semblait saugrenue, venant de Réchauffé, mais il m'arrive d'aller chez elle...

— Ton père y fréquentait.

— Plus assidûment que son fils... Mon père était une espèce d'homme à la mode...

— Il faut me recommander à cette duchesse. Son gendre, le comte de Mesles, qui s'occupe d'archéologie, a besoin d'un secrétaire, au vrai, d'un homme qui cherche et classe des documents. Travail dans mes cordes... j'y excellerai même... j'ai le flair. Si tu parles *avec l'accent* à la dame, elle persuadera le comte. Et j'aurai du pain. Il ne m'en faut pas beaucoup!

Après une étrange grimace, qui bestialisait son visage, il me regarda d'un air de misère et de défi.

— Je ferai volontiers ce que tu me demandes, et je tâcherai de le faire bien.

— Allons! tu es encore le meilleur... sûrement meilleur que moi, ce qui n'est pas difficile!

— Cela ne signifie rien. Pas de commun dénominateur pour ces choses.

Réchauffé s'écria soudain d'une voix très pointue :

— Eh! je sais bien que cela se rattache au truc de la morale, compliqué par les maladies de l'imagination et les embûches de la parole. Effrayant, ce que la parole solidifie! Toute l'histoire de ce que nous créons à l'aide de ce qui n'existe pas en soi, mais dont *nous faisons une existence collective.* Quand je dis que tu es le meilleur, ça signifie simplement le plus cordial. De toi à moi, c'est une qualité. Je ne la rattache à aucun manichéisme...

Il parlait d'un air rogue, pédant, désenchanté, avec des sursauts agaçants. Incapable d'inspirer de la sympathie ou de la compassion, tout en lui devait, selon l'occurrence, froisser, décourager ou consterner le prochain. Puissant à Rome ou au moyen âge, il eût été capable de férocité; une férocité mentale plus que physique.

De nos jours, il serait un mauvais riche, égoïste, sardonique, avec de courts élans charitables.

— Eh bien! reprit-il en baissant la tête et parlant avec une rage froide, ce n'est pas tout. J'ai littéralement faim, *faim tous les jours...* Je voudrais, pendant une semaine, manger, faire mes trois repas, comme un maçon, chez un marchand de vins.

La haine ravagea son visage, tandis qu'une détresse affreuse le faisait rauquer comme un animal. Pour l'avoir connu dès l'enfance, je fus saisi de compassion et, après une courte pause, glissai quelques papiers dans une enveloppe.

Réchauffé s'en empara comme s'il me l'arrachait et, sans pudeur, en sortit les banknotes.

— Voilà ce que je n'aurais pas fait... Je suis une bête plus coriace que toi! Et que veux-tu, cela m'émeut; plus que je ne l'aurais supposé... pour un peu, je pleurerais...

Il me serra convulsivement la main :

— Je connais mon néant, je ne ferai jamais rien qui me sorte de la pauvreté... à moins que je n'aie par ha-

sard (je n'ai pas vérifié) le don de parler au peuple : alors toute autre capacité devient inutile et parfois nuisible. Ah! tu ne connais pas la douleur de se savoir impuissant, quand on a été assez idiot pour se croire supérieur.

Il se mit à rire d'un rire acide et discors :

— Supérieur! Dire que j'en reviendrai toujours là, que j'aurai toujours la hantise de cette misère, car enfin! qu'est-ce que ça fait? Pourquoi serait-on supérieur? Comme elle est naturelle, la haine plus ou moins latente de l'homme laid contre l'homme beau, de l'homme faible contre l'homme fort, du malade contre le bien portant, du troupeau contre l'homme de génie! Si naturelle et (le mot n'a aucun sens réel) si juste!

— Oui, mais ces paroles aussi relèvent de nos déformations intellectuelles.

— Parbleu! Combien de paroles y échappent? Qui est capable de concevoir un fait sans le déformer? La déformation est déjà si grande chez les sauvages, elle l'était sûrement chez les préhistoriques — mais tout de même, le sauvage oppose un réflexe assez simple aux faits bruts. Nous, nous tendons à tout fourrer dans le double sac des fables et de l'abstraction, ergo, à créer une *autre* nature... Quand cette nature sera créée, l'humanité n'aura qu'à disparaître...

— Entraînant avec elle la seconde nature?

— Non pas! Emanation de l'Irréel, cette nature sera devenue réelle!

Gontran Réchauffé considéra le tapis d'un air hagard, tandis que sa main balayait l'air :

— Créer du Réel à l'aide de l'Irréel, c'est là l'œuvre essentielle de la vie... Je dis *à l'aide* de l'Irréel, je ne dis point *par* l'Irréel. Réduit à lui-même, le Réel irait éternellement du même au même. La vie introduit l'anomalie nécessaire, anomalie qui va se compliquer à mesure que naissent les diverses sortes d'êtres; ils en sont le

produit et le produiront à une nouvelle puissance... A chaque montée, la part du Réel diminue. Lorsque l'abstrait a fait de toute part du surabstrait, lorsque tout le contenu du *donné* est réduit en fable, une nature s'est ajoutée à la nature... Entendez d'ailleurs que cette nature était *en puissance* dans l'autre, sinon elle n'aurait pu paraître. Une mystérieuse énergie mêle les éléments concrets *aux instruments de la métamorphose,* instruments dont, sur notre petite machine, les hommes sont le terme suprême.

— C'est à cela que tu travailles?

— C'est à cela, déclara Réchauffé avec une emphase ironique.

Et, saisi d'une méfiance subite :

— Tu n'en diras rien à personne.

— Je te le promets. Quoique je n'entrevoie pas celui qui pourrait te couper l'herbe sous les pieds!

— On ne sait pas. Mais allons! pense à cette duchesse et sois remercié... oh! sincèrement, loyalement, car JE VAIS MANGER!

Je le regardai partir avec mélancolie. Dans la forêt, il n'aurait pas eu le temps de croître, fatalement destiné à servir de proie; dans la vie sociale, il avait encore quelques chances, mais si faibles... si faibles!

La misère de ce pauvre homme me ramène à ma ruine.

La ruine! Pour l'animal salarié, qui trime à l'atelier ou ahanne sur la sale glèbe, ma ruine serait l'aisance : les deux repas au restaurant modeste ou à l'auberge, une chambre, le tabac, un peu de ciné et un complet propre... Si toutefois le franc résiste. Car s'il s'effondrait complètement, ce serait la vraie ruine, celle de Réchauffé, la faim ou la petite geôle de l'employé. Et pourquoi y échapperais-je? Mérite, démérite... troupeau, élite... J'en suis à ce degré supersocial où tout cela ne

signifie pas grand'chose, non plus que justice, égalité, morale traditionnelle ou morale neuve...

Au vrai, il ne me reste aucune croyance profonde, aucun respect mystique. Loi, religion, tradition, progrès, ne me touchent guère plus que le cerf ou le loup. Un Au-Delà policé me ramène, en un sens, à la table rase — mais avec une transformation capitale : je suis tellement interhumain que la brutalité primitive a presque disparu; je suis incapable des actes que les lois ou les coutumes jugent criminels.

Aussi, ignorai-je les tentations qui mènent au moindre délit; je n'irais même pas, avec la certitude de l'impunité, jusqu'à faire une fausse déclaration au fisc. Tout cela sans code, sans rite, sans foi — par le jeu de simples réflexes mentaux.

Même mes sentiments affectifs et esthétiques sont « nettoyés » de la majeure partie des mysticités transmises par l'humanité morte, créées par l'humanité vivante. Du moins, ne leur attribuai-je qu'une créance médiocre et une réalité chétive.

Et pourtant, je subis d'assez vives influences, tributaire transitoire de l'enthousiasme, de l'admiration, voire de la vénération pour telles œuvres et telles gloires — mais enthousiasme, admiration, vénération sont de purs prolongements de mon activité psychique; même lorsqu'ils me transportent, je garde le sentiment de leur vacuité.

Je les aime comme on aime l'air pur, les aliments savoureux, l'allégresse d'un corps sain. Par surcroît, presque intacte, la convoitise de la femme et, volontairement ou involontairement, l'amour des fables dont cette convoitise a été enveloppée, diversifiée, ennoblie, humanisée au cours des millénaires.

Revenons à ma ruine. Je la supporterai mal, enlisé par mes habitudes. Il me faut beaucoup de temps *pour*

vivre à ma manière; ma consommation de rêve, de méditation métaphysique, scientifique, esthétique, est considérable. Elle prend le plus clair de mes jours. Une vie dite active m'est en abomination.

Besoin aussi d'un minimum de confort physique — exigence modérée mais impérieuse. Exigence! Quelle dérision! Que je meure de misère, d'accident, de maladie ou de décrépitude, n'est-ce pas du même au même?

Aucun droit de plus à la petite fourmi écrasée sous la botte du promeneur inconscient. L'humanité m'aurait donné bien plus que ma part s'il y avait des parts! Que je souffre ou que je me réjouisse, elle l'ignore et, à vrai dire, à part quelques éclaircies, je l'ignore aussi. Elle m'apparaît, cette humanité, abjecte et admirable, géniale et incroyablement sotte, et bien plus cruelle que généreuse.

La nature? Pour moi-même, c'est moi-même. L'air que je respire, l'eau que je bois, les aliments que j'absorbe et avec lesquels *je fais de l'homme,* la terre et les astres, tout cela n'a conscience ou cure de ma vague existence. Nous prenons dans l'univers ce qu'il nous faut pour vivre, nous y prenons aussi ce qui nous détruira; l'univers l'ignore.

Tout cela ne fait point que je me résigne à la pauvreté. Elle me dégoûte, elle m'épouvante, comme la douleur, comme le désert. Une supplication monte par intervalles, la Prière antique, la plainte absurde et pitoyable vers quelqu'un, l'obscure rumeur mystique qui vibre sous la négation.

L'homme... L'homme des Totems, l'homme des Fétiches, l'homme de Zeus, de Yaveh, du Crucifié, de l'Eglise romaine, reparaît dans les brumes du subconscient. Parfois, je m'écrie : « Seigneur, ayez pitié de moi! »

Le cri s'ébauche, qui me fait sourire; je goûte la joie froide de me mépriser, non pour ce retour inoffensif,

mais pour ma couardise, et ce mépris, à son tour, quelle vanité et quel enfantillage!

Peut-être puis-je lutter. Car enfin, j'ai un Don, authentique, d'autant plus favorable qu'il n'est pas supérieur. Je n'en souffre pas, comme il arrive. Il s'exerce presque nonchalamment, au gré d'une manière d'inspiration : J'INVENTE COMME ON RÊVE. Cela doit être une ressource... Est-ce que mon Enregistreur Multiplex ne me donne pas une chance? Mon Microphone Radiant, bientôt, ne m'en donnera-t-il pas une autre?

Oui, mais quand?

Le timbre de l'entrée répond-il à ma question?

Mme Donatienne annonce:

— C'est le petit monsieur à barbiche...

— Introduisez au salon, madame Donatienne.

Le petit monsieur à barbiche, dont les yeux presbytes sont agrandis par le binocle, est assis sagement quand j'entre au salon.

C'est Guillaume Ferrand. Son rôle social : faire des affaires variables pour le compte d'autrui. C'est, pour l'heure, mon batteur d'estrade; il joue la chance de l'Enregistreur Multiplex, il tâte des capitalistes.

Il me salua avec une gravité froide qui est sa manière de contre-balancer les désagréments d'une taille exiguë et d'un visage mal cuit.

— Nous sommes, dit-il après quelques propos liminaires, nous sommes peut-être sur le point de réussir.

Parce qu'il n'est que médiocrement enclin aux illusions, ces paroles ne laissèrent pas de m'émouvoir.

— Vous avez trouvé un financier?

— Mieux, un des trois hommes de la maison Ruthven et Bullerton.

— J'ignore MM. Ruthven et Bullerton.

Guillaume Ferrand leva les bras en signe d'étonnement et d'ironie :

— Une des plus grandes firmes métallurgiques des Etats-Unis. Or, M. Bullerton s'intéresse à votre brevet.

L'espérance bondit, jeune, agile et fraîche.

— Dans quel sens s'y intéresse-t-il?

— Le sens d'une affaire, nécessairement.

— Je le pense bien, mais propose-t-il quelque chose?

— Il propose d'acheter vos brevets lorsqu'il aura contre-examiné l'invention. Lui-même est ingénieur.

— Bon! il veut voir fonctionner l'appareil. Je suis à sa disposition, mais s'il est satisfait — et il le sera — que fera-t-il?

— Comme je viens de vous le dire, il compte vous acheter les brevets.

— Les racheter purement et simplement?

— Si vous voulez.

— Je vous ai dit que je désirais garder un intérêt dans l'exploitation. J'y tiens!

— Oui, oui, répondit Ferrand avec une nuance de dépit... C'est à discuter. En tout cas, Bullerton ne reculerait pas devant la forte somme — cent mille dollars, par exemple.

Cent mille dollars! La perspective est trop belle! Et l'homme fétichique reparaissant à l'improviste, je conjure le sort en touchant le bois d'une table et en affirmant : « Cela va rater! » La peur me pénètre, la peur humaine de perdre ce que l'on n'a pas. Cependant, je réponds avec un flegme qui m'étonne et dont j'éprouve une fierté enfantine :

— Nous prendrons rendez-vous avec M. Bullerton pour l'examen de la machine, et nous débattrons alors les conditions.

Guillaume Ferrand m'observe, inquiet lui aussi, saisi par la peur de perdre ce qu'il n'a point...

— Cent mille dollars! La somme ne vous paraît-elle pas suffisante?

J'ai l'audace de répondre, violemment désapprouvé par moi-même :

— Je voudrais aussi un faible pourcentage sur le chiffre d'affaires.

— Je ne vous cache pas que ce sera difficile, reprit Ferrand, consterné. Ces gens-là n'aiment pas qu'on connaisse leurs bénéfices... Les affaires ont leurs parties secrètes. La tactique commerciale, monsieur, est plus compliquée que la tactique de guerre! Enfin! acheva-t-il d'une voix résignée... vous verrez M. Bullerton!

Là-dessus, il me salua avec quelque amertume, et me laissa mélancolique, avec les moustiques du souci. Jusqu'à l'entrevue avec Bullerton, ma restriction se dressera contre moi; elle me poursuivra dans mon sommeil; elle mêlera le remords à mes cogitations.

— Et qu'importe, m'écriai-je, sentant déjà les lancinements et le trouble du diaphragme, rien n'est fait... Si Bullerton ne veut pas de la participation, je n'aurai qu'à céder...

Ce Bullerton, perdu dans le chaos universel, aussi abstrait, il y a une heure, qu'un symbole algébrique, prend des formes concrètes — aussi concrètes que la moyenne des existences sociales, d'ailleurs abstraites pour les neuf dixièmes.

A côté du Bullerton créé pour mon usage, l'autre, positif, aura-t-il une influence capitale sur mon destin?

L'affaire pénètre au tréfonds; j'ai beau regimber, toutes les catégories de mon *moi* comptent déjà dangereusement sur elle.

C'est aussi fatal que la circulation de mon sang et ma volonté (?) maladroite de sa nature, ne servira qu'à donner plus de force aux remous.

Onze heures et demie! Je déjeune chez Juliane (alias Juliette)... Il faut changer de pelage.

II

Juliane me fait attendre. C'est la règle. Elle y croit, elle en a fait une directive de son existence, à mon usage surtout. J'y suis si accoutumé que j'éprouverais une espèce d'inquiétude si Juliane se montrait tout de suite.

Au fond du salon, dans un petit fauteuil qui m'enveloppe exactement les reins et qui est très commode aux coudes, j'attends.

Depuis des saisons, j'ignore la tenture bleu et argent, le bric-à-brac des fauteuils, Régence, Louis XV, Empire, ramassé par le mari de Juliane, les toiles parfois biscornues suspendues aux murailles, un faux Poussin près d'un Carrière, un Delacroix douteux, voisin d'un Picasso, un vermiculaire Cézanne accolé à un Ingres minuscule.

Je tente de ne pas songer à Bullerton; il revient avec un acharnement de guêpe, me mène en Amérique, aux rivages du lac Erié, aux sources du Missouri, aux abattoirs de Chicago, dans les cañons de l'Arizona.

Un choc en retour : Bullerton se dérobe! Je sombre dans la ruine, plus sinistre, pleine de pièges naguère inaperçus.

La présence réelle de Juliane refoule Bullerton dans les placards du sous-sol.

Je donne et reçois un baiser d'une douceur égale à celle de milliers d'autres baisers. Juliane, bien parée, bien fardée, n'est point belle, mais presque jolie. La nature fabrique ses pareilles à la grosse. Cheveux noirs bien servis, en buisson et non pas collés à la tête, yeux noirs sans faste, lèvres dont l'écarlate de parfumeur cache la couleur native, dents blanches et bien plantées, le cou maigre, le torse à l'ordonnance, peu de hanches et des pieds moyens.

Elle est fraîche, saine, sensuelle autant qu'il le faut, câline, peu querelleuse. Pour le principal, elle vaut bien

les belles, et telle quelle, me plaît. C'est un amour de tout repos. Après quatre ans, je ne vois aucune raison pour résilier le bail.

En Juliane, la primitive et l'interhumaine sont bien équilibrées par l'hérédité sociale. Elle contient une honorable moyenne de désirs, dont aucun n'est morbide. Juste ce qu'il faut de mysticisme, de mirages d'amour, pour colorer l'existence.

La voici proche, sentant la fleur fraîche et souriant avec une ardeur contenue :

— C'est jeudi notre anniversaire ! murmura-t-elle... Quatre ans, mon chéri!... C'était hier!

Dans ce moment, elle est charmante, un peu petite fille, pas trop, et très tendre : elle fait son plein d'illusions. Car c'est naturellement sur l'amour qu'elle concentre ses énergies natives et rituelles :

— Te souviens-tu? Comme tu m'aimais, alors?

Je force un peu le ton pour répondre :

— Je t'aime toujours!

C'est assez pour qu'elle rayonne :

— Oh! vrai... chéri... toujours? La petite maison... le lac... le beau soir... et ce violon qui chantait au loin.

Nos souvenirs ne s'ajustent pas avec exactitude; je modèle les miens sur les siens. Cette nuit première, si nette pour elle, m'apparaît dans une brume. Je n'entends pas le violon, et le lac est invisible.

— Nous remontions l'avenue, oh! quand tu m'as prise dans tes bras, quand tu m'as emmenée dans la chambre rose...

La chambre rose? Je la verrais aussi bien verte ou violette, mais, pour la commodité des échanges, j'adopte la couleur de Juliane.

— Comme tu étais impatient, chéri! Par la fenêtre ouverte, on voyait le parc. J'avais peur. Tu m'as rassurée; tu étais si doux, si tendre : une femme n'oublie jamais cela!

Attendrissante, délicieuse et ridicule Juliane! Quelle réalité ne tisse-t-elle pas avec cette fiction! Elle en a fait une dépendance de sa personne et qu'elle emportera dans la vieillesse aux os secs.

Une porte s'ouvre; nous ne sommes plus seuls. L'individu qui vient de surgir, c'est le mari, un grand sec, visage aux joues longues, yeux d'un bleu gras.

Il sait et *il a voulu*. Sa femme n'existe guère, mais il tient à l'association des fortunes, cimentée par un enfant. Le couple a élégamment résolu le problème des destins parallèles.

Plus encore que Juliane, c'est Jacques Davenal qui m'a préféré. Il connaît le jeu des intimités, et sa porte me fut si bénévolement ouverte que, seul, je tenais la clef des incidences et des faiblesses. Guère de concurrence et, du côté de Juliane, une réserve timide qui faisait figure de vertu et que les séducteurs avaient peu envie d'ébrécher.

Outre que Juliane l'indiffère, Jacques est un chemineau de la sensualité. Aucune femme dans la peau. Il ne s'en cache point, cynique en amour autant que conformiste pour le demeurant. Notre liaison lui convient et sa durée le stupéfie. Il se doute que, de mon côté, elle est à base d'inertie, il sait avec quelle puissance Juliane crée ses mythologies.

— Le ministère est dans les choux! cria-t-il. Un nouveau replâtrage... et l'effondrement!

Allons! c'est fini, ma ruine est définitive! Ou bien Bullerton...

Jacques et Juliane ne souffriront guère de la dégringolade : ils suivirent les conseils des sages. Leurs fonds, pour le principal, ont des abris sûrs. Pourtant, Davenal ne laisse pas d'être inquiet :

— Il faut redouter une pagaïe générale... voire la révolution...

— Non! pas ça... fait une voix stridente.

C'est le premier invité, homme construit en force, sur de lourdes assises, avec un poitrail d'ours, des mâchoires massives et des yeux couleur de cuir brut, bien enchâssés.

— Pas la révolution, reprit-il après avoir salué Juliane, ni même l'effondrement. Une chute verticale du franc, mais qui s'arrêtera.

— Où? demanda gouailleusement Jacques.

— Peut-être à un sou... pour remonter ensuite... Pas bien haut, je l'accorde... trois sous... quatre, cinq, par aventure! Que voulez-vous? Ce pays ne peut pas nourrir en cage une dette de quatre cents milliards-or, quoique riche, très riche, fabuleusement riche, et si élastique ! Le meilleur caoutchouc humain!

Ce Jumisy n'est pas un mauvais prophète.

— La dette anglaise n'est pas moindre, remarqua Jacques.

— Elle a d'autres garanties. D'abord, la garantie américaine. Il ne fallait pas qu'un pays de langue anglaise fît une faillite, même partielle. A la rigueur, les Yankees abattront eux-mêmes les Britanniques, ils ne les laisseront pas abattre par des tiers. Puis, le caractère et la nécessité...

D'autres convives. Deux femmes approximativement laides et mûrissantes, une, jeune et jolie, sans transcendance, un vieux virtuose, prince du violoncelle, un poète, un paléontologiste, un physicien, un métaphysicien, un essayiste, un chroniqueur usagé et Ambroise Faral, l'homme que je préfère entre tous les hommes, enfin Marcus qui soulève en moi toutes les haines primitives.

Presque tous des hommes, à table, la plupart intelligents *dans leur zone,* car Jacques se flatte d'assembler des élites.

Le chroniqueur, parlant d'une soirée à l'ambassade américaine, souleva la question de la crinoline :

— Il y avait là quelques jupes, brusquement évasées sous un corsage long et plat, des esquisses de crinolines, abominables!

— Depuis quatre ans, les couturiers essaient l'offensive de la crinoline.

— Ils finiront par l'imposer, la folie triomphe toujours auprès des femmes... Je trouve d'ailleurs que la crinoline, telle qu'on la portait sous le Second Empire, avec le corsage *ad hoc*, avait son charme. Vous souvient-il d'une pièce, aux Variétés, élégamment reconstituée ? Ces bas blancs, bien tirés, la crinoline dansante, mon Dieu, avec une jolie femme là dedans, ce devait être suggestif.

— Dites aguichant ! s'écria un flambant septuagénaire. Je vous assure que la grâce des femmes y trouvait son compte et qu'il était très agréable de les voir marcher au salon comme dans la rue.

— Et remarquez qu'une femme svelte continuait à paraître svelte, si j'en crois les écrivains de l'époque... Dans un vieux numéro de *l'Illustration,* on voit une fête à Compiègne... Le dessinateur montre l'impératrice, magnifiquement crinolinée, au milieu de dames extra-bouffantes. Et la chronique qui accompagne l'image contient des choses de ce calibre: « l'Impératrice, pareille à Diane chasseresse!... » Avec cette vaste machine autour des hanches!...

— Tout de même, fit l'essayiste, la mode svelte d'aujourd'hui est bien séduisante. Je la préfère à toutes les modes passées.

— Voire! Les petites chambrières Louis XV!

— Ah! soupira le septuagénaire, le Directoire avait d'éblouissantes robes de soirée... Et, à certaines époques, les grandes jupes de velours.

— Je suis pour *toutes* les modes! s'écria Jacques, même les manches à gigot, même les strapontins, même

les paniers ! Il faut que la femme passe par d'incessantes métamorphoses.

— Eh ! oui, fit Ambroise Ferral, magnifions la Légende.

Marcus guettait Mme Lancerot aux yeux améthyste. Il était sur la piste et rien ne le détournerait.

Quelqu'un, au bout de la table, annonça le krach fatal des perles :

— Les perles fines de culture doivent inévitablement couler les perles sauvages... L'huître, qui produit l'une, produit l'autre. Aucune différence de structure. Même substance, même formation, même aspect...

— Dire que nous avons, aux Antilles, d'incomparables eaux pour huîtres perlières. On pourrait gagner des centaines de millions... Et personne, sauf un vieillard obstiné... Les Japonais achèteraient cher une concession par là !

Une voix de bourdon de cathédrale clamait :

— Nous causons par T.S.F. avec les Yankees; demain, nous causerons avec Melbourne; dans dix ans, nous ferons le tour de la Terre en quatre jours.

— C'est affreux ! soupira le poète.

— Affreux ? cria la voix de cloche, étonnée.

— Hideux, monsieur. La terre réduite à n'être qu'une misérable machine à nourrir l'homme — si petite, si mesquine, si méprisable, en somme ! Songez combien elle était magnifique et effroyable, quand il fallait imaginer un héros-dieu pour abattre le lion de Némée, quand Job disputait avec Yaveh qui l'accablait par la grandeur des mers et du Léviathan, vertigineusement belle quand les conquistadors partirent sur leurs coquilles de noix, quand les voyageurs se perdaient dans les forêts vierges... L'infini ! Et maintenant, sinistre mélancolie !

— Vous préférez, monsieur, les petits lumignons

qu'étaient les étoiles aux astres immenses, aux fourmillements des mondes dans un espace sans bornes?

— Passionnément! Qu'avons-nous à faire avec ces astres? Inaccessibles, ils n'ont aucun intérêt. L'infini terrestre, voilà qui était ravissant, le mystère inouï où, tout de même, l'homme pouvait pénétrer... Ah! naviguer le long des côtes, dans une trirème antique, dépasser les colonnes d'Hercule et se trouver devant un Océan sans bornes. Une telle ivresse est-elle comparable à de froides exaltations devant une nébuleuse? Un astre vingt-cinq millions de fois plus vaste que la terre me touche moins que la plus chétive étoile des Hellènes!

— Vision mesquine! s'écria le physicien. Car les astres ne seront pas toujours inaccessibles. Comme les Argonautes dans la petite mer intérieure, nos astronautes navigueront dans les océans interstellaires. Ce n'est pas une chimère! Avant un siècle, nous connaîtrons Mars et Vénus; dans deux siècles, nos conquistadors atteindront Saturne et Jupiter... Tout cela, qui nous semble maintenant insensé, sera aussi réel que les voyages de Cook aux antipodes, ou les randonnées de nos aviateurs. Que restera-t-il de la poésie enfantine du Ramayana, de la Bible et de l'Odyssée?

— Elle restera touchante et belle! intervint Ambroise Ferral d'une voix douce... Dans l'imagination humaine s'étagent des imaginations sans nombre et merveilleusement contradictoires. Le Passé est en nous; loin de le dédaigner, nous l'aimerons davantage. Que serions-nous, sans les miracles de la Tradition? Poignante évocation de ces cavernes où l'homme a taillé ses visions et ses croyances dans la pierre!... Charmante séduction de Rama! Et ce périple des Argonautes ou celui, moins mythique, d'Hannon et l'incomparable légende de Prométhée, et la force d'Ezéchiel, l'amère splendeur de l'Ecclésiaste. Seriez-vous insensible à l'épopée de Roland? Quand les petites étoiles se lèvent le soir, j'ai pour

elles les regards du pâtre de Chaldée, *en même temps* que ceux du moderne, qui sait que ce sont d'épouvantables fournaises où la terre fondrait comme une noisette de cire dans un haut fourneau. Vénus est une charmante veilleuse céleste, tout en étant un monde pareil à notre terre, et je chanterais avec Musset la belle étoile du soir, voire avec l'enfant britannique, le *twinkle, twinkle, little star,* tout en me demandant si des êtres vivent là-bas, féroces comme les nôtres, condamnés à la dévoration mutuelle ou, au contraire, croissant fraternellement, chacun selon son espèce...

— Vous assurez pourtant, dit le physicien, que la poésie astrale, telle que la science nous l'a dispensée, est la plus belle!

— Au moins la plus grandiose... Un jour, on regrettera cette poésie astrale telle que vous la concevez... Quand elle sera remplacée par celle d'un univers plus grand encore, par rapport à celui des astres et des nébuleuses, que celui-ci par rapport au monde des ancêtres...

— Plus grand? En lui concédant l'infini? Cet infini fut maintes fois envisagé pour le nombre de nos astres...

— Mais alors, nos astres, même en nombre infini, ne seraient qu'une imperceptible existence dans l'existence universelle...

— Je ne vous entends pas bien, fit le physicien... Comment un infini pourrait-il être dépassé?

— Par un infini d'infinis, fit en souriant Ambroise Ferral, mais nous ennuyons les convives.

Le physicien secoua la tête et l'on parla de Jane Mirval qui, jeune, belle, aimée, célèbre et riche, avait demandé à un revolver la guérison de tant de maux.

— N'y a-t-il pas quelque cause singulière de désespoir dans notre époque même? fit Jacques. Jamais, je crois, nous ne vîmes mourir volontairement autant de créatures jeunes, comblées de richesses ou de gloire.

— La cocaïne?

— L'agitation universelle?

— L'après-guerre?

— Peut-être une conscience toujours plus lucide du piège effroyable. La sensibilité humaine ne cessant de s'accroître, tout ce qui nous enveloppe devient plus terrible. Chacun de nos mouvements est un péril; le glas ne cesse de retentir dans nos poitrines. Pouvons-nous faire un pas ou un geste sans risque? Chaque battement d'artère ne coïncide-t-il pas avec la mort d'un de mes semblables? J'ai vu, avant-hier, un homme jeune, souple et vif, franchir la chaussée; une embardée d'auto, il gisait là, poussant des cris épouvantables, broyé. Vingt mille individus périssent comme celui-là aux Etats-Unis, chaque année. Un million d'autres sont blessés... Et ce n'est qu'un danger parmi des dangers innombrables. Rappelez-vous cette boulangère tuée dans sa boutique, atteinte par une balle que l'assassin destinait à un rival... L'ennemi pullule dans notre corps même. Lequel d'entre nous est sûr de ne pas être terrassé par son propre mal, de ne souffrir pendant des saisons, de n'être pas rongé par le cancer ou dévoré par la tuberculose? Parbleu! C'était peut-être pire sur la savane, dans la cité antique, parmi les brutes médiévales, mais, moins exercées que nous à la funeste prévoyance, leur sensibilité était, de surcroît, épaissie par la férocité ambiante.

On écoutait, avec réprobation, l'homme sec, aux yeux creux, qui se complaisait dans son discours. Il s'interrompit pour se servir du foie gras, en grommelant, avec atrabile :

— Des créatures capables de manger la chair sont par là même condamnées! Toute abomination s'explique dès qu'on *ose* dévorer du cadavre. Nous habitons l'Enfer.

J'épiais Marcus, le voisin de la jolie femme. Déjà, il préparait ses approches. Je l'aurais, croyais-je, trouvé

déplaisant, si j'avais été femme, mais c'était peut-être une preuve accessoire de sa séduction. Assez perspicace, en somme, intuitif même, mais dépourvu de goûts féminins, comme tant de mes amis, je suis inapte à juger de quoi est fait le charme sexuel d'un Marcus. Je sais seulement que ce charme est sûr.

Il en joue dans la perfection, doué d'une patience infinie, d'une ardeur de recherche comparable à celle des grands savants expérimentaux, et n'oubliant jamais les règles du jeu.

J'avais l'impression que la jolie femme saurait se défendre; cette impression était confirmée par l'attitude de Marcus. Nul ne s'adapte mieux aux circonstances. Il pratique le mimétisme avec maîtrise. Seule, une intelligence assez basse le desservirait auprès de certaines femmes, mais comme elle le sert auprès des autres ! D'ailleurs, quand il sent que la barrière ne peut être franchie, il s'écarte avec une réelle indifférence : nul homme moins tenté par l'impossible. En revanche, pour les possibles, si ardus soient-ils, il déploie un acharnement d'insecte.

En dehors de sa passion capitale, Marcus apparaîtra obtus, inapte aux plaisirs et plus encore à tout ce qui met en action la machine cérébrale. On dirait, et c'est étrange chez un tel homme, qu'il est aussi incapable de discerner le bouquet des vins que la qualité des esprits. Auprès des mâles, il est distrait, il a je ne sais quel air de lassitude et de nostalgie, tout en montrant cette politesse caressante, répulsive, qu'il pratique par instinct, comme par principe.

Son parfum, léger et discret, me répugne comme une puanteur; son sourire m'irrite et plus encore le mouvement oblique de ses yeux qui plaît tant aux femmes.

Il y a encore un fumoir chez Jacques. La conversation s'y égaye et Marcus ne paraît qu'un instant.

— Vous me direz quel est cet univers dont vous parliez tantôt, dis-je à Ambroise Ferral...

— Voulez-vous que nous dînions ensemble mercredi? Nous en parlerons, si cela vous intéresse.

— Et comment cela pourrait-il ne pas m'intéresser... venant de vous!

— Alors, à mercredi.

Miguel, l'essayiste, parlait des artistes de cinéma et de leurs fabuleuses fortunes :

— Le secret de l'universalité et des multitudes, fit le romancier. Un Douglas, une Mary Pickford, un Charlie parlent au monde entier, dans une même quinzaine... Ils ont le privilège des contes de fées ou des Mille et une Nuits : *l'Ubiquité*. Charlie, le même soir, *vit* à Paris, à Londres, à Berlin, à Madrid, à Naples... C'est bien lui qui grimace simultanément dans cent villes, lui dont le regard croise des myriades de regards d'un bout à l'autre de notre Occident... Il est dieu, en somme!...

— Heureux animal! grommelle le romancier, alors que notre grand Laveral, qui vaut mille Charlie, gagne moins bien sa vie qu'un ouvrier fourreur.

— Heureux? Je demande à voir. Ce n'est pas seulement Max Linder, Claude France, Régine Flory qui se sont suicidés parmi les stars du cinéma et les vedettes du théâtre. L'humanité a de sombres retours et je la tiens pour plus malheureuse à mesure que s'accroît sa « prise » sur la terre. Un effroyable ennui, une peur sans bornes, le sens sinistre du néant, la dévoreront à la fin du temps... Et ce sera une mort digne d'elle...

— Parce qu'elle a péché plus que toutes les espèces animales?

— Non, parce que cette mort morale achèvera son merveilleux destin. Le miracle, qui a commencé avec les premiers maîtres du feu, s'achèvera en miracle psychique. Il serait ridicule, après avoir créé une nature nouvelle, après avoir contraint les énergies à vivre selon le

mode humain, de mourir par décadence matérielle, comme les reptiles du secondaire... L'homme doit mourir désespéré, épouvanté, en pleine victoire, il doit mourir d'avoir été le plus grand créateur que la vie façonna sur cette planète.

— Pourquoi épouvanté? Une mort héroïque, stoïque, serait plus belle.

— Ah! non... ce serait une mort *pauvre*... la mort n'est magnifique et complète que par la plus affreuse angoisse, l'angoisse sans maladie, l'angoisse sans lésion, toutes les tortures physiques...

— Très peu pour moi! ricana un quadragénaire rubicond. Vous êtes trop ambitieux, monsieur. L'humanité finira salement, comme elle a vécu, comme ont vécu toutes les bêtes... et je croirais plutôt que les derniers hommes seront plus inconscients que les hommes d'aujourd'hui; je me plais à les concevoir suffisamment abrutis pour ne pas se douter de la fin de leur espèce. Si nous parlions un peu des petites femmes?

Il était à peu près quatre heures, lorsque j'arrivai chez Yveline. Elle avait changé de toilette, vêtue maintenant de crêpe de Chine, avec de minces rayures bleues et jaunes, sur fond gris d'argent, et la jupe encore plus courte, qui, dès qu'elle s'assoit, monte au-dessus des genoux. Les bas sont à peu près couleur de peau, avec des reflets aurés.

Dans ce nouveau pelage, la saveur de la grande bédouine a changé ; le mâle est très sensible à ces métamorphoses qui, d'une même femme, font un être multiple. Quoiqu'elle m'apparaisse plus séduisante qu'au matin, je suis moins perméable à la tentation. Il ne semble pas qu'elle s'en aperçoive; elle a pris une pose dont elle connaît la puissance, — un peu renversée dans le fauteuil, flexible, fondante, fraîche dans sa jupe, dont elle rejette les pétales d'un geste devenu mécanique.

— Qu'avez-vous fait depuis ce matin? dit-elle.

— Rien, si ce n'est déjeuner... chez des amis.

— Cela peut être considérable. Je les connais?

— Guère : les Davenal.

— Ah!

Elle n'ignore pas ce que je suis pour Juliane, et ses lèvres marquent un dédain qu'elle feint de réprimer, mais qu'il lui importe que je devine. Geste à rebrousse-poil. Yveline ignore combien il me laisse indifférent.

— Ce sont de vieux amis, n'est-ce pas?

— Des amis de cinq ans...

Elle perçoit l'impossibilité d'en rien dire, et cette impossibilité l'impatiente jusqu'à l'irritation. En somme, elle voudrait en être de quelque manière, puis, à petits coups de dents, déchiqueter Juliane. J'ai envie d'ouvrir les digues, rien que pour voir Yveline s'engager à faux, piétiner dans le vide. Mais le jeu pourrait devenir dangereux; je continuerai à garder le secret de polichinelle.

— Et Denise? dis-je, pour rompre les chiens.

— Ah! oui, Denise...

Elle hésite, péniblement agacée, mais enfin elle va chercher Denise.

Cette grande fille claire est inachevée. Ses gestes ne sont « pas faits », sa démarche est provisoire, ses grâces en suspens. Il est sûr qu'elle sera séduisante. Elle a le teint des belles marquises blondes, un cou qui, une fois terminé, sera voluptueux et délicat, des yeux du Nord, d'outremer, à raies ardoise, d'une naïveté précieuse.

A la chevelure, il suffit d'être d'un blond franc, fine comme le sont immanquablement ces chevelures-là, et foisonnante. Elle a ces dents qu'elles ont toutes maintenant, éblouissantes, une bouche dont les lèvres décèlent un beau sang écarlate.

Si l'on accepte les « canons » de la race, ce sera, presque à coup sûr, une belle Européenne du Nord, nuan-

cée par le climat du centre et, déjà, je l'estime fort désirable — pour d'autres que moi.

Pour le contenu du vase, il convient d'attendre. Cependant, quelques caractéristiques sont nettes et demeureront.

De l'hérédité sauvage, elle tient la vivacité, la ferveur des sens de Peau-Rouge, une chair saine qui chasse les déchets, matera les infirmités jusqu'à la fin de l'âge mûr et lui dispensera une vieillesse robuste — réserve faite des maux du dehors. Continuité dans les sentiments, guère d'énergie dans l'action, une dangereuse tendance à se fier aux êtres.

De l'hérédité interhumaine, elle tient la perception esthétique des goûts moraux plus nobles et subtils que ceux d'Yveline, un art de plaire qui, dès l'enfance, la montre supérieure aux primitives. Cette hérédité a transformé la confiance brute en candeur généreuse, en naïveté idéaliste et mystique.

Le milieu actuel lui infusa la foi catholique, une conception assez vaste de l'Espace et du Temps, développa la virtuosité musicale, et l'approvisionna des notions sans nombre que même une créature médiocre puise dans l'ambiance immédiate et l'ensemble traditionnel.

Mal armée pour gagner sa vie, dénuée de ruse, aucunement vénale, encline à donner ses biens et sa peine, elle a tout juste la chance de sa beauté et de ses grâces, sources, selon l'occurrence, de fortune, de misère et de dégradation.

Elle se tient devant moi, droite, dans son vêtement court, de crêpe gris pâle brodé d'argent. Une féerie anime son visage, elle exhale un parfum aussi frais que l'églantine naissante; les beaux songes l'environnent. Le bruit charmant de sa jupe enivrera les jeunes hommes; elle symbolise ce que l'histoire humaine a fait de plus délicieux et aussi les guerres furieuses, les volup-

tés dissolvantes, la naissance et la fin des nations. Chaque regard que je jette sur elle ramène le flot des images et des rythmes : une source dans les bois, un rayon d'argent sur la mousse, la petite maison perdue dans la montagne, les bruyères sur la colline, les vents de l'équinoxe, la pluie d'avril, l'épave jetée sur l'île, les cloches de Pâques, une voix de femme dans la nuit, une biche filant dans la clairière.

Peu me chaut l'illusion, je cède à l'appel impérieux de la race, j'admire sans compter la petite Denise prête à s'épanouir. Je ne suis pas fait pour elle, ni elle pour moi — mais enfin, à la voir, l'amour, tout l'amour abstrait et concret, passe à la cantonade.

Que lui dire? Je la connais si peu — la dissemblance des cultures est si grande. A l'âge de Denise, les jeunes garçons deviennent insupportables. Quoique la différence des « réceptivités » rende la jeune fille plus tolérable, toute causerie avec elle n'est qu'un jeu truqué, en somme pénible pour ceux de ma sorte.

Il faut pourtant que je jette l'amarre :

— Que faites-vous, à quoi pensez-vous, Denise?

Comme je voudrais qu'elle sût le dire! Ce qui se passe en Yveline, ou même en Juliane, n'a guère d'intérêt. Dans leurs âmes de troupeau, interchangeables, c'est le flot des sensations et des sentiments « conformes », sans choix, sans relief. En Denise, l'aristocratie commence, le choix, les rêves distincts, une poésie ignorante, et vaille que vaille, une conception des choses, sinon tout à fait personnelle, au moins personnalisée.

— Toujours la même chose, reprend-elle, des lectures, de l'anglais et de l'allemand, de la musique...

— Eh bien! quels sont les livres que vous lisez ou venez de lire?

— *La petite sœur de Trott*, *A l'ombre de la Croix*...

— Ces livres vous plaisent?

— Oui... beaucoup.

— C'est bien, Denise! c'est même très bien.

Un rose d'églantine sur la jeune joue.

— Et la musique?

— Tout ce que je peux jouer...

Elle montre le piano, où s'étale un amas de morceaux « choisis ». De Bizet à Beethoven, de Grieg à Wagner, de Lecoq à Hervé ou Offenbach, même du Rameau et du Haydn.

— Vous préférez la musique à la lecture?

— Oh! oui... oui!

C'est le cri de la passion, une passion subtilisée, héréditaire. Que pouvait être la musique pour un homme lacustre et pour les Grecs mêmes? Aventure aussi prodigieuse que le périple astral, plus prodigieuse que l'épopée des caravelles! Pauvres sons primitifs, indigent tonnerre du lion, voix lamentable du buffle, gémissement sénile de la grenouille, flutiau sommaire du rossignol. Depuis l'an mille, quelles nébuleuses de sons, quelles constellations de mélodies, tout un univers impondérable et sans bornes, créé par la pitoyable bête verticale...

— Vous n'avez pas de préférences, Denise?

— Je n'ose pas!

Je sais ce qu'elle veut dire — sentiment de sa faiblesse, peur d'être injuste — toute préférence étant hasardeuse, présomptueuse, sinon cruelle.

— C'est très bien, Denise... et pourtant, il faudra choisir, pour mieux savoir et mieux faire.

— Je ne saurai jamais grand'chose, parrain.

— Et pourquoi?

— Je ne sais pas, je le sens...

La réponse sonna nette; aucune note fausse, aucun camouflage de vanité. Denise n'a vraisemblablement pas d'ambition ou du moins n'en a-t-elle qu'à dose infinitésimale. Toute insistance serait maladroite. Son don est réel, mais l'amplitude en est insondable. Vraisemblable-

ment, comme la majorité des êtres, elle ne tiendra pas les promesses de son enfance.

Un court silence, qui me fâche. Sera-t-il jamais possible de causer avec Denise, restera-t-elle toujours aussi loin de moi qu'un Chinois ou un Samoyède? De sa candeur splendide, voir jaillir l'être intérieur, pénétrer aux replis de cette conscience comme dans ce beau val de montagne dont le souvenir me grise encore!

Une vieille dame a surgi, profil de musaraigne qui me rappelle que c'est le jour d'Yveline. J'ai envie de partir mais je reste — torpeur, inertie. La vieille dame sort ses anecdotes rances, grignote une réputation, bave sur une seconde, jusqu'à ce que d'autres viennent à la rescousse, vieilles, mûres, jeunes, renforcées par un quadragénaire à la gueule de lamproie. Lui seul ne s'ennuie pas, fasciné alternativement par Yveline et par Denise.

Pendant une demi-heure, un néant de propos, équivalents, sinon identiques, aux propos des négresses. Le thé et les petits fours apportent un peu d'aise animale. Ma torpeur persiste, dont je sors aussi brusquement que si j'avais reçu un coup de matraque. Tout devient terriblement émouvant : *Marcus est là!*

Quel beau flot de haine! Mes trois natures y participent, chacune dominant tour à tour. En un éclair, je suis le sauvage armé de la hache ou de la massue, le duelliste, le juge, le psychologue rusé qui mène les manœuvres de l'adversaire. Actes et circonstances tourbillonnent, ébauchés, amalgamés. La fureur se refroidit, dominée par l'angoisse et la pitié. Denise est vaincue; c'est la proie; Marcus prend sur elle un plaisir affreux, s'en lasse et la rejette. Elle fuit, dégradée, humiliée et (je grince des dents) encore amoureuse du dégoûtant vainqueur.

L'angoisse et la pitié à leur tour tiédissent. J'épie froidement Marcus, étonné de le voir, ici, prendre sa part du

thé et, en dessous, « évaluer » Denise. Qu'il l'ait inscrite sur son tableau de chasse, impossible d'en douter. Il reviendra, il rôdera avec une patience inlassable, toujours au guet, adapté à toutes les circonstances; déjà, il la désire en sa manière brute, qui va droit au but.

En suivant de si près son désir, j'outrage mélancoliquement Denise. Sa jeunesse, sa pureté, le péril d'une telle séduction ne peuvent arrêter Marcus. Il a toute l'audace, comme il a toute l'endurance. C'est un grand champion; la victoire à tout prix, mais aussi la passion intrinsèque du sport. De surcroît, poète, au sens cruel et artiste, avec les subtilités et la virtuosité; et encore tacticien, sachant calculer, choisir le terrain et l'heure, expert aux attaques de flanc et aux ripostes tournantes...

Je veux, avec une énergie qui m'étonne, sauver Denise. La menace est lointaine. Beaucoup échappent, d'ailleurs, soit par leur nature qui repousse celle de Marcus, soit parce qu'il a un carnet trop chargé, trop de pièces au tableau.

Il ne produit encore aucun effet sur Denise, et il faudra beaucoup de temps — s'il réussit — à dissiper l'atmosphère qui la protège; il est même assez indifférent à Yveline que domine *notre* souvenir.

Donc, je puis jouer de l'espace, préparer l'éloignement... Je ne dirai rien encore à Yveline; lui donner conscience du péril déterminerait une situation trop précise, et je compte sur le vague.

Assis dans une encoignure, je guette Marcus avec une rage froide et lucide. Aucun de ses gestes ne m'est indifférent... Ce sont les gestes de l'ennemi — inné — dont j'ai une perception photographique, et dont j'exagère l'importance.

Il n'en va pas moins qu'il ne cesse pas une minute d'exercer sa vocation. Deux ou trois fois, il s'est trouvé près de Denise, il a, de sa voix, dont le charme m'exaspère, tenu des propos sans saveur, mais qui préparent;

il ne néglige pas Yveline, qui vaut d'être inscrite au tableau de chasse...

Par intervalles, je terrasse ou étrangle Marcus, puis, le geste se civilisant, c'est devant quatre comparses que la pointe fine d'une épée ou la balle d'un pistolet supprime l'adversaire. Ah! comme mes trois natures souhaitent sa mort, et qu'il est vain de lutter contre ce vœu. Je puis le refouler, l'envelopper de phrases, je sais avec quelle joie carnivore j'apprendrais sa disparition. Les circonstances aidant, irais-je jusqu'à tuer? Non. Entre le meurtre et moi, la distance semble infranchissable! Mais les images sont là, si vives, que mon cœur a les battements de la fièvre. Or, le pouvoir des images n'a point de limites.

Je croyais qu'il resterait jusqu'à la fin; il n'est pas même resté une heure, et, dès qu'il a franchi la porte, c'est une joie fraîche, la joie du matin, à l'orée des bois.

Le départ de Marcus a tout nettoyé. Denise est libérée; la vie s'étend immense et pure. Une atmosphère si charmante enveloppe Yveline, que je n'oserais affronter un tête-à-tête. C'est l'étonnante exaltation des nerfs saisis d'ivresse lucide, l'euphorie qui fait évanouir la prévoyance et disparaître les embûches.

III

Il y a une heure que la dent s'est mise à souffrir. C'est, tout au fond, une dent de sagesse. Deux fois déjà, elle a sonné le tocsin. Le dentiste l'a mise en observation. Je ne crois pas qu'il la sauve; une palpitation de mauvais augure affirme que le mal aura raison de sa science. Je promène ma douleur de long en large; elle active plutôt qu'elle ne gêne la cogitation, mais elle enveloppe les pensées d'une atmosphère féroce.

On aimerait la souffrance, si elle ne dépassait les limites, ou par l'intensité, ou par la persistance et la ré-

pétition. Une douleur brève et violente a du charme. Une douleur moyenne, pendant quelques heures, est riche en enseignements. Une douleur qui revient sans cesse est simplement exécrable. Il ne faut pas non plus que le pronostic soit sinistre... mais la vie, sans souffrance aucune, quelle fadeur!...

(Plus que tous les arguments métaphysiques, la douleur, comme la joie, m'incline à voir une part de contingence dans l'univers.)

Toutefois, à quels excès épouvantables la douleur ne se porte-t-elle point! Je songe à mon frère Adrien, étouffant pendant plusieurs mois, — pour mourir!... A cette misérable femme que la névralgie faciale dévore pendant des journées entières; aux martyrs atteints d'une otite, à ceux que d'intolérables crises du foie acheminent férocement vers la terre profonde, ou que torturent les coliques de miserere...

Ce n'est pas assez de la souffrance autonome. Il faut encore que l'accident broie nos os, déchire nos chairs, répande nos entrailles, nous condamne à périr par le feu, à être enterrés vifs, à sombrer dans l'eau homicide.

Est-il un moment de la durée où cesse la menace ? Quel miracle de ne pas mourir de peur! Miracle plus étonnant encore — la joie ou la simple tranquillité!... Le tocsin sonne plus fort. La rage devient à peu près intolérable. Je marche plus vite, *je me sauve* — je voudrais passer à travers les murailles.

Les horreurs natives n'ont pas suffi aux hommes. La volupté de la souffrance du prochain est née en eux. Tous les maux qu'ils redoutent sont devenus délectables dès qu'ils ont pu les infliger aux faibles et aux vaincus. L'art du supplice, sans cesse étendu, est d'une complexité merveilleuse; le génie de l'homme s'y est révélé aussi subtil que dans l'art, la science ou la métaphysique.

Passionnantes épopées des bourreaux, hallucinantes

tragédies des victimes! Toute l'humanité fut complice. A peine si quelques-uns échappèrent au péché originel de la cruauté. Peut-être même *aucun* dans les temps anciens. Combien as-tu connu d'enfants qui en furent exempts? Et combien d'hommes mêmes?

Toi-même qui ne tues pas une mouche, que la moindre plainte émeut de pitié, es-tu sûr de n'en avoir pas, ou de n'en avoir pas eu ta part? Je t'ai vu avide de tragédies, lisant avec une ardeur suspecte les récits de tortures... C'est un symptôme! Bien sûr, tu t'es évadé, tu as combattu le virus avec acharnement, ta main est depuis longtemps innocente et le sera sans doute toujours. Pourtant, je te sais jaloux. Que de fois n'as-tu pas rêvé la violence sur le rival, que de maux ne lui as-tu souhaités? Tu recommenceras demain, ou tu cesseras d'être ardent, tu ne vivras plus qu'à moitié... Quoique ces images de la bête ne doivent jamais franchir le moi, jamais jaillir dans le non-moi, ce sont des signes sûrs! Au surplus, tes pareils se perdent dans la multitude innombrable des féroces.

La cloche sonne toujours. Si j'avais seulement un soporifique! Mais je n'ai rien, et toutes les pharmacies sont closes. Ah! une piqûre de morphine, ou simplement un peu de laudanum... Est-il possible que ce petit os, atteint d'une carie large comme trois têtes d'épingle, détermine un tel tintamarre. A le voir, bien caparaçonné d'émail, il semble tout pareil aux autres. Il est solide, capable de durer un quart de siècle, et il faudra bêtement le sacrifier...

« Je torturai et écorchai Jaoubit d'Hamath, comme un arbre », trace sur le granit Salmanazar IV.

Et Sennachérib écrit : « Je tuai les révoltés, je mis en croix leurs cadavres. »

Il écrit encore : « J'entassai les cadavres de leurs sol-

dats comme des trophées, et je leur coupai les extrémités. Je mutilai ceux que je pris vivants, comme des brins de paille, et, pour punition, je leur coupai les mains. »

Quels rôtisseurs d'hommes, les Tyriens et les Carthaginois! Quel bourreau magnifique, le Civis Romanus. Mais peut-être est-ce la Chine et l'Europe occidentale, après l'invasion des barbares, et jusqu'au XVIIe siècle, qui méritent la palme des supplices.

Toutefois, les nations les plus grossières, les peuplades errantes, les clans sauvages, eurent de beaux raffinements.

La croix, l'homme écorché vif, jeté dans l'huile bouillante, le supplice de la scie : on sectionnait le patient en longueur et en largeur, souvent avec une scie en bois; le bûcher, le dépeçage du condamné en menus morceaux, qui durait des heures (on ranimait ingénieusement la victime évanouie), la lapidation; les ventres garnis de cailloux et d'épices, puis recousus; les crânes pressés lentement, jusqu'à ce que la cervelle s'écoule; l'in pace, les oubliettes, les humains enterrés vivants ou scellés dans une muraille; la roue, l'écartèlement, l'estrapade, le fer rouge; la pendaison par les poignets ou les pouces, les ongles arrachés, les doigts réduits en bouillie, l'écrasement sous des blocs; les tenailles, les brodequins, le chevalet, l'araignée, l'ablation des seins, de la langue, du nez, des oreilles, les dents brûlées à travers les joues, l'aveuglement, le masque chauffé au rouge; la mort par les bêtes féroces : tels rois d'Assyrie entretenaient des lions-bourreaux.

Il y eut des épidémies de torture. Ainsi, au pays de Trèves, dans deux villages, tous les habitants, hors un couple, furent livrés au bourreau comme sorciers et sorcières.

Dans la ville de Bamberg, six cents condamnés, après avoir hurlé sous la main des tortionnaires, furent livrés

aux flammes. L'évêque de Breslau nourrissait huit bourreaux.

Un de ces tourmenteurs, écrasé par un travail « qui excédait les forces d'un seul homme », réclama des aides. Une loi du XIIIe siècle formule, à propos des sorciers : « On doit les brûler ou leur faire tel mal que le juge pensera être le pire et le plus cruel, car ils ont renié N.-S. Jésus et se sont donnés au diable... Ceux qui les cachent ou leur donnent aide seront justement condamnés et on leur tranchera la tête. »

J'ai ouvert le livre de la Torture; je lis au hasard:

Les pinces chauffaient sur un brasier. Le bourreau les saisit et en tenailla le supplicié sur tous les points prescrits par le jugement... La main droite fut posée sur le feu et maintenue jusqu'à ce qu'elle fût entièrement consumée; sur le moignon, cependant que la chair se détachait et que les os se calcinaient, le bourreau continuait à verser du soufre brûlant...

Lorsque la main et le poignet furent absolument détruits, le bourreau commença à remplir les blessures avec de l'huile bouillante, du plomb fondu et de la cire mêlée à du soufre en fusion. Le supplice continua très lentement afin de prolonger le plus possible les souffrances du condamné... Maintenant, on fouettait les chevaux... mais ils ne purent l'écarteler. On les fouettait à tour de bras et une heure se passa en efforts inutiles.

Tout à coup, un des nobles qui montaient la garde, voyant un cheval complètement épuisé qui, malgré de terribles coups de fouet, se refusait à avancer, sauta de sa monture, détacha le cheval et attela le sien, qu'il enleva à grands coups d'éperon et de cravache...

Las d'attendre, le bourreau saisit un couperet et trancha les muscles du moribond, qui expira...

Fous de rage et de douleur, les chevaux se précipitèrent dans toutes les directions, emportant leurs sanglants trophées... (G. Verdène.)

Hommes, mes frères, victimes effroyables, bourreaux monstrueux!

Point de répit. Deux gnomes frappent à coups de marteau sur les racines de la molaire; un flux de douleur ébranle cet os, que j'imagine de granit, parce qu'on le nomme rocher, et le livre des tortures, loin de m'inciter à la résignation, évoque toute l'épouvante de l'existence, la vision des misères sans nombre, tels des lémures, rôdant autour de nous, par myriades, sans lassitude.

Plus je plains autrui et plus ma souffrance m'est importune.

(On dirait... Les artérioles ont cessé de battre. Le rocher est tranquille, la douleur s'éloigne à pas feutrés.) Quelle pitié j'ai de toi, Rebecca Lamp, qui vécus dans le même temps que Georg Pferinger, bourgmestre de Nordlingen, lequel, avec des docteurs versés dans la science démoniaque, Conrad Graf et Sebastian Röttinger, résolut d'exterminer les sorciers et les sorcières..

Tu étais de famille officielle, femme du trésorier Peter Lamp. Parce que ton nom fut prononcé au cours d'un procès en sorcellerie, on t'arracha de ta maison, en l'absence de ton compagnon.

Les bourreaux s'emparèrent de ton corps fragile. Conrad Graf et Sebastian Röttinger, les savants hommes, assistaient à ton supplice et le régissaient. Si faible pourtant et si sensible, tu résistas pendant deux séances, aux tourments innommables. Enfin, épuisée de douleur, tu cédas, ô pauvre femme!

De ta prison, le corps rompu, je ne sais comment tu écrivis une lettre et qui la transmit au trésorier :

Mon élu, mon trésor, si je dois, malgré mon innocence, être séparée de toi, que mes lamentations soient devant Dieu pendant l'éternité. On m'a forcée de parler, on m'a tellement martyrisée, et pourtant, je suis aussi innocente que Dieu au Ciel. Si je savais la moindre chose, la plus petite ombre de cette affaire, je voudrais que Dieu m'interdise le ciel.

O toi, mon trésor bien-aimé, comme mon cœur se déchire. Hélas! mes pauvres orphelins... Envoie-moi quelque chose pour mourir, autrement je périrai dans le martyre.

Comment Dieu peut-il le souffrir! O pourquoi me fait-on une telle injustice? Pourquoi Dieu ne veut-il pas m'entendre?

L'époux écrivait aux juges (par quoi il risquait la torture et la mort) :

J'espère et je crois et je tiens pour certain que ma femme n'a jamais eu la moindre idée de tout ce dont on l'accable... Car j'affirme sur ma conscience et sur le témoignage de beaucoup de gens vertueux, que ma femme eut toujours la crainte de Dieu, qu'elle est vertueuse, honorable, fervente et modeste, et qu'elle fut toujours ennemie du Malin et de ses œuvres qu'elle avait en horreur...

Mais les savants hommes Graf et Röttinger connaissaient leurs affaires! La torture fut appliquée avec une rigueur plus terrible et tu fus enfin brûlée vive, le neuvième jour de septembre 1590, pauvre petite Rebecca Lamp!

Tout s'apaise. A peine si, à la cantonade, persiste une ombre endolorie... Un autre soir, l'optimiste aurait son hymne. Mais cette nuit-ci est noire. La voix de l'Ecclésiaste clame sous les étoiles. Le monde est un océan de menaces. La jungle n'est pas plus formidable où, chaque nuit, des myriades de créatures sont dévorées vivantes. Le ciel, la terre, toute la misère des hommes et des bêtes me pèsent sur les os : le sépulcre sans bornes est ouvert en moi et autour de moi.

Ma pensée m'est en horreur et les battements du cœur me terrifient; je suis aussi nu que le jour où je sortis du ventre de ma mère... Oui, je sais : demain, je connaîtrai de nouveau la jeunesse, mais demain ne me console point : ce soir, je suis aussi vieux que si j'avais vécu tous les âges de l'Homme.

J.-H. ROSNY AÎNÉ
de l'Académie Goncourt.

(A suivre.)

LE MAL DU VOYAGE

—

A Valéry Larbaud, poëte de « Barnabooth ».

Voyageur, voyageur, que la mer était verte!
Des poissons diaprés volaient au large de Singapour,
les filles d'onde ourlant de perles leurs contours
sur les gouffres ouverts dénouaient leurs ceintures,
et des envols de chevelures
fouettaient de leurs blancheurs l'émeraude
à fleur d'air...

Pouvaient-elles assez suffire à ta conquête,
Ces figures de l'eau que recoupe l'hélice
pour filer une âme au navire?
Ta tristesse avait faim d'autres morceaux du monde :
de leurs lumières clignotantes
les continents te faisaient signe...

Tu as enchevêtré sur la carte d'Europe
avec tous les réseaux des rails et des aiguilles,
avec toutes les méridiennes,
les fils tendus de tes poèmes
que dévidaient les trains de luxe :
Orient-Express!
Sud-Brenner Bahn!

La nuit astrale et les lunules électriques
t'ont versé des odeurs d'œillets, odeurs de femmes,
et des rires cosmopolites;
une caresse musicale
de sourde volupté t'a caressé l'échine,
quand tu passais entre les îles
pour retrouver les casinos!

Diorama des longs rivages
hérissés d'arbres spleenétiques
et fourbus de splendeur solaire
ou des jardins tintant d'eaux vives,
pavés de claires mosaïques,
creux de fraîcheurs d'alcarazas,
cascades de couleurs, ô rues!
cris d'enfants nus dans la vermine,
beaux soirs, diamants aux épaules
de ces princesses de minuit
aux souples grâces de tsarines,
prostituées à demi folles :

en un jeu de verre à facettes
où l'on boit des liqueurs dansantes,
en toi chaque ville a brisé
l'éclat de ses clartés perverses...

Mais sans cesse à ta lèvre amère
remontait la douleur du Monde!

Ton voyage n'est plus que le miroir tragique
vers toi tendu par un fantôme insaisissable,
chaque jour reflétant tes mornes attitudes,
les gestes que l'on fait en se sentant mourir :
le miroir de la solitude
dont le prisme éparpille en paillettes brillantes
les plans fragmentés de tes songes!...

Mais dans ton cœur résonne en cher sanglot d'enfance
la voix sonore des servantes
venant par le couloir plein d'ombre
où des fruits sèchent sur la paille...

Voyageur, voyageur, j'ai tenté l'Aventure
qui dépasse en trois bonds les terres et les mers :
l'Univers est petit pour mes vouloirs étranges
et des flèches de feu m'entraînent sur l'éther;
à mon tour je poursuis je ne sais quel mirage,
quel rayon sans espoir,
quel souvenir perdu;

quand je m'écarte un peu,
le doigt brûlant de l'Ange
me désigne la voie dont j'avais dévié;
or, je vole parfois près du train qui t'emporte
sur sa ligne d'acier parallèle et poli,
à la vitre je vois ton visage pâli,
je devine
quel songe amer te tient captif
en son repli :
je te fais signe
et tu souris...

ANTOINE-ORLIAC.

LA TECHNOCRATIE

« La Technocratie aura sa place dans l'histoire après la démocratie, la monarchie, l'autocratie, etc. » Voilà du moins l'opinion des créateurs de ce mouvement et qui sont des ingénieurs. Ils disent que la Technocratie repose sur une théorie de la « détermination de l'énergie dont les formules mathématiques sont plus complexes qu'une théorie d'Einstein, et que cette méthode (1) est un progrès sur les idées des économistes actuels plus important que ne furent les idées de Darwin sur celles de ses prédécesseurs. En effet, Darwin n'a indiqué que les *lois* de la croissance des séries organiques, tandis que la Technocratie essaie de déterminer les *taux* de croissance des séries organiques et inorganiques. » Les technocrates critiquent, et non sans audace, les idées d'autres inventeurs de systèmes. L'économie actuelle, disent-ils, doit être reléguée au musée avec les vieilles idées de Platon, Marx, avec le socialisme, le communisme et le fascisme. « Est-il possible que le nouveau continent prenne la tête de la civilisation de demain? » Voilà la question que nous pose la Technocratie.

Ces prétentions ont été accueillies en Amérique avec moins de scepticisme peut-être qu'on ne pourrait le croire. En tous cas, l'attention d'un grand nombre d'Américains a été attirée par de nombreux articles et conférences des protagonistes de la Technocratie. La faveur dont jouissait ce mouvement n'a un peu baissé que depuis quelques semaines. Un schisme s'est produit dans les

(1) Nous résumons en quelques lignes une masse d'articles et de documents dont il serait oiseux d'indiquer les références.

rangs des technocrates. Ils ont répudié le chef de leur groupe, qui les choquait par une propagande immodérée appuyée sur des bases scientifiques trop fragiles.

Ce chef s'appelle Howard Scott. Il a 42 ans. Son père, un ingénieur, a été l'un des principaux constructeurs du chemin de fer Berlin-Bagdad. On prétend que Howard Scott a fait ses études en France et en Allemagne. Mais quand les journalistes ont voulu aller au fait, il s'est borné à répondre : « Je ne veux pas discuter mes titres; ma vie passée n'a pas d'importance en ce qui concerne la Technocratie. » Dans tous les cas, il passe pour avoir le titre de docteur-ingénieur de l'Université de Berlin, et pour avoir obtenu après cet examen une situation importante dans l'industrie de la teinture en Allemagne. Il est probable qu'au début de la guerre il est parti pour l'Angleterre. La fortune de la famille, dont les biens se trouvaient à Constantinople, ayant été confisquée, Scott s'est engagé comme matelot et a pu ainsi gagner le Canada, où il a eu un emploi dans une usine de munitions. Après la guerre, il s'est rendu aux Etats-Unis, et a été nommé technicien dans les services qui préparaient l'exécution complète du célèbre plan dit *Muscle Schoals* (2). Plus tard il s'est établi comme ingénieur-conseil à New-York.

Scott avait déjà conçu en 1920 le système que depuis il appela : « Technocratie ». Il y a un an et demi, plusieurs architectes et ingénieurs se réunirent à l'Université de Columbia, chez le professeur Walter Rautenstrauch, et ils firent des recherches soi-disant technocratiques. C'est au mois de février que se place la rupture entre

(2) *Muscle Shoals* est une suite de 60 kilomètres de rapides et de petits lacs constitués par le fleuve Tennessee en amont de la ville de Florence (Etat d'Alabama). En 1918, le président Wilson ordonna la construction d'un barrage de 1.313 mètres de longueur. Il avait en vue la création d'une réserve d'acide nitrique pour les besoins de la guerre. Le barrage ne fut fini qu'en 1925. Après l'achèvement de tous les travaux, on escompte 3.000.000 de chevaux-vapeur hydro-électriques en plus pour sept États de cette région.

les scientifiques et leur ancien chef. Le professeur Rautenstrauch, M. Henderson, de la Russell Sage Foundation, M. Ackermann, architecte, et M. Bassett Jones, ingénieur, se retirèrent du mouvement. Ils déclarèrent qu'ils n'étaient pas d'accord avec les constatations et l'activité politique de M. Scott. « Pour nous, la Technocratie n'existe plus et Scott ne travaillera plus avec nous à l'Université de Columbia... Désormais nos recherches continueront en qualité d'études théoriques selon les méthodes scientifiques de l'Université. »

Au moment où cette scission s'est produite, les technocrates prétendaient avoir abouti aux résultats suivants : 1° découverte de la théorie de la détermination de l'énergie, sur des bases mathématiques très compliquées, et 2° l'examen d'ensemble de l'énergie en Amérique du Nord.

Il s'agissait en somme dans le premier cas de tenter de mesurer la production d'un pays et d'essayer ainsi de découvrir les caractères sociaux de notre civilisation. L'hypothèse technocratique est donc que les états différents du rendement en travail d'homme ou de machine sont le seul critérium constant pour une étude sociologique approfondie.

Dans le second cas, les technocrates analysent, à l'aide de calculs illustrés par les graphiques, le développement industriel et agricole des Etats-Unis depuis cent ans. Ils tirent leurs renseignements des rapports publiés par les établissements commerciaux et industriels, des informations et des statistiques fournies par les syndicats, les divers Etats et la Fédération.

Les graphiques montrent, pour chacun des 3.000 produits étudiés, la quantité d'énergie dépensée chaque année dans la production, le nombre de personnes employées, les heures de travail, le total annuel de la production, le taux de l'accroissement de la production, la décroissance dans le nombre de personnes utilisées cha-

que année pour obtenir chaque produit-unité, et le total des chevaux-vapeur nécessaires à chacune des industries considérées. On estime que 20.000 à 30.000 de ces graphiques seront utiles pour compléter la vue d'ensemble; plusieurs centaines ont été déjà établis.

Comme conclusion à leurs recherches, les technocrates critiquent vivement notre système économique actuel. Ils affirment avoir fait les découvertes suivantes : depuis 1840 la population des Etats-Unis s'est accrue suivant le carré du temps; la production moyenne de toutes les marchandises a augmenté en raison du cube du temps; l'ensemble des dettes s'est accru à la puissance 4; l'énergie (force en machines) à la puissance 8. Les technocrates constatent que, quand l'accroissement de l'énergie est plus grand que l'accroissement de la production, il y a nécessairement chômage.

S'il est banal de constater que les machines ont remplacé les hommes dans le travail, ce qu'il y a de neuf dans les études des technocrates, c'est que le chômage ne leur paraît pas une des conséquences d'une crise cyclique, mais un phénomène permanent; d'autre part, que la Technocratie peut aboutir à mesurer avec précision, en chevaux-vapeur, l'augmentation de la puissance mécanique remplaçant le travail humain.

En effet, les technocrates produisent des statistiques étonnantes. Ils prétendent démontrer que la population en Amérique a décuplé depuis 1830, alors que dans le même temps l'énergie est devenue 353 fois plus grande. Ils disent que, *sans machines,* les Etats-Unis peuvent produire (avec leurs 36.000.000 de travailleurs) 3 millions 600.000 chevaux-vapeur dans une journée de huit heures; *avec des machines,* travaillant 24 heures par jour (ils en conçoivent la possibilité), la capacité serait de 1.000.000.000 de chevaux-vapeur. La production de l'énergie maxima dans toute la surface de l'Egypte ancienne, selon les technocrates, avec une population de tra-

vailleurs estimée à 1.500.000, aurait été de 150.000 chevaux-vapeur par journée de huit heures, tandis que celle de la Centrale Electrique de Brooklyn (Etat de New-York), toute seule, est actuellement du même nombre de chevaux-vapeur.

Les technocrates constatent que le moteur humain, c'est-à-dire les muscles de l'homme qui en tant que moteur équivalent à une force de 1/10e de cheval-vapeur par journée de huit heures, était dans le monde le seul moyen de production jusqu'au dernier siècle, mais que la révolution industrielle qui s'est produite alors n'a pas pris son élan véritable avant 1900. Les technocrates prétendent que, dans les trente dernières années, l'industrie moderne a multiplié le taux de production par 8.766.000 fois, par rapport au moteur primitif de l'Egypte ancienne.

Ces statistiques ne sont pas moins formidables pour les cas particuliers. Chacun des 7.200 cordonniers travaillant à Rome dans le temps des Césars pouvait fabriquer une paire de chaussures en 5 jours 1/2. Dans le même temps, le même nombre d'ouvriers travaillant dans une fabrique moderne de chaussures peut produire 595.000 paires, au dire des technocrates.

Pendant longtemps, un homme travaillant plus de 10 heures par jour pouvait faire 450 briques dans sa journée, tandis que maintenant, dans une fabrique moderne de briques, un homme peut produire 400.000 briques par jour. (La New Jersey Common Brick Association assure pourtant que la production la plus efficace aux Etats-Unis n'est que de 3.000 briques par homme et par jour.)

Un fermier américain, disent les technocrates, au moyen de machines agricoles peut maintenant faire en une heure la même besogne qu'en 3.000 heures il y a un siècle.

Depuis la guerre, la mécanisation du travail est encore

plus frappante. On a installé récemment une machine qui produit des cigarettes à la vitesse de 2.500 à 2.600 par minute, tandis qu'auparavant la production maxima était de 500 à 600 à la minute.

Suivant toutes les probabilités, disent les technocrates, cette mécanisation continuera. Il y a actuellement un projet qui envisage la production de maisons métalliques en série, et il y a déjà dans l'Etat de New Jersey une fabrique de soie artificielle qui marche sans aucun employé et peut servir 24 heures par jour.

Longtemps, la création d'industries nouvelles a pu absorber le chômage créé par la mécanisation progressive, mais, dans une des plus récentes de ces industries, la construction des automobiles, alors que la production s'est accrue jusqu'en 1925-1926, dès 1926 on comptait 69.000 ouvriers de moins qu'en 1925, et en 1925 47.000 ouvriers de moins qu'en 1924.

Si les Etats-Unis pouvaient revenir à la production maxima de 1929, ils ne pourraient absorber de nouveau, selon les technocrates, que la moitié des chômeurs actuels. Ils prétendent, en effet, que la crise dont nous souffrons maintenant est plutôt un phénomène technique que politique, économique ou autre. Ils ne voient aucune issue à cette crise, à moins qu'on puisse remédier d'abord au chômage.

Il faut signaler que M. Walter Lippmann, dans le second des quatre articles publiés au *New York Herald*, édition de Paris, du 6 au 9 février 1933, a exposé les faits suivants : entre 1901 et 1913, le chiffre des produits fabriqués s'est accru dans la proportion moyenne annuelle de 3,9 %, alors que le nombre de personnes employées dans les industries de fabrication n'a augmenté que dans une proportion de 2,7 %. Dans la période de 1922-1929, ce chiffre des produits fabriqués a crû dans une proportion de 4,5 %, et le nombre d'ouvriers

employés dans une proportion moyenne annuelle de 1 % seulement.

Les technocrates sont donc justifiés, conclut M. Lippmann, à déclarer que l'outillage servant à épargner la main-d'œuvre tend à produire de plus en plus de marchandises avec une main-d'œuvre de plus en plus réduite, surtout depuis 1921.

Cet éminent publiciste indique encore qu'après la guerre l'augmentation annuelle de la population était tombée à 1,4 %, tandis que la production par tête s'accroissait au taux annuel de 2,4 %.

Il est donc vrai, ajoute-t-il, que le taux de la production tend à dépasser l'accroissement de la population.

Et, plus loin:

En me basant sur la campagne de ventes forcenées de la période de l'inflation économique et sur l'exportation intensive, j'ai l'impression que, pendant la période d'après-guerre, la production a excédé le pouvoir de consommation intérieur.

Il donne alors des chiffres.

Il termine son étude en concluant que le progrès de la technique produisait nécessairement une somme considérable de chômage, mais que « cela ne prouve pas que ce progrès dût produire un chômage permanent d'une importance capitale ».

M. Lippmann ne parle pas de l'augmentation du chiffre des dettes de l'organisme économique américain, ce qui est la seconde des critiques faites par les technocrates à l'économie actuelle américaine. Ils constatent en effet que l'accroissement extraordinaire des moyens de production eut pour conséquence, à part le chômage grandissant, celui d'accroître considérablement les dettes, car pour acheter des machines il fallut emprunter de l'argent. Les revenus de l'industrie ont été réemployés en nouveaux moyens de production, on a émis des obliga-

tions, des titres hypothécaires, et autres valeurs amortissables portant intérêt, qui s'élèvent maintenant au chiffre de 218.000.000.000 de dollars, selon les technocrates. Le pays est surcapitalisé, c'est-à-dire que les valeurs-titres ne représentent pas la même somme en valeurs réelles. A cause de l'invention des nouvelles machines, on n'a pas profité jusqu'au bout de celles qu'on avait déjà : on les a mises au rancart, et on en a acheté de plus modernes. Les dettes se sont ainsi accrues plus vite que la production, et les charges fixes de ces dettes égalent, maintenant, selon les technocrates, la moitié du revenu national.

Il n'y avait qu'un moyen de se tirer d'affaire : c'était de produire encore davantage dans l'espoir de réduire les prix de revient, de vendre ainsi davantage, et de faire des bénéfices plus grands. La suite inévitable a été la surproduction, dont tout le monde souffre actuellement, et qui est la troisième critique que fait la Technocratie au système économique actuel.

La surproduction, qui fait baisser les prix, amène la nécessité de ventes à grande échelle, et ainsi une tendance fâcheuse à mal fabriquer les produits, dans le but de créer des besoins de rachat. Les technocrates donnent comme exemple les lames de rasoir. Il est possible maintenant de fabriquer une lame à bord en carbure de tungstène qui peut durer toute une vie; le prix de revient en serait seulement de 20 % plus élevé qu'aujourd'hui.

On a découvert une plante : *la ramie*, qui, pour les besoins textiles, est infiniment supérieure au coton ou à la laine. On peut en faire pousser dix fois plus à l'hectare que du coton. Il ne faut pas de main-d'œuvre abondante pour la récolte, car on y emploie des machines agricoles. La fibre a une longueur de 559 mm., et une fois tissée elle dure sept fois plus que la laine et plusieurs centaines de fois plus que le coton. Cette fibre est plus

forte quand elle est mouillée que lorsqu'elle est sèche. Elle a un satiné semblable à celui du lin; elle peut être tissée avec de la soie artificielle ou naturelle, du coton, et de la laine, par un procédé presque automatique. Les technocrates semblent croire que les industriels du textile empêchent l'utilisation de cette fibre, craignant qu'on ne fabrique des étoffes qui durent trop longtemps.

Les technocrates connaissent les plans pour la fabrication d'une automobile dont la durée serait de dix fois plus que celle d'une voiture actuelle et dont le prix de revient serait seulement une fois et demie plus élevé. Selon la quatrième critique que fait la Technocratie, il est fatal que dans notre système actuel l'on diminue sans cesse la qualité des produits dans le but d'en vendre davantage. C'est un système qui manque de base raisonnable et qui est voué à la ruine prochaine.

La Technocratie semble donc envisager le remplacement de l'ancien ordre par un nouveau, et elle conçoit ce changement comme presque certain dans très peu de temps. Grâce à certains artifices, la situation actuelle pourrait peut-être durer quelque temps encore, mais une telle éventualité leur semble peu probable. Les technocrates, du moins dans l'esprit de M. Scott, ont donc pu à un certain moment croire arriver au pouvoir dans quelques années et même dans quelques mois.

Mais comment? Ils ne se sont pas expliqués là-dessus. La lutte des classes n'entre pas dans leurs idées. Les capitalistes ne sont pas selon eux des gens rapaces, sans scrupules, opportunistes forcenés, mais seulement les partisans d'un régime suranné. Pour les technocrates, le remplacement de l'ancien ordre n'est pas souhaitable par les moyens que précisent les partis socialistes ou communistes : il s'agit de problèmes purement techniques; ce sont des ingénieurs qui doivent examiner l'état des affaires, et ce ne sont pas eux qui désireraient gouverner à l'aide des classes ouvrières. Au contraire, notre

civilisation machiniste leur paraît tellement compliquée qu'il faudrait des ingénieurs, des spécialistes, chargés d'une dictature.

Tout système politique est inutile. Le rôle du change est fini. Les avantages de l'épargne n'existent plus. Nous sommes actuellement des bouviers qui essaient de conduire un avion.

La Technocratie propose donc la seule façon de se tirer d'affaire, mais, avant de s'y mettre, elle limite son programme à l'Amérique du Nord. Là il y a des matières premières et des machines en nombre suffisant. L'Amérique possède l'équipement matériel le plus magnifique qu'aucune société ait jamais eu à sa disposition. Si ses instruments mécaniques de production travaillaient à leur capacité actuelle maxima, soit 1.000.000.000 de chevaux-vapeur, ils accompliraient un travail équivalent (le travail humain sans machines étant évalué à 1/10ᵉ de cheval-vapeur) à cinq fois le travail de la population active de la terre. En Amérique, il est possible d'avoir un standard de vie beaucoup plus élevé que dans les autres parties du globe, selon les technocrates. Si l'Europe était unifiée, un niveau de vie très élevé serait possible, mais les différences de langue et de nationalité sont telles qu'il est inutile de chercher seulement à faire avancer la vie politique et sociale dans les mêmes proportions que celles qui ont été déjà atteintes dans l'extraction des richesses naturelles et la technique industrielle et commerciale. La Russie, au contraire, semble avoir un niveau politique et social, historiquement plus développé que celui qu'elle avait atteint avant la Révolution de 1917, mais elle ne possède pas encore l'organisation technique et les machines suffisantes pour permettre à sa population active de travailler seulement quatre heures par jour pendant quatre jours par semaine.

C'est en effet une année de travail de 660 heures que prévoient les technocrates pour l'Amérique du Nord. Ils

demandent pour les habitants de ce territoire des loisirs proportionnés aux moyens techniques. En employant les procédés modernes, la population de l'Amérique du Nord pourrait produire, selon les technocrates, les vivres et autres denrées égaux à un standard de vie dix fois plus élevé qu'en 1929, si chaque adulte, entre l'âge de 25 et 45 ans, travaillait 660 heures par an. L'Amérique a 300.000 techniciens complets et 4.000.000 de techniciens instruits en partie qui pourraient instaurer une politique de loisirs, régler et gérer la production dans ce sens.

Pour y arriver, il faudrait abolir la monnaie.

. . . .

Les économistes, disent les technocrates, jusqu'à présent ont essayé de mesurer les procédés quantitatifs de production d'après un mètre en caoutchouc, et c'est cela que nous appelons *la valeur*; la mesure de valeur est dénommée prix, et le prix s'exprime en monnaie, souvent d'après l'étalon d'or.

. . . .

..La Technocratie veut y substituer une sorte de devise entièrement différente. On envisage une série de plans, analogues au plan quinquennal de la Russie soviétique, pour lesquels on calculerait sur une période de cinq ans, par exemple, la quantité de production nécessaire. On pourrait mesurer cette production en unités d'énergie (ergs, joules, calories), et puis diviser par le chiffre de la population. Chaque personne aurait un bon représentant sa part dans la production commune indiquée ci-dessus. Ce bon ne serait valable que pendant un an, et si elle n'avait pas dépensé le nombre complet des unités portées sur le bon, elle n'aurait pas la possibilité de le reporter sur l'année suivante. Il va sans dire aussi que chacun, sans égard à sa situation, aurait la même capacité d'achat. Le prix des produits achetés serait réglé selon le nombre d'unités d'énergie utilisées pour la fabrication de chaque article. La richesse en matières premières et en produits fabriqués serait donc partagée d'une façon égale dans la production. Tout le monde travaillerait et

tout le monde aurait les mêmes droits au produit de son travail.

§

Ce programme a été l'objet, aux Etats-Unis, de vives critiques. On dit que ce n'est pas le moment d'effrayer l'opinion par de tels projets. Les hommes d'affaires sont nettement opposés à toute idée technocratique. On peut dire cependant qu'en général les ingénieurs, les économistes et les sociologues sont en principe d'accord avec les constatations fondamentales de la Technocratie.

Mais parmi eux il y en a un certain nombre qui ont eu la curiosité de vérifier les statistiques, et leur étude a révélé qu'elles étaient souvent inexactes. La revue socialiste *The Nation* conseille un contrôle des résultats des recherches technocratiques. « On a beaucoup remarqué, dit-elle, que la Technocratie est une organisation destinée à prendre le pouvoir dans le cas d'un écroulement économique. Il serait avantageux qu'une commission de contrôle puisse avoir la permission d'examiner un tel aspect du programme technocratique »; et la *Nation* propose les noms de huit personnalités bien connues : professeurs, ingénieurs, économistes.

La *New Republic* (voir l'article de M. Soule dans le numéro du 28 décembre 1932) demande aussi qu'on explique comment les technocrates envisagent leur arrivée au pouvoir. M. Soule dit :

Lorsque les technocrates font croire aux gens qu'il n'est pas nécessaire de faire quoi que ce soit dans l'ordre politique ou autrement; que les changements se feront tout seuls et que nous pouvons tout laisser à la direction de la Technocratie, ils nous content une espèce nouvelle de ces histoires à dormir debout qui donnent aux enfants des rêves agréables pendant que la maison continue à brûler.

M. Soule ajoute toutefois que la Technocratie, avec ses théories sensationnelles et ses moyens de réclame,

fait du bien en ce sens qu'elle change les idées du peuple américain, et que cela le rendra capable d'admettre plus facilement de nouvelles formes politiques.

§

Il est à remarquer qu'avec leur autorité tirée de l'histoire et leur immense propagande, les technocrates utilisent des procédés destinés surtout aux Américains. On commence par des grands mots, on frappe les esprits. On ne veut pas médire des gens arrivés, car le succès est trop bien vu aux Etats-Unis. On glorifierait plutôt cette *science appliquée* qu'aiment tant les Américains. On vante les moyens techniques du nouveau continent, et la rationalisation sociale qui devrait y être la conséquence des profonds changements apportés dans la « civilisation matérielle ». La conclusion naturelle des technocrates est que le temps presse, car, faute d'accepter la Technocratie, l'Amérique s'expose à la chute imminente du régime économique établi.

Si les technocrates se sont bornés à faire de la réclame dans leurs articles, leurs livres, leurs brochures, leurs conférences, c'est peut-être parce qu'ils voulaient préparer l'opinion en attendant les événements. Qu'ils puissent arriver dans un jour plus ou moins lointain à mettre leur doctrine en pratique, cela est une autre question. En tous cas, si l'on peut croire un article paru dans le *London Times* du 6 janvier 1932, il semble que quelques conseillers du président Roosevelt aient été impressionnés par les idées technocratiques et que l'ensemble du peuple américain y ait prêté une vive attention.

Maintenant que la Technocratie n'existe plus dans sa forme première, il est à penser que les nombreux articles de M. Walter Lippmann contribueront au discrédit du côté politique du mouvement.

Les technocrates, dit-il, peuvent abolir le « système des prix » si, comme consommateurs, nous admettons le ration-

nement... L'annonce de la ruine du capitalisme, la promesse du salut par la Technocratie, les postulats essentiels de M. Howard Scott — toutes ces choses-là sont à la pathologie de la crise ce que les promesses des vendeurs enthousiastes ont été à la pathologie de l'inflation économique.

§

Ainsi les technocrates ont fait une sévère critique du système dont se vantait l'Amérique depuis la guerre : d'une part l'industrie s'est mécanisée à grande échelle, a créé du chômage, s'est alourdie par les dettes, est en état de surproduction; d'autre part, elle s'oppose à l'utilisation de matières premières et de moyens de production qui amélioreraient la qualité des produits. M. Walter Lippmann et autres ont trouvé que la Technocratie exagérait ou faussait les chiffres, mais on n'a pas encore démontré que le fond des prétentions technocratiques ne soit pas, en partie, vrai. On pourrait seulement constater qu'entre 1925 et 1929 les Américains ont atteint au plus haut point de l'individualisme économique, et qu'ensuite ce fut le tour de la Grande Pénitence, puis de la Technocratie, puis l'échec de la Technocratie en tant que politique.

Et maintenant il ne nous reste qu'à nous demander si les choses vont pouvoir revenir à leur point de départ, et si cette succession va se muer en cycle.

THOMAS BURNHAM GRANDIN.

LE MEMORANDUM D'UN EDITEUR

LOUISE MICHEL

ANECDOTIQUE

—

Louise Michel m'a été amenée, je crois, par Charles Malato, au cours de l'année 1897.

Il s'agissait de l'édition d'une *Histoire de la Commune,* à laquelle elle travaillait et dont Malato m'avait entretenu.

Nous fûmes vite d'accord et Louise Michel se mit assidûment à la besogne pour parfaire son manuscrit et l'achever.

De Paris, où elle se trouvait en octobre 1897, voici ce qu'elle m'écrivait :

Cher Monsieur Stock,

Je pensais rapporter l'ouvrage complet, la mort de mon oncle m'a rappelée de suite (il manque une cinquantaine de pages, la déportation, c'est peut-être le mieux). Rien n'est relu, mais Rochefort dit que c'est bien, il veut finir de lire l'ouvrage et vous prie d'aller le trouver samedi prochain entre une heure et deux de l'après-midi. Vous vous arrangerez ensemble et je terminerai l'ouvrage immédiatement.

Veuillez me répondre de suite afin que je lui dise s'il peut compter sur vous samedi entre une heure et deux de l'après-midi.

Amitiés. L. M.

Excusez-moi d'être si pressée : la mort de mon oncle, survenue plus tôt que je ne pensais, me donne des préoccupations nombreuses sur le sort de ma pauvre vieille tante et je suis obligée d'aller vite. L. M.

(L'adresse de Rochefort : 25, villa Dupont, 48, rue Pergolèse.)

Rentrée à Londres, elle m'adresse, le 17 novembre 1897, ce mot :

Cher Monsieur Stock,

Voici, comme nous en sommes convenus, les photographies de 71 qu'on veut bien me prêter pour *l'Histoire de la Commune*; je vous porterai les gravures, qu'il est convenu avec Rochefort de mettre, si cela vous est possible; elles sont trop grandes pour les mettre avec les photographies. Il y a la prison des Chantiers, les ruines de l'Hôtel de Ville et une ou deux autres avec la grande feuille que je vous ai montrée; je vous les porterai avec le manuscrit.

Quant aux photographies de cet envoi, qui ne me sont que prêtées et auxquelles on attache grand prix, ayez-en bien soin, je vous prie, car je dois les rendre et cela me causerait beaucoup d'ennui si elles étaient égarées.

Amitiés et aux premiers jours de janvier.

L. MICHEL.

Il me manque deux photographies, Marie Ferré et Rossel.

Si vous voulez, je compléterai les séries; il en manque aussi deux qui vont ensemble, je vous les porterai.

Je mets dans cette boîte la feuille rouge que Rochefort, comme moi, avons trouvé très bien groupée et dont je puis disposer complètement, elle sera superbe sur papier blanc.

§

Les gravures et les photographies dont il est question n'ont pu trouver leur place dans le volume déjà fort lourd par son texte même.

Ce lot de documents est, je crois bien, celui qui fut vendu, par mon intermédiaire, à Lucien Descaves en septembre 1898 et qui appartenait au frère de Charlotte Vauvelle, la jeune camarade de Louise Michel.

Charlotte Vauvelle, qui était une jeune femme, a été, pour « la Vierge Rouge », dans les dernières années de sa vie, une compagne infiniment dévouée. Louise Michel

en fit son héritière, mais je doute que cet héritage ait changé son pain bis en brioche!

Ainsi que je viens de le dire, le manuscrit de *l'Histoire de la Commune* (titre réduit par moi en celui plus bref de : *La Commune*) était extrêmement long et souvent très diffus; aussi avais-je demandé qu'il soit très élagué et fortement condensé, afin de le faire tenir en un seul volume. De Londres, le 5 janvier, Louise Michel m'avise que ce travail est terminé :

Cher Monsieur Stock,

D'ici le 10 courant, j'irai vous porter mon *Histoire de la Commune* réduite en un seul volume de 480 pages, comme nous sommes convenus.

Recevez en attendant mille amitiés.

LOUISE MICHEL.

§

Entre temps, nos relations s'étaient faites plus intimes et, à fréquenter la « pétroleuse », elle était devenue mon amie. Je n'avais pu résister à la bonté inouïe de cette femme, et la légende défavorable dont mon cerveau, à son égard, était imprégné s'était vite dissipée à sa fréquentation. Son altruisme était invraisemblable et sa charité envers tous les miséreux — animaux compris — était incroyable. Elle n'avait rien à soi; sur son chemin, elle distribuait tout ce qui était sur elle; elle donnait à qui lui semblait plus miséreux qu'elle ses quelques francs, son parapluie, son manteau et, si sa compagne ne l'avait protégée contre elle-même, elle serait rentrée, sa journée achevée, dans sa piètre demeure, absolument dépouillée de tout ce qui la vêtait à son départ!

Partie avec une robe neuve, elle revint en jupon de Saint-Etienne; n'ayant plus rien à distribuer, elle l'avait donnée à plus malheureuse qu'elle...

Quant à son amour des bêtes, il est proverbial et, pour en donner une idée, il nous suffit de reproduire ces quelques lignes de ses *Mémoires* :

Il paraît qu'à la barricade Perronnet, à Neuilly, j'ai couru avec trop de promptitude au secours d'un chat en péril.

La malheureuse bête, blottie dans un coin fouillé d'obus, appelait comme un être humain. Ma foi, oui, je suis allée chercher le chat, mais cela n'a pas duré une minute; je l'ai mis peu après en sûreté, là où il ne fallait qu'un pas.

On l'a même recueilli.

Autant sa maman était jolie, paraît-il, autant Louise Michel était laide. Elle nous rapporte qu'étant enfant on disait à sa mère : « Il n'est pas possible que ce vilain enfant soit de vous! »

La Louise Michel que j'ai connue avait un visage masculin, taillé à coups de serpe, des yeux francs exprimant une grande bonté, une voix d'une douceur extraordinaire; le front très haut, les cheveux très grisonnants tombant, sans apprêt, en boucles tout autour de la tête. Entièrement de noir vêtue, coiffée d'un chapeau informe, habillée à « la six-quatre-deux », la jupe ajustée au hasard, sur le côté ou le derrière devant. Malgré cet ensemble disparate, elle était d'emblée sympathique, et on avait instantanément l'impression que cette femme, « la bonne Louise », était *quelqu'un.*

§

Au cours des corrections des épreuves, elle m'envoie ce mot :

Londres, 21 mars 1898.

Cher Monsieur Stock,

Je n'ai pas reçu d'épreuves de toute la semaine; je vous en avertis pour le cas où elles seraient égarées.

Maintenant, ceci très important. Il faudra faire précéder la 3e partie de *l'Histoire de la Commune* de la note suivante :

NOTE

L'Histoire de la Commune ayant primitivement été destinée à composer cent livraisons, la 3e partie, qui était la plus considérable, a dû être coupée plus que les autres pour composer un seul volume; il s'y trouvera, à cause des coupures, quelques répétitions

peut-être, il fallait lier l'ouvrage et certaines phrases ont pu se trouver d'un côté ou de l'autre des coupures.

On pourra les enlever dans les éditions qui suivront.

Note de l'auteur (1).

Je vous recommande, cher Monsieur Stock, les corrections du dernier envoi (ce sont des choses que j'avais laissées), mais elles ne doivent pas rester pour cela; je tiens à ce que l'ouvrage soit exempt de tout ce qui en ôterait le caractère.

Amitiés. L. MICHEL.

Reçu le catalogue, je vous enverrai celui de Reeves, l'éditeur socialiste, vous verrez que des traductions seraient possibles.

La Commune, mise en vente en mai 1898, a comme dédicace le texte suivant :

Du mur des fusillés de mai 1871, j'aurais voulu saluer les morts des hécatombes nouvelles, les martyrs de Montjuich, les égorgés d'Arménie, les foules écrasées d'Espagne, les multitudes fauchées à Milan et ailleurs, la Grèce vaincue, Cuba se relevant sans cesse, le généreux peuple des Etats-Unis qui, pour aider à la délivrance de l'île héroïque, fait la guerre de liberté.

Puisqu'il n'est plus permis d'y parler hautement, c'est ce livre que je leur dédie; de chaque feuillet soulevé comme la pierre d'une tombe s'échappe le souvenir des morts.

L. MICHEL.

Paris, le 10 juin 1898.

Ce texte a remplacé, au dernier instant, celui ci-dessous, qui m'avait été remis tout d'abord et qui, quoique peu dissemblable, me paraissait préférable parce que plus concret :

Puisque maintenant on ne peut plus, au mur du Père-Lachaise, saluer hautement les morts de la Commune, c'est de ce livre, comme d'une tombe, qu'au nom des martyrs de 71,

(1) Cette note n'a pas été incorporée; je ne sais plus, aujourd'hui, pour quelle raison.

je le dédie à ceux d'Italie, aux morts de l'hécatombe de Milan, aux révoltés d'Espagne, aux Arméniens égorgés, aux torturés de Montjuich, à Cuba se relevant sans cesse depuis 26 ans pour la liberté, aux Etats-Unis d'Amérique qui généreusement ont aidé l'île héroïque.

LOUISE MICHEL.

Paris, 8 juin 1898.

A l'apparition de son livre, sur l'exemplaire qui m'était destiné, Louise Michel écrivit ceci :

Bon souvenir et amitiés à l'éditeur des anarchistes, Monsieur Stock.

L. MICHEL

ancienne malfaitrice du temps de la Commune
et encore aujourd'hui.

L. MICHEL.

Paris, 21 juin 1898.

La Commune mise en vente, Louise Michel me proposa l'édition d'un roman auquel elle travaillait, le *Siècle Rouge,* « cauchemar du vieux monde dans lequel apparaît un peu du rêve que fait l'homme surhumain qui entend parfois le rire qu'évoquent nos burlesques préjugés, mais aussi, bien loin, bien loin, l'heure où la science, les arts, les découvertes, auront évoqué des sens nouveaux, montré des horizons inconnus », ainsi qu'elle me le disait.

A propos de ce *Siècle Rouge,* de chez Kropotkine où elle se trouvait, à Bromley, elle me mande le 16 septembre 1899 :

Cher Monsieur Stock,

Après vous avoir remercié encore d'avoir bien voulu remettre, malgré les mauvaises conditions de mon *Histoire de la Commune,* les cent francs de ma tante à notre ami Malato, permettez-moi de vous donner la peine, avant mon voyage à Paris (qui ne peut tarder), de me renvoyer, de façon à ce que ce ne soit pas perdu, pour le corriger, avant de vous le reporter, mon roman le *Siècle rouge,* qui

n'est corrigé qu'à moitié. J'ai laissé le manuscrit chez vous lors de mon dernier voyage.

Kropotkine, chez qui j'ai passé quelques jours et à qui j'ai raconté l'ouvrage, le trouve bien; il est du reste d'actualité, le personnage de Luc de Beauséjour et quelques autres se trouvant réels.

J'attends donc de votre complaisance le manuscrit, afin de ne pas tout corriger sur l'épreuve; les feuillets de la dernière partie sont écrits tellement à la hâte, parce que je voulais l'emporter, que la moitié des phrases est peut-être oubliée.

Excusez-moi de vous donner ce trouble de chercher et envoyer le manuscrit, mais je veux le corriger.

Amitiés.

L. MICHEL.

En 1900, nous nous voyons fréquemment, car elle est à Paris; elle me parle de son roman et, aussi, d'une réédition qu'elle souhaite de son petit livre : *Légendes et chants de gestes canaques.*

Elle m'adresse ce mot pour me mettre au courant de sa situation :

Hôtel de Cronstadt
2, rue Jacob.

Paris, le 6 novembre 1900.

Cher Monsieur Stock,

1° Voici comment je vais pouvoir faire un peu de publicité pour l'*Histoire de la Commune* : c'est qu'on me demande ma biographie de beaucoup d'endroits, et c'est dans ce livre qu'elle est le mieux éparse un peu partout.

2° En attendant mon roman que je n'ai pas eu le temps de relire, si vous vouliez republier le petit volume de *Légendes et chants de gestes canaques* que voici et dont l'éditeur est mort — je crois que ce serait un succès, — c'est cela qu'on redemande aux conférences de la Bodinière.

3° Cher Monsieur Stock, un troisième ordre de choses qui est comique, mais en même temps bien ennuyeux. A la Bodinière, les conférences ont bien marché, mais les frais surpassent la recette, avec le voyage qu'on m'a envoyé et je vous raconterai cela (mais la chose terrible est qu'il me

faut mon voyage pour retourner à Londres), pouvez-vous me donner quoi que ce soit de ce petit volume?

D'ici trois ou quatre jours je reviendrai chercher la réponse.

Bonne amitié. LOUISE MICHEL.

Rentrée à Londres, toujours préoccupée de son roman — qui ne me plaisait pas et que je n'ai point publié, d'ailleurs, — elle me mande le 29 septembre 1901 :

Cher Monsieur Stock,

J'ai soigneusement relu mon roman et remplacé les pages difficiles à lire, — j'en ai aussi beaucoup retranché; — tel qu'il est, mes amis me disent qu'il leur plaît comme un rêve de cauchemar du vieux monde dans lequel on entreverrait un peu de paradis du nouveau. Je vous l'envoie, pensant qu'à cette époque de l'année le moment est bon pour éditer.

La Maison Fayard voulait rééditer encore *la Misère,* que j'ai vendue autrefois à M. Fayard, mais je crois qu'ils y ont renoncé, et du reste, après ma note dans les journaux, cela n'aurait pas d'importance.

Ci-joint le papillon pour le *Siècle Rouge,* car j'ai confiance, ayant l'assurance que l'ouvrage n'est pas mauvais.

Recevez, cher M. Stock, pour vous et nos amis, mille compliments et amitiés.

L. MICHEL.

§

Entre temps je l'avais priée de m'envoyer sa biographie, qui m'était souvent demandée et dont je voulais faire un petit opuscule. Elle ne m'adressa que ce qui suit, qui ne répondait nullement à mon désir, parce qu'insuffisant :

Tant de biographies ont paru sur moi, j'ai tant de fois indiqué mes *Mémoires* à consulter pour les notes et tant de fois chacun, sans les consulter, m'a fait une vie, un caractère à sa fantaisie, que je ne m'en occupais plus depuis bien longtemps quand, à votre tour, vous m'avez demandé des notes; les voici.

Voici le portrait qui a été fait de moi en 71 par *la Gazette des Tribunaux,* reproduit par le journal *le Voleur*; il est plus exact que ceux faits depuis, où la note de bonté a été exagérée jusqu'à l'inconscience.

Quant aux événements de ma vie, ils se sont entassés depuis l'Année terrible. Jusque-là, je n'avais jamais vu que Vroncourt (Haute-Marne), où je suis née en 1836; Chaumont, où je me suis préparée aux examens chez les demoiselles Royer, qui faisaient à cette époque les cours normaux.

J'avais essayé toute jeune d'être institutrice dans la Haute-Marne; mais, ne voulant pas prêter serment à l'Empire, je suis partie pour Paris qui, du reste, m'attirait comme un aimant.

Je rêvais tout et j'étais avide de tout : poésie, musique, dessin; mais, avec bonheur, j'ai tout jeté en tribut d'amour à la Révolution, à laquelle je me suis livrée, l'idéal réel de l'avenir, se dévoilant davantage toujours, m'a prise et gardée tout entière.

En 71, j'avais passé à Paris tout mon temps comme institutrice; d'abord sous-maîtresse chez Mme Vallier, 14, rue du Château-d'Eau, et ensuite, comme institutrice toujours, à Montmartre, 24, rue Oudot.

Les prisons, la Calédonie, les prisons encore; depuis le retour, Londres comme résidence maintenant, et les conférences à travers tout cela, voilà ma vie. Elle continuera ainsi jusqu'à la mort.

Enfin, avant d'en terminer de sa correspondance, je veux encore retenir deux lettres qui présentent un certain intérêt, ainsi que je vais l'expliquer, à cause des noms qui s'y trouvent.

Hôtel de Cronstadt
2, rue Jacob.

Paris, le 11 juillet 1902.

Cher Monsieur Stock,

Si j'avais eu des exemplaires de *la Commune,* on en aurait pris dans les bibliothèques des groupes de province que j'ai vus pendant ma tournée.

Pouvez-vous m'en envoyer quatre volumes par Mme de

Mahis pour les amis de province qui se chargent de faire un peu de publicité à l'ouvrage?

J'ai bien regretté d'avoir si peu de temps pour passer quelques instants chez vous.

Amitiés.

L. MICHEL.

Hôtel de Cronstadt 12 mai 1904.
2, rue Jacob.

Cher Monsieur Stock,

Je ne vais pas moi-même chez vous, ne pouvant encore sortir (il me faut absolument encore quelques jours de repos avant le long voyage de Toulon qui est ma première sortie), mais il faut absolument que je vous voie à propos de *l'Histoire de la Commune*; je reçois de nombreuses lettres pour me demander *où se trouvent mes ouvrages*, je profiterai de la circonstance pour la faire connaître.

C'est une chose fantastique, mais réelle — que je n'aurais jamais sue si je n'avais eu cette maladie.

En attendant, cher Monsieur Stock, je viens vous prier de vouloir bien revenir, pour deux volumes seulement, sur votre décision que je comprends; l'un de ces volumes est pour le docteur Bertholet qui m'a tirée de la mort, l'autre pour les amis de Toulon à qui il est impossible de ne pas le donner. Vous m'obligerez donc infiniment.

Amitiés en attendant et merci d'avance.

L. MICHEL.

J'ai confiance que vous voudrez bien remettre les deux volumes à ma parente Mme de Mahis, qui vous porte ce mot.

C'est ce dernier nom, « Madame de Mahis, ma parente », qui fait tout l'intérêt de ces deux dernières lettres, et voici pourquoi.

Louise Michel est née au manoir de Vroncourt (Haute-Marne), le 20 avril 1833.

Les uns disent le 20 mai 1830, et elle-même le 1er mai 1836.

C'était une bâtarde, ainsi qu'elle l'écrit dans ses *Mémoires*.

Sa mère, Marianne Michel, était la femme de chambre de la châtelaine, Mme de Mahis; femme de chambre, il est vrai, dans des conditions tout à fait spéciales, telles qu'il s'en rencontrait jadis. La famille Michel était au service des châtelains depuis deux générations, et Marianne Michel, qui était née au château, ainsi que ses cinq frères et sœurs, y avait été élevée avec le fils et la fille des châtelains, si bien que les distances, entre maîtres et serviteurs, étaient quasi inexistantes.

Marianne Michel était avenante et fort jolie; elle se laissa séduire et devint grosse.

Dans ses *Mémoires,* Louise Michel écrit :

Je suis ce qu'on appelle bâtarde; mais ceux qui m'ont fait le mauvais présent de la vie étaient libres, ils s'aimaient, et aucun des misérables contes faits sur ma naissance n'est vrai et ne peut atteindre ma mère. Jamais je n'ai vu de femme plus honnête.

Dans ses *Mémoires,* où délicieusement elle raconte son enfance et décrit avec charme tout ce qui l'entoure, elle ne cite aucun nom; lorsqu'elle parle des siens, ce sont : sa mère, ses grand'mères, son grand-père, ses oncles, ses tantes. Jamais elle ne parle de son père qui, *officiellement,* aurait été le fils de la maison, Laurent de Mahis. Dès la grossesse visible de Marianne, Mme de Mahis, fâchée, éloigna son fils du manoir de Vroncourt. Elle le fit habiter une de leurs fermes où, pour qu'il ne vive pas complètement isolé, sa sœur, Mlle de Mahis, le rejoignit bientôt; il ne revint au château, beaucoup plus tard, que pour remplir certaines formalités nécessaires à son mariage.

Louise Michel, quasi adoptée par M. et Mme de Mahis, fut élevée comme un troisième enfant de la maison. C'est de son « grand-père » et de sa « grand'mère » paternels qu'elle reçut son éducation et son instruction, le goût de la poésie et de la musique.

M. et Mme de Mahis étaient musiciens; lui était aussi poète. Voici la fin d'une de ses pièces de vers :

Ici tout est vieux et gothique;
Ensemble tout s'effacera,
Les vieillards, la ruine antique;
Et l'enfant bien loin s'en ira.

Louise Michel, qui lisait beaucoup, avait, toute jeune, été très frappée par les *Paroles d'un croyant.* Jeune également, elle était fanatique de Victor Hugo, qu'elle avait vu à Paris en 1851 et avec lequel elle n'a jamais cessé de correspondre.

La version officieuse de la paternité est très différente de la version officielle. Le père de Louise Michel serait, non pas le camarade d'enfance de Marianne Michel, Laurent de Mahis, mais le père de celui-ci, M. Corsambleu de Mahis, celui que Louise Michel nomme son « grand-père ». C'est pour éviter un chagrin immérité à sa femme, la bonne et excellente Mme de Mahis, que M. Corsambleu de Mahis a fait endosser sa faute par son fils, lequel, avec abnégation, y aurait consenti.

Cette version *officieuse,* si on étudie les faits de près, semble plausible et c'est celle qui était acceptée dans le pays. Une intéressante et copieuse étude d'Alcide Marot, publiée en 1929 par le *Mercure de France* (n° du 1er janvier), sur la jeunesse de Louise Michel paraît probante.

Cette étude, très consciencieuse, nous apprend également que Maurice Barrès avait été très frappé par la personnalité de Louise Michel. C'était un caractère qui le tentait et dont il voulait faire la principale figure d'un livre. Pour se documenter, il serait même allé à Vroncourt, y recueillir des souvenirs et « s'impressionner » des aîtres et des paysages où avait vécu Louise Michel.

Sa mort est venue anéantir ce projet.

Corsambleu de Mahis mourut en 1848; puis, quelques années après, sa femme le suivit et, eux deux disparus, — « les grands-parents », — le manoir fut vendu.

Quand la mort se fut abattue sur la maison, faisant le foyer désert, quand ceux qui m'avaient élevée furent couchés sous les sapins du cimetière, commença pour moi la préparation aux examens d'institutrice.

Je voulais que ma mère fût heureuse. Pauvre femme!

Tuteur, tutrice (sa mère) et subrogé-tuteur furent désignés.

Ce n'était pas trop, disait-on, pour m'empêcher de dépenser de suite les huit ou dix mille francs (en terres) dont j'héritais. Ils sont loin maintenant.

« J'héritais » est certainement un terme impropre; à quel titre aurait-elle hérité? Ce devait être sans doute un legs de Mme de Mahis.

Je vois dans ma pensée une seule parcelle de ces terrains; c'est un petit bois planté par ma mère elle-même, sur la côte des vignes, et qu'elle continua de soigner pendant son long séjour dans la Haute-Marne, près de sa mère, tandis que j'étais sous-maîtresse à Paris : c'est-à-dire vers 1865 ou 1866.

. . . .

Ma mère dut vendre le terrain pendant mon séjour en Calédonie, pour payer les dettes faites par moi pendant le siège, et qu'on lui réclama.

Après la mort de M. et Mme de Mahis, interdiction lui fut faite de continuer à signer Louise Michel de Mahis, ainsi qu'elle était accoutumée à le faire depuis qu'elle savait écrire.

La « demoiselle du château », une fois son diplôme acquis, devint, en 1853, institutrice libre dans un village voisin, à Audeloncourt, puis elle vint à Paris, qui l'attirait fortement, et sa vie, ensuite, fut celle que l'on connaît.

Qui était cette Mme de Mahis, « sa parente », dont il est question dans les deux dernières lettres reproduites et qui surgit ainsi à ses côtés, en 1902 et 1904, à la veille de sa mort (10 janvier 1905)?

Etait-ce la sœur de M. Laurent de Mahis ou un de ses deux enfants?

Quant au docteur Bertholet, c'est le médecin civil des hospices de Toulon qui, en avril et mai 1904, soigna avec un grand dévouement Louise Michel, atteinte gravement dans sa santé, au cours d'une tournée de conférences trop longue et trop fatigante pour une femme de 71 ans.

Oh! ces tournées de conférences, que certains lui faisaient accomplir malgré sa santé chancelante! Comme ils ont abusé de sa crédulité et de sa bonne foi!

§

L'enterrement de Louise Michel fut une chose inouïe, et, sans les brutalités révoltantes de la police, — qui étaient de règle à cette époque, — c'eût été grandiose.

Aux funérailles d'Emile de Girardin et à celles de Gambetta, il y eut des foules considérables. Ces foules n'étaient rien, comparées à celle qui a suivi le convoi (de dernière classe) de Louise Michel, ou qui a fait la haie, sur tout le parcours, de la gare de Lyon à Levallois.

La mentalité de ces foules était, d'ailleurs, très différente. Pour les obsèques de Girardin et pour celles de Gambetta, la présence des assistants était surtout une manifestation politique, alors qu'aux obsèques de Louise Michel, pour la majorité des assistants, c'était une manifestation de sympathie et de reconnaissance pour l'altruisme, la bonté et la charité de la morte.

Louise Michel a laissé beaucoup d'œuvres inédites. On a publié, en juillet 1905, un premier volume d'œuvres posthumes, *Avant la commune,* avec une belle préface de Laurent Tailhade.

Ce tout petit volume est composé de pièces de vers écrites à Vroncourt, inspirées par Victor Hugo, par ses parents ou par son pays. Une pièce, *A ma grand'mère*

(Mme de Mahis), composée après la mort de son « grand-père », se termine ainsi :

Hélas, pourquoi ces jours ont-ils passé si vite?
Déjà tu restes seule et sur ton front serein
J'ai peur de voir une ombre et que tu ne me quittes,
Comme au jour où l'aïeul mourut, tenant ma main.

Après la mort de sa « grand'mère », la pièce est complétée ainsi :

J'étais triste déjà; pourtant la froide pierre
Ne couvrait qu'un d'entre eux; et voici, maintenant,
Que tant de fois encore, aux murs du cimetière,
Le gouffre s'est rouvert, affreux, noir, effrayant.

Après ce petit livre, *Avant la Commune,* je ne crois pas qu'il en ait paru d'autres, pas même son drame *Prométhée,* annoncé comme étant sous presse.

P.-V. STOCK.

LES ANOMALIES ÉMOTIVES

La psychologie humaine est redevable de ses progrès à deux disciplines récentes: si nos connaissances des mécanismes les plus simples doivent beaucoup à la *psychologie zoologique,* le meilleur moyen de s'attaquer à « l'âme » dans toute sa complexité paraît reposer sur la *psychiatrie:* une mise au point déjà ancienne (1) s'était appliquée à montrer comment une coordination synthétique des conquêtes de la pathologie mentale conduit à distinguer, chez tout être humain, la *personnalité innée,* permanente, fondamentale, formée par un ensemble de dispositions, et la *personnalité acquise,* qui est en quelque sorte l'empreinte des événements qui ont agi sur chacun d'entre nous, depuis sa naissance.

Si l'on néglige les éléments spécifiquement intellectuels, qui ne jouent qu'un rôle tout à fait secondaire dans le problème sur lequel nous désirons apporter ici quelques précisions, nous avons montré (1922), F. Achille-Delmas et moi (2), que le tempérament peut être décrit avec beaucoup de précision, en ne faisant appel qu'à un petit nombre de constituants. Malgré les multiples discussions dont ces idées ont été l'objet depuis dix ans (3), et qui ont été

(1) *Les « facultés de l'âme » déduites de l'étude des maladies mentales, Mercure de France,* 1er juin 1923, pp. 680-697.

(2) *La personnalité humaine, son analyse* (6e édition, Flammarion, 1931).

(3) Dans le numéro 4 (1932) de *L'évolution psychiatrique,* le docteur Henri Ey, chef de clinique d'Henri Claude à la Faculté de Médecine de Paris, apporta récemment l'approbation la plus catégorique à nos idées directrices, en écrivant (pp. 53 et 54) : « L'objet propre de la science est la détermination des phénomènes; leur intégration dans des séries de faits constitue la seule explication valable... La constitution psychologique est un ensemble de caractères, dont le total exprime l'individualité. Cette manière d'être, relativement permanente et fixe, peut être

résumées au *Congrès des médecins aliénistes et neurologistes* (Limoges, 25-30 juillet 1932) par mon collaborateur (4), ces constituants semblent bien se maintenir au nombre primitif de cinq:

L'avidité, ou disposition à réclamer son dû et à accroître sa part en tous sens;

La bonté, qui nous pousse à aimer les autres;

La sociabilité, dont l'effet est d'intéresser les autres à soi, de se ménager leur sympathie ou leur bienveillance;

L'activité, tendance à la torpeur ou à la vivacité, à l'épuisement ou à l'infatigabilité, à la tristesse ou à la gaieté;

L'émotivité, enfin, fonction tantôt impérieuse, tantôt plus faible, consistant à se défendre, à réagir aux sollicitations qui nous assaillent.

A cette infrastructure, innée et immodifiable, viennent s'adjoindre les goûts, les inclinations, les habitudes. Dans ce façonnage progressif et continu du caractère, de l' « idiosyncrasie », la suprématie échoit naturellement à l'émotivité. Très fréquemment — une fois sur cinq, pour fixer les idées — cette fonction prend des proportions excessives: on dit alors que le sujet considéré est doué d'une *constitution hyperémotive.* Pour reprendre les termes d'Ernest Dupré, qui l'a découverte (1909), et admirablement décrite, « c'est un mode de déséquilibration, caractérisé à la fois par l'exagération diffuse de la sensibilité et par l'insuffisance de l'inhibition motrice, en vertu duquel l'organisme présente des réactions exceptionnelles par leur brusquerie, leur violence, leur durée, et se révèle ainsi plus ou moins inadaptable aux circonstances soudaines, aux situations imprévues, aux milieux nou-

conditionnée par une complexion organique, parfois héréditaire. » On ne saurait mieux dire... Qu'importe, au surplus, qu'une interprétation volontairement inexacte pousse ce médecin à nous chicaner sur des détails?

(4) F. Achille-Delmas, *Le rôle et l'importance des constitutions en psychopathologie*, Masson, 1932.

veaux ». Tout hyperémotif — mettons un être humain sur cinq — est affligé d'une instabilité du tonus musculaire; cette instabilité peut s'extérioriser sous forme de timidité, de maladresse, d'impulsivité; elle peut aussi déclencher des réflexes aussi intenses que variés: sursauts, tremblements, palpitations, rougeur, moiteur, urticaire, bégaiement, tics, migraine, asthme... C'est parmi ces grands « nerveux » que se recrutent les *natures artistes*, qui s'adonnent ou s'intéressent aux arts plastiques, à la poésie et surtout à la musique. Indépendamment des déviations sur lesquelles nous allons fournir des éclaircissements tout à l'heure, les hyperémotifs se différencient encore par leur goût des jeux de hasard, par leur despotique besoin de certitude, parfois par leur jalousie inquiète. Les cas les plus fâcheux comportent des phobies diverses, des scrupules morbides, des obsessions, des angoisses, voire des crises nerveuses (des crises nerveuses véritables, qui n'ont rien de commun avec la simulation parfaitement consciente des hystériques); de tels sujets sont enclins à des « coups de tête », dont les pires sont le crime passionnel et une certaine variété de suicide, le suicide par hyperémotivité, qui est, somme toute, très exceptionnel (5).

§

Il règne, sur les accidents hyperémotifs, un nombre incalculable d'erreurs, que les profanes adoptent ou rejettent au petit bonheur. Aussi n'est-il pas inutile d'approfondir quelque peu le déterminisme des épisodes successifs de la vie des hyperémotifs, dans la mesure où ils laissent sur leur caractère une trace indélébile. Cette formation de la personnalité acquise est presque toujours sous la dépendance d'un mécanisme très général, qui fut décrit pour la première fois par le physiologiste russe

(5) Le suicide par hyperémotivité n'atteint pas 10 % du total des suicides. Voir le récent ouvrage de F. Achille-Delmas, *Psychopathologie du suicide* (Alcan, 1932).

Ivan-Petrovitch Pavlov (prix Nobel 1904), le *réflexe conditionné:* une excitation, qui provoque initialement un certain réflexe, peut se trouver associée, par habitude, à une excitation tout à fait différente, qui acquiert, par cela même, la propriété de provoquer le même réflexe. Et l'on cite l'exemple classique du chien, qui salive naturellement en voyant un morceau de viande et qui finira par saliver également, dès qu'il entendra le son d'une cloche ou d'un gong, *à la condition* que l'on aura *fréquemment* émis ce son à côté de lui, en lui tendant un morceau de viande: la personnalité acquise de l'animal est désormais colorée par une anomalie émotive, puisque le son n'a aucun rapport avec la sécrétion des glandes salivaires.

Un tel mécanisme s'applique presque identiquement à l'homme. Parmi les cas les plus typiques, nous pouvons rappeler celui d'un artisan hongrois, doux, serviable, profondément honnête, excellent père de famille, qui dissimulait pourtant une effroyable obsession. Il fut, pendant la guerre, témoin de marmitages horribles, auxquels il échappa, Dieu sait comment, et qui déchiquetaient autour de lui ses camarades de combat. A cette époque, de tels spectacles déchaînaient en cet hyperémotif des excitations paroxystiques, qui, à la longue, se muèrent en attirance morbide. Sa vie n'eut plus qu'un seul objet: la hantise des épouvantes vécues engendra une rumination, que la réalité devait raviver: à deux reprises, le Hongrois en question fit sauter un viaduc pendant le passage d'un train... Comme l'indique nettement F. Achille-Delmas (6), le cycle de ces états est immuable: « soulagement d'abord, puis honte et remords, puis retour de l'obsession, lutte anxieuse et rechute. C'est le mythe du rocher de Sisyphe ».

Il faut évidemment des conditions exceptionnelles pour que le réflexe conditionné dicte des actes aussi monstrueux qu'un attentat sanguinaire, que le besoin impulsif

(6) *Le rôle et l'importance des constitutions en psychopathologie*, p. 21.

de provoquer des incendies (pyromanie), ou que la fureur sexuelle du trop fameux vampire de Dusseldorf. Mais l'on pourrait reprendre mot pour mot les détails de ce déterminisme à propos d'incidents infiniment plus bénins, tels que la passion du baccara, les anomalies sexuelles vraies, le vol des collectionnistes (cleptomanie), etc.

§

La première étude, assez satisfaisante, de ces comportements anormaux (1912) est due à Ernest Dupré, qui l'intitula *Les perversions instinctives* (7). Par malheur, il invoquait une multitude d'observations cliniques, dont plusieurs n'avaient rien à voir avec les troubles de l'émotivité. Nous devons aussi lui reprocher ce mot « perversion », qui pouvait prêter à des confusions regrettables: l'adjectif « pervers » et le substantif « perversité » correspondent, dans le langage technique (8), à une atrophie des sentiments altruistes, à un défaut de bonté. Sans doute certains actes, comme ceux du sadique Vacher, le tueur de bergères, associent l'émotivité et la perversité. Mais, dans la plupart des cas, la distinction est parfaitement nette: les anomalies émotives ne sont pas le fait de pervertis, de dépravés, puisque, par définition, le comportement du pervers-type (le « criminel-né » de Lombroso) est tristement illustré par des calomnies, des vols profitables, des escroqueries ou des assassinats crapuleux.

En outre, Dupré ne peut être suivi, lorsqu'il soutient que « les anomalies émotives », sans exception, sont constitutionnelles, congénitales. Cette aberration est encore très répandue en Europe centrale, et Pierre Vachet (9) a malencontreusement essayé de propager en France les

(7) Ce mémoire est reproduit (pp. 355-427) dans la réunion posthume des œuvres de Dupré : *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité*, Payot, 1925.

(8) « Le démon de la perversité » d'Edgar Poe ne correspond aucunement à la perversité dans son sens actuel : il s'agit d'obsessions chez un mélancolique anxieux.

(9) Dans une énorme compilation, traduite par lui de l'allemand : *Les perversions sexuelles* (Edition internationale, 1931).

thèses arbitraires de Hirschfeld et d'Abraham, suivant lesquels les anomalies sexuelles — plus particulièrement l'inversion — seraient innées. Idée qui avait été esquissée par Anatole France (10), dont le scepticisme incertain parut souscrire au mythe de Prométhée et de Bacchus:

> A tout instant, Bacchus donnait à une femme, par mégarde, ce qui convenait à un homme, et à un homme ce qui convenait à une femme.

De telles incongruités ne résistent pas à la confrontation avec l'expérience; tout s'éclaire par l'intervention du réflexe conditionné. Qui dont oserait prétendre qu'Edwige (11) ou qu'Eglantine (12) sont nées le cœur plein d'une passion impétueuse pour tel vieillard? Autant vaudrait affirmer qu'un certain cleptomane est mû, dès sa venue au monde, par le besoin, sans cesse inassouvi, de dérober des cadenas à la devanture des quincailliers...

§

Tandis que le moraliste est, pour ainsi dire, un technicien-conseil en psychosociologie, le psychologue est un savant, qui se propose d'identifier les faits, de les cataloguer, de les expliquer, sans avoir à les apprécier au point de vue de l'intérêt social. En face des anomalies émotives, nous nous appliquerons donc à en dresser l'inventaire, sans insister à nouveau sur celles (attentats sanguinaires, pyromanie, etc.) qui présentent un caractère antisocial trop marqué. Dans le nombre de ces anomalies, il en est de spécifiquement sexuelles: personne — même avant l'apparition de Freud — ne songea à le contester; mais elles sont loin d'être *toutes* liées à la sexualité, à la « libido », comme l'énonce un dogme de psychanalyse (13). Par surcroît, le fameux spécialiste de Vienne

(10) *Sur la pierre blanche* (p. 53).
(11) Dans *Les flambeaux* d'Henri Bataille.
(12) L'héroïne du roman de Jean Giraudoux.
(13) On trouvera des compléments sur ces questions dans notre étude *Le système du docteur Freud* (*Mercure de France*, 1er juillet 1924, pp. 5-54).

s'est figuré — on ne voit pas bien pourquoi — qu'il devait rattacher ces déviations au narcissisme, à ce que nous appelons, moins poétiquement, en France la paranoïa (hypertrophie de l'avidité). Aujourd'hui que l'on s'est bien rendu compte qu'il s'agit de retentissements du réflexe conditionné chez des natures plus ou moins émotives, nous en concluons que Freud a mal visé et que, fouillant parmi les constituants de l'âme humaine, il s'est trompé de case...

Il y a, disions-nous, une importante minorité d'hyperémotifs, auxquels on pourrait ajouter les personnes douées d'une forte émotivité (sans caractère morbide). Or, tous nos contemporains sont soumis à des conditions communes très générales: nous trouverons donc un peu partout des ébauches insignifiantes, des embryons d'anomalies émotives. Parmi les « goûts spéciaux » et les répulsions spéciales, mentionnons la peur des araignées, des souris et des serpents; la clastomanie (14) chez les enfants; l'enivrement éprouvé aux courses de taureaux; l'amour des animaux (zoophilie); certaines formes de susceptibilité vaniteuse; la gourmandise et la goinfrerie; le tempérament joueur; la passion des collections (philatélie, bibliophilie, numismatisme...), etc. Tous ces « aiguillages », où seul un esprit délirant peut dénicher quelque chose de sexuel, sont provoqués par le mécanisme du réflexe conditionné. Aussi le retrouvera-t-on à propos de l'instinct de reproduction, non pas précisément par l'effet d'un « refoulement », dont, à l'examen, il ne reste pour ainsi dire rien, mais plutôt parce que l'état actuel des mœurs exagère, sans raison valable, l'importance de tout ce qui concerne la génération. Le besoin sexuel est *unique*, et les désirs voluptueux se satisfont comme ils peuvent. Toutefois, le problème ne se pose pas de la même façon pour les deux sexes: l'amour est surtout sentimental chez la femme, pour des causes sociales et même

(14) Penchant à briser les objets, à détruire.

biologiques; au contraire, il est hors de doute que les jeunes garçons passent par une phase *habituelle* de non-différenciation, accompagnée d'autoérotisme et d'homosexualité. En règle générale, et même pour des sujets notablement émotifs, ce stade initial dure peu: les conditions moyennes dirigent les jeunes gens vers des réalisations très semblables de leurs ardeurs. Mais, lorsque certains réflexes conditionnés se forment chez des hyperémotifs, les anomalies sexuelles apparaissent, où l'on note (par gravité croissante): fétichisme (15), onanisme, homosexualité, masochisme, sadisme, exhibitionnisme, bestialité et vampirisme. D'ailleurs, c'est surtout l'homosexualité qui défraie la conversation et la littérature; c'est sur ce chapitre que les « gens cultivés » professent le plus d'opinions fantaisistes. Circonstance atténuante: on ne voit guère où gens du monde et de lettres pourraient se renseigner sérieusement; la question n'est pas « dans l'axe de leur rayon visuel ». Par indigence de documentation, *Corydon,* d'André Gide (1920), ne fit que tout embrouiller, car ce plaidoyer se trouvait pour ainsi dire inclus dans les phrases prophétiques: « Retenons cette double volonté: se baigner au pur émotionnel et garder en même temps les avantages que l'on continue d'attacher au renom de l'intelligence », car « le pur exercice de l'émotion en serait aussi l'intellection. On irait presque jusqu'à dire: la passion de Phèdre devient, en se distendant, en se dilatant, l'activité qui fait la tragédie de Racine, et la poussée des arbres celle qui compose les traités de botanique » (16).

Parmi d'autres tentatives sans intérêt, *La fleur des pois* (17) porte à nouveau le sujet sur la scène. Comédie de caractères? Cette pièce passe ingénument à côté de la

(15) Les psychiatres entendent par *fétichisme* l'impulsion obsédante, qui confère, tantôt à un objet, tantôt à certaines parties du corps, le pouvoir exclusif de provoquer la volupté.

(16) Julien Benda, *Belphégor,* pp. 97 et 92, Emile-Paul, 1918.

(17) Cf. *Mercure de France,* 15 novembre 1932, pp. 175-179.

question. Elle ne connaît que les anomalies *factices,* qui se rattachent à trois groupes: intérêt pécuniaire (prostitution), curiosité déréglée (hypomanie, c'est-à-dire dose légèrement excessive d'activité), vanité perverse (snobisme). Alors, comédie de mœurs? Mœurs passablement défraîchies et passées de mode, tous les critiques l'ont justement remarqué. Ce qui est éternel et universel, ce dont l'auteur ne souffle mot — et pour cause — c'est que les anomalies sexuelles vraies ne sont qu'un exemple — entre beaucoup d'autres — parmi les déviations émotives et que toutes surgissent, au gré des hasards du réflexe conditionné, chez certains « nerveux » de toutes les époques et de tous les pays. De par la présence commune d'une émotivité notable, il y a parfois coexistence de ces anomalies avec l'amour de l'art, tandis que c'est une lourde faute de psychologie de croire qu'elles ont une affinité constante avec tel niveau social, ou encore avec une grande vigueur intellectuelle.

MARCEL BOLL.

LA VALLÉE QUI RÊVE [1]

XVII

LA BOUCHE BEE

Courbé sous l'énorme faisceau de maïs qu'il portait attaché dans son poncho, Andres grimpait sur les collines jaunâtres qui entouraient d'un côté le vallon de la maison de maître et aux sommets desquelles étaient les aires. Sa tête, ses mains, son corps entier d'enfant disparaissaient presque sous le débordement des tiges tendres comme des thyrses pourpres, des fouilles légères comme des rubans de soie verte. Il grimpait cependant avec ardeur, la figure enflammée, la bouche ouverte, fixant les pieds en mouvement du garçon qui le précédait, chargé d'un faisceau semblable. Son cœur débordait d'une joie extraordinaire. Son aspiration la plus ardente allait enfin se réaliser. Il partait pour le port avec les charrettes qui emmenaient le blé de la récolte. Le port! Il connaissait bien la ville voisine. Mais le port devait être beaucoup mieux. Il devait ressembler à ces villes merveilleuses dont parlait sa mère lorsqu'elle contait des contes. Il y avait les magasins fameux où allait tout le blé des grandes haciendas, comme un ruisseau d'or. Les valets qui conduisaient les charrettes revenaient très fiers, racontant des merveilles. Il sentait vaguement que ce voyage bouleverserait sa vie et le rendrait tout autre.

A présent, il n'était que la Bouche-bée, comme on l'appelait. Il ne savait rien et, bien sûr, il allait toujours la

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 832 à 835.

bouche ouverte. Quand on l'envoyait faire une commission, il oubliait parfois ce qu'il fallait dire; quand on lui demandait un objet, il lui arrivait d'en passer un autre. Dans les jeux, c'était toujours lui qui perdait et il ne pouvait jamais trouver les devinettes. Il ne savait que jouer de la flûte et, quand il se mettait à jouer, il se sentait moins malheureux. Les travailleurs, et même les patrons, se moquaient de lui. Sa mère ne le grondait pas et parfois elle lui contait des contes. Mais sa sœur le réprimandait pour rien et son père le battait joliment. Son père était terrible. Le seul qui le traitait avec égards et s'entretenait avec lui était son grand-père, son vieux grand-père, toujours de bonne humeur, qui habitait la ville et qui était maintenant chez eux.

Lorsqu'il reviendrait du port, ce serait différent. Il rapporterait quelque chose : un chapeau au joli ruban ou un harmonica argenté. Bien entendu, il n'ouvrirait plus la bouche sans raison, et il ne se troublerait plus. Même s'il voyait le plus beau cheval, il resterait avec les lèvres bien serrées. Quand le petit patron le pincerait, il ne crierait jamais : « Aïe ! », même s'il lui faisait sortir du sang. Et lorsque son père lui dirait: « Andres, passe-moi ça ! », il ne lui apporterait pas la marmite, mais la grande pioche... Il rapporterait aussi du port quelque merveille (un petit miroir, un dé en or, que savait-il!) pour la donner un jour à Eduvigis. Un jour, oui, parce qu'à présent il ne pouvait pas l'approcher. Son père, qu'on appelait le Mouton et qui était un bélier redoutable, la tenait comme emmurée. Il ne l'emmenait nulle part et, quand il sortait, il la laissait sous la garde du chien, un gros chien qui ne faisait amitié avec personne... Lui, il la voyait de loin. Le soir, lorsqu'il allait surveiller les bœufs, il s'approchait du rancho du vieux et il se mettait à jouer de la flûte. Alors Eduvigis montrait dans la porte sombre son tablier clair et ses yeux plus clairs encore. Le chien grognait, irrité. Mais lui il jouait, songeur, ravi. Un jour, il

était si absorbé qu'il n'avait pas entendu arriver le vieux, et le démon, jetant son cheval contre la haie, lui avait donné un coup de longe féroce.

Quand il reviendrait du port, ce serait différent. Les gens l'envieraient, son père n'aurait plus de motifs pour le battre, même le Mouton le respecterait. Et un jour il réussirait à approcher Eduvigis. Oh, oui! ce voyage le changerait! Ce voyage qui l'enthousiasmait depuis qu'il était tout petit et qu'il n'avait pas pu faire encore. Son père ne voulait pas l'emmener. Mais maintenant l'administrateur l'avait choisi comme bouvier. Il savait déjà conduire une charrette, et don Pacifico ne voulait pas envoyer les jeunes hommes à cause de la révolution qui venait d'éclater. Il irait donc au port!

— Bouche-bée! cria soudain le garçon qui le précédait. Veux-tu marcher plus vite? Les charrettes vont partir.

En quatre bonds, Andres gagna l'énorme plateau sur lequel les aires, celle des patrons et celles des métayers, s'alignaient sous la splendeur du ciel estival. Près de l'aire des maîtres, plus de vingt charrettes se groupaient avec les bœufs attelés et déjà chargées presque toutes. Les charretiers, pour la plupart des vieux ou des gamins, s'agitaient autour, graissant les essieux, attachant les charges; quelques-uns parlaient avec leurs femmes, venues pour les voir partir. Tous montraient leurs ponchos flambants, leurs chapeaux de paille aux beaux rubans tombant derrière.

A l'ombre d'une petite ramée, l'administrateur, assis sur une pile de sacs vides, dirigeait le mesurage du blé. Incliné sur le tas de grains très entamé, le vieux surveillant emplissait soigneusement la mesure de bois avec une petite pelle qu'il prenait à deux mains. Deux travailleurs, qui attendaient, levaient aussitôt la mesure pleine.

Fermant bien ses lèvres, Andres se dirigea vers sa

charrette déjà chargée. Cayetano, son père, qui l'attendait avec impatience, montra ses grandes dents entre sa maigre barbe sombre.

L'enfant déposa par terre son fardeau. Et tous deux se mirent à étendre sur la charge les longues tiges de maïs, tâchant de les glisser entre les ridelles. C'était le meilleur fourrage pour la route. Puis ils commencèrent à attacher les sacs avec un long lasso de cuir. Attentif, le gamin manœuvrait adroitement, aspirant avec délice le relent doucereux des essieux graissés, et, malgré l'agitation qui lui gonflait la poitrine, il gardait toujours ses lèvres jointes. Le vieux le regardait à la dérobée, un peu surpris.

Lorsque la charrette fut prête, Cayetano s'approcha de l'administrateur. Andres le suivit. Le mesurage du blé était terminé. Pacifico parlait à Zuñiga, le surveillant qui devait accompagner le convoi des charrettes.

— Vous n'avez rien à craindre, lui disait-il. Marchez tranquillement. Tout le sud du pays est calme; la révolution a éclaté dans le Nord, et les bandes d'enrôleurs ne prennent que les hommes jeunes.

— Hum! grogna Zuñiga, remuant de haut en bas sa barbe grise, moins hérissée qu'à l'ordinaire. On dit que maintenant ils attrapent aussi les gamins pour les faire servir comme tambours.

Cayetano avança d'un pas.

— Je m'en doutais, murmura-t-il, jetant un regard sur le gamin.

— Voyons, Cayetano! s'exclama l'administrateur, riant sous ses moustaches. Tu as chassé tes fils aînés, et maintenant tu t'inquiètes pour le petit?

— Non, patron, répliqua l'homme. Je ne les ai pas chassés, ils sont partis parce qu'ils ont voulu.

Andres, qui suivait la conversation sans s'émouvoir, ouvrit tout à coup la bouche au point de former un cercle parfait. Un vieux à l'aspect étrange s'approchait au

pas de son cheval. Sous son petit chapeau verdâtre, qui ressemblait à un bonnet, il avait sa longue figure toute rouge, sa barbe frisée toute blanche. Il s'approchait lentement, regardant avec attention l'énorme groupe des travailleurs.

— Don Juancho Mouton! s'exclama Pacifico, riant en dessous.

— Au service de Votre Grâce, répondit le vieux, la bouche empâtée d'un sourire mielleux.

— Et qu'est-ce qui vous amène par ici?

Le bonhomme clignota, faisant étinceler ses petits yeux d'un bleu de sulfate de cuivre; il hocha la tête plusieurs fois, agita ses doigts sur les rênes, humble, timide, comme une jeune fille.

— J'ai des amis qui ont eu de mauvaises récoltes et qui veulent acheter du blé pour la semence, dit-il enfin. Je viens voir si Mme Herrera voudrait bien vendre quelques fanègues.

Pacifico éclata de rire.

— Vous ne savez pas que nous expédions tout le blé au port? Nous avons déjà envoyé beaucoup de charrettes. Maintenant, nous en envoyons d'autres. Nous n'avons pas peur des enrôleurs.

— C'est bien, monsieur, répondit l'étrange acheteur, gardant sa même attitude humble.

L'administrateur le regarda dans les yeux.

— Et ce n'est que pour ça que vous êtes venu? lui demanda-t-il.

— Rien que pour ça, monsieur, et aussi pour saluer Votre Grâce.

Pacifico s'inclina souriant, et voyant que le vieux restait immobile :

— Franchement, don Juancho, lui dit-il, c'est vrai, ce qu'on raconte, que vous êtes pour le gouvernement?

Le vieux fit une grimace qui le rendit plus rouge encore.

— Je ne me mêle pas de ces choses, répliqua-t-il. Votre Grâce sait bien que je ne peux même pas voter.

Mais Pacifico ne démordait pas :

— Est-ce vrai que vous êtes en rapport avec le sergent Cortès et que vous lui apportez des renseignements?

— Ave Maria Purissima! s'écria le Mouton, levant ses yeux au point de faire disparaître ses prunelles. Ce que disent les gens! Parce que je respecte l'Autorité...

— L'Autorité? l'interrompit Pacifico, sévère. Le gouvernement actuel, c'est la tyrannie. Les vrais patriotes doivent être des adversaires du gouvernement. Ici, nous le sommes tous!

— Bien, monsieur, fit le vieux, redevenu passif.

Cependant les bouviers, déjà prêts, attendaient impatients. Les femmes demeuraient en silence. Le surveillant regardait continuellement le soleil, qui tremblait au plus haut de l'azur. Pacifico se leva enfin et lui donna les dernières instructions, ainsi que les papiers qu'il tenait dans sa main.

— ...Allez-vous-en tranquilles, et tâchez d'arriver aux bords de l'Itata avant la nuit; vous n'avez rien à craindre.

Otant son chapeau, Zuñiga prit congé et se dirigea vers son cheval, attaché à un pieu.

L'administrateur se tourna vers don Juancho, qui paraissait absorbé à contempler les charretiers.

— Est-ce vrai que votre père, don Jeïma, est malade? lui demanda-t-il.

— Il est malade, monsieur, l'homme est vieux.

— Je le crois! s'écria Pacifico. Il s'est battu dans la guerre de l'Indépendance! Je l'ai toujours connu tel qu'il est. Il doit avoir plus de cent ans.

Monté sur son éternel mulet gris, Quijada le pâtre s'approcha discrètement, couvert de son vieux poncho dont les raies se voyaient au soleil d'un vert tendre. Mais l'administrateur parlait encore à don Juancho:

— Vous devriez aider votre père, lui donner quelques

pesos pour qu'il achète des remèdes, vous qui êtes riche...

— Riche! s'exclama le vieux, et sa face se rida toute en une grimace de frayeur. Riche, et je ne récolte que quelques litres de haricots! Riche, et je n'ai pas pu encore bâtir une maison à tuiles!

Andres, qui écoutait de loin, pouffa de rire. Le pâtre fit osciller sa barbe grisonnante, et clignant de l'œil vers l'administrateur :

— Don Juancho a eu de la chance, murmura-t-il. On dit qu'il a trouvé une escarboucle et qu'il la garde sous clef.

Le vieux crut bon de prendre la blague comme une chose sans importance :

— Ce don Quijada! Toujours à raconter des histoires et toujours à se moquer des chrétiens!...

Andres ouvrait la bouche, écartait les sourcils : « Une escarboucle? Il avait entendu raconter quelque chose de cette bête, mais il ne s'en souvenait pas. Une escarboucle?... »

Amusé, Pacifico riait sans bruit, faisant trembler ses longues moustaches blondes.

Mais qu'est-ce qui était arrivé à Zuñiga, qui revenait en courant, presque sans boiter de son pied tordu, son poncho en tourbillon, ses yeux tout blancs dans son visage poilu?

— Patron! cria-t-il en s'approchant de l'administrateur. Sur la route de la ville un peloton de soldats descend.

Les charretiers et les femmes, qui savaient déjà la nouvelle, s'approchaient en groupe, la figure tendue vers l'horizon.

Pacifico devint blême et, se retournant, se mit à regarder vers le lointain, la main en arc sur ses yeux pour mieux voir. C'était vrai! Là-bas, sur les hautes collines qui mordaient le ciel, un peloton de cavaliers avançaient rapidement, enveloppés de reflets métalliques. Instincti-

vement, le brave homme tourna son regard vers don Juancho. Mais l'aimable Mouton s'en était allé sans prendre congé.

— Fils d'une grande chienne! s'exclama Pacifico, tremblant de colère.

Et, s'avançant vers les travailleurs qui se groupaient silencieux :

— Sauvez-vous, les gars! cria-t-il. Sauvez-vous vite! Pas chez vous. A la forêt!

Mais seuls les femmes et quelques enfants se mirent à courir. Les hommes demeurèrent immobiles, les dents serrées, le regard sombre.

Irrité, l'administrateur s'élança vers eux :

— Vous n'avez pas entendu?

Un homme brun et imberbe répondit alors pour tous :

— Nous n'avons pas peur, patron! La guerre ne nous effraie pas.

— Querubin! Espèce de bête! rugit Pacifico. Ce n'est pas la guerre avec les étrangers. Et aller se battre pour le gouvernement, c'est défendre la tyrannie! Sauvez-vous, je vous le commande. A la forêt!

XVIII

LA FUITE

Les charretiers partirent, quelques-uns lestement, la plupart à pas lents, comme s'ils rentraient chez eux. Seuls quelques vieux restèrent : le surveillant, le pâtre, Cayetano...

Pacifico envoya Quijada, qui était à cheval, donner l'alarme et distribuer ses ordres dans les autres aires. Mais les gens s'étaient déjà rendu compte de ce qui arrivait, et les hommes commençaient à partir. Quelques chiens aboyaient. L'administrateur, qui regardait de tous côtés, aperçut tout à coup Andres qui était resté collé à son père.

— Vaurien! s'exclama-t-il, le dévisageant. Tu ne sais pas qu'on peut te prendre comme tambour? Sauve-toi!

Comme pris en flagrant délit, le gamin se mit à courir à toutes jambes, sur la haute plaine, la vue trouble, les oreilles assourdies par la rumeur du vent. Par moment, il levait les yeux, et, en apercevant sur les collines les reflets métalliques plus brillants, il accélérait sa course. Il descendit sans ralentir, vers la vallée, et il longea la rivière, voyant confusément fuir en arrière les hauts peupliers de l'allée. Mais en passant devant la ramée qui servait de cuisine pour les travailleurs, il entendit qu'on l'appelait. C'était Lucinda, la fille de la cuisinière, qui, perchée sur la rive, lui parlait en riant comme une folle :

— Tu ne vas plus au port? Ah, ah, ah!

L'enfant ne pensa même pas à s'arrêter. Mais la cuisinière, qui sortait de la ramée, criait aussi:

— Gamin! Pourquoi es-tu revenu?

— Ah, ah, ah! On n'a pas voulu t'emmener?

Andres ralentit le pas :

— Le patron nous a ordonné de nous en aller, répondit-il.

— Mais qu'est-ce qui est arrivé?

— Les enrôleurs viennent sur la route de la ville.

— Jésus, Maria et Joseph! s'exclama Gregoria en joignant les mains. Et Crispin?

Mais Andres, sans plus rien entendre, continua de courir et prit la route qui montait sur les collines entre un bois de vieux chênes frissonnant dans le ciel. Il passa comme en volant près du précipice dans lequel la cascade s'enfonçait et, traversant la rivière rétrécie, il quitta la route et commença à grimper sur les hautes collines des Peumos, avec la rapidité que le sentier accidenté et ses forces presque épuisées lui permettaient. Il ne pensait plus à fermer sa bouche. Il haletait profondément et, sur sa large figure congestionnée, la sueur coulait à

grosses gouttes. Lorsqu'il arriva au sommet, il ralentit le pas et bientôt il s'arrêta à l'ombre des deux arbres centenaires qui donnaient leurs noms aux collines et dont les cimes compactes semblaient taillées dans deux énormes émeraudes noires. Il ôta son chapeau ruisselant de sueur, et, respirant la brise plus vive des sommets, il plongea son regard dans le lointain. Quelle chose étrange! La route de la ville se voyait solitaire. On ne distinguait que les peupliers qui, par endroits, la bordaient. Mais bientôt il aperçut en bas, au fond de la vallée, la terrible patrouille surgissant du bois qui formait dans ce lieu la route. « Seigneur! Que de soldats! Un, deux, trois, quatre... quinze! » Il les voyait clairement, avec leurs yatagans éblouissants, leurs képis rouges, leurs dolmans bleus. Devant eux s'avançait un homme corpulent, à la figure si sombre qu'on ne la distinguait qu'à peine. « Le sergent Cortés! » Le terrible sergent dont l'aspect d'Indien épouvantait les gens. Mais où allaient-ils? S'éloignant de la route, ils prenaient le sentier des collines qui conduisait directement aux aires. « Avaient-ils aperçu les charretiers de la hauteur? Ou quelqu'un les avait-il avertis? »

— Ah, le Mouton! murmura le gamin. Je le disais bien, que c'était un bélier, un bélier redoutable!

Mais les soldats s'étaient arrêtés à mi-pente, et le sergent paraissait regarder vers la colline des Peumos. Andres frissonna, et, enfonçant son chapeau jusqu'aux oreilles, il continua sa course sur le sommet. La réverbération des chaumes proches lui faisait voir tout en rouge. Le hullulement de l'air qu'il déplaçait lui faisait l'effet de détonations. Mais bientôt il commença à descendre vers l'autre versant, et il cessa de courir, certain qu'on ne pouvait plus l'apercevoir. Cependant, au lieu de se sentir satisfait, à mesure qu'il s'éloignait du péril, il devenait de mauvaise humeur.

Tête basse, les sourcils froncés, il gagna le bois qui

s'étendait au pied des collines, cachant le cours d'eau. C'était une épaisseur délicieuse d'arbres les plus divers: boldos rigides au feuillage noir, lingues aux troncs lisses et aux feuilles lancéolées d'un vers gris; fragiles maquis éclaboussés de leurs fruits minuscules, chênes énormes qui dominaient majestueusement, tous serrés, entrelacés de plantes grimpantes ornées des grappes violettes des boquils, piquées des clochettes pourpres des copihues. Vers le fond, dans l'ombre unie sans un point d'or, l'eau fuyait, faisant un bruit clair parmi de grands rochers velus de mousse jaune ou écaillés de lichen bleu.

Mais le gamin ne voyait rien. Sautant de roche en roche, il traversa le cours d'eau et il gagna le chemin qui trouait l'épaisseur, de plus en plus oppressé par l'angoisse. Son escapade lui inspirait une honte accablante, qui le faisait se rapetisser comme s'il voulait disparaître. Il sortit enfin du bois et suivit le chemin embrasé de soleil, entre la clôture de saules du vallon et le cours d'eau abrité encore par de vieux chênes accrochés sur la pente, quelques-uns brûlés jadis, avec des rejets droits poudrés de feuillage menu, d'autres intacts aux rameaux tordus, formidables. Des bandes de chardonnerets, d'un doré verdâtre, voletaient sur les saules en faisant un tapage continu, et quelques tiuques posés sur les chênes laissaient voir leurs becs crochus, leurs gorges cendrées, dans une immobilité hiératique. La brise, comme endormie, murmurait à peine dans le feuillage.

Sans lever le front, Andres regardait autour de lui à la dérobée, inquiet, déconcerté. Toutes ces choses, qui lui étaient familières et agréables, lui semblaient maintenant étranges, hostiles. Les arbres, le ruisseau, les oiseaux qu'il avait toujours vus *indifférents*, avaient une certaine expression sarcastique, et on aurait dit qu'ils parlaient.

— Ah! le voyageur! semblaient dire les saules remuant leur tête échevelée. Tu es déjà revenu? Si vite?

— Il est joli, le port? paraissait lui demander l'eau

sautant entre les pierres. Tu as rapporté beaucoup de choses?

Et les chardonnerets, qui traversaient le chemin d'un coup d'aile, n'éclataient-ils pas de rire sur sa tête?

— Ha, ha, ha!...

Tout à fait comme Lucinda, la morveuse.

« Quelle honte! Ils avaient raison de se moquer. Il n'était pas allé au port et assurément il n'irait plus. Il ne serait pas *un autre.* »

Les sanglots lui serraient la gorge, les larmes mouillaient ses mains.

« Ah! Pourquoi avait-il fui les enrôleurs comme un lâche? S'il ne devait pas aller au port, ne valait-il pas mieux aller à la guerre? On lui donnerait un bel habit bleu, un tambour en or. Et il marcherait en tête du bataillon, frappant son tambour avec ardeur. »

Un souvenir de sa première enfance illumina comme un éclair sa rêverie. C'était un dimanche d'été où il y avait fête chez les patrons. Beaucoup de messieurs étaient venus de la ville, et le capitaine avait amené les musiciens du régiment. Lui passait par hasard, avec sa mère, sur la route, quand tout à coup il avait vu dans le bois des Creusets tous ces riches en train de goûter sur l'herbe et, perchés sur les rochers, entre les arbres, les musiciens jouant avec un fracas inouï de grosse caisse et de cymbales. Et la vision subite de ces gens et de ces choses d'ailleurs : les richards en habit de fête, les musiciens aux costumes bariolés, les instruments miroitants, dans ce lieu champêtre qu'il connaissait si bien, lui avait fait une impression étrange, très vive, qui était restée dans son esprit comme un éblouissement.

« ... Le mieux, c'était d'aller à la guerre. Il connaîtrait les grandes villes, se battrait comme un homme, et qui sait s'il ne conquerrait pas quelque chose! Le Héros, qui avait une statue à la ville, avait bien conquis à la guerre sa grande renommée. Lui, il pourrait peut-être devenir

capitaine ou général. Et il reviendrait sur un cheval gris pommelé, la poitrine couverte de médailles. Comme il brillerait alors, quand il passerait dans ce sentier qui n'avait jamais *vu* une chose pareille! Oh, oui! Aller à la guerre, c'est ce qu'il avait de mieux à faire. »

Il s'arrêta sur un pied, faisant mine de rebrousser chemin.

Mais, sans s'en rendre compte, il avait franchi l'enclos de la métairie de son père, et il croisait le pré humide, tout bleuté de poleo en fleur. En face, un nouveau cordon de monts se dressait si haut qu'il paraissait trouer le ciel, et à la base un autre bois courait où dominaient de grands chênes. Entre deux collines, un monticule très escarpé s'avançait comme un cap sur lequel un rancho semblait se tenir en équilibre.

— Eduvigis! soupira le gamin, regardant avec des yeux languides vers la pauvre demeure.

Mais la hauteur de la colline ne lui permit d'apercevoir que l'auvent noirci du rancho. Il tourna vivement et prit le sentier du coteau où sa maison se trouvait. « Il irait s'engager un autre jour. »

A mesure qu'il montait, la croupe mettait dans le ciel des arcs successifs d'herbages secs et de chardons aux têtes violacées. Voici le champ de tabac du grand-père : quatre pieds aux feuilles molles, consumées par la chaleur. Voici la source qui donnait l'eau à la métairie : une petite mare noire à l'ombre de quelques boldos. Accroupie au bord, sa sœur fabriquait avec adresse une marmite de terre rouge. Et voici enfin la maison, derrière quelques pommiers rachitiques : un rancho sombre au toit effiloché et aux murs de branches à peine couvertes de boue. Des géraniums écarlates et des pois de senteur bleus qui fleurissaient dans la basse-cour, quelques poules entourées de poussins dorés qui picoraient dans le fumier et une troupe de gros canards vert changeant qui se saou-

laient dans la rigole, donnaient cependant à la pauvre ferme de l'animation et même un certain air riant.

Dans la petite galerie, aux piliers rustiques, la mère, sans corsage, agenouillée sur le sol, triait le blé pour la farine quotidienne. Près du mur, assis sur un moyeu, l'aïeul octogénaire, son poncho râpé plié sur ses épaules, taillait avec une serpe un morceau de peuplier. Gras, malodorant, la figure rose dans sa barbe épaisse comme sculptée en un bloc de sel, il respirait malgré son grand âge la santé et la bonne humeur.

Quoique Andres s'avançât doucement, un roquet laineux aux oreilles coupées surgit en courant de derrière la maison et vint se frotter contre lui, la queue battante, la langue dehors. Instinctivement, la mère leva sa figure brune.

— Andres! s'exclama-t-elle en voyant l'enfant. Qu'est-ce que ça veut dire?

Le grand-père leva ses petits yeux rougis de vieil ivrogne.

— Ha, ha! rit-il. Et nous qui le croyions loin!

Le gamin s'empressa de raconter ce qui était arrivé brièvement, précipitamment : « Eh bien! On était sur le point de partir; alors don Zuñiga avait aperçu les enrôleurs... » Mais, faisant attention à ne pas donner d'importance à l'événement : « Alors, le patron leur avait dit qu'il valait mieux se retirer, mais lui il était resté dans l'aire... » Et, montrant sa confiance dans le bon résultat de l'aventure : « Eh bien! On partirait demain. »

— Et Cayetano? lui demanda la femme, qui n'était pas satisfaite.

— Il est resté là-bas, avec le patron.

— Ave Maria Santissima! s'exclama la mère, levant en l'air ses bras nus.

Mais l'aïeul rit de nouveau :

— Ha, ha! Ne t'effraye pas, ma fille : l'homme est trop vieux déjà pour prendre un fusil.

— Et les choses que tu emportais? demanda la mère à l'enfant. Ton poncho, ta bourse de farine, ta corne?

Surpris, Andres ébaucha un geste autour de lui, il se palpa les côtés, chercha dans ses poches.

— Elles sont restées dans la charrette, tiens, répondit-il enfin, retrouvant son aplomb.

XIX

LE MENDIANT OPULENT

Sans cesser de racler son morceau de bois, l'aïeul souriait en allongeant ses lèvres humides.

— La révolution! murmura-t-il, regardant le gamin du coin de l'œil. J'ai pris part à l'autre, la grande, celle de 51. Quand j'appris la nouvelle, je courus m'engager. J'étais jeune alors et je n'avais peur de rien, même pas du diable. Ha, ha! Quel joli bataillon emmenait le général! Les officiers avec des épaulettes d'or, des sabres qui traînaient; les soldats, rien qu'en sandales, mais si courageux! Et les Indiens!... Le général en avait une troupe. Presque nus, le chamal autour des reins. Mais quels bons cavaliers ils étaient, et quelles lances ils portaient, les fils de pute! ha, ha!

La femme cria de la cuisine :

— Andres! Viens manger, petit!

Mais le gamin, qui s'était assis par terre, contre un pilier, ne bougea pas.

Souriant à ses souvenirs, le vieux poursuivait :

— Quelle marche, Seigneur de mon âme! On aurait dit que nous n'allions jamais arriver. Nous traversions des villes et des villes. Les richards se barricadaient. Mais les petites femmes nous recevaient, tout heureuses. Ha, ha!

La mère, qui s'était approchée sans bruit, déposa devant Andres une écuelle fumante.

— ... Je me souviens que dans une petite ville où nous

arrivâmes à l'angélus, il y avait un tenancier de marionnettes. Le soir, nous y allâmes tous. Alors le bonhomme eut l'idée de monter un pantin habillé comme les Indiens et qui parlait tout à fait comme eux. Nous éclations de rire. Mais des Indiens qui étaient venus commencèrent à grogner. Et tout à coup, Seigneur! ils firent un vacarme!... Ils levèrent les lances, déchirèrent le rideau, et le bonhomme, ils faillirent l'étriper, ha, ha!

Andres mangeait tête basse, mais sans perdre un mot.

— Et vous vous êtes battus? demanda-t-il.

— Je le crois bien, ha, ha! répondit l'aïeul rayonnant. A la fin, nous trouvâmes les gens du gouvernement et nous nous battîmes comme des taureaux. Quelle bataille, Seigneur de mon âme! Les balles sifflaient comme des perdrix, les hommes tombaient comme des mouches, mais personne ne flanchait, ha, ha! Vers le soir nous gagnions, quand tout à coup on sonne la retraite. Seigneur! Les soldats, furieux, cassaient leurs fusils contre les pierres. Le général s'était arrangé avec le gouvernement.

— Et le gouvernement gagna?

— Ha, ha! Il devait gagner. Le gouvernement gagne toujours!

Andres sauta sur ses pieds nus.

— Je vais m'engager! s'écria-t-il.

La mère, qui continuait de nettoyer son blé, le regarda, s'efforçant de sourire :

— Quelle pitié! A la guerre on ne veut pas de marmaille.

— Ça se peut! répliqua le gamin. Mais le patron m'a dit qu'on pouvait me prendre comme tambour.

— Ha, ha! rit le vieux. Tel père tel fils. J'étais tout petit, que je ne pouvais entendre parler de la guerre sans sentir une démangeaison...

La jeune fille, qui avait achevé sa tâche, s'approchait en essuyant ses mains rougies à son tablier d'indienne.

— Je vais m'engager! cria encore le fripon, faisant un bond si brusque et secouant son chapeau avec tant de force que les poules, effrayées, s'envolèrent en caquetant, et que les canards répondirent par un coin-coin d'épouvante.

— Ave Maria! gémit la pauvre mère, laissant tomber ses mains.

Mais la fille, que les poules avaient bousculée, intervint en colère :

— Tais-toi, Bouche-bée!

L'enfant se retourna nerveusement, il toisa sa sœur, cracha de biais, mais il n'osa pas répondre.

— Ha, ha! Voilà pourquoi j'aime vivre à la ville, gazouilla l'aïeul continuant son travail. Là-bas, je vois tous les dimanches le régiment des miliciens, musique en tête.

— Et à quoi ça vous avance-t-il? lui dit la gamine.

Le vieux s'agita avec un rire muet et, arrondissant comiquement ses yeux et sa bouche, il regarda Andres tout en désignant sa petite-fille avec des mouvements secoués de l'index dans sa main fermée.

— Ici, vous n'avez besoin de rien, continua la gamine sans désarmer; là-bas, vous viviez d'aumônes.

— Ha, ha! d'aumônes! répliqua le vieux rusé. Je vivais de mon travail! J'allais manger chez don José Manuel Herrera parce que la señora me priait : « Don Bravo, la cuisinière est avertie... » J'acceptais ce que les dames de la ville me donnaient parce qu'elles ne me laissaient pas tranquille : « Don Bravo... » Je rentrais boire un verre au magasin de la señora parce que don Jacinto m'appelait. Ha, ha! Je vivais de mon travail : des sabots que je faisais, du tabac que je cultivais. Et lorsque je recevais ma paye, alors...

— Vous étiez riche, interrompit l'enfant qui l'écoutait, étonné.

— Opulent, s'exclama le vieux, ouvrant sa bouche dans sa barbe de sel au point de montrer la langue.

La jeune fille écoutait sa mère qui lui racontait ce qu'Andres lui avait appris. Mais le grand-père, enhardi, continuait de se disculper :

— Ici, à la campagne, je vis aussi de mon travail : des sabots que je fais pour les paysans (il brandit le morceau de bois qu'il égratignait). Et quelle récolte de tabac j'aurai bientôt!... Les reales ne me manquent pas non plus pour me réchauffer les tripes, ha, ha!

Laissant sur le sol le bois et la serpe, il chercha sous son poncho, sortit une grosse vessie gonflée d'eau-de-vie, la déboucha avec précaution et approcha le goulot de sa bouche. Il but une gorgée et, faisant une grimace comique, il cacha de nouveau la gourde.

Andres se glissa vers l'enclos.

— Où vas-tu, petit? cria la mère inquiète.

— Je vais guetter les bœufs, répondit l'enfant sans se retourner. Je vais voir s'ils ont fait des dégâts dans les cultures.

— Ne sois pas long. Souviens-toi que les enrôleurs sont à l'hacienda.

Le gamin passa derrière le rancho, où un grand boldo dressait sa ramure blanchâtre. Il regarda le vieil arbre en frissonnant d'horreur. C'était là que le terrible père suspendait ses fils aînés pour les fouetter. Combien de fois Andres avait entendu de la maison les cris des pauvres garçons et le claquement sec des coups! Un soir, en revenant des champs, il avait vu l'aîné suspendu par les mains, le pantalon baissé, et son père, la barbe tremblante, le fouettant avec un lasso.

Andres secoua ses épaules comme pour se débarrasser de ses souvenirs importuns.

Après avoir marché un instant sur le sommet de la colline brûlée par le soleil, il descendit dans le vallon qui se terminait là, fermé par des monts escarpés, jaunâ-

tres de chaumes et verdis de temps en temps par les rejets des vieux arbres. C'était le coin le plus caché de l'immense vallée qui traversait le domaine, presque interrompue ou surélevée parfois, mais demeurant toujours la même plaine fertile et fraîche, arrosée par les cours d'eau, protégée par les hautes collines et par les forêts des pentes ou des gorges. Il y avait une culture de haricots et de maïs si vivace que les plans formaient des boules démesurées, les tiges se dressaient en jets monstrueux, et, plus loin, un champ de petits pois si touffu qu'il semblait un seul écheveau de frondaison azurée.

L'enfant parcourut du regard la clôture rustique de barres et, bien qu'il vît qu'elle était en parfait état, il alla guetter les bœufs dans un petit bois de canelos argentés, qui s'arrondissait au bout de la combe. Il les regarda un instant, comme voulant pénétrer leurs intentions, et, tranquillisé, il revint en arrière.

Le soleil était si bas que la vallée se voyait toute terne d'ombre. Seules les cimes des monts étaient encore dorées de clarté. L'enfant regarda vers la colline escarpée qui s'avançait là-bas, entre les pentes, et, apercevant le rancho de la cime, si ensoleillé qu'il semblait un palais d'or, il atteignit le sentier des collines. Il marchait sans se presser, cueillant au passage quelque feuille des hauts rejets. Et peu à peu le petit palais d'or se rapprochait de lui. Il traversa avec précaution une pièce de terrain criblée d'ivraie, et il arriva enfin au ravin couvert de grands arbres, au bord duquel ondulait la clôture de vieilles barres passées dans des piquets troués, limite de l'hacienda. Il respira avec satisfaction, il s'accouda aux barres rongées de lichen.

Près de lui et à sa même hauteur, le rancho de la colline se montrait dans sa triste réalité. Fragile, presque chancelant, avec ses murs dénivelés et son toit de paille noirci, il avait l'air d'une vieille cabane à l'abandon. La petite galerie était solitaire, et dans l'enclos on ne voyait

que le chien, gros, jaune, dormant sous un pommier tordu. Contre le mur d'un côté, qui se voyait de face, une jarre cassée, une charrette sans roues, d'autres vieilleries, s'entassaient. On n'apercevait pas de fumée, on n'entendait aucun bruit, pas même de piaulement d'oiseaux domestiques.

Néanmoins, Andres rayonnait. C'était là qu'il venait chaque soir sous prétexte de surveiller les bœufs, regarder, jouer de la flûte. Comme, à présent, la maison était solitaire, dans le ravin il n'y avait pas un tressaillement. Mais lorsqu'il se mettait à jouer, les arbres se peuplaient d'oiseaux, le chien levait la tête, Eduvigis apparaissait. Alors l'enfant sentait que son cœur se remplissait d'une clarté hallucinante. C'était une impression de chose merveilleuse vue à l'improviste, la même qui le saisissait quand il se souvenait d'avoir trouvé, dans le bois des Creusets, les musiciens de la ville jouant de leurs instruments d'or. Et, retourné, extasié, il traduisait son état d'âme avec les rares notes de sa flûte, en une mélodie languide, qui était un cri et une plainte dans la solitude. Et, qui l'aurait cru! les oiseaux, la fillette, le chien semblaient entendre ses pensées, répondre à sa plainte.

Il tira de sa poche l'instrument : un morceau de bambou troué au moyen d'un clou rougi. Il ébaucha une sorte de prélude doux, incertain : « Fu, fu, fu... » Aussitôt un vol d'oiseaux : chardonnerets, chincols, carpinteros, monta du ravin boisé et vint se poser sur les branches hautes. Le chien qui dormait leva le museau. Et voici que la galerie sembla s'éclairer. Pâle, menue, la petite Eduvigis montrait la splendeur de ses yeux d'azur, la blancheur de son tablier de neige. Ebloui, l'enfant se mit alors à jouer avec entrain, et l'impression qui l'émouvait, les idées qui le préoccupaient, l'angoisse qui l'étreignait, s'exhalèrent dans sa mélodie ingénue.

— Fu, fu, fu!
La guerre! La guerre est partout là-bas!

Fu, fu, fu!
Agite la ville, alarme les champs.

Entre une folle rumeur d'ailes, les oiseaux répondirent:

— Pit, pit, pit!
La guerre? La mort! La mort tu diras.

Scintillants, les yeux d'Eduvigis s'exclamèrent :

— Oh, oh, oh!
Qu'est cette chanson, mon petit voisin?

De mauvaise humeur, le chien répondit :

— Gou, gou, gou!
Laisse-nous la paix! Tais-toi, chenapan!

Et la mélodie :

— Fu, fu, fu!
Des chevaux se montrent. Ah, les beaux soldats!
Fu, fu, fu!
Leurs épées fulgurent. Allons les rejoindre!

Et le gazouillement des oiseaux :

— Pit, pit, pit!
Andres va-t-en guerre, ah, ah, ah, ah, ah!

Et le regard de la fillette :

— Oh, oh, oh!
Tu vas me laisser? Ne m'aimes-tu pas?

Et l'aboiement du chien :

— Gou, gou, gou!
Va-t'en aux enfers et reste là-bas!

Et la flûte :

— Fu, fu, fu!
Je serai tambour, qui à la guerre va,
Fu, fu, fu!
En jouant joyeux, rataplan, plan, plan!

Et le gazouillement :

— Pit, pit, pit!
Mieux joue le canon, ah, ah, ah, ah, ah!

Et le regard :

— Oh, oh, oh!
Mais qui de la flûte ici jouera?

Et l'aboiement :

— Gou, gou, gou!
Ferme ton museau, et va-t'en au diable!
— Fu, fu, fu!
En avant j'irai, comme un caporal,
Fu, fu, fu!
Gagnerai de l'or, aurai de la gloire.
— Pit, pit, pit!
Qu'a gagné l'aïeul? Ah, ah ah, ah, ah!
— Oh, oh, oh!
Tu as mon amour. Ne suffit-il pas?
— Gou, gou, gou!
Conquiers les enfers, tu seras bien là.
— Fu, fu, fu!
Sur un cheval gris, haut le yatagan,
Fu, fu, fu!
Je reviendrai fier, prince ou général.
— Pit, pit, pit!
Ou bien sous le sol, là-bas tu seras.
— Oh, oh, oh!
Moi je serai morte, ici, de chagrin.
— Gou, gou, gou!
Fiche-nous la paix! Ça nous est égal!
— Fu, fu, fu!
Que ferai-je donc? Resterai-je là,
Fu, fu, fu!
Pauvre petit sot, sans jamais t'avoir?
— Pit, pit, pit!
Il vaut mieux souffrir que mourir là-bas.
— Oh, oh, oh!
Je suis là quand même, et toi près de moi!
— Gou, gou, gou!
Va-t'en donc, peureux! Va-t'en donc, va-t'en!

XX

L'ESCARBOUCLE

Abattu, Andres garda sa flûte. Il y avait longtemps que le soleil s'était couché. Le ciel tout pâli montrait à peine, sur les monts couverts de chaumes, un fugitif tremblement rose et, sur les collines d'en face, une douce fumée

violette. Les champs, froids, semblaient plus solitaires, plus lointains. Les bois se bleutaient et, dans le calme incommensurable, on n'entendait qu'un vague coassement de grenouilles.

L'enfant regarda autour de lui, un peu inquiet. Les oiseaux avaient disparu, Eduvigis s'était évanouie, le chien dormait tranquillement. « Avait-il rêvé? » Il partit précipitamment. Comme s'il ne connaissait pas le terrain, il se heurtait aux buissons déjà assombris, il glissait sur l'herbe sèche des chaumes.

Il traversa le vallon embaumé par l'arome piquant du poleo et de la menthe, sans regarder les cultures et, moins encore, le petit bois de canelos, et il atteignit le coteau sur lequel était sa maison.

Une longueur accablante, mêlée de désespoir et de résignation, lui enlevait toute volonté, le rendait indifférent à tout. « Il n'irait pas au port. Il n'irait pas non plus s'engager. Il ne serait jamais *un autre*! »

Il passa sous le boldo des supplices sans même le voir, et il s'approcha de la cuisine dont la porte éblouissait. A l'intérieur, on parlait avec une étrange animation. Il entra, s'attendant à être réprimandé pour son retard, mais personne ne fit attention à lui. Devant le feu flambant, le vieux Cayetano, assis par terre, parlait d'une voix changée. Installé sur un madrier pour mieux reposer ses jambes goutteuses, l'aïeul écoutait, tendant sa barbe de sel que le feu poudrait de piment. La mère, accroupie auprès de la marmite, emplissait les écuelles de petits pois au maïs, tandis que la jeune fille, couchée contre le chien, demeurait immobile. L'enfant s'accommoda derrière le chien, dans un coin sombre.

— Il y avait un moment qu'on ne voyait plus l'éclat des yatagans, disait Cayetano. Don Pacifico se demandait si les brigands étaient déjà dans la maison, quand tout à coup nous les vîmes apparaître là même, sur la colline. Le patron continuait de parler avec nous comme

si de rien n'était. Mais le sergent Cortés se planta devant lui : « Bonjour. » « Bonjour. » « Et les travailleurs? » « Ils sont là. » Et le patron lui montra don Zuñiga, don Quijada, moi. « Les autres ont dû aller à la ville s'engager. » Le sergent, de mauvaise humeur, montra les dents: « Et ces charrettes? » « Elles appartiennent à un acheteur que don Juancho Gonzales, dit le Mouton, m'a amené. » Les soldats ne purent s'empêcher de sourire. Le patron éclata de rire. Il monta à cheval et les invita à venir à la maison boire un coup pour se rafraîchir un peu. Il leur servit une cruche du meilleur vin. Quand ils l'eurent vidée, ils remontèrent à cheval et, tout frais, ils prirent par la vallée.

— Où seront-ils allés? demanda la femme en servant le souper.

L'homme tira sa cuillère de sa poche sans répondre.

Mais le grand-père lança son petit rire sarcastique.

Ils se mirent tous à manger et, durant quelque temps, seuls le bruit des cuillères et le grognement du chien, qui réclamait sa part, égratignèrent le silence.

— Aujourd'hui, j'ai fini les marmites que doña Candida m'avait commandées, dit soudain la jeune fille, s'adressant au père. Elles sont réussies.

Le vieux la regarda d'un air presque tendre, mais il ne dit rien. Seulement, lorsqu'il se sentit réconforté, il parla de nouveau, renouant son récit :

— Don Pacifico jurait contre don Juancho Gonzalez. « Ce brigand de Mouton! disait-il, c'est lui qui leur a donné la nouvelle, et il est venu nous raconter son histoire d'achat de blé pour nous distraire. Ah! si le patron don José Manuel était vivant!... » Don Pacifico doit avoir raison. On dit que don Juancho a des rapports avec la police et qu'on le paye bien. Vieil avare! Pour quoi faire voudra-t-il tant d'argent?

— Ha, ha! rit le grand-père, il est un renard, Gonzalez! Je le connais depuis que j'étais tout enfant. Ha, ha!

alors, il était pauvre. Son père, don Jeïma, n'a pas pu faire fortune; il aime trop le vin.

— Quel avare que don Juancho! reprit Cayetano entre deux bouchées. Comme le patron lui conseillait d'aider son père, qui est malade, il jura qu'il n'avait pas les moyens, qu'il ne pouvait même pas se bâtir une maison. Il voudra qu'on l'enterre avec son argent. Il a tué sa pauvre femme à force de misère et de mauvais traitements. De même, il tuera sa fille : il la traite comme un chien galeux.

Andres, dans l'ombre, frissonna. Mais l'aïeul se mit à rire.

— Ha, ha! Pardonnez-nous, Seigneur, dites, compère, comme nous pardonnons à notre prochain...

Cayetano se retourna comme s'il avait reçu un soufflet.

— Je n'ai tué personne, murmura-t-il d'une voix rauque. Je châtiais mes fils parce qu'ils le méritaient, et les vauriens m'ont laissé.

Etouffant un soupir, la femme, qui rassemblait les restes du souper, s'agita, nerveuse. Mais l'astucieux vieillard, comme s'il n'avait rien entendu, sortit une bourse de tabac toute crasseuse et la tendit vers l'homme :

— Vous n'en voulez pas, compère? C'est du tabac que je cultive.

Instantanément, Cayetano se calma : ses yeux s'éteignirent, sa barbe cessa de trembler. Il resta un moment hésitant. Puis il allongea la main et prit la bourse.

— On dit que don Juancho est très riche, susurra alors la femme pour dissiper l'atmosphère de gêne. On raconte qu'il a des onzas d'or enterrés et qu'il prête de l'argent à gros intérêts.

— Un renard, Gonzalez, un renard! s'écria l'aïeul, se redressant. Tout jeune, il était déjà malin. Il passait sa vie à la ville, dans les foires, dans les courses. Alors il

commença à ramasser de l'argent, à ramasser de l'argent, à ramasser de l'argent...

Et, mimant l'expression, chaque fois qu'il la répétait, il serrait sa main nerveusement, comme s'il attrapait dans l'air quelque chose qu'il fourrait ensuite sous son aisselle, d'un geste convulsif qui le faisait tout trembler :

— A ramasser de l'argent.

L'enfant et la jeune fille s'esclaffaient. L'homme, qui fumait, satisfait, sourit.

— Don Quijada dit qu'il a une escarboucle, mâchonna-t-il.

— C'est ce qu'on disait autrefois, lança l'aïeul s'enhardissant. On racontait qu'une nuit, en revenant de la ville, il avait réussi à en attraper une et que c'était pour cela qu'il s'enrichissait. Ha, ha!

D'un coup, Andres surgit de l'ombre, et, tendant vers le vieillard sa figure camuse, contractée par l'anxiété :

— Une escarboucle? osa-t-il demander. Qu'est-ce que c'est que ça?

Le vieux arrondit ses paupières rouges, ses lèvres humides, et resta à le regarder, moitié amusé, moitié surpris.

— Une escarboucle? dit-il enfin. Ha, ha! On dit que c'est une petite bête qui jette de la lumière rouge, verte, bleue, comme une pierre précieuse. Elle vit dans les collines, mais tard dans la nuit elle descend vers les mares pour se rafraîchir. Ha, ha! Celui qui réussit à l'attraper devient riche, tout-puissant. Mais ce n'est pas facile de réussir. On dit qu'elle a deux coquilles et que, quand elle les ouvre, elle jette de la lumière. Mais quand elle entend quelqu'un, elle les ferme, et qui va la distinguer entre les cailloux et les mottes de terre!

— Et il y en aura par ici? demanda l'enfant anxieusement.

— Bien sûr. Il y en a sur toutes les collines.

La mère, qui donnait au chien sa ration, secoua la tête, faisant trembler ses tresses.

— Don Juancho n'a dû rien trouver, dit-elle. Pour cela, il faut être honnête, humble, bon chrétien. Don Juancho est avare, dur...

— Et méchant! s'exclama Cayetano, qui avait fini sa cigarette. Si don Zuñiga n'avait pas eu l'idée de regarder vers la route, quelle prise auraient faite les soldats!

Et, montrant Andres, qui regardait dans le vide, songeur :

— Pas même celui-ci n'aurait échappé. On dit qu'on enrôle aussi les gamins comme tambours.

— Ah, oui! s'écria la fille qui cousait en silence. C'est ce que racontait Andres, et il disait qu'il voulait s'engager.

L'homme leva ses fesses du sol, comme si une épine l'avait piqué, et il allongea son poing fermé vers l'enfant :

— Vaurien de Bouche-bée! cria-t-il. Maintenant, je vais te suspendre au boldo pour te fouetter!

Mais l'aïeul intervint, souriant :

— Laissez-le, compère. Tel père, tel fils. Quand j'étais enfant, je ne pensais qu'à aller à la guerre, et en 51, aussitôt que j'appris la nouvelle de la révolution, je courus m'engager.

S'équilibrant sur la pointe des pieds, l'homme se retourna vers le vieillard, furibond : « Comment, ce vieux mendiant qu'il hébergeait par pitié osait donner des exemples semblables au seul fils qu'il lui restait? »

Frémissante, la femme se dressa, les bras tendus. Mais l'aïeul, comme s'il ne se rendait compte de rien, appuya sa barbe contre sa poitrine et, mettant sa main sous son poncho, il sortit sa vessie d'eau-de-vie et la passa à l'énergumène :

— Vous n'en voulez pas, compère? C'est de celle que j'achète avec ce que je gagne.

Cayetano laissa retomber son derrière à terre, comme foudroyé. Il pencha la tête et resta irrésolu. Mais le vieux

rusé commençait à retirer sa main. Rapide, l'homme avança la sienne et attrapa la précieuse vessie.

Tranquillisé, Andres se glissa dehors; le chien sortit derrière lui. Les ténèbres effaçaient la campagne, voilaient l'horizon. Mais dans le ciel limpide les étoiles fourmillaient éclatantes. La rumeur du cours d'eau, qui le jour ne s'entendait pas, grondait dans la quiétude.

Ecarquillant ses yeux, l'enfant regardait le lointain obstinément. Mais de tous côtés son regard s'émoussait à l'ombre. Il leva le front et resta à contempler une grande étoile qui brillait au fond du ciel, avec des rayons changeants, rouges, verts, bleus.

— L'escarboucle, pensa-t-il, frissonnant intérieurement.

Il passa derrière la maison et avança lentement sur la colline. Mais par là on ne voyait rien non plus où accrocher le regard. Il revint chagriné, il s'approcha de la pente et regarda vers les monts couverts de chaume. Son cœur fit un bond fou.

Là-bas, loin sur les monts, des petites lumières brillaient, vertes-bleues. Retourné, il descendit en courant vers le vallon. Il croisa le bas-fond en quatre sauts, et il grimpa rapidement sur les collines. Au loin, sur le versant, les petites lumières continuaient de briller; parfois, elles s'éteignaient, mais aussitôt elles s'allumaient de nouveau.

Il courait lestement, sans trébucher, sans s'égarer. Cependant, tout à coup, il ralentit le pas : « Ne serait-ce pas des vers luisants? » Mais vite il réagit : « Oh! non! Qui avait vu des vers luisants si jolis, si grands! » Et il continua de courir. Il atteignit le ravin, limite de l'hacienda, un peu surpris d'être arrivé si vite. Mais les lumières brillaient de l'autre côté, sur la colline de don Juancho. Il savait qu'il y avait, dans le ravin, un passage facile. Mais il ne s'était jamais risqué à y passer. Main-

tenant il n'hésita pas. Se glissant entre les barres de la clôture, il descendit doucement et remonta avec précaution pour ne pas faire rouler les cailloux. Une fois à la cime, il n'aurait qu'à tendre la main... Mais voilà que les lumières fascinatrices étaient plus loin, dans l'enclos même du rancho.

Il regarda autour de lui, méfiant. La maison n'était qu'une ombre. Mais à l'intérieur on parlait bruyamment. « Le vieux, bien sûr, qui devait gronder la pauvre Eduvigis. » Rapetissé, la main tendue, il commença d'avancer pas à pas. « On pouvait l'entendre... » Ses oreilles bourdonnaient, son cœur semblait lui sauter dans la gorge. Les lumières ne fuyaient plus, elles s'approchaient. Quelques pas encore, et il attraperait une escarboucle. « Pourquoi pas? Il était humble, bon chrétien. Une escarboucle! La richesse, le bonheur! Il serait enfin un autre!... » Il avança la main résolument. Mais un bruit épouvantable, quelque chose comme le rugissement d'un puma, le fit reculer abasourdi. Le chien! C'était le terrible chien qui venait de derrière le rancho.

Instinctivement, l'enfant ramassa un caillou et le lança de toute sa force contre l'animal. Frappé en plein sur la tête, le chien fléchit, lançant un hurlement strident, mais aussitôt il se jeta contre le téméraire. Andres lui lança une autre pierre. Mais le chien, comme enragé, était déjà sur lui. Ils roulèrent tous deux à terre en un corps à corps inhumain, où l'animal attaquait à coups de dents et où l'enfant se défendait à coups de poings et de pieds. Le bruit de la lutte, les grognements du chien, les plaintes étouffées de l'enfant, faisaient un vacarme effrayant.

La porte du rancho s'ouvrit avec fracas et, dans le carré de clarté, des képis rouges s'agitèrent, des sabres brillèrent. Surpris, le chien lâcha prise, Andres se leva d'un bond.

— Qui vive! cria la voix bien connue du sergent.

Mais l'enfant, terrifié, se mit à courir de toute la force

qui lui restait. Le chien le suivit en hurlant. Aussitôt, un coup de feu se brisa dans les ténèbres, mais le fugitif s'enfonçait déjà dans le ravin. Il descendit en roulant, et, la bouche pleine de terre, il grimpa comme il put, repassa la clôture.

Se sentant enfin chez lui, et voyant qu'on ne le suivait pas, il s'arrêta haletant. Vacillant sur ses jambes, il regarda vers le rancho de ses yeux troublés par les larmes. Dans le fond de la nuit, la porte éclairée resplendissait comme une escarboucle colossale, enchâssée dans le fer bleu de l'ombre.

FRANCISCO CONTRERAS.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Correspondance générale de J.-J. Rousseau. Collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour (Publiée par Pierre-Paul Plan). Tome dix-huitième. 6 planches hors texte, Armand Colin. — Albert Lantoine : *Les Lettres philosophiques de Voltaire* (Collection : Les Grands Evénements littéraires), Edgar Malfère.

Lentement, volume après volume, enrichie d'une très curieuse iconographie (1), la publication de la **Correspondance générale de J.-J. Rousseau** s'achemine vers sa fin. Cette correspondance fut, comme on sait, colligée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour, érudit Genevois qui s'était entièrement voué à cette tâche et qui laissa, en disparaissant de ce monde, ses manuscrits en garde à ses héritiers. M. Pierre-Paul Plan se chargea d'en assurer l'impression. Ce parfait écrivain, doublé d'un artiste et d'un savant, a passé de longues années à en vérifier les textes, à accroître de ses propres trouvailles d'inédits les trouvailles, déjà abondantes, du chercheur défunt, à compléter enfin les notes de celui-ci de toutes sortes de précieux détails. Le monument épistolaire imprimé atteint, à l'heure présente, au XVIIIe tome qui vient de paraître.

Longtemps cette Correspondance côtoya les *Confessions*. Elle apportait alors, dans chacune de ses pages, des confirmations aux dires de Jean-Jacques et prouvait la bonne foi, trop souvent contestée, de ce dernier. Elle fournit dans la suite, et elle fournit encore, des renseignements circonstanciés sur les divers épisodes, éclatants ou obscurs, de la vie du philosophe, renseignements dont la sincérité ne peut

(1) Une planche de cette iconographie reproduit, d'après une estampe de Bouvier, le portrait du colonel « David » Pury, ami de Rousseau, prénommé « Daniel » Pury par erreur. On nous assure que M. Pierre-Paul Plan rectifiera, dans un tome suivant, ce lapsus calami dont il s'est aperçu après l'impression de la planche.

guère être mise en doute. Elle donne des précisions sur ses amitiés, ses relations, ses querelles, ses brouilles, ses démêlés, et sur les circonstances dans lesquelles furent écrites et publiées ses œuvres. Elle révèle merveilleusement les états successifs de son esprit et de son physique. Sans les témoignages spontanés qu'elle prodigue, on resterait bien en peine de dessiner, sous ses divers aspects, la psychologie de Rousseau, psychologie complexe où le moral réfléchit, plus que chez tout autre homme peut-être, les nuances des troubles morbides.

Ainsi cette correspondance est-elle indispensable à tous historiens ou biographes qui se veulent mêler de juger le grand Jean-Jacques. Par malheur, beaucoup des historiens et biographes qui l'ont jugé, souvent avec acrimonie, ne se sont point inquiétés d'interroger ces textes, car ils y eussent trouvé — et ils ne le souhaitaient point — des raisons d'excuser le pessimisme et les incartades d'un homme assujetti aux imperfections de sa nature.

N'oublions pas d'ajouter que la dite correspondance présente, en outre, un intérêt plus général, celui de nous éclairer sur maints salons et personnages du temps et de multiplier les détails de mœurs. Elle offre donc aux curieux du passé une source abondante d'informations où ils puiseront avec fruit. Nul, par exemple, ne saurait écrire une histoire de la librairie et de l'imprimerie au XVIIIe siècle sans emprunter à ce fonds.

Nous avons, à plusieurs reprises, indiqué le contenu des tomes antérieurs. Le dix-huitième volume englobe une période d'une année de la carrière de Rousseau (26 novembre 1767-7 novembre 1768), année de cette carrière à la vérité sans grand événement. Il réunit une quarantaine de lettres inédites et une quinzaine d'autres lettres partiellement inédites.

Rousseau habite encore Trye-en-Vexin, près Gisors, la demeure où le prince de Conty lui a donné asile. Il abandonnera, quelques mois ensuivants, cette bourgade, contraint, par des tracasseries de valets, à reprendre sa vie nomade. Il se réfugiera tout d'abord à Lyon, puis à Bourgoin où il fera quelque séjour. Sa situation morale, à cette époque, se pré-

sente à nous sous une physionomie assez fâcheuse. Malade, exaspéré par des déboires de tous genres, grossis par son imagination, le malheureux écrivain voit partout, autour de lui, des persécuteurs et des ennemis. Le moindre incident qui le vient contrarier, l'insignifiant incident, par exemple, du chamoiseur Thévenin, qui prétend lui avoir fait un prêt de 9 livres et lui réclame cet argent, met sa sensibilité à vif et prend, dans son esprit, les proportions d'un drame.

C'est au cours de cette période, à Bourgoin même, le 29 août 1768, en présence de M. de Champagneux et d'un officier d'artillerie, que Rousseau se décida brusquement à épouser Thérèse Le Vasseur. Deux lettres, l'une adressée à Mme de Lessert, l'autre à M. Laliaud, relatent le fait si gros de conséquences pour le philosophe. Celui-ci ne semble pas se rendre très exactement compte de l'énormité de la sottise qu'il commet d'un cœur attendri : « Voyant, dit-il de Thérèse Le Vasseur, qu'à tout prix elle voulait suivre ma destinée, j'ai fait en sorte qu'elle pût la suivre avec honneur. J'ai cru ne rien risquer de rendre indissoluble un attachement de vingt-cinq ans que l'estime mutuelle, sans laquelle il n'est point d'amitié durable, n'a fait qu'augmenter incessamment. La tendre et pure fraternité dans laquelle nous vivons depuis treize ans n'a point changé de nature par le nœud conjugal : elle est et sera jusqu'à la mort ma femme par la force de nos liens et ma sœur par la pureté. Cet honnête et saint engagement a été contracté dans toute la simplicité, mais aussi dans toute la vérité de la nature. »

Rousseau ajoute que les témoins de son mariage fondirent en larmes lorsque ce mariage fut consommé. Il voit dans ces larmes « la marque de la bonté de leurs cœurs ». Il reste permis de penser que ses compagnons avaient d'autres raisons qu'une raison d'émotion de manifester une telle sensibilité.

La correspondance contient, à la suite d'une lettre à Mme de Lessert (p. 95), un curieux document : *Sentiments du public sur mon compte dans les divers états qui le composent,* document d'ailleurs connu, mais qui reste très caractéristique de l'état moral de l'écrivain à cette époque. Rousseau y fait l'énumération des catégories de gens qui le

haïssent, le combattent et souhaitent sa disparition. Hors les rois et la noblesse, toutes les classes sociales lui semblent ameutées contre lui pour des raisons d'intérêt. Parmi les philosophes, il ne désigne nommément personne, mais il réserve un paragraphe spécial à Voltaire. La haine des deux hommes survit à travers le temps, les tribulations, les exils. Rousseau se montre cependant, dans l'expression de cette haine, plus modéré de ton que son adversaire.

Les philosophes du XVIII[e] siècle, qui participaient tous cependant à la tâche de reconstruire le monde sur de nouvelles bases et qui eussent dû s'entendre au lieu de se déchirer, donnèrent trop souvent au public le spectacle fâcheux de leurs discordes. Quelque admiration que l'on garde à Voltaire, on est bien obligé de concéder qu'il manquait parfois de sens moral et de loyauté. Une terrible vanité l'animait. Il ne pouvait souffrir que tel autre de ses confrères l'égalât en génie et conquît des lauriers qui lui semblaient dérobés à sa propre couronne. Le démon de la satire le possédait. Il n'hésitait pas à tuer une amitié d'un trait d'épigramme. Dans l'incessante bataille de plumes de son temps, il resta le plus souvent supérieur à ses adversaires, hors Fréron peut-être qu'il fit, en définitive, museler par les puissances. Rousseau, contraint par des scrupules, des hésitations, des arguments sentimentaux, lent et lourd, n'était pas de taille à terrasser cet elfe agile, fuyant, et qui frappait caché sous un masque.

Car Voltaire, pour esquiver trop vive ou trop immédiate riposte, usait du masque de l'anonymat ou des pseudonymes déroutants. Il avait sans doute été forcé par les circonstances d'adopter cette perfide méthode de combat qui, d'ailleurs, faisait partie des mœurs de la gent littéraire. Disons aussi qu'elle lui plaisait, comme convenant à son tempérament.

Ne le faisons pas, dans le détail de ses actes, plus courageux qu'il n'était, bien que, dans l'ensemble de ces actes, il ait témoigné d'une merveilleuse bravoure, payant sans regret de l'emprisonnement et de l'exil ses entreprises contre l'absolutisme et le fanatisme. Un excellent travail de M. Albert Lantoine, travail fondé sur de sérieux documents : **Les Lettres philosophiques de Voltaire,** paru dans la vivante collection « *Les Grands Evénements littéraires* », nous dévoile

de manière bien édifiante avec quelle cauteleuse prudence l'écrivain savait conduire vers le succès ses œuvres les plus dangereuses pour son repos et écarter de lui les responsabilités. Nul parti pris dans ce travail, exposé avec clarté et talent et où l'on sent, à travers le blâme, courir l'admiration.

Voltaire n'avait évidemment point conçu l'idée des *Lettres philosophiques* à l'instant où un ordre, en date du 2 mai 1726, du lieutenant de police Hérault invitait le gouverneur de la Bastille à le libérer de ses cellules et à le diriger vers l'Angleterre. L'écrivain jouissait déjà d'une grande célébrité de poète; il n'avait pas encore tâté de la philosophie.

S'étant pris de querelle avec le chevalier de Rohan-Chabot, il avait été gratifié d'une bastonnade par ce seigneur, lequel lui avait refusé lâchement une réparation par les armes et avait trouvé assez de crédit auprès des pouvoirs pour le faire embastiller. Voltaire sortait donc de prison humilié, plein de ressentiment contre un régime despotique, disposé aux vengeances de plume puisque les autres lui étaient interdites.

Il avait lui-même sollicité son exil en Angleterre. Depuis longtemps il souhaitait étudier la constitution de l'empire britannique et observer les mœurs d'un peuple qui passait pour le plus libéral du monde. Il comptait, d'autre part, sur ce séjour à l'étranger pour publier librement la *Henriade*, dont l'imprimatur lui avait été refusé en France.

Dès qu'il eut mis le pied sur le sol anglais, il pressentit qu'il y vivrait des jours pleins d'agrément. On lui réservait partout, en effet, accueil courtois, faveurs de tous genres. Nul policier ne courait derrière ses grègues. Les recommandations aidant, il pénétrait sans peine sous les toits aristocratiques, et le roi même daigna le recevoir avec aménité. A la taverne londonienne de l'Arc-en-Ciel, il rejoignait de temps à autre les Français qui s'étaient éloignés, pour des raisons impérieuses, de leur pays d'origine, Des Maiseaux, ancien confident de Saint-Evremont, et l'abbé Prévost, entre autres. Il lui semblait, en tout lieu où il se rendait, baigner dans une atmosphère plus légère. Il n'avait plus à dissimuler ses gestes et à craindre des suspicions.

M. Albert Lantoine trace, dans son petit livre alerte et

nourri de faits, un tableau très net de l'état moral et social de l'Angleterre à l'époque où Voltaire y aborda. Celui-ci, plongé brusquement dans un monde si différent de celui qu'il venait de quitter, passait de l'étonnement à l'enthousiasme et de l'enthousiasme à l'admiration. Tout dans la société nouvelle qu'il contemplait lui paraissait ordonné pour assurer aux citoyens l'indépendance d'esprit et la liberté d'action. L'aristocratie n'était point assise sur d'immuables privilèges et le peuple ne subissait pas la tyrannie des traitants et des fermiers. Les marchands jouissaient, dans la cité, d'un prestige inconnu ailleurs et les baronnets ne dérogeaient point en s'adonnant au négoce. La tolérance, en matière religieuse, et même le scepticisme régnaient partout, et les philosophes, Locke en particulier, faisaient de la première l'article principal de leur doctrine.

Initié à la pensée anglaise, renseigné, par des enquêtes successives, sur les bienfaits de la tolérance et de la liberté, Voltaire, sorti d'une patrie où un seigneur de médiocre intelligence avait pu, sans en pâtir, user du bâton contre lui, eut vite fait d'imaginer ces *Lettres philosophiques* qui exaltaient, aux dépens du régime oppressif de France, le régime libéral d'outre-Manche.

M. Albert Lantoine fournit sur leur contenu des détails circonstanciés qui ne peuvent entrer dans la présente chronique. Voltaire les publia tout d'abord à Londres, en 1733, sous le titre : *Lettres écrites sur les Anglais.* Il chercha d'autre part à les lancer en France avec l'autorisation de la censure. N'y ayant point réussi, il s'enquit d'un éditeur pratiquant les publications sous le manteau et le trouva à Rouen en la personne du sieur Jore, auquel il confia le soin de répandre son écrit incendiaire tout en exigeant de lui un certificat écrit constatant qu'il lui en défendait la publication. Procédé singulier destiné à lui éviter tout méchef de la police.

Que se passe-t-il à ce moment? Voltaire veut-il assurer à son œuvre une intense diffusion clandestine? A son dire, il donne à relier au libraire parisien François Josse un exemplaire en feuilles de son œuvre. Celui-ci s'empare du texte, l'imprime, le livre à la vente. Jore, de son côté, apprenant le lancement de cette contrefaçon, répand sur le marché

son édition toute prête. Le livre circule, fait l'éclat qu'en attendait son auteur. Le Parlement, le clergé, la noblesse s'agitent; la police intervient. Jore est mis sous les verrous. Le livre, condamné à être brûlé, est mis ès mains du bourreau (1).

L'affaire devient périlleuse. Voltaire a déjà gagné Cirey, désavouant sa prose et son éditeur; mais Jore, lui écrivant, de sa prison, une habile lettre, parvient à toucher son cœur racorni et à lui arracher l'aveu écrit de sa complicité. Le prudent fugitif a commis, sans s'en rendre compte, la pire des imprudences. Il est désormais à la merci de son adversaire. Celui-ci, à la vérité, n'usera pas de la pièce compromettante si Voltaire consent à payer par moitié l'impression des *Lettres philosophiques* et à partager, par moitié, le dommage subi par Jore, soit, au total, 11.700 livres 3 sols. Mais l'écrivain entend laisser à sa victime tous les frais, et s'il offre 100 pistoles, c'est, à la vérité, pour rentrer en possession de la lettre qui le condamne.

Seule, dès lors, la voie judiciaire reste ouverte. Jore s'y engage et les adversaires échangent des factums où ils se jettent à la face leurs respectives friponneries. Le public se divertit. Voltaire tente, mais en vain, d'imposer silence au prisonnier en le faisant jeter dans un cul de basse-fosse. Peu de temps après il est condamné à payer 500 livres d'aumônes, tandis que Jore, plus maltraité encore, est débouté des faits de sa plainte. Enfin l'affaire se termine par une transaction. Jore, excédé et ruiné, consent à abandonner sa cause et ses griefs, moyennant 300 livres de pension et 500 livres en échange de la lettre susdite. Ayant perdu sa maîtrise de libraire, il doit s'expatrier pour vivre et meurt dans le dénuement. Sa pension fut-elle régulièrement payée? M. Albert Lantoine ne le croit point.

Plus tard, Voltaire, que ses aventures avec les libraires, le plus souvent suscitées par sa propre duplicité, ont rendu peu pitoyable à leur sort, écrit, dans son *Testament politique* :

(1) M. Albert Lantoine précise qu'il ne fut point, en réalité, brûlé. Un sieur Saugrain, dit-il, substitua un autre volume aux *Lettres philosophiques*. Ce sieur Saugrain, que l'on n'a point identifié, ce semble, ne serait-il pas le libraire Claude Saugrain, dont l'officine était fort bien achalandée?

Si Jore, anciennement libraire à Rouen, n'est pas mort de misère ou autrement, je lui laisse une pension viagère de 500 livres hypothéquées spécialement sur les billets de banque qui me sont restés après le Système.

Le génie persécuté se défend comme il peut quand il possède bec et ongles. Voltaire, en son temps, n'avait pas le choix des moyens pour faire triompher la liberté de penser et d'écrire. M. Albert Lantoine soutient cette thèse à la fin de son livre et nous ne le blâmons nullement. Tout de même, dans l'affaire des *Lettres philosophiques*, et surtout dans la conclusion que lui donne le *Testament* précité, Voltaire ne témoigne pas d'une grande noblesse de sentiment.

Erratum. — Dans notre dernière chronique (p. 642 du *Mercure* du 15 mars, ligne 8), le mot « christianisme », substitué, à l'impression, au mot « classicisme », détruisait tout le sens de notre paragraphe. Nos lecteurs auront évidemment fait d'eux-mêmes la rectification utile.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Francis Eon : *Suite à Perséphone*, « Le Divan ». — Charle-Auvrey : *Humus*, « La Caravelle ». — Marie-Louise Boudat : *Eve*, « Le Divan ».

Discrétion exquise, fraîcheur sans recherche, sûreté d'un rythme tout spontané, élégant, plasticité simple, gracieuse, et musicalité subtile, ces qualités ne se heurtent dans le recueil que Francis Eon nomme **Suite à Perséphone**, ou ne butent contre aucun obstacle. Ce petit livret est aussi voisin d'une perfection nécessaire à ces sortes d'ouvrages qu'on le peut désirer. Ce n'est pas une révélation, sans doute, pour qui connaît les poèmes précédents du poète, mais dans aucun jusqu'à présent, dont je me souvienne, il n'avait élevé à un tel point de pureté et d'expression juste son art. Je sais gré à M. Eon de ne point tenter de donner le change. Je ne sais pas pourquoi le faiseur de figurines de Tanagra ne serait pas digne d'admiration et de louange; je ne suis pas le premier à estimer ce que l'on sait de la « miette de Cellini »,

> Sensible amie, aux voix secrètes de la source,
> Enfin j'ai reconnu le son de votre voix.

Sous les feux hésitants d'Andromède et de l'Ourse,
La nuit saisit le haut feuillage, et je vous vois.

. . . .

et de la même veine encore, sous une lumière émouvante :

C'est elle. Je la tiens. Elle sourit pensive.
Sachant tous mes détours elle me connaît mieux.
Il faut bien que j'entende, il faut bien que je suive
Son long appel où sonne un or mystérieux.

Moi seul ai bien compris ses mots insaisissables,
Et pour elle qui sait je cueillerai ce soir
Les petits chardons bleus qui vivent dans les sables,
Amis de ma tendresse et de mon désespoir.

Exactes proportions, mesure, ce goût raffiné de construire dans l'équilibre donne une valeur haute aux poèmes charmants et sensibles de Francis Eon.

Je m'avoue décontenancé par la lecture de **Humus**, le nouveau livre, le troisième, de Charle-Auvrey. *Cinglages* d'abord, se composant de *Tourbillons* (1930), de *Passerelles* (1931), qui formait un ensemble de diversité non sans équilibre et d'atmosphère hautement intellectuelle. Certes, pour tenter la première partie de *Périples*, celle-ci précisément, qui ramène l'auteur à la pensée, comme il dit, de l'*Humus*, le savoir varié, haut et sûr n'est pas moins indispensable : bien plus, l'érudit lettré s'adjoint un savant des choses de la terre, fort en physique. Le métricien, le prosodiste n'a point dérogé. Charle-Auvrey se sert avec aisance des rythmes tour à tour les plus simples et les plus complexes :

Quand nous reposerons sous toi, la terre,
Dans la boîte de bois,
Le mystère
Saisira-t-il ce fantôme aux abois,
Désormais solitaire?

Il y a dans ces poèmes un parti pris de désinvolture devant la pensée de la mort, l'affectation d'un ton de bonhomie et d'ironie qui surprend d'abord, désenchante et lasse. La plus grande partie du livre s'en teinte tristement. On ne sait plus si Charle-Auvrey parle, sent avec gravité, ou s'amuse à épouvanter le lecteur. Sans doute, Laforgue, ou

Corbière, ou encore, si l'on veut, Georges Fourest... Sans doute, mais une amertume désabusée ronge au dedans leur âme, et celle de Charle-Auvrey m'apparaît saine et seulement grimaçante de propos délibéré.

Le poète chante mieux, ou je perçois le timbre plus sincère de sa voix, lorsque, rejetant la parure pittoresque ou le clinquant, il s'interroge :

> ...Et vous, morts endormis dans vos verts cimetières,
> Cette nuit, viendrez-vous au-devant de nos cœurs?
> Nous avons moissonné pour vous toutes nos fleurs;
> Entre l'ombre et le jour, n'est-il plus de frontières?
>
> Errez-vous loin du sol qui vous avait repris,
> Libérés du linceul et du sépulcre vide?...

La présence d'un certain nombre de poèmes aussi fermes, aussi décisifs, rassure les lecteurs intéressés par les recueils précédents. Charle-Auvrey renoncera à sortir de son domaine, assez vaste et le plus beau, le domaine de la poésie simple, forte, sans emphase ni appel superflu, l'universelle poésie où s'en tiennent, s'en tiendront toujours, les poètes les plus grands, les plus généreux.

J'ai, je le reconnais, différé le moment où parler du poème qui obtint le prix Sully-Prudhomme en 1932, **Eve**, par Mme Marie-Louise Boudat. On m'en avait fait de tels éloges, on m'avait tant assuré que je trouverais en elle un nouveau Valéry! En fallait-il davantage pour éveiller de légitimes méfiances? Et un premier coup d'œil sur le début du livre n'était guère plus encourageant :

> Sous mes pas ont chanté les tiges des roseaux,
> Et me voici, flexible et courbe, au bord des eaux.
>
> Fontaine, nymphe éparse entre mes doigts, fontaine,
> A mon retour fervent serez-vous incertaine?...
>
> ....
>
> Eau fuyante, impalpable, eau sous les feuilles d'or,
> Malgré tes nénuphars je cherche mon trésor
> Le seul trésor lointain de ma grâce lointaine,
> L'Ondine disparue et qui fut moi, fontaine...
>
> ....
>
> Des serpents d'eau fuyaient entre mes orteils nus.
>
> ....

Tout m'était jouissance et tout contentement

Et je vous dis : « Adieu... Je vous confie, ô source,
Ma longue vision inverse en votre course. »

Je croyais, écartant les lys et les roseaux,
Capter mon doux visage endormi sur tes eaux
Et dans mes bras courbés me retenir moi-même...

Allons, me disais-je, il est vrai, *Fragments d'un Narcisse* n'ont pas été écrits en vain. Echo n'était pas loin, elle écoutait et elle répond. Elle fait plus que répondre, elle répète et reproduit. Quelques pages au delà, je songe à la *Jeune Parque* et à l'*Ebauche d'un Serpent*. La déception est crispante à mesure qu'on se rend compte que les poèmes ainsi construits ou reflétés sont, en soi, d'excellents poèmes, et, si l'on parvenait à oublier, on les admirerait dans leur beauté incontestable, emplis de substance, de force verbale, de pensée décisive et de sentiment personnel, — images sûres, rythme toujours soutenu... Comment parler d'un livre ainsi fait? Maladresse? A coup sûr, non. Mais qu'est-ce qui en demeure, sinon le souvenir lourd, cependant avec tant de maîtrise, d'un reflet? Une lecture qui persévère me délivrera-t-elle de la hantise? J'essaie. Je rencontre ce quatrain :

Mes baisers sont légers comme ceux des abeilles.
J'ignore quel fruit pèse au rameau défendu.
Je suis Eve pleurant ses défuntes merveilles
Et la sérénité du paradis perdu.

Je m'arrête. Je ne subis plus l'obsession dont les premiers poèmes m'ont troublé. Ces vers sont mieux, cependant, et non sans quelque gaucherie de détail. Mme Marie-Louise Boudat n'est point uniquement possédée par une juste quoique opprimante influence qui risque de l'annuler. Je lis avec plus d'allégresse, ma curiosité s'éveille. Une autre influence se marque, plus discrète, je ne dirai pas plus éphémère; Vigny marque par des ressemblances de forme et de pensée, mais moins longtemps, surtout moins continûment que Valéry.

C'est, en vérité, que Mme Boudat poursuit un dessein qui n'est futile ni vulgaire. Son thème s'affirme, se développe. Il s'agit d'*Eve*, oui! la mère du genre humain, la mère perpétuelle, l'amante aussi, la mère par qui se renouvelle la race.

Révélation soudain chez la frivole et innocente jeune fille, qui aimait sans savoir, qui se livrait à la vie, le jour de ses fiançailles, de son rôle éternel et sacré. De même, plus tard, à la veille de sentir en soi remuer l'enfant mêlé à sa chair... « Poème à la gloire de la Femme », proclame l'auteur. Elle a raison. Mais aussi, principalement, à la gloire de l'humain, à la gloire de l'essence divine des instincts, des sentiments, de l'amour, notre tâche terrestre :

Je sens croître à mes pieds de profondes racines
Qui, du désert franchi de ma stérilité,
Rejoignent aux tombeaux mes fières origines;
Flèché, je plonge au sein du temps illimité;
Mon vol de fils en fils descend le cours des âges,
Et, lourde ce matin d'un monde de visages,
J'entre par vous, Amour, dans mon éternité.

Et, des origines, du mystère de la naissance à celui de la mort, la pensée de Mme Boudat, parce qu'elle est poète, et que vit en son cerveau la lumière double de l'intelligence et de la pensée consciente, s'est magnifiquement élevée à la conception philosophique de la pérennité de tous en chacun, et de cette harmonie supérieure ou divine qui abolit la distinction des individus pour n'envisager plus que la race, ce qui la crée, la soutient, la développe, la renouvelle, la femme révélatrice et suscitatrice de l'universelle harmonie par sa dignité enfin comprise d'amante, d'épouse et de mère.

Mme Marie-Louise Boudat a conçu un poème audacieux et magnanime. Peut-être a-t-elle cédé à quelque crainte avant d'oser se débarrasser d'empreintes d'influence qu'ensuite, libérée et conquise à soi-même, elle a dédaigné de masquer ou de démentir. Mais ce poème *Eve* est l'œuvre forte, et dans son ensemble noblement établie et conduite, d'un large poète, et qui n'a nulle peur d'aborder le domaine des idées les plus hautes et les plus redoutables.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

François Mauriac : *Le mystère Frontenac,* Grasset. — Jean Cassou : *Souvenirs de la terre,* Editions R. A. Correa. — Jean Giraudoux : *La France sentimentale,* Grasset. — Jean Giono : *Jean le Bleu,* Grasset. — Maurice des Ombiaux : *Liège qui bout,* Editions Malfère. — Maurice Betz : *Le ressac,* Emile-Paul. — Henry Champly : *L'Homme qui mourra demain,* E. Fasquelle. — Mémento.

Résumer **Le mystère Frontenac**, autrement dit réduire à son expression la plus simple ce nouveau récit de M. François Mauriac, me paraît une entreprise assez vaine. L'action en est presque nulle, en effet, qui s'étire sur plusieurs années, et les péripéties sans lien apparent. Ce qui fait sa cohérence et son unité, c'est *l'esprit* qui l'anime ou *le sentiment* qui s'y diffuse. Veuve d'un riche marchand de bois merrain, Blanche vit avec ses cinq enfants, au milieu des pins, dans les Landes. La maison de commerce — en pleine prospérité — que Michel Frontenac a laissée en mourant, à Bordeaux, est gérée par un associé nommé Dussol, Xavier Frontenac, le frère du défunt, ne s'étant pas résolu à en prendre la direction. Pourquoi? Parce que, notaire à Angoulême, il entretient dans cette ville une maîtresse dont il a honte. Il est vrai qu'il a abandonné sa part à ses neveux, et qu'il va, chaque semaine, surveiller leurs biens. C'est égal; il s'en veut. Comme il le dit, sous l'influence du remords : « Celui qui n'a pas tout fait n'a rien fait. » Le brave homme a le culte de la famille — mieux : il est tout pénétré de la mystique familiale, et ne conçoit pas qu'un Frontenac puisse dévouer sa vie à autre chose qu'à la fortune des siens. Idéal bourgeois. Sans doute. Religieux aussi, cependant, et, à cet égard, inconscient chez Xavier, mais conscient chez Blanche que la piété soutient; car, ardente encore, cette femme, trop tôt privée d'amour, n'a pu, sans révolte, se sacrifier à ses enfants que grâce à sa foi. Ses enfants? Ils sont cinq, comme je l'ai dit : trois garçons et deux filles que le mariage dépersonnalisera en quelque sorte, et qui iront, ailleurs, former à leur tour des groupes aussi fortement particularisés, je pense, que celui des Frontenac. L'aîné des fils, Jean-Louis, renoncera à enseigner la philosophie, comme il l'eût souhaité, pour prendre la tête de la maison de commerce de Bordeaux. José, le cadet, qui aura fait des bêtises, sera

envoyé au Maroc et mourra à la guerre; le dernier, enfin, Yves — un poète — ira tenter sa chance à Paris. « Désagrégation, dispersion, anéantissement... d'une bonne famille de France », dit M. Mauriac. Oui; mais recréée par de nouvelles unités qui ne l'incarneront, à leur tour, que pour passer à d'autres le flambeau... C'est assez que Jean-Louis, après la preuve d'abnégation donnée par sa mère (un caractère admirable), ait renoncé à ses ambitions d'intellectuel. La famille peut souffrir la perte de José et s'offrir le luxe d'encourager les débuts littéraires du jeune Yves... Jean-Louis la continuera, du moins je l'espère, si mon vœu n'outrepasse point les intentions de M. Mauriac aux yeux de qui l'avenir de la famille apparaît sombre en ces temps anarchiques... Il faut avoir le courage de le déclarer : point de personnalités supérieures dont la famille n'ait aidé à la formation, dont elle n'ait fortifié la foi en elles-mêmes du fait de les contrarier, sinon de les combattre. De ses livres qui nous montrent la lutte de l'individu contre son milieu, M. Mauriac a dégagé, je crois, cette leçon. Il faut, à l'origine, une discipline à qui est destiné à agir, des contraintes initiales à qui aspire à la liberté. La famille affine l'individu et le fortifie. Elle le rend plus complexe. En deçà d'elle, c'est la barbarie; au delà, la dispersion. « Familles, je vous hais! » s'écriait M. André Gide. « Familles, *malgré tout,* sois à jamais bénie, remerciée et aimée », dit M. Mauriac qui a senti, plus justement, la nécessité de la règle — et d'un équilibre. Aussi bien, à quoi — bourgeois, à son entrée dans le monde, heureusement renté, et aujourd'hui délivré des liens familiaux — M. Gide aspire-t-il? Aux chaînes de la servitude sociale. Quelle plaisanterie! Mais que seront, que vaudront ces hommes qui, à l'heure de la mort, au lieu d'appeler : « Maman... », balbutieront : « L'Etat... L'Etat... » ? Je laisse à quelque nouveau Rabelais, doublé d'un Swift, de l'imaginer... Je suis convaincu, en attendant, que le bon sens commande de prendre, contre ses détracteurs, la défense de la famille, de cette institution émanée, dans sa forme chrétienne, de la religion « qui définit le mieux pour l'esprit et pour le cœur le rôle de l'homme dans l'univers... » et « lui assure le meilleur usage de son intelligence, le plus grand développement possible de son individu », comme l'a excel-

lemment dit M. Alfred Poizat dans le beau livre, si riche d'idées, si « suggestif », qu'il intitule *Le miracle juif*. Au total, la famille a plus protégé de faibles qu'elle n'a combattu de forts; et loin de trouver mauvais, j'admire qu'elle ait maintenu pendant des siècles des millions et des millions d'êtres dans la vertu commune. M. Mauriac se devait à lui-même de défendre la cause de la famille, après avoir peint une série de personnalités exceptionnelles, en révolte contre elle — et dans *Le nœud de vipères*, en particulier. « Malade, entouré d'affection et de tendresse », il avait craint, l'an dernier, de finir sur ce livre terrible, encore qu'illuminé par la grâce, à son dénouement. Et peut-être a-t-il mis un peu de hâte à écrire *Le mystère Frontenac* qui est, sans doute, tout plein de ses souvenirs d'enfance et de jeunesse. Non, je m'empresse de le dire, qu'aucune de ses admirables qualités soit absente de ce roman. C'est toujours le même feu, le même style elliptique et pourtant coloré; le même art sensuel, secoué de mystiques frémissements. (Que les pages sont belles, notamment, où M. Mauriac décrit l'éveil poétique du jeune Yves!) Mais le sujet qu'il a choisi de traiter était des plus vastes, et il me semble qu'il a eu tort de le réduire à l'essentiel. J'aurais voulu qu'il ne craignît pas de s'étendre sur les mérites de la formation familiale et sur les bienfaits des bonheurs médiocres qu'elle dispense... Une des folies de notre époque est de vouloir faire de l'exception la règle. La majorité des hommes se soucie bien de « vivre dangereusement », selon le mot de Nietzsche, et de se surpasser en s'exaltant! M. Mauriac nous le rappelle fort à propos, à divers endroits de son livre, en nous montrant avec un sourire ironique de quoi le contentement des braves gens est fait... Et voyez à quelle dérisoire aventure se réduit l'infraction à la loi du clan du bon oncle Xavier!

M. Jean Cassou aime les poètes, et, poète lui-même, il a le sens du merveilleux. Le rêve, voilà son domaine (il a même écrit un livre qui s'appelle *La clef des songes*), et son goût pour la littérature et l'art espagnols nous explique pourquoi on trouve toujours quelque chose d'ardent dans ses fantasmagories les plus allemandes d'inspiration — je veux dire les plus empreintes de ce romantisme qui succéda au *Sturm und Drang* et fut de caractère réceptif ou féminin,

comme l'a très justement marqué M. Edmond Jaloux dans sa préface aux contes de Louis Tieck (*La coupe d'or et autres contes*). **Souvenirs de la terre**, sa dernière œuvre, m'a fait penser à ce que pourrait être la composition d'un Greco qui se serait souvenu de Dante, mais qui aurait emprunté ses personnages à la Flandre... Un religieux et une religieuse, Claudius et Claudia, ont péché. Les voilà morts; dans l'Enfer. Enfer glacé au lieu d'être brûlant; vide, en apparence, quoique peuplé de spectres, et où ils se rappellent leurs amours coupables. Leur dialogue est déchirant; mais la révolte y gronde plus que n'y gémit le remords, ou que ne s'y lamente le repentir. Ils maudissent leur timidité de jadis, et ce n'est pas tant de s'être aimés que de ne pas s'être assez aimés qu'ils se plaignent. Que de joies perdues! Et comme ils furent rares, les misérables plaisirs qu'ils ont dérobés! Des inassouvis... C'est horrible, et M. Cassou a vraiment réussi à créer, autour de son couple maudit, une atmosphère d'épouvante et de désespoir. Mais, à travers un labyrinthe de réticences (ils ont même rencontré une oasis qui est comme une réduction du Paradis), ses amants écorchés, meurtris dans leur chair autant que dans leur âme, marchent vers la délivrance, à l'infini... Qu'est-ce à dire? Qu'il y a une philosophie dans le poème de M. Cassou. On la devine, car il s'en faut qu'elle soit précise. M. Cassou ne la suggère que par des allégories. Il fait allusion, plutôt, de cent manières, à « la vérité ». Il la sollicite. Le vieil univers, comme il dit, « se défait de ses enchantements ». L'esprit se débarrasse de ses illusions, ces fantômes. Qui sommes-nous? « Deux âmes, répond Claudia. Deux âmes immortelles. Mais si, par hasard, nous étions deux fous qui s'imaginent qu'ils sont deux âmes?... » Et Claudius de répondre : « Tu n'es qu'une femme. » Cela a de la grandeur.

Il est difficile de donner d'un roman de M. Jean Giraudoux une idée exacte, en en faisant le résumé. A plus forte raison d'un recueil de morceaux, tels que **La France sentimentale**, pour la plupart détachés d'ouvrages antérieurs. Mais ce n'est pas pour l'unité de ses sujets, ni pour leur force, il faut bien l'avouer, que l'on goûte les livres de cet écrivain charmant. M. Giraudoux n'est pas un créateur de symphonies, mais le plus vif et le plus ingénieux des modulateurs

ou des brodeurs de variations. Point de lien, ou seulement le plus fragile, entre l'aventure de Bellita (que M. Giraudoux nous avait « présentée » naguère) et celle du jeune Esthonien Touglas ou du peintre Remy Grand... Des tableaux brillants, éblouissants même, parfois; des rêveries irisées; des essais fantaisistes ou satiriques d'une inépuisable invention de détails, voilà ce que l'on trouve à toutes les pages de *La France sentimentale.* Faut-il adresser, une fois de plus, à l'auteur, le reproche de préciosité? Lui répéter aussi que, comme le paon, il exagère, et que l'on se fatigue, à la longue, de le voir prodiguer tant de joyaux? A quoi bon, puisqu'il ne changera plus.

Jules Renard *chassait* les images. M. Jean Giono les gaule comme des noix. C'est dire qu'il en récolte de véreuses. Cet artiste admirablement doué n'opère pas un choix, il est vrai, dans les richesses que sa sensibilité ou, plus exactement, sa sensualité lui fournit, et il a le tort de vouloir ébahir le bourgeois. **Jean le Bleu**, où il évoque une enfance rustique et qui n'est pas un récit, mais une suite de souvenirs, me semble le meilleur livre qu'il ait écrit. Jean « Le bleu » (on ne sait, au juste, pourquoi ce joli sobriquet), c'est lui, je pense, le fils d'un humble cordonnier de Manosque, et qui grandit dans la nature, en vrai primitif, tout à la joie de vivre, avec ingénuité. Une ingénuité qui frise le cynisme, car M. Giono est très conscient d'elle. Qu'il se soit comporté jusqu'à la veille de la guerre comme un petit sauvage, je ne veux pas en douter. Mais il le sait; et il prend plaisir à marquer combien cela le rend différent — je ne dirai pas du commun des hommes — mais de ses frères en littérature. Il fait parade d'anarchisme et piaffe gaillardement dans le purin. Quelle fraîcheur, en revanche, dans ses impressions! Ce rustre retrouve le monde. Il le décrit comme s'il le voyait pour la première fois. Enfin, il semble en humeur de simplifier sa manière et de débarrasser son style de la plupart des bizarréries qui le révélaient précieux, malgré son désir d'être épique (à la façon d'Homère, son modèle); et des pages comme celles où il parle d'une bague en feuille de salade qu'il a trouvée dans le bassin d'une fontaine, et où il décrit la moisson ont vraiment, déjà, une allure classique.

Ce que Michelet avait définitivement buriné dans son *Histoire de France* (plus particulièrement au tome VIII, du Moyen Age), la lutte de la démocratie wallonne contre les grands féodaux, M. Maurice des Ombiaux le reprend dans **Liége qui bout**, en tâchant d'y ajouter l'accent du cru, de la truculence et de la couleur. Pour M. des Ombiaux, Liége est ce qu'est pour le régionaliste sa province, c'est-à-dire le nombril du monde, le lieu des délices de la bouche et des floraisons de l'esprit. Il met à contribution, pour le prouver, les vieilles chroniques des révoltes de la ville contre ses évêques et ses suzerains, et il y entremêle des types populaires. C'est touchant, certes, comme tous les particularismes; mais cela sent un peu l'huile des travaux de cabinet sous la lampe, les flancs battus pour s'échauffer...

On retrouve dans **Le ressac**, qui fait suite au *Rossignol du Japon,* les personnages que M. Maurice Betz nous avait présentés dans ce livre : les frères Marcel et Jean Sagne, l'un aventureux et très pratique, l'autre mystique, destiné en temps normal à la vie régulière, mais que le désordre actuel force à se lancer dans les aventures affairistes. Une maladie de sa maîtresse incite Marcel à un examen de conscience... On devine qu'il entreprendra de se modifier; tandis que Jean puise dans le travail les éléments de sa purification. De jolies scènes, joliment filées, illustrent les destins parallèles des deux frères, qui sont bien de leur époque comme les personnages auxquels ils se trouvent mêlés : un Levantin suspect, un juif mystérieux, une Américaine de mœurs faciles... Attendons le troisième volume de « Jeunesse du siècle » pour savoir si nos héros se rejoindront.

L'histoire tragique d'une femme disputant son mari innocent aux bourreaux qui doivent l'exécuter, tel est **L'Homme qui mourra demain**, par M. Henry Champly. Cette femme et cet homme sont Polonais, mais c'est en Amérique du Sud qu'ils vivent leur drame, et M. Champly a choisi un cadre approprié à l'atrocité de celui-ci.

Mémento. — Une erreur de transcription m'a fait dire, dans ma chronique du 15 mars dernier (p. 651), *malgré qu'il soit,* pour *quoiqu'il soit* pauvre. Je ne rectifierais pas cette faute, aujourd'hui trop répandue, si je ne craignais d'aider encore à sa diffusion en la laissant passer.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Femme en Blanc, pièce en trois actes de M. Marcel Achard, au Théâtre Michel. — *La Francerie*, trois actes en 1914, de M. Paul Raynal, à la Comédie-Française.

Quand l'un des actes d'une comédie qui en compte plusieurs se passe vingt ans avant les autres — ce qui n'est pas sans exemple — il se place généralement au début de l'ouvrage dont il constitue le prologue. C'est ainsi que, dans le *Fils Naturel* de Dumas fils, le premier acte présente les événements qui préparent la naissance du personnage qui sera le héros des quatre actes suivants. La pièce est composée de deux pièces réunies, l'une en un acte, l'autre en quatre, ce qui est aussi contraire que possible à la bonne tradition.

Marcel Achard a changé tout cela dans cette **Femme en Blanc** qu'il vient de faire représenter. Il a placé son acte prologal (comme on eût dit au temps du symbolisme) non plus en tête, mais au beau milieu de sa comédie. Un jour viendra sans doute où quelque auteur commencera sa comédie par l'épilogue pour l'achever sur l'exposition. Cela ne manquera pas d'être charmant si c'est M. Achard qui le fait. Mais j'avouerai qu'il y a quelque chose de bien déconcertant dans le parti où il vient de se ranger. Deux comédies parallèles se déroulent dans son ouvrage, l'une qui est actuelle, l'autre qui est passée, mais qui lui sert de préface. Or, en présentant l'histoire d'autrefois au milieu de l'histoire d'aujourd'hui, il lui confère une si grande importance que c'est l'histoire d'aujourd'hui qui paraît secondaire et qui semble en quelque sorte l'épilogue un peu terne de l'autre.

L'histoire d'autrefois montre une insupportable femme mariée dans son occupation préférée, qui est de faire à son amant des scènes absurdes de jalousie. De même que, pour le tenir en haleine, elle sait à l'occasion feindre un évanouissement, elle se propose de feindre un empoisonnement, mais elle s'y prend mal et s'empoisonne tout de bon. Dieu ait son âme!

Vingt ans après. La fille de la morte est bonne à marier et l'ancien amant qui a quarante-cinq ans, fort séduisant comme de juste, se trouve amoureux d'elle. Le petit drame se déroule en deux temps : 1° la jeune fille apprend comme Œdipe ou comme Oreste les accidents fâcheux qui se produisirent du-

rant son enfance; 2° elle se résout comme Chimène à épouser l'homme qui a occasionné la mort, non de son père, mais de sa mère.

On reconnaît dans ce résumé l'un de ces très minces canevas qui suffisent à M. Achard pour échafauder un de ces brillants divertissements qui lui servent habituellement à nous charmer. Celui-ci cependant, et je serais tenté de le lui reprocher, tire quelques effets un peu aisés de la différence des mœurs, des manières et des usages, qui se voit entre les deux époques où il se déroule. Le comique qui se dégage de ce rapprochement a quelque chose d'extrêmement éphémère. Supposez un instant que l'ouvrage où on le met en œuvre passe à la postérité, tous les effets qui en découlent s'évanouiront. On les aperçoit tous pour le moment, parce que le plus grand nombre des spectateurs ont encore dans les yeux le souvenir des deux aspects de la vie qu'on leur présente, mais dès que l'ouvrage se sera revêtu lui-même de la patine du temps, ce rapport des modes et des usages cessera de surprendre et de divertir. Supposez que la pièce soit seulement vieille de cent ans, croyez-vous que qui que ce soit distinguera ce que les façons de 1810 pourraient avoir de risible par rapport à celles de 1832? Quelque érudit sera peut-être à même de les apercevoir, mais c'est précisément le seul qui n'ira pas au théâtre. A toute représentation d'une pièce jouée en costumes, nul ne prend garde à un écart de date de vingt ans entre deux costumes qui voisinent. Je me souviens d'avoir assisté à la Comédie-Française à une représentation du *Misanthrope*, où l'on voyait à la fois sur la scène les costumes de 1650 (environ) et ceux de 1690; nul n'y prenait garde. Contrairement à ce qui se passe dans la *Femme en Blanc*, c'était les costumes récents qui semblaient risibles par rapport aux plus anciens, et je me demande si dans un avenir inattendu les modes de 1932 ne seront pas jugées plus comiques que celles de 1910.

Si nul n'est choqué par le rapprochement de deux costumes que cinquante ans séparent, dans une pièce vieille de trois cents ans, que ne supportera-t-on pas lorsqu'il s'agira de représenter l'antiquité?

C'est des erreurs de siècles qui se découvriront dans l'accoutrement des personnages qui s'agitent dans le même drame. Mais il n'importe. On ne va pas au théâtre pour y

prendre des leçons d'archéologie, et ce que je serai tenté de reprocher à la mise en scène de *la Femme en Blanc*, c'est qu'on ait insisté avec quelque lourdeur sur son caractère archéologique.

Notons d'ailleurs que les comédiens ont leur part de responsabilité dans cette insistance, ce qui est assez étrange, car ils se mettent là en contradiction avec certains de leurs principes essentiels. En effet, ce à quoi ils tendent généralement lorsqu'ils portent des costumes inactuels — quels qu'ils soient — c'est à le porter avec naturel et sans en paraître gênés. Mme Dussane, dont on sait l'autorité en ces matières, a dit un jour avec beaucoup de raison qu'avoir du style c'est pouvoir indifféremment, et avec la même aisance, porter le péplum ou les paniers, la crinoline, la tournure ou le vertugadin. Or, que font les comédiennes qui s'amusent à ranimer les modes d'il y a vingt ans, que ce soit Mme Bovy quand elle joue *la Navette* ou Mme Morlay dans la pièce qui nous occupe? Elles soulignent, avec finesse assurément, mais dans un incontestable esprit de caricature ce qui, dans cette mode si récente, est devenu risible parce qu'il était extrêmement particulier. Au lieu de fondre cela dans le style ample qui leur est habituel, elles le détaillent comme elles feraient pour un couplet à sous-entendus. Que de trémoussements de hanches! Que de mains à la taille, de petits doigts à la bouche! Quelle occasion, jamais perdue, d'enfoncer les épingles à chapeaux, ou de retrousser la jupe! Tout ce qu'elles se souviennent d'avoir jadis vu faire par leurs mères, et qu'elles ont imité elles-mêmes gentiment, lorsqu'elles avaient quinze ans, au temps de leurs premières jupes longues, elles le refont avec exactitude. Mais au cours de cet exercice, si elles se montrent parfaites imitatrices, elles cessent d'être de grandes interprètes, car tout cela ne va pas sans mesquinerie. Je regrette d'être obligé de le dire, et je déplore, quand pour la première fois j'ai l'occasion à cette place de m'occuper de Gaby Morlay, d'avoir à adresser autre chose que des témoignages d'admiration à cette extraordinaire comédienne. Elle sait bien cependant elle-même qu'évoquer Réjane ou Brandès, ce n'est pas une question de corset ou de postiche, ni de s'asseoir ou de manier l'ombrelle. Avec ce qui servait à ces inoubliables actrices à bouleverser l'âme des spectateurs on ne parvient qu'à faire sourire, et cela

va si loin que lorsque l'on veut revenir à un art plus sérieux on ne le peut plus. Quand, par exemple, vers la fin de l'acte rétrospectif de *la Femme en Blanc*, Mme Gaby Morlay rentre en scène, pâlie par le soupçon et peut-être déjà prête pour la tentative de suicide, il ne lui est pas possible de ramener le public à l'émotion qu'elle voudrait lui communiquer : il continue à sourire de sa toilette 1910.

Le public d'ailleurs est extrêmement content d'avoir tant souri. Le divertissement un peu gros qu'on lui offre lui semble extrêmement fin. Il se sait gré d'apercevoir enfin le ridicule de ce qui le fascinait dans sa jeunesse et, chose bien étrange, il se sent incroyablement jeune en mesurant combien sa jeunesse a vieilli. En outre, l'art de M. Marcel Achard est toujours le plus charmant du monde. Peut-être le vit-on parfois s'engager plus délibérément dans une poésie à la fois plus riante et plus rêveuse. Jamais il n'eut plus de grâce ni plus d'esprit. Il a voulu s'adapter pour le conquérir à un nouveau public, et il a parfaitement réussi dans l'une et l'autre entreprise.

§

C'est assez d'avoir vu **la Francerie.** Ce serait trop d'en rendre compte.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Marguerite Combes, *Le rêve et la personnalité.* Boivin, 1932. — André Breton, *Les vases communicants.* Cahiers libres, 1932.

Fille et petite-fille de grands naturalistes, Mme **M. Combes** a étudié, en elle-même et chez autrui, le rêve avec la même objectivité qu'elle avait apportée déjà dans l'examen de la psychologie des fourmis. Cette objectivité n'enlève rien d'ailleurs, bien au contraire, à son sens très aigu de l'introspection. De là un livre original et nuancé, sur un sujet obscur entre tous, accaparé de nos jours par l'œuvre prestigieuse de Freud.

Les faits très bien vus abondent en cet ouvrage. Voici d'abord le problème inexpliqué: cette trouble mixture de la pensée et de l'imagerie qui forme la trame du rêve. La persistance insoupçonnée d'images latentes est attestée (rêve de

l'Arabe invisible) : ici l'on saisit le « matériau » presque à l'état brut. Dans d'autres cas le fonctionnement formel de l'intellect apparaît presque à nu : tel un rêve dans lequel se manifeste un raisonnement sans jugement (37). Mais surtout l'esprit montre au cours du sommeil plus ou moins conscient, comme l'ont remarqué depuis la haute antiquité les psychologues de l'Inde, des stratifications inégalement profondes. Il arrive aussi à Mme Combes de retrouver une notion familière à ces psychologues, celle de *samskâra* ou de *vâsanâ:* l'idée de traces permanentes que l'Occident se méprend à considérer comme images stables, mais que les Hindous, comme l'auteur, envisagent à la façon de modalités d'un dynamisme (261).

S'il est permis de simplifier le résultat qu'indique comme plausible l'étude si heureusement menée, nous dirons que Mme Combes rapproche plus qu'on ne le fait d'ordinaire le rêve de la veille, car elle reconnaît dans celui-là comme dans celle-ci différentes sortes d'ordre, mais toujours de l'ordre, quoique cet ordre soit moins évident qu'aux débuts et à la fin du rêve. Toute la psychologie de Séailles allait en ce sens, et un passage de H. Delacroix (28) pouvait suggérer ce thème. Mme Combes a bien mérité aussi de la psychologie, en esquissant une critique de la *Traumdeutung.* A ses yeux, l'interprétation de Freud vaut surtout pour lui-même; elle est trop finaliste; elle exagère le rôle des mots; elle ne scrute les rêves qu'au point de vue des pscyhoses. « Freud a vu que le rêve peut avoir une signification, qu'il a d'étonnantes complaisances, et qu'il réalise souvent un désir. Mais, pour lui, le rêve ne saurait jamais signifier autre chose que la réalisation d'un désir, et, lorsqu'on lui soumet des rêves qui manifestement représentent tout l'opposé, il y répond, ou bien en traduisant une crainte par un désir (le désir que cela ne soit pas), ce qui est trop évidemment une réponse purement verbale, car en ce cas le rêve ne présente plus l'*accomplissement* d'un désir; ou bien par l'hypothèse d'un désir de châtiment et de punition » (258). Ces objections vont fort au delà des critiques, d'ordinaire peu pertinentes, qu'a suscitées le fameux ouvrage.

Nous n'envisagerons guère, ici, *les Vases communicants* que

comme coopération à l'étude du rêve, point de départ et thème foncier d'un livre qui s'épanouit en philosophie générale. **André Breton,** enfin! se dégage du puéril désir d' « épater le bourgeois » — naïveté certaine de ceux qui fuient le naïf — et consent à traiter, en homme qui les prend au sérieux, c'est-à-dire en homme, les grands problèmes humains: l'amour, l'action. Du coup, il écrit un livre original, souvent puissant; les paradoxes qui en font le sel sont ceux mêmes de la réalité, non plus seulement ceux d'une « surréalité » prétendue, sur laquelle régnaient des doctrinaires pourtant très réels, donc très pontifes: Feuerbach, Marx et Lénine. André Breton garde ici le culte de ses maîtres, mais les utilise à fonder une « perennis philosophia », dont on peut se demander si elle n'est pas très « capitaliste », fût-ce en tant que « matérialiste ».

Sur l'esprit comme capacité d'apercevoir des relations, la page 129 est forte et décisive. Les relations les plus profondes sont, aux yeux du classicisme logique, contradictoires: le vrai doit donc se hausser jusqu'à surmonter la contradiction. Nous le savons depuis Hegel, depuis Héraclite et Platon. Mais on scinde cependant l'action et le rêve, comme si la première ne faisait pas une part aussi grande que le second à l'antagonisme contradictoire. L'auteur se rencontre avec Mme Combes pour affirmer une parenté certaine entre nos états de veille et de sommeil. Lui aussi, par cette voie, dépasse, tout en les utilisant, les thèmes ou postulats freudiens. Le contenu du rêve, c'est le contenu de la conscience éveillée, non pas tant que du merveilleux, comme croient les religions, ou du compensatoire inavoué, comme supposent les psychanalystes. Le rôle du rêve est d'éliminer ce qui, de notre passé, demeure le moins assimilable; il délivre ainsi et permet la progression en avant, dans l'action (56). Par la « condensation », par le « raccourci » dans lequel il formule nos problèmes, il nous enseigne, si nous savons l'interpréter, à n'être plus déçus par une fausse notion de l'espace et du temps.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Série d'exposés sur la relativité, publiée sous la direction de Paul Langevin (I. Cinématique de la relativité, par Edmond Bauer; II. L'inertie de l'énergie, par Francis Perrin; III. Applications à la mécanique ondulatoire, par Louis de Broglie; IV. Vérifications expérimentales, par Georges Darmois; V. La théorie unitaire du champ, par Elie Cartan; VI. Conclusion générale, par Paul Langevin), numéros 40-45 des « Actualités scientifiques et industrielles », Hermann. — Paul Couderc : *Discussion sur l'évolution de l'Univers*, Gauthier-Villars. — Mémento.

A diverses reprises (1), nous avons signalé la remarquable collection « Actualités scientifiques et industrielles » qui, sous forme de courtes brochures rédigées par des savants qualifiés, s'appliquent à suivre les progrès de la pensée humaine dans les domaines les plus divers.

Les six fascicules, dont il est question dans cette chronique, ont pour but de familiariser le lecteur non spécialisé avec certains aspects récents de la théorie de la relativité. Nous avons eu maintes fois (2) l'occasion de parler de l'ensemble des conceptions dont Einstein fut le génial initiateur; et si nous n'y revenons pas plus souvent, ce n'est pas parce qu'elles « sont passées de mode » (comme certains esprits superficiels se le sont figuré), mais bien plutôt parce qu'elles sont définitivement incorporées à la science et qu'elles imprègnent tous les exposés généraux de la physique.

En particulier, la théorie des quanta, sous sa forme classique, fit, avec Arnold Sommerfeld, un grand usage des résultats relativistes, et la mécanique ondulatoire, qui lui a succédé, n'aurait pu naître (avec Louis de Broglie et Erwin Schrœdinger), si ses fondateurs n'avaient pas été rompus aux modes de raisonnement de la relativité restreinte.

Une suite de brochures, comme cette **Série d'exposés sur la relativité**, ne peut guère se résumer. Après la relativité restreinte et après la relativité générale, il restait une troisième étape à franchir : dès 1918, tout de suite après qu'Ein-

(1) *Mercure de France*, 15 octobre 1930 (pp. 447-448); 15 juin 1932 (pp. 679-680) et 15 décembre 1932 (pp. 619-622).

(2) *Ibid*, 15 mars 1924 (pp. 756-761); 15 juin 1926 (pp. 686-689); 15 juillet 1928 (pp. 393-394); 15 novembre 1928 (pp. 179-181); 15 novembre 1929 (pp. 182-184); 15 février 1930 (pp. 162-164).

(3) *Ibid.*, 15 juillet 1926 (pp. 424-425); 15 juin 1930 (p. 682); 15 avril 1931 (pp. 434-436); 15 décembre 1931 (pp. 628-632); 15 août 1932 (p. 159); 15 septembre 1932 (pp. 673-674).

stein eut montré que la gravitation n'était qu'une propriété de l'espace et non (comme le croyait Newton) une qualité ajoutée à la matière, le mathématicien Hermann Weyl chercha à « loger » l'électromagnétisme, lui aussi, dans l'espace; mais ses efforts n'aboutirent pas à une conclusion décisive. Le projet a été repris par Einstein et par Mayer (depuis 1929) et a été développé sous le nom de *théorie du champ unitaire*; cette théorie nouvelle s'inspire des travaux géométriques du savant italien T. Levi-Civita, et la *torsion* de l'espace y joue un rôle de premier plan. On en trouvera l'essentiel dans la brochure V de la série (rédigée par Elie Cartan, professeur à la Sorbonne).

Le lecteur quelque peu profane en mathématiques trouvera profit et plaisir à lire la brochure VI, rédigée par Paul Langevin, qui renferme d'admirables pages de philosophie scientifique; nous en reproduirons les dernières lignes :

> La relativité n'est qu'un des aspects de l'effort nécessaire de la pensée aux faits, effort commencé depuis que la vie est apparue dans le monde... Le travail scientifique procède comme tout travail humain, il ne peut être poursuivi qu'en gardant le contact avec toutes les ressources de la collectivité humaine. Il en résulte que nous ne devons pas laisser limiter à un petit nombre de cerveaux le résultat de nos efforts. Ce que la plupart des hommes connaissent aujourd'hui était, il y a cinquante ans, l'apanage d'un petit nombre d'esprits, et cette progression se poursuivra sans cesse...

§

La relativité générale avait enseigné que l'Univers est à la fois fini et illimité. Einstein, puis l'astronome hollandais W. de Sitter, et enfin Minkowski, proposèrent des théories sur la structure de l'Univers, mais, pour l'un comme pour l'autre de ces savants, l'Univers restait *statique*. En se fondant notamment sur la « fuite » des nébuleuses spirales — fuite d'autant plus précipitée que la nébuleuse est plus lointaine — on s'aperçut qu'un Univers statique ne peut être stable, et, de 1925 à 1927, G. Lemaître (de Louvain) suggéra une théorie dont on ne comprit l'intérêt qu'en 1930, et qui est connue aujourd'hui sous le nom d'*expansion de l'Univers* : l'Univers grossit à chaque instant, comme un ballon

de caoutchouc que l'on gonfle, et son rayon aura doublé d'ici quelques milliards d'années (4).

C'est là une des questions qui furent discutées à Londres (en septembre 1931), au Meeting du Centenaire de l'Association britannique pour l'avancement des sciences. Les plus grands savants s'y étaient donné rendez-vous : W. de Sitter, Arthur Eddington, James Jeans, G. Lemaître, R.-A. Millikan, E.-A. Milne. Les rapports ont été traduits par notre compatriote Paul Couderc, dont nous avons analysé ici même les excellents ouvrages : *L'architecture de l'Univers* (5) et *Dans le champ solaire* (6).

Cette traduction vient de paraître (février 1933) sous le titre **Discussion sur l'évolution de l'Univers**, avec un avant-propos du plus puissant intérêt. Couderc y note « la franchise souvent agressive avec laquelle ces savants mettent en relief leurs désaccords au lieu de les voiler ». Il regrette aussi que cette joute oratoire ait suscité, de la part des intellectuels anglais, des commentaires extra-scientifiques, et même anti-scientifiques. En particulier,

> le débat n'était pas destiné à favoriser les spiritualistes, qui n'ont point renoncé à une interprétation mentale de la matière, au détriment des matérialistes, qui persistent à rechercher une interprétation physique de la pensée (p. X).

Cette confusion des genres, que nous dénoncions dans notre précédente chronique (7) comme un fait d'ailleurs tout à fait exceptionnel en France, est une déformation à peu près constante des esprits, de l'autre côté de la Manche : la Bible et les Evangiles jouent un tel rôle dans l'existence quotidienne de nos voisins que bien peu d'entre eux ne sont pas torturés par l'obsession de pourchasser des justifications, finalement insoutenables.

MÉMENTO. — Je me serais dispensé de revenir sur les récriminations de Pierre Rousseau (8), s'il n'avait cru bon de persévérer —

(4) Le savant américain R. C. Tolman pense même (1933) que cette expansion n'aura qu'un temps, qu'elle sera suivie d'une contraction, et ainsi de suite.
(5) *Ibid.*, 15 août 1930 (pp. 148-150).
(6) *Ibid.*, 15 février 1933 (pp. 152-154).
(7) *Ibid.*, 15 mars 1933 (pp. 662-667).
(8) *Ibid.*, 15 janvier 1933 (pp. 510-512).

inconsciemment — dans l'erreur. Voici, en effet, ce qu'il écrit dans *l'Œuvre* du 1er mars :

« Si nous représentions la Terre par une bille d'un centimètre de diamètre, le Soleil serait une énorme boule de plus d'un mètre »; et, quelques lignes plus loin :

« Jupiter est un immense globe 1.300 fois plus gros que le nôtre », d'où l'on déduit — lorsqu'on sait ce que parler veut dire — que la planète Jupiter est treize fois plus grosse que le Soleil!!!! Tel est le danger des articles bâclés par des publicistes incompétents...

On se souvient peut-être que, dans sa réponse, Pierre Rousseau avait jugé utile « d'épater les populations » en écrivant l'équation qui décrit la trajectoire d'un *point* dans le champ gravifique d'un autre *point* — tout cela, il ne nous le dit pas, — et il s'imagine qu'un tel cas schématique peut s'appliquer sans modification quand on lance un projectile à la surface *de la Terre.* J'essayais jadis (9) de brosser le portrait du bon vulgarisateur : « il doit *savoir se taire,* jeter du lest, délaisser le contenu intégral des notions qu'il répand; et, pour *pouvoir* se taire, il doit *savoir* beaucoup, il doit dominer de très haut les sujets qu'il aborde... » Mais je ne lui conseillerai jamais de recopier une page d'une leçon qu'il a suivie; il ne me viendrait jamais à l'idée de reproduire dans le *Mercure* un passage d'un des cours que je professe...

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Anonyme : *La situation des Réseaux et les mesures qu'elle comporte : le plan des Compagnies,* novembre 1932, sans nom d'éditeur. — Mémento.

La question des chemins de fer est pour nous, Français, une des plus importantes qui soient à tous les points de vue. On lira donc avec profit l'anonyme brochure, malheureusement difficile à avoir parce que sans nom d'éditeur (les imprimeurs sont Maulde et Renou, 144, rue de Rivoli), intitulée **La Situation des Réseaux et les mesures qu'elles comportent : le plan des Compagnies.**

Cette question des chemins de fer a toujours été faussée, comme presque toutes choses de notre temps, par la politique; c'est la préoccupation politicienne seule qui préside à tous les projets en cours de rachat, d'unification, de nationalisation, etc. Au début, quand l'Etat, sous la présidence de

(9) *Nouvelles littéraires,* page scientifique du 26 octobre 1929.

Grévy, a racheté le petit réseau des Charentes, il voulait simplement augmenter son emprise sur ces départements qui s'obstinaient à nommer des députés et sénateurs bonapartistes, et, en effet, la mainmise sur quelques milliers de cheminots électeurs permit de déplacer la majorité et de faire disparaître les élus mal pensants. De même, le rachat de l'Ouest a été fait dans le même dessein : supprimer ou diminuer le nombre des élus également mal pensants des pays bretons, normands, angevins et poitevins; l'intérêt du public véhiculé et payant a toujours passé au second plan.

En ce moment, toutes les manœuvres de l'Etat politicien pour paralyser les Compagnies et accroître leur déficit ont pour but de préparer l'étatisation de tous les réseaux; c'est le renouvellement de la tactique dont on s'est servi autrefois contre l'Ouest. Voici, ceci dit, comment la situation se présente.

La loi du 29 octobre 1921 a établi le fonds commun de tous les réseaux et prescrit pour l'avenir leur équilibre. Cependant, dès 1926, il y avait un déficit d'environ 4 milliards et demi, tenant à la remise en état des réseaux Est et Nord ravagés par la guerre. De 1927 à 1929, le déficit a été comblé grâce à de lourds impôts dont les Compagnies ont souvent demandé l'atténuation. A partir de 1930, le déficit a reparu à la suite de mesures politiciennes (relèvement de traitements, augmentation des agents par suite de la fausse interprétation de la journée de 8 heures) et aussi des conditions générales économiques (crise mondiale, concurrence de l'avion et de l'auto). Toutes les mesures que les Compagnies ont proposées à l'Etat de prendre pour remédier à la situation ont été repoussées. Le déficit, en conséquence, a grandi : 2 milliards 1/2 en 1931 et près de 4 milliards en 1932, portant le total à plus de 9 milliards au 31 décembre dernier.

Les politiciens prétendent que le déficit vient de la mauvaise gestion des Compagnies, et la brochure dont je rends compte répond en détail à ces critiques. Une seule remarque en montre le mal fondé, c'est que la gestion des réseaux concédés est plus économique que celle des réseaux exploités par l'Etat; ce qu'on appelle le coefficient d'exploitation a toujours été supérieur sur les réseaux d'Etat : avant la guerre, il était de 85 contre 59, et en 1931, dernier chiffre connu,

de 109 contre 91; même en comparant deux réseaux voisins, la différence est la même; la dépense kilométrique du réseau d'Alsace et Lorraine, dont on a tant chanté les louanges, dépasse de plus de 40 % celle du réseau de l'Est.

D'autre part, les Compagnies n'ont rien à se reprocher, n'en déplaise aux politiciens, ni pour les économies et améliorations de rendement, ni pour les améliorations techniques et commerciales.

En juillet 1932, l'Etat, sous l'impulsion des socialistes et socialisants vainqueurs aux élections de mai, a demandé aux réseaux d'étudier la fusion, acheminement à l'étatisation, et les réseaux ont dressé un plan rectificateur d'après trois idées : coordination des moyens de transport, réorganisation des réseaux et rétablissement de l'équilibre financier du rail. La brochure, ici, donne les arguments et les répliques des deux thèses. Tout bien considéré, la fusion de tous les réseaux en un seul ne donnerait que des économies très faibles (si tant est qu'elle en donnât! on sait combien peu il faut se fier aux opérations blanches et aux opérations avantageuses des prophètes politiciens) et présenterait des inconvénients énormes pour la gestion, sans parler de ceux d'ordre financier se rapportant au crédit public, aux émissions, aux droits des actionnaires et obligataires, etc. Ne parlons que de gestion. Celle d'un organisme trop vaste présente des dangers qui sont atténués par des organismes plus restreints; au lieu de s'unifier sur les coefficients d'exploitation les plus bas, on le ferait sur les plus élevés, d'où aggravation du déficit annuel d'un ou deux milliards. Dans le monde, avant la guerre, le coefficient était beaucoup plus faible dans les pays (France et Angleterre) de réseaux concédés (63 %) que dans ceux de réseaux d'Etat : Allemagne 72 %, Italie 96 %. Même aujourd'hui, en dépit des mesures que nos politiciens refusent à nos Compagnies, ce coefficient est de 78 % chez nous et chez les Anglais, et il est de 84 % en Allemagne, de 88 % en Italie. Dès que l'Etat se mêle de quelque chose, tout augmente! Le coefficient de l'ancienne Compagnie de l'Ouest n'était que de 62 % en 1907, celui de l'Ouest-Etat était monté à 89 % dès 1912. Et pourtant le fameux Klotz, en 1902, avait fait sonner bien haut les économies futures!

En somme, tous les projets d'étatisation, ouverte ou larvée,

des chemins de fer sont à désapprouver, comme toutes les étatisations, d'ailleurs, quelles qu'elles soient. L'étatisation n'est que le nom technique de ce socialisme dont nous finirons par crever, si nous ne voulons pas nous en guérir. C'est le socialisme qui a conduit à la ruine l'Australie, qui a ébranlé la prospérité de l'Angleterre, et qui maintient la Russie dans la plus lamentable misère; le fléchissement des Etats-Unis lui-même, dû la gabegie parlementaire, a son origine lointaine dans une vague de fond socialisante : tout le monde entretenu par tout le monde; et quand à la prospérité relative de l'Italie et de l'Allemagne, où le socialisme domina longtemps, elle n'est pas due à ce socialisme, mais au contraire à l'effort réalisé par ces deux pays pour s'en délivrer.

Revenons à nos chemins de fer. Si nos politiciens avaient un peu de loyauté, de bon sens et d'intelligence, au lieu de paralyser le très bel effort de nos Compagnies par des impôts à dessein écrasants (il suffirait que l'Etat atténue de moitié ce qu'il tire d'elles pour que le déficit disparaisse!) et par des refus opposés à toutes leurs propositions, ils faciliteraient leur œuvre de redressement (on ne leur demanderait d'ailleurs que de ne pas l'empêcher!) et, au lieu de vouloir transformer les réseaux concédés en réseaux d'Etat, ils retransformeraient les réseaux d'Etat en réseaux concédés (ce qu'a fait dernièrement la Belgique) et du coup le coefficient d'exploitation baisserait, et le public voyagerait mieux et meilleur marché. Tout ceci, bien entendu, n'empêchant pas l'Etat, comme c'est son rôle légitime et son devoir absolu, de vérifier, surveiller, contrôler, et même proposer les améliorations qui lui sembleraient les meilleures pour l'intérêt général.

MÉMENTO. — Dr G. Saint-Paul (Espé de Metz) : *Thèmes psychologiques, La Paix, la Guerre, le Lieu de Genève et la Biologie.* Nouvelle édition de « J'en appelle au Monde civilisé », Vigot. — On sait l'admirable effort déployé par le médecin général Saint-Paul pour préparer des oasis de sécurité pendant la guerre, par exemple le Massif Central en France ou la Thuringe en Allemagne, où pourraient se rendre vieillards, femmes et enfants pour être à l'abri des bombes (y seraient-ils à l'abri des nappes de gaz?) d'où le nom *Lieux de Genève* qu'il propose pour ces asiles sacrés. Et l'on ne peut que souhaiter l'adoption de si louables idées; autre-

fois les guerres entre armées permanentes et professionnelles n'avaient pas de gros inconvénients (et encore moins quand trois Horaces combattaient contre trois Curiaces); aujourd'hui les guerres étendues aux populations entières sont l'abomination de la désolation. — Louis Launay et Jean Sennac :*Les Relations internationales des Industries de Guerre,* Editions républicaines, 10, Cité Condorcet, Paris. Deux cocos de génie! Ces bons confrères veulent prouver que les financiers qui dirigent en tous pays les industries de guerre (ils auraient pu ajouter les industries de paix aussi) sont parfois les mêmes, et sont toujours en rapports, la belle découverte! Croient-ils qu'il n'en a pas été ainsi de tout temps? et qu'il n'en sera pas ainsi de tout temps? Ces auteurs, après avoir sué sang et eau à établir ce que tout le monde sait, concluent triomphalement : « La Guerre! On s'expliquerait mal autrement qu'elle pût exister. » Hélas, même si tels fabricants de sabres ou d'obus n'étaient pas à la fois, comme ils le disent, des gens honnêtes et d'âpres financiers, la guerre pourrait éclater quand même, et la dernière grande guerre n'a pas été déclenchée par une oligarchie de magnats industriels, mais par un duo de kaisers comme la prochaine pourra l'être par un trio ou quatuor de sous-kaisers hitlériens, mussolinesques ou stalineux. Et les cocos de génie seront béjaunes! — *La Chronique des transports* rappelle que le Parlement vient d'autoriser l'Algérie à assouplir les cahiers de charges de ses chemins de fer, à moderniser l'exploitation des voies ferrées et à déclasser les petites lignes déficitaires et demande qu'il en fasse autant pour les réseaux de la Métropole! Oui, mais le socialisme politicien? En 1913 les réseaux français versaient au trésor plus de 200 millions de francs or, soit 1 milliard de nos francs à nous; aujourd'hui, c'est près de 2 milliards et demi, soit une augmentation de 147 %. L'impôt voyageurs est monté de 12 % à 32 %; l'impôt marchandises de 0 à 10 %; l'impôt sur les titres a augmenté de 86 %. Et nos politiciens ne sont pas contents! — *L'Animateur des Temps nouveaux* a reproduit dans un de ses derniers numéros l'avis de deux anciens présidents de la République affirmant la nécessité de reviser la Constitution. Soit! Mais que l'on commence par faire les petites réformes qui ne nécessitent pas le voyage en corps à Versailles! Par exemple il dépend du Parlement de passer, pour son compte, au Conseil d'Etat le contentieux électoral que ce haut tribunal administratif a déjà pour les élections municipales et départementales. Ainsi prendra fin le scandale des invalidations de membres du Parlement prononcées pour simples raisons politiciennes. — *La Revue anthropologique* publie en tirage à part un article du docteur Félix Regnault, intitulé : *Il n'y a pas une race juive.* L'auteur

admet que s'il n'y a pas de race juive anthropologique, il y en a une psychologique. — *L'Européen,* dans un article étudié sur *Le Budget et l'Economie nationale,* 3 mars, insiste sur l'excès de fiscalité : certaines industries paient dix fois plus d'impôts qu'avant guerre; et il rappelle, après bien d'autres, que ce fut par la fiscalité et non par l'invasion des Barbares que l'empire romain croula. Ajoutons-y la dénatalité, facteur plus grave encore et dont ne parlent ni l'auteur de l'article, M. Legueu, ni l'auteur d'un très fort livre sur *Genséric, roi des Vandales,* M. Gautier. Or, pour notre compte, nous souffrons à la fois de dénatalité et de fiscalité; notre situation est donc grave, et nous aurions besoin de grande sagesse pour y remédier. Mais cette sagesse tarde à se montrer; nos cartellistes se refusent, pour motif électoral, à toutes économies et par conséquent à tout allégement d'impôts. Dans ma dernière chronique, 15 février, p. 163, je disais : « Il faudra très probablement recourir à l'emprunt, si ce n'est à la planche aux assignats. » Et nous sommes déjà à l'emprunt; les 10 milliards que l'on va obtenir du public (et nous apprenons que l'on n'en a obtenu que la moitié) ne serviront qu'à boucher un trou en en ouvrant un autre, puisqu'il faudra en payer les intérêts. Un particulier qui se conduirait ainsi recevrait un conseil judiciaire! Et il est vraiment fâcheux que les constitutions ne prévoient pas des conseils judiciaires! Ce n'est pas la France seule qui en aurait besoin; les Etats-Unis viennent de montrer, comme l'avait fait déjà l'Angleterre, qu'aucune prospérité ne peut résister à ce fléau : l'excès de dépenses politiciennes; et l'exemple de l'Amérique (le déficit budgétaire équivalait à 75 milliards de nos francs!) montre que ce n'est pas tant le parlementarisme qui en est cause que le politicianisme général dont d'ailleurs le parlementarisme est un des instruments, et dont l'esprit socialiste est le générateur.

HENRI MAZEL.

GÉOGRAPHIE

J. Harland Paul, *The last cruise of the Carnegie,* 1 vol. in-8°, Williams and Wilkins C°, Baltimore, 1932. — Capitaine de frégate J. Rouch, *Le Maroc maritime* (Revue de géographie marocaine, XVI° année, n° 4, décembre 1932, p. 277-430). — Hung Fu, *La géographie du thé* (Bibliothèque de l'Institut de géographie de l'Université de Lyon), 1 vol. in-8°, Lyon, Bosc frères, 1932.

Le livre joliment illustré de J. Harland Paul, paru à Baltimore sous le titre **The last cruise of the Carnegie (La dernière croisière du Carnegie)**, raconte une belle exploration scientifique brusquement terminée par une catastrophe.

Le *Carnegie* était un brick de 568 tonnes construit en 1909 par l'Institution Carnegie de Washington. Il était destiné à l'étude du magnétisme terrestre (déclinaison, inclinaison et variations de l'aiguille aimantée) à la surface de tous les Océans. Afin d'obtenir des observations précises et exactes, on avait fait le bateau « non-magnétique » : pas un morceau de fer ou d'acier n'entrait dans sa construction. Le bateau était en chêne et en pin de l'Orégon. Pour les pièces où le métal était nécessaire, on avait eu recours au cuivre et au bronze.

Pendant six croisières, avant, pendant et depuis la guerre, le *Carnegie* poursuivit la réalisation de son programme. Lorsqu'il fut question d'armer le bateau pour sa septième croisière, en 1927, on s'avisa de lui donner un programme plus vaste. A l'étude du magnétisme on joignit celle de l'océanographie physique, c'est-à-dire la géographie physique de la mer. Le *Carnegie* fut donc appelé à suivre les traces anciennes et glorieuses du *Challenger;* il fut outillé en conséquence; notamment, il fut pourvu de ces merveilleux appareils de sondage par l'écho qui nous font progresser si vite dans la connaissance de la topographie sous-marine. Ainsi équipé, le *Carnegie* partit en 1928 pour une croisière de trois années qui devait le conduire successivement dans l'Atlantique, dans le Pacifique et dans l'Océan Indien.

Au bout de dix-huit mois, le bateau, sous le commandement de J. P. Ault, avait exécuté la moitié du travail prévu. Il venait de parcourir la vaste étendue du Pacifique, lorsqu'il fut détruit par l'explosion d'un réservoir à gazoline, au port d'Apia (îles Samoa), le 28 novembre 1929. Le commandant Ault, gravement blessé, mourut pendant qu'on le transportait à l'hôpital. Ault était un marin et un savant de valeur. Sa mémoire mérite d'être conservée.

Heureusement, les travaux de l'expédition ont été sauvés, pour la plus grande part. A chaque relâche, on avait soin de les envoyer à Washington. L'examen et le dépouillement faits depuis lors montrent la valeur des observations du *Carnegie.* Sur le monde des mers encore en grande partie inconnu, il nous apporte des données nouvelles.

C'est surtout dans l'Océan Pacifique que les recherches du *Carnegie* ont été longues et fructueuses. Cet immense Océan,

encore si mal connu tant à cause de son étendue qu'à cause de son éloignement des centres scientifiques du vieux monde, nous révèle peu à peu ses mystères.

A travers le Pacifique, le *Carnegie* a parcouru 32.000 milles marins. Il a exécuté 1.178 sondages acoustiques; il a fait 125 *stations* océanographiques, c'est-à-dire qu'en 125 endroits il a pris toutes les mesures possibles sur les caractères physiques et chimiques de la mer; il a recueilli, en grande profondeur, 78 échantillons du sol sous-marin.

C'est peu, par rapport à la grandeur de cet Océan Pacifique dont nous autres, hommes d'Europe, nous n'avons guère l'idée (une *quinzaine* d'Europes tiendraient à l'aise à la surface du Pacifique, tel qu'on le délimite d'ordinaire). Mais c'est beaucoup, par rapport au peu de données que nous avions jusqu'ici sur les parties de mer profonde de cet Océan, qui est presque tout entier une mer profonde.

Le sol sous-marin de l'Océan, dans presque toutes ses parties, est bien plus accidenté qu'on ne pensait jusqu'alors. Ce résultat du *Carnegie* est corroboré par les nombreux sondages que font tous les jours les bateaux des Etats-Unis et du Japon. Les à-pic, les abrupts, les plateaux sous-marins et les fosses profondes ne manquent pas. Le *Carnegie* a découvert de nombreux accidents tout à fait nouveaux. Le sol du Pacifique est aussi mouvementé que celui des continents voisins.

La quantité d'oxygène dissous dans ses eaux, jusqu'aux plus grands fonds, montre que, quelle que soit la lenteur de leurs mouvements, ces eaux ne sont pas privées de toute communication avec la surface. Mais il est vraisemblable que ces communications sont plus lentes et plus lointaines pour les eaux profondes du Pacifique que pour celles de l'Atlantique. La masse profonde du Pacifique en profondeur est moins oxygénée que celle de l'Atlantique. Les courants profonds de celui-ci sont plus actifs, et sa formation est certainement plus récente.

J. Harland Paul, qui s'adresse au grand public cultivé, ne fait qu'indiquer les grands résultats scientifiques de l'expédition. En revanche, il insiste beaucoup, d'une manière très agréable, sur les différentes relâches qui firent de l'expédition du *Carnegie* un voyage de grand tourisme, notamment à l'île

de Pâques, dans les Tuamotou, à Tahiti, dans les Samoa et au Pérou, pour ne parler que du Pacifique. La curiosité des savants du *Carnegie* était universelle. Les mœurs, le folklore et les traditions des pays lointains qu'ils visitaient les intéressaient autant que le magnétisme terrestre ou la géographie physique de l'Océan.

§

Le capitaine de frégate Rouch a commandé pendant deux ans la marine du Maroc. Nul n'était plus qualifié que lui pour nous parler du **Maroc maritime**.

Si l'on se place au point de vue de la géographie physique et même au point de vue de la population indigène, le Maroc maritime paraît peu de chose.

Les côtes souvent rectilignes de ce pays massif sont, comme celles de presque toute l'Afrique, d'un accès difficile, tant sur l'Atlantique que sur la Méditerranée. Sur les côtes atlantiques déferle en longs rouleaux une houle violente qui fait une barre presque continue, sauf à Tanger. J'ai admiré autrefois à Rabat les volutes blanches de cette barre s'abattant sur les tables rocheuses de la côte. Magnifique spectacle; mais il aide à comprendre une des raisons, — non pas la seule, certes — pour lesquelles le peuple marocain d'autrefois, à l'exception des corsaires de Salé qui n'étaient par Marocains d'origine, se détourna de la mer et des métiers de la mer. En fait, le Maroc a été et demeurerait encore, sans l'influence européenne et sans le protectorat français, un des pays les plus *terriens* qui soient.

Pourtant, la mer est généreuse dans ces parages. Les pêcheurs d'Europe le savent bien. Les stries d'eaux froides de l'Atlantique, — eaux du courant des Canaries et eaux de fond remontant sur le littoral — non seulement rafraîchissent le climat côtier du Maroc, « pays froid sous un soleil brûlant », mais aussi ces eaux regorgent de vie; les pêcheries maritimes du Maroc, que l'on commence à exploiter, pourraient compter parmi les plus actives du monde.

Là n'est pas, cependant, le principal intérêt de ce qui fait le « Maroc maritime ». Le Maroc doit sa prospérité croissante au fait qu'aujourd'hui la vie générale du monde le pénètre de toutes parts. C'est par la mer qu'elle le pénètre,

depuis que les hommes ont suppléé aux insuffisances de la nature en dotant le Maroc de ses ports, construits, en dépit des contingences naturelles hostiles, à coups de millions et à force d'ingéniosité technique.

C'est ainsi que Casablanca, placée sur une côte sans abri, est devenue, par la création d'une longue jetée et de terre-pleins, la capitale maritime du Maroc et une des cités les plus actives et les plus florissantes du monde. Bien que son trafic de passagers puisse être menacé par la concurrence de Tanger et des ports algériens, lorsque le réseau ferré du Maroc sera achevé, Casablanca gardera sa prépondérance, aujourd'hui solidement fondée sur l'activité industrielle et commerciale de cette grande cité de 180.000 habitants.

Loin derrière Casablanca, mais cependant avec des chances d'avenir notables, Safi, Agadir et Port-Lyautey (Kenitra) complètent le tableau très encourageant du Maroc maritime sur l'Atlantique. Au contraire, Mazagan et Mogador sont en décadence; Saïdia, sur la Méditerranée, en rivalité avec les ports espagnols et avec Nemours en Algérie, ne paraît pas avoir d'avenir. Mais il est inutile d'éparpiller nos efforts. On paraît n'avoir eu que trop tendance à le faire au Maroc.

Le commandant Rouch a complété son travail par une étude des ports du Maroc espagnol, généralement fort peu connus en France et curieux à plus d'un titre.

Des plans et des croquis nombreux illustrent cette étude consciencieuse et complète, que la *Société de Géographie du Maroc* peut s'enorgueillir d'avoir publiée.

§

On sait qu'il y a à l'Université de Lyon un centre intellectuel chinois fort actif. Un étudiant chinois de cette université, Hung-Fu, a choisi comme sujet de thèse de doctorat **La Géographie du Thé** : sujet des plus captivants pour un homme d'Extrême-Orient, mais aussi d'un intérêt universel. Humboldt a remarqué que partout, sur la planète, l'homme a réussi à faire des boissons à l'aide de végétaux de culture. Deux de ces végétaux sont au premier rang : la vigne et le théier; le théier peut-être plus que la vigne, car le thé est la boisson ordinaire de plus de 800 millions d'hommes, et le vin n'atteint pas à la moitié de ce chiffre. Hung-Fu remar-

que très finement que les deux boissons ne luttent pas l'une contre l'autre : elles s'excluent presque; chacune a son domaine. Les Français, grands buveurs de vin, boivent très peu de thé.

Les conditions géographiques du théier font de cet arbuste une plante des pays de moussons, où une chaleur assez forte et surtout une très abondante humidité sont les conditions primordiales et nécessaires. Il faut y ajouter une bonne exposition et des terrains de pente de moyenne altitude : le théier est une culture de collines et même de montagnes médiocres, bien qu'il réussisse aussi en plaine. Mais les conditions de géographie humaine sont peut-être plus impérieuses encore. Elles se résument dans la nécessité d'une main-d'œuvre abondante et à bon marché. C'est pourquoi, en Amérique tropicale, où les conditions naturelles sont favorables, mais où la population est clairsemée et la main-d'œuvre souvent chère, la culture du théier n'a jamais pu s'implanter.

Les Anglais prétendent que le théier est originaire de l'Inde. Les Chinois pensent que la vallée du Yang-Tse, et notamment le Se-tchouen, doit être regardé comme la vraie patrie du théier. Ce qui est certain, c'est que la Chine a eu longtemps le quasi-monopole de la culture du théier, que treize provinces connaissaient déjà il y a trois mille ans. C'est au siècle dernier seulement que la culture du théier s'est propagée dans l'Inde anglaise, notamment dans l'Assam et à Ceylan, puis dans les Indes néerlandaises et l'Indochine française; aujourd'hui, le thé de l'Inde a presque entièrement chassé le thé de Chine du marché britannique, le plus important du monde.

On lira avec intérêt les détails donnés par Hung-Fu sur la manipulation et la préparation du thé. Il y a là, superposée à la culture, une véritable industrie, dispersée en Chine, concentrée et outillée dans l'Inde anglaise. On appréciera aussi le croquis des routes maritimes et continentales du thé à travers l'Ancien Monde ou sur les mers qui le bordent. Les grandes routes du commerce du thé ont été et sont des routes de civilisation et de communication des nations les plus diverses.

Dans ses croquis géographiques de répartition du thé, Hung-Fu a adopté le système employé aux Etats-Unis : repré-

senter les zones de culture par des points de plus en plus agglomérés et de plus en plus denses selon l'activité de la production. Cette méthode, qui tend à une exactitude au moins approchée, me paraît très défectueuse comme symbole, au point de vue graphique.

Le travail de Hung-Fu prendra rang parmi nos bonnes monographies de géographie économique. Il fait honneur à son auteur.

CAMILLE VALLAUX.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Henri Bremond : *Une Querelle du pur amour au temps de Louis XIII*, Bloud et Gay. — Louis Gernet et André Boulanger : *Le génie grec dans la Religion*, la Renaissance du Livre. — André Godard : *Le verbe fait Homme*, Perrin. — Alfaric, Couchoud et Albert Bayet : *Le Problème de Jésus et les origines du Christianisme*, Bibliothèque de l'Union rationaliste. — Serge Boulgakoff : l'*Orthodoxie*, Félix Alcan. — Louis Elbé : Les *Postulats spiritualistes devant la science moderne*, Perrin. — Henri Desson : *Ce qu'il faut savoir de l'Islam*, Boivin et Cie. — Réponse à une objection. — Le Code de droit canonique. — Mémento.

L'abbé Bremond a le plus remarquable talent d'écrivain. C'est surtout quand il en veut à quelqu'un ou à quelque chose qu'il brille de tout son éclat. On se doute de la joie malicieuse avec laquelle, dans une **Querelle du pur amour au temps de Louis XIII,** ce dévot de Fénelon a découvert et nous raconte une préquerelle du quiétisme.

Quelle admirable collection que celle qui s'intitule l'*Evolution de l'Humanité* et dont M. Henri Berr est l'animateur! Le volume consacré au **Génie grec dans la religion** fait le plus grand honneur à MM. Louis Gernet et André Boulanger, tous deux professeurs, l'un à l'Université d'Alger, l'autre à celle de Strasbourg. Ce qui constitue le mérite de leur livre et lui donne tout son prix, c'est qu'au lieu d'étudier l'évolution de la religion grecque dans l'abstrait, ils ont voulu la saisir dans ses rapports avec l'histoire générale de la Grèce et, tout spécialement, avec les formes de la société. L'avant-propos de M. Henri Berr est excellent de tous points.

Par un curieux hasard le livre de M. André Godard, si vibrant, et celui de MM. Alfaric, Couchoud et Albert Bayet me sont parvenus en même temps. Ils sont bien dissemblables. Le point de vue auquel se place M. André Godard, dans le **Verbe fait homme,** est à l'opposé de celui des auteurs du

Problème de Jésus. De ces derniers on doit dire que, restés fidèles aux lois de la méthode critique, ils ont étudié, tant le problème que constitue le fondateur du christianisme que celui des origines de ce dernier, dans un esprit strictement scientifique.

La collection *Les Religions* vient de s'enrichir d'un volume consacré à l'**Orthodoxie,** encore si mal connue en Europe Occidentale. Nul n'était mieux qualifié pour en parler que l'archiprêtre Serge Boulgakoff, qui fut professeur à l'Université de Moscou et enseigne actuellement à l'Institut russe de théologie orthodoxe de Paris.

Ma sympathie était d'avance acquise à l'auteur de la *Vie future, devant la sagesse antique et la science moderne.* Dans son nouveau livre sur **les Postulats spiritualistes,** M. Elbé traite brillamment un sujet d'autant plus grave qu'il touche de bien près à l'inquiétude dont nous souffrons.

Ce qu'il faut connaître de... est une précieuse collection. Le livre de M. Henri Desson sur l'**Islam** s'impose à l'attention des Français qu'intéressent les questions extérieures et qui sont conscients de la situation de leur pays en tant que puissance coloniale et particulièrement islamique.

L'article que sous ce titre : *L'Eglise catholique et l'Etat Français*, j'ai publié dans le *Mercure de France* du 15 juillet dernier, a soulevé des **objections** auxquelles j'ai le désir ou, pour mieux dire, le devoir de répondre.

Je ne m'occuperai aujourd'hui que d'une de ces objections, ou plutôt de ces critiques. D'après ceux qui la formulent, la loi de séparation aurait été la rupture unilatérale d'un contrat synallagmatique. Penser ainsi, c'est être avec ceux qui estiment que, maîtresse née de la morale, l'Eglise ne saurait pas ne pas être de bonne foi dans les traités qu'au nom de la loi divine, dont elle est l'interprète, elle passe avec des puissances temporelles. Mais c'est n'être pas d'accord avec les partisans du concordat-privilège, pour qui les personnes et les objets en cause n'étant pas de même condition juridique, il est contraire à la logique et au droit d'établir une parité dans les obligations résultant du traité. Ce qui est plus grave, c'est être en désaccord, non seulement avec les jurisconsultes qui, dès 1610, soutenaient que le pape n'était lié par aucune promesse, un traité étant une concession gracieuse de sa part,

toujours révocable, mais encore avec des souverains pontifes, Calixte III, Benoît XIV, Pie IX, qui se sont prononcés dans le même sens. M. de Bonald ayant soutenu la thèse du concordat-privilège dans un livre intitulé *Deux questions sur le concordat de 1801,* Pie IX l'en loua dans un bref pontifical du 18 juin 1871.

Tout récemment, au Palais de justice, le ministère public a parlé du nonce, l'appelant le *représentant d'une puissance étrangère, régulièrement accrédité auprès de nous.* Comme il arrive souvent, cela est à la fois vrai et inexact. Il fut un temps où les nonces n'étaient que les représentants diplomatiques du pape dans les pays où ils étaient accrédités. En vertu du Code de droit canonique, les nonces ont naturellement gardé pour mission de favoriser les bonnes relations entre le siège apostolique et les gouvernements auprès desquels ils sont envoyés. Mais ce n'est pas tout. Ils doivent encore *veiller sur l'état des églises dans le territoire de leur nonciature et renseigner à ce sujet le pontife romain.* Ils jouissent en outre « des pouvoirs délégués qu'ils reçoivent habituellement en plus des deux pouvoirs ordinaires qui viennent d'être mentionnés ». D'où il résulte que Mgr Maglione n'est pas seulement le représentant diplomatique d'une puissance étrangère, régulièrement accrédité auprès de nous. Il est encore ce que le droit des gens n'avait pas prévu et à quoi ne peut s'attacher, me semble-t-il, aucun caractère diplomatique, quelque chose comme le surveillant général du clergé français. Nous y reviendrons.

Le Code de droit canonique réserve d'ailleurs d'autres surprises. On sait que tous les cinq ans chaque évêque est tenu d'aller à Rome et de faire au souverain pontife un rapport sur l'état du diocèse qui lui est confié. Les périodes quinquennales, nous apprend-on, ont été fixées de manière à être les mêmes pour tous les évêques *d'un même pays.* Une année est donc réservée aux évêques d'Italie, de *Corse,* de Sardaigne, de Sicile, de *Malte* et autres petites îles adjacentes.

On disait jadis que les Français ignoraient la géographie. Il ne semble pas qu'on la sache au Vatican.

Mémento. — La thèse que soutient M. Maurice Lame dans son *Etude sur les origines du christianisme,* parue chez Albert Messein, est intéressante, curieuse et savamment exposée. — M. Albert

Garreau nous donne, chez Desclée de Brouwer et Cie, une vie de *Saint Albert le Grand,* qui fut le maître de saint Thomas d'Aquin. A cause de son savoir, Albert passa pour magicien, mais ne l'était pas plus que Gerbert, qui fut pape. — Aux Presses Universitaires, un livre de Francus, *Il n'y a pas de protestants.* Œuvre d'un esprit sincère, ardent, qui, ayant trouvé dans l'Evangile une règle, nous l'expose avec une rigoureuse logique. — On ne peut pas ne pas être ému en lisant le livre que le Père Bessières a consacré chez Spes à *l'Apôtre de Normale Supérieure, Pierre Poyet.* — Sans doute est-il préférable d'attendre le second volume pour apprécier comme il convient le *Cours de Théodicée* du Père Descoqs, chez Gabriel Beauchesne et ses fils.

A. BARTHÉLEMY.

LES JOURNAUX

Allemands de jadis et Allemands d'aujourd'hui (*Figaro* du 13 mars). — Inédits de Schumann (*Journal des Débats* du 14 mars). — Une nouvelle œuvre de Mario Meunier (*Journal de Genève* du 20 mars).

M. Henri de Régnier remarque, dans le **Figaro,** que la « manière » des Allemands de 1933 n'est pas tout à fait la même que celle des Allemands de 1871.

Le chancelier Adolf Hitler se vante, paraît-il, de n'avoir jamais serré la main d'un Français. Cette attitude n'est pas seulement conforme à ce que l'on sait du caractère et des sentiments du nouveau maître de la nouvelle Allemagne. Elle a une signification plus générale et en quelque sorte symbolique. J'y vois, en effet, une marque de la profonde et haineuse rancune que l'Allemagne a gardée de sa défaite, et c'est cette rancune et cette haine qui s'expriment dans la grossière affirmation de l'homme qui personnifie l'esprit de revanche de l'Allemagne amèrement et violemment antifrançaise. Cette Allemagne-là, seuls l'ignoraient ceux qui fermaient volontairement les yeux sur les signes d'hostilité plus ou moins dissimulée qu'elle manifestait à notre égard et qui préféraient leurs dangereuses chimères aux visibles avertissements de la réalité.

Certes, il est dur, pour une grande et puissante nation, orgueilleuse et infatuée de ses destinées, de voir ses visées de conquête et d'hégémonie aboutir à un sanglant échec. Avoir durant de longues années préparé patiemment et savamment une guerre qui devait conduire à une victoire prompte et définitive, et la voir se transformer en un « coup manqué », n'est-ce pas une immense et cruelle déception, et cette déception, l'Allemagne l'a éprouvée dans toute sa rigueur. Elle a été la « nation vaincue », et cette

situation lui a été intolérable. Que, depuis lors, elle soit parvenue, avec un astucieux mélange de ruse et d'audace, à distendre les liens que lui avait imposés la pourtant si clémente et si modérée victoire française, il lui en est resté contre la France cette haineuse rancune qu'exprime, avec une grossièreté tout hitlérienne, le propos tenu, dit-on, par le chancelier du Reich.

Cette situation douloureuse de nation vaincue, la France l'avait connue après le désastre de l'Année terrible, et elle l'avait acceptée avec une courageuse dignité. Elle avait exécuté sans chicanes les dures obligations du traité qui lui avait fait payer sa défaite avec de l'or et avec de la terre, avec des milliards et avec des provinces. Elle n'avait certes pas perdu le souvenir du sang versé et des humiliations subies. Elle n'avait pas renoncé à sa volonté de relèvement, mais elle n'avait jamais cessé, devant l'arrogance du vainqueur, de se comporter avec une ferme correction. De 1871 à 1914, la France avait entretenu avec l'Allemagne des relations, parfois difficiles et tendues, mais froidement courtoises. Il ne s'agissait pas d'aller avec l'Allemagne « la main dans la main », mais de consentir poliment au geste conventionnel auquel se refuse brutalement un Hitler et qu'il se vante de refuser.

Je n'étais qu'un enfant, lorsque, par un matin de neige, en l'hiver 1870-1871, je vis, dans la petite ville où habitaient alors mes parents, les Prussiens défiler au son des fifres et des tambours. Je ne compris que plus tard ce qu'avait signifié ce spectacle militaire. Je sus alors que l'ennemi, en quittant notre sol ensanglanté, en avait arraché deux lambeaux meurtris, mais je pensais que la force ne crée pas un droit définitif et que nos provinces perdues ne le seraient pas irrévocablement. Tout ce qui était allemand m'inspirait un éloignement instinctif, aussi fut-ce avec une certaine hésitation que j'acceptai l'offre qui me fut faite d'un séjour en Alsace. A cette époque, il fallait un passeport pour franchir la frontière. Cette contrainte était un premier avertissement qu'on vivait là-bas sous la loi du plus fort. Au poteau noir et blanc qui marquait la fin de la terre française, je serais volontiers retourné sur mes pas, mais le doux et beau pays d'Alsace m'attirait.

J'y passai des jours charmés en courses et en promenades. Les parents qui m'y avaient accueilli possédaient dans une paisible petite ville une antique et pittoresque demeure. On y vivait à l'écart et sans contact direct avec l'ennemi, lorsqu'un soir, en rentrant d'une courte absence, je me trouvai dans la cour au milieu d'un groupe de cavaliers casqués. Un gros homme en uniforme descendait de cheval, et je le vis pénétrer dans la maison. Un corps de troupes allemandes était en manœuvres aux

environs. Mes hôtes étaient désignés pour loger le général. C'était lui qui venait de mettre pied à terre. Son large dos, ses jambes bottées, sa nuque rouge ne me disaient rien de bon. J'avais tort. Le général von X... était un Allemand correct. Il occupait avec ses aides de camp un pavillon isolé où il ne rentrait guère que pour dormir. Il se comportait avec politesse et trouva même l'occasion de rendre quelques menus services; aussi, la veille de son départ, dut-on le retenir à dîner. C'était une façon de reconnaître les égards dont il avait fait preuve. Les Français n'aiment pas être en reste de courtoisie, même quand cette courtoisie leur est douloureusement pénible.

L'entrée, dans le salon, du général et de ses aides de camp fut ponctuelle et automatique. Ils parlaient tous français assez bien. Après quelques instants de conversation, on passa dans la salle à manger. Le général s'assit, déploya sa serviette et leva les yeux. Soudain, sa grosse face eut une brusque expression de surprise. En face de lui, dans un haut cadre doré, se dressait une figure peinte. Un portrait en pied de l'empereur Napoléon III dominait les convives et de son regard lointain considérait l'Allemand attablé, dont les fortes mains froissaient la serviette dépliée. Il y eut un silence. Nous eûmes tous l'impression qu'allait éclater quelque désobligeant propos de soudard, quelque blessante allusion de vainqueur.

Le gros homme ouvrit la bouche. Ses yeux rencontrèrent ceux du maître de la maison. Il considéra sa carrure, le ruban rouge de sa boutonnière, l'assiette qu'il caressait doucement et qui, au premier mot, eût volé à la tête de l'insulteur et, sans mot dire, il plongea sa cuiller dans le potage, tandis que son visage, où était apparu un instant le mauvais orgueil du plus fort, reprenait l'expression de quelqu'un qui est bien aise de s'asseoir à une bonne table après une journée fatigante. Le dîner fut excellent; le général se montra fort aimable. Il parla de sa famille, de ses enfants, de tout ce qui rapproche les hommes les uns des autres, de ce qui forme leurs préoccupations communes, de ce qui fait oublier les différences de races et de nations. Quant aux aides de camp, l'un ne prononça pas une parole; l'autre, un grand blond, vanta avec insistance les plaisirs de Paris. Il y joua plus tard un certain rôle. Il s'appelait M. de Schwartzkoppen.

§

Dans le **Journal des Débats**, M. Maurice Pernot signale la découverte récente d'œuvres de jeunesse inédites de Schumann.

Le musicographe Carl Geiringer, auteur d'une biographie de Haydn qui fait autorité, vient de découvrir, à Vienne, dans les archives de la « Société des Amis de la Musique », un manuscrit contenant huit Polonaises de Robert Schumann. Ce document, offert à la Société par Marie Schumann, fille du compositeur, est authentifié par une « remarque » de Clara, et mieux encore, s'il est possible, par la présence de tous les caractères qui distinguent l'écriture de Schumann.

Plusieurs biographes avaient signalé l'existence de ces compositions; mais le « Schumann-Brahms Kreis » s'était opposé à ce qu'elles fussent publiées dans les œuvres complètes. Le Dr. Geiringer expose les raisons de cet ostracisme, et les réfute. Ces Polonaises, écrites pour piano à quatre mains, sont l'œuvre d'un Schumann de dix-huit ans, étudiant en droit à Leipzig, encore docile au désir de sa famille, mais déjà attiré par une force irrésistible vers sa vraie vocation. Il aimait la poésie, lisait Jean-Paul avec passion, et commençait à écrire lui-même deux romans. Puis il découvre Schubert, l'admire, le comprend et lâche tout pour la musique : c'est de ce moment que datent les Polonaises. Moins originales dans l'invention que par certaines trouvailles d'expressives harmonies, elles trahissent la double influence de Schubert et de Weber. Les titres sont écrits de la main de l'auteur, en langue française : « Chagrin, Beau Pays, Paix, Autre Chagrin, Apaisement, L'Aimable, Fantaisie, Sérénade ». Elles semblent surtout inspirées par la nostalgie et par l'amour, qui déjà s'expriment dans cette forme romantique que Schumann portera plus tard à la perfection. On retrouve quelque chose de ces premiers essais dans les *Papillons*, qui furent écrits peu de temps après. Le Dr. Geiringer, qui vient de publier les huit Polonaises dans l'*Edition Universelle*, espère que cette œuvre de jeunesse du grand musicien séduira les pianistes, non seulement par sa fraîcheur, mais aussi par sa relative facilité d'exécution.

§

M. Mario Meunier vient de faire représenter à Genève une traduction de l'*Assemblée des Femmes* d'Aristophane. A cette occasion, M. René-Louis Piachaud consacre à cet ouvrage un important article dans le **Journal de Genève.** Il conclut :

Il importe de marquer la place de l'*Assemblée des Femmes* dans l'œuvre de Mario Meunier : c'est un divertissement. Certes, il y a loin des entretiens de Platon au dialogue d'Aristophane, c'est-à-dire des démarches de la pensée pure à l'éloquence de la satire politique, même lorsque la satire s'élève comme ici au lyrisme.

Mais tout se tient; et Mario Meunier n'exprimerait pas avec tant de bonheur la noblesse du comique d'Aristophane, qu'il traduit par jeu, s'il n'était aussi l'interprète inspiré du sublime de la sagesse platonicienne. Rien de ce qui est le vivant génie antique ne saurait demeurer étranger au poète qui peut vivre et écrire, dans le temps où nous sommes, « pour s'asseoir au foyer de la Maison des Dieux ».

Tel est le titre qu'il a mis au livre de sa jeunesse; et ce livre unique résume l'aventure d'un esprit sainement soucieux de se connaître autant qu'il est possible. Il contient la somme d'un savoir immense et d'une expérience magnifiquement humaine; et il est simple, utile aux gens qui savent lire, comme tous les grands livres. « Nous ne sommes nous-mêmes qu'en devenant toutes choses; et, pour se bien découvrir, il faut se voir passer dans le miroir du monde... » Et encore : « Tu tireras des minutes qui passent toutes les joies qu'elles épanchent, et la liberté, fille de la nécessité acceptée et comprise, te donnera de vivre selon l'intelligence. » L'ouvrage parut en 1921, et n'eut pas à l'époque des lecteurs en si grand nombre; il est certain qu'il en a encore partout, et de très fidèles. Par ailleurs, c'est un testament qui n'a pas de prix. Aphrodore ne périra point lorsqu'il ira dormir sous le lierre silencieux et les roses, à l'ombre de la vigne aux grappes délicates. Nous parlons symboliquement. Ce lierre et ces roses sont imaginaires, puisque Aphrodore est vivant et que l'usage n'est plus de faire des tombes charmantes. Mais le lierre durable et les roses puissantes, pour être aujourd'hui à nos yeux des irréalités, en seront-ils moins vrais dans la pensée des enfants de nos enfants, quand l'un d'eux, un jour, constatera qu'Aphrodore avait fait parmi nous quelque chose pour l'âme?

Nous espérons avoir bientôt le plaisir d'entendre à Paris l'*Assemblée des Femmes*.

P.-P. PLAN.

MUSIQUE

A propos de la reprise à l'Opéra-Comique de *Tarass-Boulba,* drame musical en cinq actes, texte de Louis de Gramont, d'après Gogol, musique de M. Marcel Samuel-Rousseau. — Premières auditions au concert : MM. Dimitri Mitropoulos, Jean Rivier, Lucien Haudebert et Robert Bernard.

Deux jours avant la répétition générale de *Tarass-Boulba* à l'Opéra-Comique, *Comœdia* publiait, sous la signature de M. P.-B. Gheusi, un **manifeste intitulé : Avant « Tarass-Boulba »,** *il n'y a qu'une manière de sauver notre art lyrique.* Et on y lisait ceci :

Le théâtre qui s'adresse à la foule doit laisser au concert la gloire d'exécuter les chefs-d'œuvre, anciens ou nouveaux, dont l'audition exige la culture musicale d'une élite. Le théâtre, cependant, ne doit pas renoncer à son rôle éducateur du public, mais il ne peut, sous peine de désertion et de mort, lui imposer exclusivement des œuvres, même hardies et neuves, qui restent hermétiques à la foule et la détournent de lui. On ne peut les lui proposer, de loin en loin, qu'à petites doses, sans prétendre les soutenir seules devant lui.

Un lyrique ne devra donc créer que des œuvres capables de vivre et de durer. Il est plus que jamais indispensable de choisir des pièces où l'action soit la sœur du rêve. Elles se dérouleront sans longueurs; le public *n'a plus le temps* d'entendre au théâtre des symphonies sans fin devant des épisodes immobiles. Même hérissées de dissonances curatives de tout sommeil, fussent-elles signées des noms les plus estimés de notre jeune école — si chère aux projets de notre Opéra-Comique, attentif à leurs moindres trouvailles — même débordantes de talent et de maîtrise incontestée, les œuvres de ce soir et de demain ne seront vivantes et agissantes que si elles sont tramées sur une vraie pièce de théâtre qu'on pourrait jouer et applaudir sans musique. Le second élément indispensable, c'est de faire *chanter* les chanteurs et d'oser écrire des mélodies. Sans mélodies continues — car il ne suffit pas de trouver des mélodies pour les casser aussitôt en mille morceaux — sans chant et même, parfois, sans *bel canto*, la partition la plus savante assomme le public. Il n'ose pas trop dire qu'il s'ennuie; il aurait peur de passer pour un imbécile. Il détale, non sans crier au chef-d'œuvre! Mais il ne reviendra jamais.

Eh bien! *Tarass-Boulba* répond exactement à la définition donnée par M. P.-B. Gheusi : « une pièce de théâtre qu'on pourrait jouer sans musique ». On n'aperçoit point ce que la musique de M. Marcel Samuel-Rousseau ajoute, en effet, à ce drame violent et barbare. Mais le rôle d'un théâtre lyrique et subventionné est-il donc de monter des ouvrages où la musique tienne si peu de place qu'on puisse la négliger?

Il y a treize ans, M. P.-B. Gheusi, qui dirigeait alors le Théâtre Lyrique, installé pour une saison au Vaudeville, monta *Tarass-Boulba*. C'était l'œuvre de début de M. Marcel Samuel-Rousseau. Elle parut honorable, certes, mais sans grande originalité. Les chants et les danses cosaques évoquaient assez heureusement le souvenir des chants et des

danses du *Prince Igor,* mais les scènes de tendresse rappelaient fâcheusement le vérisme italien. Et cette opposition entre deux tendances extrêmes semblait moins l'effet de la variété voulue que d'une disparate involontaire.

La reprise — malgré l'excellente distribution des rôles — a nettement confirmé cette impression. *Tarass-Boulba* est un drame lyrique dont la musique paraît inutile. Il eût mieux valu la laisser dormir : l'*unique manière de sauver notre art lyrique* n'est point de jouer *Tarass-Boulba.* Et le manifeste du directeur de l'Opéra-Comique se peut, décidément, résumer en une seule phrase (bien connue au théâtre) : « Prenez mon ours, mon ours de l'Ukraine. »

Cette phrase-là, tous les auteurs et tous les directeurs l'ont répétée d'un ton persuasif. Elle ne nous choquerait point si, justement, on ne l'avait, pour la circonstance, traduite en langage de manifeste et claironnée sur un ton qui en fausse complètement le sens. La stratégie enseigne, affirme-t-on, que l'attaque est le meilleur moyen de se défendre. Mais est-ce une raison, s'il s'agit de défendre une pièce médiocre, d'attaquer de bons ouvrages en jetant le discrédit sur leurs auteurs? Si un théâtre lyrique subventionné ne renonce pas à son rôle éducateur, ne doit-il pas s'efforcer de maintenir à son répertoire des ouvrages comme on ne trouverait une vingtaine parmi tous ceux qu'il dédaigne au profit de *Tarass-Boulba,* des ouvrages comme *le Pays,* de Guy Ropartz, comme *la Forêt Bleue,* de Louis Aubert, comme *Quand la cloche sonnera* d'Alfred Bachelet, comme *Bérénice,* de Magnard, comme *Cantegril,* de Roger Ducasse, comme *le Roi d'Yvetot,* de Jacques Ibert, comme *le Poirier de Misère,* de Delannoy? Et croit-on qu'il accomplisse son devoir en abandonnant *Pénélope* et *Ariane* aux associations symphoniques? Est-il admissible que l'Opéra-Comique « laisse au concert la gloire d'exécuter les chefs-d'œuvre anciens et nouveaux dont l'audition exige la culture musicale d'une élite »? Attendons-nous alors au prochain abandon de *Pelléas* — dont l'audition exige autant de culture que la compréhension des ouvrages ci-dessus nommés... Mais précisément l'exemple de *Pelléas* ne prouve-t-il pas qu'une œuvre difficile, et qui bouscule le train-train et les habitudes des abonnés, peut s'imposer à la longue au public tout en-

tier, à condition qu'on fasse l'effort de la soutenir? Cela est encore plus vrai aujourd'hui qu'il y a trente ans, et cela montre clairement que l'on fait fausse route en persistant à considérer les théâtres lyriques subventionnés comme des exploitations commerciales, obligées de « gagner de l'argent » tout en gardant l'illusoire façade d'établissements d'éducation nationale, de musées de l'art musical. S'il s'agit de gagner de l'argent, il faut jouer *Rose-Marie* ou *la Femme Nue* tous les soirs, et, courageusement, avouer que l'on ne se propose point autre chose que d'emplir la caisse. S'il s'agit de faire de la musique, il est vain de donner au public une illusion fâcheuse. La question dépasse *Tarass-Boulba* et M. Samuel-Rousseau. Elle est posée avec une netteté qui exige une solution radicale. Mais il semble que tous ceux qui devraient agir — ou parler — se montrent surtout préoccupés de ne rien faire et de ne rien dire...

§

M. Dimitri Mitropoulos, qui était venu l'an dernier conduire l'Orchestre Symphonique de Paris, nous avait laissé le souvenir d'un chef de premier ordre. Il est revenu, et cette impression a été confirmée avec éclat. Comme il avait mis en lumière, avec une extraordinaire netteté, un respect des moindres intentions de l'auteur, *la Tragédie de Salomé* l'autre hiver, il a, cette saison, donné de la *Symphonie en sol mineur* de M. Albert Roussel une exécution d'une qualité splendide. L'œuvre est apparue dans tout son éclat, avec un relief saisissant. C'est vraiment l'une des pièces capitales de la musique moderne. Mais M. Dimitri Mitropoulos s'est encore révélé à nous sous le double aspect du pianiste virtuose et du compositeur. Il a dirigé une transcription pour le quintette à cordes du Prélude de *Didon et Enée*, de Purcell — une longue phrase élégiaque, d'une grande noblesse, et que suit, avant qu'elle reprenne, un thème plus vif, et comme heurté. Et là encore, par le « fini » merveilleux de l'exécution — mettant à son exacte valeur le pathétique de cette œuvre émouvante, il nous a émerveillés.

Puis, pour le *Concerto grosso* dont il est l'auteur, il prit place au piano, et, devant le clavier, dirigea l'orchestre comme le faisaient jadis les maîtres anciens. Ce concerto

peint au vif son auteur. Il n'exige qu'un orchestre réduit à l'essentiel, mais il en tire des effets d'une force singulière. Et, d'un bout à l'autre, règne souverainement le rythme. Dans les deux derniers mouvements, intervient le piano qui mêle ses sonorités précises à la stridence aiguë des trompettes. M. Dimitri Mitropoulos pianiste a les mêmes qualités que M. Dimitri Mitropoulos chef d'orchestre. Vraiment cet Athénien apporte à tout ce qu'il fait la perfection, la mesure et l'élégance, toutes les qualités que proposent à l'admiration des hommes les chefs-d'œuvre créés jadis en son pays.

§

Le Voyage d'Urien, de **M. Jean Rivier,** a remporté un vif succès aux Concerts Straram. Le livre de M. André Gide fournit au musicien un prétexte à rêveries : le voyage d'Urien est un voyage imaginaire. Commenter par la symphonie quelques épisodes de ce songe itinérant, ce n'est point une tâche aisée. La musique est certes le plus immatériel de tous les arts, puisqu'elle exprime une pensée sans concepts, mais les moyens dont elle use pour décrire imposent pourtant à l'esprit des suggestions fort précises, bien que conventionnelles. Il y a une « couleur » des sons. M. Jean Rivier connaît admirablement les ressources de son art : la *Symphonie* qu'il a donnée récemment à l'Orchestre de Paris est orchestrée avec une grande habileté. Mais il y a plus et mieux que cela dans sa musique, il y a ce qu'on n'enseigne point et qui est proprement le don sans lequel tout n'est que métier. Les cinq épisodes du *Voyage d'Urien* (*Minarets, Les Baigneurs, Sérénade, La Ville Morte, Le Marché aux Esclaves*) font songer aux tableaux qu'un peintre rapporterait d'un séjour en Orient : on y retrouve sans peine l'unité de composition à travers la variété très nuancée des coloris et des paysages.

§

M. Lucien Haudebert a demandé au pathétique épisode de Jephté, au XI[e] chapitre du *Livre des Juges*, l'inspiration de la suite symphonique qui a été donnée sous la direction brillante de M. Piéro Coppola aux Concerts Pasdeloup. Jephté, donc, pour obtenir la victoire des gens de Galaad sur les

Ammonites qui les oppressent, fait le vœu imprudent d'offrir à Dieu en holocauste la première personne qui viendra le saluer. Et c'est sa propre fille. La musique de M. Lucien Haudebert nous montre d'abord le combat, puis le cortège des filles de Galaad venant au-devant des vainqueurs, puis la douleur de Jephté et enfin le départ de sa fille pour la montagne, où elle va se préparer au sacrifice. M. Lucien Haudebert a écrit sur ce thème une partition claire et expressive et qui dégage nettement, sans emphase inutile, le pathétique de cette scène. *La Fille de Jephté* est digne du musicien de *Dieu Vainqueur*.

M. Robert Bernard a donné à la Société Nationale un *Quatuor à cordes* qui, après le *Trio en fa dièse,* montre que ce jeune compositeur a, lui aussi, le don. Ordonné selon le plan classique, ce quatuor est écrit avec aisance. Les idées de M. Robert Bernard sont vraiment musicales. Elles ont une élégance naturelle qui séduit dès l'abord. Le Quatuor Pascal les a exprimées avec un art parfait.

RENÉ DUMESNIL.

ART

L'Exposition des Humoristes : Galerie de La Renaissance. — L'Exposition de la Lorraine : Maison de France. — Exposition d'un groupe de peintres modernes : Galerie d'art du Quotidien. — Exposition de quelques artistes de la Triennale : Galerie Bernheim jeune.

L'Exposition des **Humoristes** manque de causticité. Cela prouve-t-il que les humoristes actuels soient dépourvus de mordant? Pas du tout. On opère aujourd'hui en ordre dispersé. Les sociétés ne rassemblent jamais qu'une fraction de ce qu'elles pourraient réunir. Parmi leurs membres mêmes, beaucoup ne répondent pas à l'appel qui leur est adressé pour une manifestation collective qui, annuelle, leur paraît trop fréquente. Ce sont souvent les individualités bien tranchées qu'on ne trouve point au rendez-vous commun. Il semble d'ailleurs que cette année on n'a voulu, aux Humoristes, chagriner personne. La causticité souvent peut se confondre avec la cruauté. On a voulu éviter la cruauté. Mais le problème de plaire en raillant en devient plus difficile. La politique écartée, qui offre un terrain si fertile et facile, reste la critique des mœurs. Le champ est immense, si grand qu'on n'y trouve pas sa place facilement. D'ailleurs, quand

on la trouve, on risque de s'y spécialiser. Ce n'est pas toujours une qualité, à moins de posséder cette souplesse et cette variété dans l'insistance qui caractérisaient, par exemple, un Gavarni. Il ne faudrait point s'étonner que le souci de ménager la chèvre et le chou, qui semble brider la fantaisie des caricaturistes, ne soit pas de leur fait, mais de celui des directeurs de journaux, qui n'aiment point les polémiques vives, qui peuvent créer des ennemis irréconciliables, et préfèrent gronder l'adversaire avec douceur et même amabilité. Il n'est point certain qu'agir tout à fait différemment soit meilleur. Mais enfin, dans le cas spécial du caricaturiste, l'apaisement moral n'est pas un stimulant. Pour l'essentiel, qui est de bien dessiner, il n'est que de parcourir le catalogue, toujours illustré, de l'exposition pour voir que tous les humoristes appelés à l'orner donnent de très bons croquis. Le dessin est sauf, donc l'honneur. La couverture de ce catalogue par Alfred Le Petit est fort amusante, et l'affiche d'appel est de Cappiello, donc de la meilleure fantaisie.

Les vétérans sont presque tous là, toujours solides, Léandre en tête. Léandre ne fait plus guère de ces portraits-charges qui étaient beaucoup plus des portraits que des charges, des portraits incisifs et vivants. Il aime maintenant se retremper dans le passé de la vie normande, guettant les aspects de fête qui lui rappellent des souvenirs de jeunesse et un restant de vieilles coutumes qu'il sait évoquer d'un dessin souple et dans des harmonies personnelles nourries et agréables. Voici cette année de dansantes *accordailles*. Pour la première fois depuis la fondation du Salon, Louis Morin s'est abstenu et on sent le vide de son panneau habituel de claires Venises et d'humoresques genre XVIIIe. Roubille se maintient dans la gamme de ses claires et spirituelles fantaisies. Abel Faivre et Albert Guillaume semblent avoir réservé pour une autre exposition leurs pages maîtresses. Vallet multiplie ses chasseurs, ses hussards, ses landaulets glissant au bois de Boulogne, sous des lumières d'été. Il reste sabretache et sentimental dans une jolie tradition bien parisienne. Cadel envoie des tableautins d'Espagne, des danseuses sous la nuit claire. C'est vif, picaresque et de couleur vivante. Poulbot découvre sans cesse des gaîtés nouvelles et des espiègleries inédites de ses gosses familiers. Zislin imagine un village

d'Alsace dont, sous la nuit claire, les maisons s'animent en formes contradictoires et en ronde fantastique. C'est du bon Erckmann, de la première manière. Jacques Nam présente de jolis nus. Emile Bertin multiplie d'amusantes silhouettes de personnages de la Comédie italienne, de figurants moliéresques, dans le plus preste mouvement, et dont les attifements figurent si bien dans les clairs décors qu'il édifie pour la Comédie française. Bib a des portraits d'artistes. Bils et Cheval montrent de remarquables études de cirques. De Louis Bailly, d'amusantes fantaisies sous-marines. De bons dessins de Gazan, du peintre Jodelet avec des gosses très pittoresques, de Joseph Hemard, toujours caractéristique et puissant. La vie des coulisses trouve en André Hellé un interprète amusé et amusant, de technique spirituelle et solide. Notons Hautot, Jean Lefort, de belles pages d'Alfred Le Petit, dont ce joli tableautin, *les peintres du dimanche,* et de claires aquarelles, et encore Armand Vallée, Louis Valvérane (n'est-ce point le même que ce très bon peintre de la Provence : Denis Valvérane?), Zaliouk, cruel et pimpant. Parmi les sculpteurs, qui se sont faits rares cette année, une allégorie du fisc, un fisc-pressoir de Moreau-Vauthier, qui est là le seul à fronder cet ennemi auquel certes tous les humoristes ont pensé sans oser fronder sa puissance oppressive. Parmi les décorateurs, Argyriadès, toujours somptueux et coloré.

§

Une exposition **lorraine** consacre une large partie de ses aménagements à la représentation de l'art lorrain, surtout des artistes lorrains qui sont demeurés fixés au pays lorrain ou qui y reviennent avec régularité. Encore ici on trouve la preuve que les expositions ne sont jamais complètes, car on n'y rencontre ni Paul-Emile Colin, le graveur et peintre si notoire, ni le sculpteur Niclausse né à Metz. Tous deux honorent leur petite patrie, et ils devraient être là.

Il y a dans l'histoire de l'art lorrain au XIXᵉ siècle deux faits principaux : la rénovation du vitrail d'église par Maréchal (de Metz) et la rénovation de la verrerie usuelle et décorative par Emile Gallé, lequel créa l'école de Nancy et l'orienta vers une renaissance de l'art du meuble qui a laissé sa trace.

Il eut des élèves et provoqua des vocations. Il fit grand accueil à des artistes dont le goût se montrait différent du sien, mais dont les efforts témoignaient de vigueur, de noblesse ou de grâce. Emile Gallé était un homme de valeur, instruit, lettré, créateur et éducateur. Ses ambitions étaient esthétiques et sociales. Verrier, il est parallèle à Henry Cros, si l'on ne regarde que les dates biographiques. Esthétiquement et techniquement, leurs chemins sont différents. Epris d'archaïsme et de reconstitution, Henry Cros retrouve, d'après l'Egypte hellénisée, l'encaustique et, d'après quelques minimes échantillons d'art gréco-romain, la pâte de verre. C'est une matière encore plus solide que transparente qu'il a créée au moyen du verre. Si, cirier, il est souvent moderniste, verrier il met sa technique au service d'un art de ligne grecque et se modèle en plein art antique. Gallé se borne à travailler au moyen d'acides la matière du verre. Il lui donne des harmonies colorées et des densités, parfois réelles, le plus souvent simplement apparentes et obtenues par la solidité de certaines harmonies foncées. Il prend parfois pour thème de ses harmonies des strophes de poète ou compose des services de verre dont chacun est une facette de poème naturiste. Sans compter ce que donnent ces velléités de symbole et de commentaire littéraires, le galbe de ses créations est toujours sûr et le coloris en est charmant; aussi il est net, et la suggestion de sa pensée s'éveille par son choix de couleurs et la perfection des tons obtenus. Les verriers actuels de l'Ecole de Nancy l'ont peu suivi. Daum décore souvent de paysages les panses de ses vases, mais en formule très affirmée et réaliste. Colotte et Colle pratiquent des décors plus simples. Chez Colotte, l'objet s'impose par l'élégance de la masse, avec une sorte de force architecturale de grand style. Colle, à côté de belles cristalleries blanches et transparentes, incise ses formes élégantes de rehauts colorés. Gallé avait touché au meuble qu'il traitait presque en orfèvre. D'esprit large, il soutenait Vallin, dont l'effort créait des meubles solides, simples, monumentaux, comme ceux de la collection Corbin, où des colonnes de buffet apparaissent comme des arbres stylisés. Bien que l'on fasse encore de vieux meubles en Lorraine, il n'y a pas à cette exposition de stands qui en apportent l'assurance.

Depuis Gallé, il n'y a plus d'école de Nancy, et personne n'a repris le rôle messianique que Gallé, parallèlement à un William Morris, mais peut-être par des moyens plus pratiques et plus sûrs, tendait à remplir. Il est resté un groupe de Nancy. Victor Prouvé, dont l'activité s'est exercée glorieusement dans toutes les branches de l'art décoratif en est, sinon le chef, au moins le doyen très respecté. Il a ici deux portraits étonnants de souple jeunesse d'exécution. L'art du vitrail, si spécifiquement lorrain, est représenté de nos jours, à Paris, par Jacques Gruber, qui est surtout un grand coloriste. Gruber a renouvelé, en lui donnant un sens décoratif, l'emploi des lignes de plomb qui maintiennent les émaux colorés. Ces baguettes rudes, il les a assouplies en guirlandes, en fleurs, en ornements qui contribuent au sens de la décoration. Il utilise pour ses fonds les grandes lames de verre que lui fournit l'industrie et dont l'harmonie est souvent renforcée et variée par les féeries de la cuisson. S'il traite mieux que tout autre le vitrail d'église, il a aussi innové par l'usage de décors naturistes, sportifs, païens ou floraux, le vitrail profane, privé, le vitrail chargé de mettre dans la décoration du hall le charme de sa lucidité somptueuse et de la richesse de ses tons.

Parmi les peintres de Nancy, Friant, mort assez récemment. Sa peinture s'entachait généralement de sentimentalité. Ses dessins étaient la plupart du temps précis, surtout ses portraits. On nous en montre un excellent, du peintre Charles Duvent. Des paysages apportent de beaux horizons traités par Grosjean. Des paysages de Grandgérard, qui peint avec adresse le village lorrain. Henri-Royer expose de subtils dessins. Mme Bachelet Quilli des notations d'environs de Paris. Georges Ventrillon des œuvres d'art décoratif (une nappe ornée de grand goût). Ernest Ventrillon, de fougueuses et subtiles notations de banlieue parisienne et de fermes lorraines. Mme Vichard, une agréable marine. Francis Gruber, le fils du verrier Jacques Gruber, est, parmi nos jeunes peintres un de ceux qui donnent les plus larges espérances. Il les réalise dans un nu de femme, d'une pureté classique et nerveuse, et une bonne nature-morte.

Aux confins du département de la Meurthe et de celui de la Moselle, un petit pays, celui du Rupt-de-Mad, offre une beauté

particulière d'eaux profondes et lentes et de feuillages vert sombre. Les villages en sont clairs et charmants, notamment Onville, où Adrienne Jouclard, qui a doué de si belle vie tant de scènes sportives, de fêtes populaires, de scènes de l'école maternelle à Paris, passe ses étés, et elle en fait vivre, avec une spontanéité qui n'est que l'aboutissement d'un impeccable dessin, les processions et les travaux des champs. C'est tout à fait une artiste de premier plan.

Parmi les Messins, Untersteller, récent prix de Rome, évocateur de légende religieuse et portraitiste sobre et précis, Anna Kaiser, peintre de fleurs et du paysage urbain de Metz, souvent heureuse, Grub, doué de forte personnalité et dont les harmonies font revivre les quais de la Moselle et les architectures qui les bordent de tons gris foncé, Ferdinand Marks, peintre de natures mortes, Thiry, Mme Somogyi, M. Louyot, etc.

Bachelet montre des sculptures intéressantes. Une eau-forte du Vosgien Jacquemin rappelle son habileté à traduire le paysage lorrain.

§

A la Galerie d'art du **Quotidien**, un groupe de peintres. Des aînés, tels Charreton, avec l'éblouissement estival d'un jardin d'Auvergne pourpre, rose vif, vert tendre, une route de montagne rocheuse et fleurie et l'éclat d'arbres en fleurs d'une plaine printanière sous un soleil jeune et dru; Louis Valtat avec une majestueuse entrée de gros bateau dans l'eau frémissante du canal d'Ouistreham et le plus vivant bouquet floral; Jouclard, avec une scène très vivante d'un voyage à la mer de bambins des écoles parisiennes et un beau retour du travail à une fin de journée en Lorraine. Veillet peint fort bien la douceur du paysage de Seine à Rolleboise et des coins de Bretagne à l'intérieur des terres, mais baignés de la claire tendresse irisée de l'air marin. Varèse est un de nos meilleurs peintres de chevaux de course et il excelle à fixer le rythme de leur élan, au moment le plus pittoresque, en apparence le plus paradoxal, en vérité le plus exact. Il a aussi un intéressant paysage de village du Milanais. Madeleine Vaury rapporte d'un port de Catalogne un précieux temps gris, baignant de lumière attiédie une rade

paisible et des barques tirées sur le sable. C'est aussi un peintre de fleurs, des plus subtils, et qui excelle à faire jaillir d'une poterie simple un mouvement juste des fleurs. Mme Moussia Toulman établit un sobre et vivant portrait du sociologue et socialiste Rappoport d'une extraordinaire justesse d'allure, un très bon portrait de jeune femme et des fleurs de délicate présentation dans des gammes de blanc et de gris. De Mme Trabucco un intérieur, en Savoie, avec un jeu très harmonieux du décor blanc aperçu de la verrière, de la lampe au feu pâle et du jour finissant. Elle a aussi d'excellents portraits féminins dans des intérieurs de goût et paisiblement lumineux. De Francis Gruber, une belle nature-morte dans les tons gris. De Jean Chapin, une petite rivière roulant parmi de hauts arbres, qui tamisent la lumière d'un jour avancé, en pittoresque effet de solitude, et une rue de village gris-bleu avec l'église gris de fer, un cimetière bleuissant sous l'approche du soir, de caractère émouvant. De M. Lafite-Dupont un bon paysage et des fleurs. Une jeune artiste, Mlle Mireille David, s'affirme avec une remarquable nature-morte et un café de petit port, très animé et spirituellement figuré. Mme Delgobe-Deniker nous montre un paysage de large espace silencieux, très ordonné. Deschmaker peint un nu délicat, une très belle tête de muse ou de déesse et une remarquable nature-morte.

Deux décorateurs : des céramistes. Louis Baude, à l'imagination féconde, dont les formes de vases ou les coupes du meilleur galbe s'ornent toujours des dessins les plus simples et les plus afférents à la forme. Guidette Carbonell, qui tire de la matière les plus souples évocations, mythologiques et populaires, d'une rare variété de caprice et de forme très élégante.

§

Maurice Chabas avait, avant la guerre, fondé la **Triennale.** Une sélection de peintres de la Société nationale et aussi des Indépendants qui dédaignent d'apparaître aux Salons y exposaient quelques-unes des meilleures toiles de leur production de trois ans. Ces semaines-ci, on préface à une résurrection prochaine de la Triennale, probablement l'an prochain. Maurice Chabas réunit quelques œuvres des vétérans de la Trien-

nale. C'est une intéressante occasion de revoir des tableaux de Maurice Chabas, représenté par une très belle notation d'énorme nuage chargé de menaces d'orage et par un grand canal à Versailles aux riches émaux de couleur attiédie; des Versailles de Leroux, des nus éclatants et d'harmonie douce de d'Espagnat, une Toilette de Jaulmes d'un calme païen statique et émouvant, des paganismes de Karbowsky évoquant des nymphes du plus souple mouvement dans des harmonies très neuves qui grandissent l'idée que l'on pouvait se faire de ce remarquable peintre. Des ponts et des plaines du plus bel accent de Gaston Balande, etc.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

Paul Courteault : *Bordeaux*, Firmin-Didot. — Mgr Harscouët : *Chartres*, Flammarion.

M. Paul Courteault, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de **Bordeaux,** *cité classique*, a eu la bonne pensée de consacrer une partie de ses loisirs à l'étude de la ville au point de vue historique et archéologique.

L'art chrétien du moyen âge avait édifié sur le sol de Bordeaux des églises romanes et gothiques dont la construction et la décoration ont fait l'objet de nombreuses et remarquables études. A Bordeaux, comme partout, le style gothique s'est développé et prolongé au delà de la fin du xve siècle.

De cette période datent la cathédrale Saint-André, les églises Saint-Michel, Sainte-Suzanne, etc., ainsi que des réfections effectuées à Saint-Seurin, Sainte-Eulalie, Saint-Clair, Saint-Rémi, etc. Tandis que les maîtres d'œuvre restaient fidèles à l'art ogival, les imagiers du temps de Charles VIII et de Louis XII trouvèrent une formule d'art, originale et bien française, qui ne doit rien à l'Italie. La sculpture, s'adaptant aux idées et aux mœurs, a crée des œuvres différentes de celles du moyen âge, indépendantes de toute imitation étrangère, et Bordeaux en a conservé quelques-unes : le groupe en pierre de Sainte-Anne et la Vierge enfant à Saint-André; le retable de la chapelle Saint-Joseph à Saint-Michel, etc. En somme, cette longue période ayant déjà été l'objet d'études nombreuses dont la liste même est donnée par le

volume, M. Paul Courteault s'est surtout attaché à nous faire connaître les modifications apportées à la ville de la Renaissance, à l'époque moderne.

C'est avec François Ier (1526) que le style Renaissance débuta dans la capitale de la Guyenne, et le plus ancien témoignage qui nous en reste est un contrefort de la cathédrale, minutieusement décrit par l'ouvrage. Bien d'autres manifestations de cette période sont longuement commentées par M. Courteault, tels que la construction et la décoration de deux portails à Saint-Michel et l'ameublement de diverses églises. L'architecture civile n'a laissé de ce moment aucun édifice public. Seules, quelques demeures particulières peuvent être indiquées : la maison dite de l'armurier, une autre rue des Bahutiers, etc., des portes telles que celles de la maison de la Trinité, de la rue Saint-James, etc. Sous Henri IV s'éleva la Bourse des Marchands, disparue aujourd'hui. Le musée lapidaire conserve les débris du magnifique monument funéraire édifié par le duc d'Epernon à sa femme Marguerite de Foix et où il figure lui-même. De rares habitations privées de ce temps peuvent encore se voir dans les quartiers de la Rousselle et de Saint-Michel. Le règne de Louis XIV ne valut à Bordeaux que la reconstruction du célèbre château Trompette, qui céda la place sous la Restauration à l'esplanade des Quinconces. Nous devons également mentionner l'église Notre-Dame, dont M. Paul Courteault nous fait le plus grand éloge et qui semble au moins une véritable curiosité. Le XVIIIe siècle reconstruisit quelques églises dans l'art médiocre du moment et en aménagea plusieurs autres avec bonheur. La ferronnerie, fort développée, y a laissé des grilles remarquables. Jusqu'au XVIIe siècle, Bordeaux n'avait que le cadre d'une belle et grande ville, mais l'inertie de ses jurats gênait sa transformation. Il fallut que Louis XIV intervînt, envoyât son architecte Jacques Gabriel, qui amorça enfin, après divers projets, la construction de la fameuse place Royale, et cela malgré l'opposition systématique des habitants. Mais l'impulsion était donnée, et des hommes comme Boucher, Tourny, Ronsin, etc., devaient continuer l'œuvre entreprise et toujours combattue. Malheureusement, comme en de nombreux endroits, la Révolution commit là ses méfaits. Les années suivantes virent l'embellissement pro-

gressif de la cité. M. Paul Courteault mentionne les noms des architectes qui contribuèrent à l'édification des beaux immeubles qui frappent le visiteur dans ces quartiers. Un autre chapitre est consacré à la peinture et à la sculpture de la ville.

Nous félicitons sincèrement M. Paul Courteault pour son beau livre, qui est d'ailleurs bien illustré et dont on peut complimenter la maison Firmin-Didot.

§

Une étude abondante et d'ailleurs bien construite est celle de Mgr Harscouët, évêque du diocèse, sur la cathédrale de **Chartres**, qui reste toujours une des beautés du paysage français. Bien avant d'entrer dans la ville, on découvre les tours si élégantes de l'édifice, qui domine toute cette région de Beauce, ancien lac desséché, d'une fertilité bien connue et qui reste un des greniers de notre pays, grâce aux efforts de sa population. Des murailles de la ville, on peut encore retrouver d'imposants vestiges, principalement la superbe porte Guillaume; mais c'est toujours par la cathédrale qu'on se trouve attiré. On découvre sa façade sur une petite place ou parvis, et l'admiration se porte immédiatement sur les flèches différentes d'âge et de style et dont la beauté est toujours reconnue. Avant le VIIIe siècle, il y eut plusieurs églises, successivement détruites par les guerres et les incendies, à l'intérieur des murs d'enceinte de la cité gallo-romaine. Dans la crypte actuelle, au caveau de Saint-Lubin, on trouve encore des restes curieux du IVe *et du* IXe siècle. Vers 1024-1028, l'évêque Fulbert édifia sur la crypte actuelle une église de 108 mètres de long sur 75 mètres de large. Brûlée en 1030 et réédifiée, elle est à nouveau incendiée en 1134. Courageusement, les Chartrains se remirent à la besogne, mais en 1194 le feu détruisit à nouveau la cathédrale. On quêta partout pour sa reconstruction. Un architecte inconnu dirigea les travaux et, au mois d'octobre 1260, la nouvelle cathédrale de Chartres pouvait être consacrée au culte, et les travaux continuèrent sans interruption. Mgr Harscouët commence la description de l'édifice par la crypte, qui est de grande dimension et de différentes époques. Il revient ensuite devant la façade dont il décrit la beauté et

l'ordonnance; les flèches sont minutieusement analysées. On entre, et c'est un émerveillement auquel s'ajoute encore la beauté des vitraux justement célèbres et qui comprennent, nous dit-on : cent vingt-cinq grandes fenêtres, trois grandes roses, trente-cinq roses moyennes et douze petites; en tout, 3.889 figures. La sculpture y est abondante et remarquable. Le volume en donne une très intéressante nomenclature et les considérations nécessaires. Le transept de la cathédrale de Chartres est une de ses beautés, avec la richesse de ses groupes de statues plantés en quinconces et qui s'élèvent au sud, au-dessus d'un large escalier. Le trésor, qui a été très important, a été dispersé; il n'en reste qu'un triptyque, le calice d'Henri III, etc. L'armure de Philippe le Bel a été transportée au musée. D'intéressantes pages sont cansacrées aux fêtes religieuses et aux pèlerinages, ainsi qu'à l'avenir de Chartres. Des photographies ornent cet ouvrage, qui reste une des heureuses publications de ces derniers mois.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le cinquantenaire de Veuillot. — Une souscription de la presse catholique a permis d'inaugurer, au mois de novembre 1899, en l'église du Sacré-Cœur, un modeste monument, dû au sculpteur Fagel, rappelant la mémoire de Louis Veuillot. L'hommage était tardif : il y avait seize ans que le pamphlétaire était mort, décédé à Paris le 7 avril 1883, condamné depuis plusieurs années au silence par la maladie.

Je ne sais si beaucoup songeront à commémorer le cinquantième anniversaire de cette mort. Le Larousse et le Vapereau fournissent bien les dates et les étapes essentielles de la vie, logiquement belle, de l'écrivain. Mais l'ignorance et l'insouciance du passé où elle se plaît n'incitera guère la génération actuelle à consulter ces élémentaires guide-ânes. En dehors des « affaires », du sport et du cinéma, on ne sait trop quoi l'intéresse; il faut gagner beaucoup d'argent, être « photogénique » et dépasser le cent à l'heure.

Autre chose pèse sur la mémoire de Louis Veuillot et écrase sa dépouille de la triple dalle de la haine, de l'oubli et du silence. L'exécration des libres penseurs et la réprobation

de bon nombre de catholiques semblent avoir poursuivi ce grand honnête homme par delà le tombeau. Parmi les premiers, ceux-là furent toujours l'exception qui, comme le professeur Em. Coupy, purent tracer, sur un exemplaire, hélas! couvert de taches de rouille, des Libres Penseurs, cette dédicace : « Un libre penseur à un libre penseur. A mon ami le Dr Dufay. » Laurent Tailhade appartenait aussi à cette minorité. *L'esclave Vindex* me fut offert par lui et je ne songeai pas à m'en étonner. Mais les autres, légion votant et imposant sa loi, continuent à voir Louis Veuillot à travers les injures de Victor Hugo et les caricatures d'André Gill, amusantes sans doute, mais faciles. Bedeau, sacristain, à la main le goupillon et le visage transformé par la petite vérole en écumoire : c'est là un pauvre procédé de polémique et de critique.

Louis Veuillot eut la grave imprudence de tourner le dos au feu d'artifice : les fusées, datant de Voltaire, tirées par le *Siècle* en l'honneur de la religion laïque, ce que le peuple pardonne le moins. Mieux vaudrait ne pas saluer un enterrement!

Quant aux gens « bien pensants », ils n'ont pas toujours été, oserai-je le dire, très intelligents. Beaucoup d'entre eux sont loin de partager la largeur d'esprit et la tolérance de certains prêtres et des meilleurs. Ayant l'estomac délicat, ils se sont fait une petite religion, pas gênante, facile à suivre, étroite, comme leur esprit. Les tisanes, mijotées à feu très doux par les médecins de l'âme, leur suffisent. Habitués aux fadeurs du veau, aux blanquettes et aux daubes, la viande rouge, saignante, d'une authentique grillade les effraie et pour peu leur donnerait des nausées.

On peut donc juger de leur émoi quand, au lieu des ratatouilles prévues, apparaissait à leurs yeux le quartier de viande formidable d'un article de Veuillot ou de Barbey d'Aurevilly. Léon Bloy, Huysmans, tous les grands écrivains catholiques ont répandu la même terreur dans ces âmes dyspeptiques. Certaines n'ont pas encore digéré Baudelaire.

Abhorré des libres penseurs, redouté des catholiques, Louis Veuillot semblait, en raison même de son talent, le plus indésirable des hommes, et Charles Monselet accomplit une véri-

table action de bravoure en lui consacrant, dans sa *Lorgnette littéraire,* cette notice :

En France, le ridicule ne tue pas, il fait vivre. Les épigrammes, les insultes, les procès, les caricatures, les infirmités sont le ciment des réputations actuelles. Pourquoi me défendrai-je d'une véritable sympathie littéraire pour l'auteur de *L'honnête femme,* du *Vengeur* et des *Libres Penseurs,* c'est-à-dire pour le romancier et le portraitiste? Il a une force, un style et un caractère. Les hommes ainsi doués s'imposent et prennent leur place quand on ne la leur fait pas. M. Louis Veuillot a pris la sienne malgré tout le monde, même malgré son parti; il n'a eu pour lui que le Pape et la grammaire. Ceux qui font le tour de ses articles pour s'essayer de s'introduire dans sa conscience ont tort; ceux qui évoquent un passé sémillant pour détruire un présent religieux font œuvre stupide et mauvaise. Les faiseurs de petits journaux égrillards et les faiseurs de grands journaux voltairiens s'étonnent et s'irritent de ce que M. Veuillot, ayant commencé comme eux, ne continue pas comme eux. Ils croient avoir tout dit lorsqu'ils l'ont appelé bedeau et sacristain.

Mais M. Louis Veuillot les entend à peine. Il a le pas lourd et cadencé d'un éléphant qui porte une tour armée. Les herbes ploient et les branches cassent sous ses pieds. Il ne regarde pas, il ne sait pas; il va sa ligne droite. Cet homme et cet éléphant ont raison tous les deux.

Comme tout ce qui est vraiment fort, cet « éléphant » était bon. L'écrivain, si terrible dans ses polémiques, possédait, pour reprendre l'expression de Jules Claretie, le style qui « embaume les mots ». N'avait-il pas trouvé de Jeanne d'Arc cette définition, entre toutes heureuse : « Cette fleur de lis, si svelte, si robuste, si franche et d'un si grand parfum » ?

Enfant du peuple, « monté » d'un père tonnelier, puis bistro à Bercy, il était resté peuple et l'aimait éperdument. Ignorant l'art dangereux des palabres et des marchandages électoraux, il eut deux grands amours : la papauté et ses frères de misère. De là sa haine pour ce qui tendait à diminuer l'une et à pervertir l'autre. En dépit de sa foi, cet apôtre demeura toujours un révolté.

Puisse, à défaut des Œuvres complètes, cette commémoration être, pour quelques-uns, l'occasion de lire, sinon de relire, les *Libres penseurs* et les *Odeurs de Paris.* Lucien Descaves, le plus loyal et le plus courageux des hommes, qu'on

aurait peine à taxer d'un cléricalisme exagéré, jugeait ainsi leur auteur :

Je suis loin d'entrer dans la plupart des vues de Veuillot, et les jugements littéraires qu'il porte me semblent généralement empreints d'une insoutenable partialité... mais sur la peine de mort et les exécutions capitales, sur les boulevardiers, sur le duel, les cafés-concerts, les divertissements parisiens en général, les économistes, le feuilleton, la littérature industrielle, la presse, le théâtre et ses exhibitions scandaleuses, tout ce qui constituait pour Barbey d'Aurevilly les *Ridicules du temps*, et tout ce qui est pour Veuillot l'odeur nauséabonde, celui-ci a écrit des pages définitives, qui peuvent passer pour des modèles aux yeux des débutants, comme aux yeux des aînés dans la carrière.

Jules Lemaître écrivait de son côté :

Dans le recul du temps, on voit et on admire mieux la magnifique unité de la vie de Veuillot, son grand courage, son immense labeur, la profondeur et la vaillance de sa foi, son instinct révolutionnaire dompté par cette foi et tourné en religieuse charité, son mépris pour l'égoïsme et la dureté des bourgeois que nous sommes, son ardent amour du peuple et comment cet amour fit partie intégrante de son catholicisme.

Ce grand écrivain, né à Boynes, à dix kilomètres de Pithiviers, dans le Loiret, et aussitôt transplanté à Bercy, où son père avait ouvert un débit de vin, avait quitté l'école à 13 ans, emportant comme bagage ce qu'on y peut récolter. Aussitôt il entra, comme saute-ruisseau, chez un avoué. Mais l'enfant avait ses nuits à lui : il les passa à lire les classiques, à les comprendre, à se les assimiler. Les bancs du collège et les vains parchemins du baccalauréat sont vraiment une bien pauvre chose. Quand, quatre ans plus tard, à 17 ans, ce « primaire » entra dans la presse, un des plus magnifiques écrivains de la langue française se révéla. Il est jeune; en province, d'abord, il guerroie, ne ménage ni ses adversaires ni ses critiques, paie de sa personne et se bat en duel. Rentré à Paris en 1837, il y compte des collaborations plus sérieuses. L'année suivante, il accompagne à Rome l'éditeur Olivier Fulgence et ce voyage décide de sa vie. Conquis par le catholicisme, il se fait le champion du pape, dont le pouvoir temporel commence à être menacé. Jamais, un seul jour, son attitude ne variera.

Ses ennemis lui ont reproché d'avoir accepté successivement la République et l'Empire pour se rallier ensuite à la légitimité. Le reproche était puéril et hors de proportion avec sa foi : ces étiquettes gouvernementales n'avaient pour lui aucun sens. L'Eglise et son représentant sur la terre, le pape, importaient seuls à ses yeux.

Après avoir été secrétaire de Bugeaud en Algérie, en 1842, il est entré à l'*Univers religieux*, pour en devenir rédacteur en chef en 1848. En 1850 et en 1851, il s'attire le blâme de l'archevêque Sibour et de l'évêque Dupanloup, mais Pie IX lui apporte le réconfort de son approbation. Il continue à lutter pour la défense du pouvoir temporel, et l'Empire en est réduit à supprimer l'*Univers*, ne pouvant le bâillonner. En 1862, à la persécution se joint l'injure publique, colportée dans toute la France par de fructueuses tournées. L'académicien Emile Augier fait ainsi définir sa « manière » par Veuillot lui-même dans le *Fils de Giboyer* :

> Parbleu! pour m'en servir en la définissant, elle consiste à *rouler* le libre penseur, à *tomber* le philosophe, en un mot à tirer la canne et le bâton devant l'arche. Un mélange de Bourdaloue et de Turlupin; la facétie appliquée à la défense des choses saintes : le *Dies iræ* sur le mirliton!

C'était, il est vrai, frapper un homme désarmé, Veuillot n'ayant plus de journal. Paris et les départements rirent de cette charge, jusqu'à ce que le pamphlétaire bafoué y répondît par les 265 pages du *Fond de Giboyer*. Ce jour-là, les rieurs changèrent de côté.

Autorisé à reparaître en 1867, l'*Univers* se vit à nouveau suspendre, en 1874, par le ministère de Broglie, sur une plainte du Quirinal. Le gouvernement de l'Ordre moral, tout en rêvant d'une restauration monarchique, n'était pas plus favorable que l'Empire au pouvoir temporel.

Entre ces deux suspensions, un fait grave s'était produit, cependant, grâce auquel se décelèrent aux yeux de tous la profondeur et la sensibilité du cœur de Veuillot : la guerre de 1870, la Commune et les deux sièges. Par amour de Rome et de la papauté, le pamphlétaire abominait Paris, voyant dans la grande ville le vase d'iniquités où s'épanouissait, comme sur un fumier, la libre pensée, la sentine où venaient

aboutir toutes les boues du monde. Il suffit des deux sièges et des souffrances endurées pour révolutionner cette âme et muer sa haine en amour. En 1871, Louis Veuillot publia les deux volumes de *Paris pendant les deux sièges*. Bien des volumes ont été consacrés à ces heures lugubres : aucun n'égale ce cri de révolte et de désespoir. Négligeant de tirer « la canne et le bâton devant l'arche », Giboyer avait atteint l'éloquence et la tristesse des prophètes.

Sous la rudesse de son abord et la véhémence de ses invectives, cet « obus » — ainsi se définissait-il lui-même — était bon, sensible et généreux. Fidèle dans ses affections et dans ses sympathies, il fut, au lendemain de la mort de Baudelaire, à peu près seul, avec Vitu, à publier dans son journal une note émue, où se sentaient, à travers les réserves du catholique militant, un attendrissement réel et une sincère amitié.

Les lettres intimes communiquées en juin 1932 par M. Henri Davignon, à l'Académie de Langue et de Littérature françaises de Bruxelles, apportent une preuve nouvelle de cette sensibilité et révèlent l'ultime roman où faillit sombrer le cœur du pamphlétaire.

C'était à Rome, en juin 1862. Veuf depuis longtemps et père de deux grandes filles, Veuillot touchait à son automne et, né en 1813, allait atteindre la cinquantaine. Dans un salon, il avait été présenté à une grande dame belge, la comtesse Juliette de Robersart. Elle n'était pas jolie, mais ses trente-deux ans, son intelligence, sa culture, sa fantaisie, eurent tôt fait de séduire le polémiste. Une promenade, la nuit, au Colisée, acheva sa défaite.

Une correspondance s'engagea. L'homme offrait son amour; la femme, son amitié :

Il arriva donc qu'une comtesse très brillante rencontra, dans Rome, un poète assez vieux et pesant. Ils causèrent de bonne amitié, virent avec une certaine joie qu'ils ne s'entendraient jamais, ce qui leur permettrait de causer toujours. La comtesse voltigeait en zigzag sur une foule d'idées et s'y posait ordinairement de travers, le poète prétendait la contraindre à voler et à se poser droit. C'était le bœuf à la chasse du papillon.

C'était un malentendu, qui se poursuivit des mois. Veuillot ne pouvait oublier leur promenade au Colisée, les confidences

où avaient communié leurs deux âmes, et, à défaut d'espoir, se grisait de souvenirs :

Je ne vous ai pas trompée et je tiens l'engagement que prenait mon cœur. C'était le soir du Colysée, le soir de ce beau ciel, quand nous revenions par les rues désertes nous donnant la main; n'étions-nous pas déjà de vieux amis? Ne sentions-nous pas qu'une affection sincère nous liait et que désormais il y aurait une forte trahison à oublier ce serrement de main et ces paroles confiantes que se disaient nos âmes réjouies des mêmes bonnes et pures émotions? En tournant derrière le Capitole, nous nous trouvâmes éclairés à plein jour, la lune si douce et si brillante que nous poussâmes en même temps un cri d'admiration. Je sentis que c'était un dernier moment dans ma vie. Je vous dis : je ne verrai plus cela. J'en étais assuré. En même temps la joie inondait mon cœur, et la joie y mourait. Je n'ai jamais cru et je ne crois pas qu'un pareil instant me soit rendu. Je ne demande pas qu'il revienne; mais *il a été* et il demeure impérissable. Ma pensée est charmée et troublée pour toujours. Quand même je pourrais faire que ce moment n'eût pas été, je ne l'anéantirais point. J'aime mieux, quoiqu'il m'en coûte, m'en souvenir. Je peux aussi m'en taire et je m'en tairai. Laissez-le-moi...

Le terrain était brûlant. Mme de Robersart rappelait son amoureux aux limites d'une amitié fraternelle. Non sans mélancolie, celui-ci se prêtait à ses désirs, abandonnant le rêve entrevu :

Si vous mettiez tout à ma décision, alors je m'oublierais moi-même, je ne verrais que vous et peut-être que je vous donnerais un avis tout contraire à mes désirs. Je compterais les embarras de la mésalliance, les existences dérangées, les calculs trompés, les froissements, les désenchantements possibles, ma vie enfin, prête à se perdre sans cours et sans bruit dans les sables de la vieillesse, et je vous dirais non. Laissez dans mon cœur votre chère image et n'y mettez point votre avenir. Un rayon de soleil a pénétré dans cette demeure longtemps fermée et la remplit d'une lumière jeune et charmante, mais cela tombe de vétusté. La lumière que vous voyez est le crépuscule et non pas l'aurore. Tout à l'heure, il n'y aura plus que la nuit et l'écroulement. A présent, amis, j'ai tout dit, ces souvenirs et mon cœur ne sont plus qu'une même cendre. Secouez cette cendre qui vole vers vous et n'y pensez plus.

Il se résigna donc, et peut-être la blessure n'était-elle que superficielle :

J'ai violemment souffert, et puis j'ai souri, et puis j'ai senti qu'enfin je vous aime très amicalement. Mais mon pauvre cœur a éclaté et lorsqu'enfin il a fallu ramasser les morceaux de ce cœur brisé et y remettre l'ordre, j'ai vu que l'amour était parti (1).

Mais, avant son départ, l'amour avait dicté à Louis Veuillot de bien jolies lettres. La comtesse de Robersart les avait conservées, et avant de mourir, septuagénaire, en son château de Wamberchies, au cours de l'année 1900, les avait enfermées dans une enveloppe scellée de ses armes, et portant la mention : « A ouvrir vingt ans après ma mort. » Elle consentait donc par avance à la divulgation, le délai largement expiré, de cette amitié amoureuse n'ayant pas dépassé les bornes qu'elle lui avait fixées. M. Henri Davignon, en publiant ces lettres, a servi la mémoire des deux amis.

PIERRE DUFAY.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Georges Virrès : *La route imprévue*, Renaissance du Livre. — Stanislas André Steeman : *L'Assassiné assassiné*, Editions Rex. — Paul Bay : *De l'Anarchie au Très Saint Sacrement*, L'Eglantine.

Bien qu'il soit le cadet des Demolder, des Lemonnier et des Eekhoud, Georges Virrès n'en est pas moins très nettement un romancier belge d'avant guerre. Ceci d'abord parce qu'il est régionaliste, alors que le régionalisme, si en faveur chez les Belges de 1890 à 1910, y semble aujourd'hui en défaveur; ensuite et surtout parce que la société où évoluent les personnages de Virrès, paysans, curés et hobereaux de Campine, petits et grands bourgeois de Tongres et de Hasselt, donne l'impression d'être une société à jamais fixée dans ses cadres, et affectée de caractères que l'auteur a voulu permanents. L'évolution sociale, si rapide, dont nous subissons depuis quinze ans les redoutables effets aussi bien dans le domaine des mœurs que dans celui de l'économie, ne touche pas plus les propriétaires dépeints par Virrès que le menu peuple qui en dépend; et lorsqu'aux dernières pages de **la Route imprévue,** le héros, Lucien Herval, hérite d'une lointaine cousine, Marie du Verlet, de vastes terres en bon

(1) Une amie belge de Louis Veuillot, d'après une correspondance inédite. *Bulletin de l'Académie de Langue et de Littérature françaises.* Tome XI, août 1932, pp. 5-34.

état et un château qui a grand air, on n'a pas du tout l'impression que ce jeune homme doive laisser aux mains du fisc de 1933 une sensible portion de ce domaine. Dans ce livre où les questions d'intérêt sont loin d'être absentes, les chiffres que cite çà et là M. Virrès donnent l'impression d'un compromis entre les valeurs-or et les taux d'après guerre; et cela ne contribue pas médiocrement à conférer à ce petit roman pourtant très réaliste un je ne sais quoi d'inactuel que l'auteur, à n'en pas douter, a voulu y mettre d'expresse façon, et qu'il se plaît à accentuer encore en écartant de ses personnages, systématiquement, ces angoisses collectives du temps présent dont aucun de nous ne peut se déprendre. Si j'y insiste, c'est que ce procédé confère aux études psychologiques de Georges Virrès une sorte d'autonomie qui leur est propre, et qui les distingue ainsi des romans campinois de Georges Eekhoud, lequel est infiniment plus grégaire, et dans l'œuvre duquel grouille une espèce d'unanimisme avant la lettre. Eekhoud avait l'imagination un peu apocalyptique, et subissait jusqu'à l'hallucination l'influence des paysages et l'ambiance des foules. La structure sociale le préoccupait grandement, à la façon de Zola, qui a déteint sur tous les Belges de ce groupe; c'est un révolté et un romantique bien plus qu'un réaliste. Le vrai réaliste, c'est Georges Virrès, d'un réalisme non appuyé qui a fréquenté chez Stendhal, et qui, j'imagine, doit quelque chose à des romanciers ténus et discrets comme Jean-Louis Vaudoyer, ou peut-être encore à l'Henry Bidou de ce livre délicieux qui s'appelle *Marie de Sainte-Heureuse.* Si nous ajoutons qu'Eekhoud, très germanique et de sensibilité prolétarienne, était terriblement sérieux et n'est traversé d'aucun éclair d'ironie, tandis que l'aristocratique Virrès, châtelain Lummen, se plaît à d'indulgentes railleries et dégage à merveille les ridicules de ses provinciaux, nous aurons, espérons-le, contribué à détruire la légende qui fait de Virrès un disciple de l'auteur d'*Escol Vigor*. Il suffit au surplus d'une brève analyse de la *Route Imprévue* pour mesurer la différence.

— Comment un jeune homme, bien né, bien doué, et dont les instincts et le tempérament sont tout à fait normaux, peut-il brusquement tourner mal?

— Mon Dieu, répondrez-vous, il peut y avoir mille et mille accidents sur sa route : un maître néfaste, de mauvais amis, une femme fatale. Une désillusion religieuse peut le désemparer. Des atavismes obscurs et lointains peuvent le réenvahir. Il est loisible d'imaginer mille causes, toutes graves, toutes également pertinentes.

— Vous oubliez le cas le plus fréquent : à savoir qu'un bon jeune homme vienne à tourner mal sans que vraiment ni lui ni les autres ne sachent exactement pourquoi : c'est le cas de Lucien Herval.

Il y avait en lui comme une fatalité. Un beau jour, c'est fait. Voilà notre garçon marqué au front. Il a eu une sale histoire, et s'il a le loisir, dans son malheur, de remonter le fil des événements, il trouvera bien sans doute des causes à sa chute, mais il n'en est aucune qui lui paraîtra déterminante. A nous non plus, d'ailleurs, car il n'y en a pas, ce qui revient à dire qu'en ce bas monde, on tourne mal parce qu'on devait tourner mal.

Ceci n'est pas une vérité de jocrisse; ce n'est pas non plus une vérité chrétienne (j'en demande pardon à M. Virrès, qui est croyant); c'est une vérité très humaine, très subtile, et qu'il était original de mettre en lumière, en un temps où le pédantisme psychiatrique a tout envahi. Lorsque le lecteur, le livre clos, s'interroge sur les mésaventures du héros de M. Virrès, il découvre bien les faiblesses, les erreurs successives, les désenchantements qui ont marqué cette brève carrière; mais il n'en est aucun qui donne l'impression d'être décisif, ni même d'avoir lourdement pesé sur Lucien Herval. Peut-être, après tout, si l'adolescent correct, select et un peu atone qu'est d'abord Lucien se transforme en un grossier noceur de chef-lieu, c'est tout simplement parce qu'il souffre de la vue. Des points physiologiques, là, qui dansent, quand il a trop travaillé. Cela l'agace, l'assombrit, le démoralise. Motif fortuit, cause puérile? Eh oui! Précisément, c'est cela qui est humain.

Lucien Herval, orphelin cossu, a fait à Grabourg (alias Hasselt, chef-lieu du Limbourg) d'honorables études chez de bons religieux, les Pépinistes; il n'y a été ni malheureux, ni très heureux, ni, surtout, très tourmenté. Le collège est assez insipide, les Pépinistes sont de braves gens, médio-

cres mais zélés, Lucien est un garçon régulier, scrupuleux et pieux sans excès; il ne se pique de rien, comme l'on disait au XVIII[e] siècle; il ne nourrit pas même une de ces amitiés un peu exaltées comme on a coutume d'en connaître à cet âge. Il n'a qu'un copain, le joyeux et vulgaire Tourneboule, fils de petits négociants du cru, et ce copain, il le tolère parce que divertissant, mais il ne l'aime ni ne l'estime. Bon. Voilà notre Lucien Herval, toujours atone, qui sort du collège, et s'en va vivre chez un oncle et tuteur encore plus neutre, et au demeurant honnête et sympathique : l'oncle Jules. Et là, pendant les vacances, à l'occasion d'une fancy-fair, une péronnelle, d'ailleurs jolie, Mlle de Quervon, lui cause sa première déception. De là, le voilà parti pour l'Université de Liége, où, au lieu de faire de la philosophie, il fait du farniente. Excuse : les points physiologiques dont j'ai parlé, et ces diables de troubles visuels... Lucien est tout à coup tiré de là par un télégramme : une cousine qu'il connaît à peine l'appelle au château de Roye, en un manoir perdu dans la bruyère. Il y court, y est saisi par une atmosphère mystérieuse, sensuelle et morbide, s'en arrache et repart pour Liége, où il continue de ne point faire d'études, sans toutefois parvenir à faire franchement le mauvais garçon, car une belle de nuit dont il eût pu être le béguin se dérobe à lui, et il n'a pas la patience de courre à nouveau le gibier raté. Au demeurant, un velléitaire, avec des violences, ce qui est le bilan de neuf cents jeunes gens sur mille. A cet instant, meurt la cousine du Verlet : Lucien retourne à Roye, hérite de la cousine, et ne se décide pas à épouser une délicieuse jeune fille, Mlle van Hagen, avec laquelle, au cours d'une promenade dominicale dans la neige, il a fait une culbute et échangé un baiser que M. Virrès dépeint comme prolongé, et sur lequel il n'eût pas été déplaisant qu'il insistât; car un baiser pris dans la neige, c'est une tiédeur inopinée des plus délicates et pareille à ces friandises que d'habiles confiseurs font chauffer doucement, et servent en vitesse dans la robe d'un sorbet glacé.

Légataire universel, Lucien Herval regagne Grabourg, après avoir écarté la séduisante Germaine van Hagen. Et le voici fort désemparé dans sa richesse : son oncle Jules, frappé d'apoplexie, n'est plus qu'une ruine; sa sœurette aimée, Gene-

viève Herval, va entrer en religion. La cousine de Verlet, dont il est l'héritier, et dont G. Virrès a fait un délicieux profil meurtri de pécheresse repentante, a jadis été la maîtresse de Florent Herval, père de Lucien : encore une illusion qui s'en va; rien n'est plus triste que de perdre l'illusion d'une ombre.

Soit, mais est-ce assez pour tourner mal? Sans doute, puisqu'en effet Herval, dégoûté de beaucoup de choses et de plus en plus irrité par les troubles rétiniens dont il est affecté, ne voit d'autre ressource à son spleen que de retrouver son ancien copain de collège, le fêtard Tourneboule, et de se mettre avec lui à la bombe provinciale. Singulière, profonde et pourtant si commune attirance du délicat et du noble vers le médiocre et l'équivoque! Herval s'encanaille en douce, tant et si bien que, la haine et la jalousie locales s'en mêlant, un soir de carnaval il se laisse entraîner à caresser d'un peu près, sur un banc du boulevard, un petit masque dont il n'a pas épluché l'état civil. La police aussitôt surgit, et voilà notre fils de famille avec une affaire de mœurs sur les bras, et par surcroît l'inculpation de débauche de mineure, car le masque n'avait pas seize ans.

Cette fin, d'un réalisme discret, et qui cadre fort bien avec les mœurs d'un pays où le père la Pudeur est des plus vivaces, peut étonner d'abord : elle a sa logique, sa crédibilité interne, et l'on dégustera dans le personnage de Lucien Herval un complexe où se retrouve le Frédéric de l'*Education Sentimentale*, et la sensualité secrète du M. Dominique de Fromentin. Ceci n'est pas un mince éloge, et suffit à faire juger que le roman de Georges Virrès est un régal pour quiconque aime la nuance, et le pénétrant.

La Belgique a toujours eu des régionalistes, mais, jusqu'à ces dernières années, elle était pauvre en feuilletonnistes, ou, du moins, en spécialistes du roman policier. Le seul adepte déterminé qu'elle possédât de ce genre était M. Léon-Marie Thylienne, qui, depuis quelque vingt ans, rédige des romans fantastiques qui ne sont point sans mérite, et qui n'ont pas obtenu, on ne sait trop pourquoi, une large audience. M. Stanislas-André Steeman, connu du public français par *Six Hommes morts*, grand prix du roman d'aventures en 1931, a atteint cette notoriété qui fait défaut à M. Léon-Marie Thy-

lienne; et son dernier roman, **L'Assassiné assassiné**, vient d'être publié d'abord par *Gringoire,* puis réuni en volume par les éditions Rex, de Louvain. M. Steeman, qui produit chaque année deux ou trois romans, connaît à merveille les règles du roman policier. Mais, par un travers national, il croit perfectionner en en exagérant, ou plutôt en conférant un excès de rigueur aux imbroglios sanglants qu'il propose à la sagacité du public. Ces livres sont des problèmes mathématiques, établis sur des données rigoureuses et dont la clef ne peut être découverte sans la connaissance très précise d'une espèce de géométrie de l'assassinat. Les personnages ne sont que des pions interchangeables que meut sur l'échiquier de l'instruction criminelle un détective privé nommé Wenceslas Vorobeïtchick, individu mystérieux qui, dans chacun des ouvrages de M. Steeman, est chargé de démasquer un assassin de plus en plus compliqué et d'expliquer *in fine* le pourquoi et le comment d'un crime dont nous ne pouvons nous émouvoir outre mesure, car les figurants créés par M. Steeman sont aussi peu vivants que possible. *L'assassiné assassiné* ne fait pas exception à cette règle, et lorsque nous apprenons que l'aventurier Feldhun, non content d'empoisonner avec des bonbons à l'aconitine le jeune Rouvez, dont il voulait la disparition, a cru nécessaire de pendre sa victime après son trépas, ce crime à rebondissement ne trouble pas notre digestion vespérale. M. Steeman a cependant un joli talent de conteur amoureux, et il ferait mieux, du point de vue littéraire, de pincer plus souvent cette seconde corde que de se confiner dans l'Arsène Lupin à perpétuité.

De l'anarchie au Très-Saint-Sacrement, de Paul Bay, est un essai plutôt qu'un roman, digne de retenir l'attention en ce sens qu'il représente dans les lettres belges le genre égrillard qui jusqu'à présent y faisait un peu défaut; car il y avait des Belges obscènes, mais ils ne s'étaient jamais contraints jusqu'aux disciplines complexes de la grivoiserie. Nous avons ici les mémoires galants d'un adolescent que l'auteur induit dès le collège à d'audacieuses galipettes, et qui, de Gothons en Célimènes et en Saphos, aboutit à une liaison avec une certaine Claudia en qui sans doute il se fixera quelque temps. Le tout est entremêlé de beaucoup de philo-

sophie — de l'excellente, de la bonne, de la médiocre, et l'on y trouve même de ravissants épisodes, tels la mort de la kleptomane Zouzou. Mais l'ensemble est assez agaçant par la luxuriance du style, coruscant et précieux à la fois, et par une sorte d'irréalisme kaléidoscopique qui fatigue le lecteur.

ED. EWBANK.

LETTRES NÉO-GRECQUES

L'Orphisme. — Angélos Sikélianos : *O teleftaios orphikos dithyrambos i o Dithyrambos tou Rodou;* Athènes. — Argyris Ephtaliotis : *Homirou Odysseia;* Kollaros, Athènes. — N. Poriotis : *Homirou Odysseia* (les 3 derniers chants); Kollaros, Athènes. — N. Poriotis : *Sophokleous Ilektra;* Kollaros, Athènes. — Mémento.

Sans que peut-être l'esprit de rénovation amphictyonique qui les anima ait été nettement compris comme il aurait dû l'être, les fêtes de Delphes, par leur caractère grandiose de reconstitution artistique dans un cadre sacré, ont mis en vedette à travers le monde lettré le nom déjà glorieux de M. Angelos Sikélianos. Dès son premier grand livre, dont le titre seul : *Alaphroïskiôtos* (*Le Voyant*) était toute une définition, ce poète n'avait-il pas montré que sa patrie véritable était celle où naissent les dieux? Magicien du Verbe inspiré, il se voulait un aède complet, et ce précoce *vates* ne pouvait être qu'un disciple d'Orphée. De **l'Orphisme** et des Mystères de l'ancienne Grèce, Sikélianos, en effet, s'est assimilé toute la métaphysique, et il est persuadé que les principes n'en peuvent pas vieillir. Par Pythagore, Virgile et Dante n'ont-ils pas fleuri jusqu'à nous? N'offrent-ils pas, avec ce que nous avons pu apprendre du Druidisme celtique, les plus frappantes analogies? Les Anciens, dit M. Henri Hubert, en avaient été frappés. De même que les confréries pythagoriciennes avaient trouvé leur terrain d'élection parmi les Doriens de l'Italie méridionale, où bien des siècles plus tard, ainsi que vient de le démontrer M. Anitchkoff, Joachim de Flore devait réveiller des doctrines analogues, c'est parmi les Doriens de la région qui s'étend du Moyen-Danube à la mer Egée et qui fut, dit encore M. Henri Hubert, une pépinière de formations analogues aux sociétés pythagoriciennes, que l'Orphisme naquit et se développa avant de descendre en Grèce et de s'installer à Delphes. Mais les conquérants doriens de l'Hellade et de l'Italie du Sud s'étaient trouvés

en Europe centrale les voisins des Celtes. De là bien des parentés d'âge, de coutumes, de traditions et de doctrines entre Celtes et Grecs. L'œuvre de M. Sikélianos appelle assez opportunément l'attention là-dessus. A travers l'histoire, les Grecs ont élaboré nos méthodes intellectuelles, les Romains ont fondé l'Etat, les Celtes ont été les créateurs des idées morales dans notre Occident. L'honneur chevaleresque fut leur apanage.

L'Orphisme comportait un culte du dieu Zalmoxis, une confrérie de prêtres, une doctrine de l'immortalité, un mythe de la descente aux Enfers, que l'on retrouve dans les traditions irlandaises, et, comme le Druidisme, un rituel des sacrifices. En somme, l'Orphisme était une initiation. Trois symboles essentiels renfermaient sa doctrine secrète : l'Epi, le Sarment de vigne et la Rose, dit M. Sikélianos, au début du Prologue dont il a fait précéder son plus récent poème : Le *Dernier Dithyrambe orphique ou le* **Dithyrambe de la Rose**. Selon lui, le mystère du troisième symbole n'a jamais été complètement révélé. Il marque « le don olympien de la symétrie sacrée ». Le premier autel orphique ayant été érigé par Orphée lui-même sur la cime du Mont Pangée au Soleil et à la Rose-Verbe, c'est dans le moule de la fleur aux cent feuilles que furent frappées les premières monnaies. Et l'on se mit à cultiver la rose chez tous les peuples voisins de la Thrace. Mais laissons parler le poète :

Quant à l'intention créatrice et ordonnatrice de ce symbole dans l'Antiquité, elle nous est certifiée tout d'abord par la législation delphique (Amphictyonies, Concours intellectuels et athlétiques, égalité des droits politiques pour l'Homme et la Femme, libération des esclaves), ainsi que par le secret incomparable de la Symétrie dynamique, sur laquelle fut basé l'Art ancien tout entier (architecture, théâtre, lyrisme, fêtes, etc.).

Le symbolisme orphique est un symbolisme universel, et il acquiert sa signification intégrale grâce à la grande loi de l'Analogie. Et cela concerne la Vie entière, la Connaissance entière et l'Art entier.

Dans l'œuvre qui nous occupe ici, le poète a voulu magnifier sur le mode lyrique le symbole de la Rose, et il l'a fait en un dialogue entre Orphée et ses disciples puissamment évocateur de liturgies cosmiques.

L'effort delphique du poète s'inspirait de la même pensée, qui doit trouver son aboutissement dans un cycle de tragédies inédites, en attente de la représentation. Le *Dithyrambe de la Rose* est un acte de foi en l'Unité suprême, que notre époque, dit M. Sikélianos, doit désormais servir en commun. Après avoir été représenté en Thrace, il doit l'être en Athènes, et il ne faut pas regarder cela comme une simple fantaisie d'artiste.

Jamais, depuis Proclus, la voix mystique d'Hellas n'était montée si haut. Ecoutez :

O Nuit,
Cette Rose orphique,
Elevée par nos soins les plus secrets,
— Nous le jurons, au-dessus des temples —
De l'arroser de notre sang,
Pour La donner demain à tous les peuples!...

Nuit, Mère des dieux et des hommes,
Ce serment-ci gisait occulte au fond
De nous et au fond de Toi;
Mais dès que la grâce de l'Amour armé
En traça légèrement le premier contour,
O saints courages!
Son cercle noir,
Pareil au cercle sombre de la lune,
Peu à peu se remplit tout entier de Lumière!

M. Sikélianos a bien raison de dire que le grand Symbole orphique interprété ainsi est redevenu actuel, et que par lui doivent s'épanouir à leur tour les symboles fraternels de l'Epi et du Sarment de vigne.

Il est admis que l'invasion des Doriens en Grèce eut lieu onze siècles environ avant notre ère. A cette date, ils obligèrent les Achéens, arrivés deux cents ans plus tôt, et qui s'étaient incorporés à la civilisation mycénienne, à se réfugier sur la côte d'Asie-Mineure. Les exploits de leurs sociétés féodales au temps d'Argos ont été commémorés dans les poèmes homériques, élaborés précisément parmi les Grecs d'Asie et des Iles. Grâce aux Phéniciens, ces poèmes renferment maints apports égyptiens et babyloniens. C'est ce que sont venus prouver les savants travaux de M. Victor

Bérard sur *L'Odyssée.* Il semble avéré maintenant que cette Bible de l'Hellénisme n'est pas l'œuvre d'un auteur unique. Trois poèmes scéniques différents auraient été recousus pour former l'ensemble que nous possédons. Un Prologue adventice aurait été placé en tête, un Epilogue postiche en queue de ces trois drames, plus ou moins habilement raccordés.

Au reste, dit M. Victor Bérard, le texte du Poète a subi d'étranges vicissitudes, durant les dix ou douze siècles qu'il fut la victime des aèdes et rhapsodes de la Grèce archaïque, puis des éditeurs et commentateurs de toute l'antiquité hellénique et gréco-romaine.

En somme, il nous est assez malaisé de savoir aujourd'hui quel fut exactement le texte primitif. Nous ne pouvons formuler là-dessus que des hypothèses. Néanmoins, tant que subsiste la langue originelle d'un poème, on ne peut altérer considérablement le caractère de celui-ci. C'est ce qui s'est assurément produit pour **L'Odyssée**. Mais comment la traduire aujourd'hui en grec moderne, en démotique, sans la travestir en partie? C'est ainsi que l'on a pu dire de la merveilleuse transposition d'Ephtaliotis qu'elle rendait un son klephtique. Pourtant, si l'original venait à disparaître, l'essentiel nous en serait conservé avec toute sa couleur et tout son charme dans l'œuvre d'Argyris. Car, malgré les grandes différences de vocabulaire et de syntaxe, le démotique a toutes les vertus de l'ancienne langue, ce qui n'est pas le cas, par exemple, du français. A cause de cela, peut-être, le sentiment de l'époque et les modes littéraires influencent fortement chez nous chaque interprétation. Il suffit, pour s'en convaincre, de confronter avec le texte les traductions successives de Mme Dacier, de Bitaubé, de Leconte de Lisle et de Victor Bérard. De toutes, la dernière est à coup sûr celle qui se tient le plus près du texte et qui en dénature le moins le caractère.

Moins que tout autre, le XVIIIe siècle semble avoir été capable de sentir la poésie des époques primitives. De là les paraphrases d'un Macpherson, le discrédit jeté sur notre Moyen âge. Grâce aux nouvelles méthodes scientifiques, l'on s'est aperçu qu'une bonne traduction ne pouvait être une paraphrase.

En Grèce, un exemple éclatant d'adresse verbale et de saine interprétation fut donné par Jacques Polydas avec *L'Odyssée.* Mais, pour traduire Homère, sans doute faut-il être d'abord un poète de race, en même temps qu'un bon grammairien. Tel Pope en Angleterre, tel Pallis, qui, pour transposer *L'Iliade* en démotique, se refit l'âme d'un chantre de l'Indépendance. L'exemple de Pallis dut tenter Argyris Ephtaliotis. Dès 1914, il se mit à l'œuvre. Il devait travailler pendant près de dix ans. Hélas! il allait mourir avant d'avoir pu mettre la main à cette *Odyssée* de ses rêves. Les trois derniers chants restaient à faire. M. N. Poriotis, que *Rhodopi* a rendu célèbre comme dramaturge, voulut bien s'en charger, et la librairie Kollaros en a fait un fascicule à part. Décision judicieuse; car, si la langue de M. Poriotis est de tous points excellente, son interprétation, encore que minutieuse et de belle venue, ne rend pas le même son que celle d'Ephtaliotis. J'en viens à regretter qu'il n'ait pas cru devoir employer dans ce cas spécial le vers politique, qui est aujourd'hui le vers national de la Grèce moderne, comme l'hexamètre l'était de l'antique. Mais sans doute M. Poriotis a-t-il voulu se tenir plus près d'Homère, en respectant le nombre du texte. C'est un point de vue très défendable. Il trouve même à s'illustrer brillamment dans un autre travail récent de M. Poriotis : l'*Electre* de Sophocle, dont nous goûtons tout particulièrement les qualités de rythme, d'exactitude et de langue. De son côté, S. Spatalas a également entrepris de traduire *L'Odyssée.* Tout en préférant Ephtaliotis, M. Louis Roussel vante les mérites de cette traduction, dont nous ne connaissons encore que le Chant Ier. En particulier, dit l'éminent critique (*Libre*, novembre 1932), « la phrase y joue librement dans le vers, comme chez Homère... »

Quinze cents ans après l'épopée d'Homère, une autre « geste » est née en langue grecque aux frontières de la Cappadoce, celle de *Digénis Akritas.* De même qu'il y a derrière l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'anciens poèmes levantins, il y aurait, d'après M. Henri Grégoire (*Byzantion,* 1-7- 1932), derrière le *Digénis Akritas,* des récits turcs et arabes, par exemple l'histoire d'Omar-el-Nemân, qui est dans les *Mille et Une Nuits.* Il y a aussi, quoiqu'on l'ait nié, des cantilènes

byzantines. Des inscriptions et des lieux-dits auraient permis d'identifier historiquement le héros principal de la Geste, un certain Diogénès, tué en 788 au cours d'une bataille de frontières. La première rédaction du poème devrait être reportée entre 928 et 944. Il aurait ainsi précédé les autres Chants de même ordre en Europe. Intarissable richesse du génie grec!

Mémento. — Les critiques de l'avenir ne se plaindront point. Rarement poète de génie se sera préoccupé à ce point de faciliter leur tâche. De la série des trois volumes déjà terminés, qu'il intitule *Mes Années et mes Papiers* (*Ta Chronia mou kai ta chartia mou*), Costis Palamas nous donne aujourd'hui le premier : *Ma Poétique,* que nous analyserons prochainement, et qui abonde, non seulement en souvenirs émouvants, mais surtout en aperçus esthétiques et philosophiques de l'ordre le plus élevé. Nous saisissons ainsi sur le vif les mouvements d'âme du patriote, de l'homme sensible, du curieux de tous les problèmes humains; et les sources vives où s'est abreuvé son pur génie nous sont révélées. Rien n'est plus passionnant.

Si les *Roses Pourpres* (*Alika Roda*) de M. Argis sont tout imprégnées de la grâce souriante du ciel attique, les *Poèmes* de M. Nikita Randos dénoncent des préoccupations cosmopolites et modernistes, assez iconoclastes pour laisser un goût d'amertume. Dédaigneux du vers mesuré, le Poète s'exerce à extraire de la simple prose tout ce qu'elle peut contenir de rythmes tantôt amples et pleins, tantôt saccadés et fiévreux, pour traduire les mouvements de sa sensibilité frémissante.

Les *Loagraphika Symmikta Karpathou* de M. le Professeur Michaïlidis Novaros sont une mine de documents folkloristiques sur la langue, les chants populaires, les traditions et coutumes de l'île de Carpathos. Tout y est parfaitement ordonné, et tous les curieux de ces questions y pourront puiser charme et profit.

Dans *I Lili iné arrosti varia* et autres récits, M. Nicolopoulos précise, en les diversifiant, les belles qualités de souplesse et d'observation qu'il affirma naguère dans ses contes d'Ethiopie... Poète et traducteur à qui l'on doit une anthologie de poètes russes, M. Angelos Doxas, dans *Garson, éna ouisky!*, a cueilli à travers l'Europe la matière de ses contes nuancés de fine ironie. M. Kyriazis est un poète de grand talent, dont la réputation n'est plus à faire. Il y a dans *Zoï kai Moira* des morceaux de premier ordre.

M. Léon Krajewski, consul général de France à Corfou, a entrepris de révéler au public français les plus belles œuvres de la

prose grecque. En février 1931, *Les Œuvres Libres* donnaient sa traduction de la pittoresque et souvent cocasse nouvelle corfiote de Travlandonis : *Les Microbes,* véritable concentré de travers rustiques, où l'ingénuité le dispute à l'égoïsme le plus féroce. En janvier 1933, la même collection publie un authentique chef-d'œuvre du grand romancier trop tôt disparu Constantin Théotokis. M. Krajewski a mis tous ses soins à nous restituer *L'Honneur et l'Argent* dans tout son caractère de réalisme cruel et de tragique quotidien, incomparablement orchestré.

De la vibrante poétesse Myrtiotissa vient de paraître un nouveau livre de poèmes: *Ta Dora tis Agapis,* où tout est tendresse, aspiration d'amour, déchirement et don éperdu de soi.

Sous la direction du grand dramaturge et penseur Spyros Mélas, dont il faut méditer les belles et fortes pages: *Nation et Humanité,* la revue *Idéa* débute une carrière d'études philosophiques et sociales, qui promet d'être fructueuse.

Lire, à *Phoni tou Vivliou,* la critique très consciencieuse des livres grecs par I. Zervos et (juin 1932) *To Provlima tis Orthographias mas* par le grand spécialiste de ces questions, M. Triandaphyllidis.

Noté, à *Deltio Kritikon* (avril 1932), une page fort instructive de Doros Phantazis sur le poète dialectal chypriote Lipertis; à *Panaegyptia* (18 février 1933) un clair poème *To Parapono tou Vassilia* par Emm. Mavroyannis. Ce journal, sous la direction de Stephanos Pargas, est de fort belle tenue.

Le doux chantre des *Skies* (*Ombres*), Lambros Porphyras, s'est éteint prématurément, il y a peu. Nous pleurons en lui l'ami fidèle et le poète de race.

D. ASTÉRIOTIS.

VARIÉTÉS

Sur la demeure de Clotilde de Vaux. — Le 5 avril s'éteignait, dans un modeste appartement de la rue Payenne, derrière l'actuel musée Carnavalet, une jeune femme de trente et un ans à peine, Clotilde de Vaux, la bien-aimée et la consolatrice du philosophe A. Comte, mais dont la grâce n'avait rayonné qu'un an à peine sur la solitaire demeure de la rue Monsieur-le-Prince.

Cette passion infortunée du philosophe, sitôt suivie de la disparition brutale de l'être aimé, devait prendre dans l'histoire de la pensée humaine, on peut le dire, une importance considérable; car si cette mort constituait le dernier acte

d'un drame humain des plus pathétiques, elle allait modifier profondément aussi la dernière partie de la vie du fondateur de la philosophie positive en l'amenant à faire au sentiment la place qu'il lui avait trop parcimonieusement accordée dans sa philosophie première, parce qu'il « sentait enfin convenablement la prépondérance nécessaire de la vie affective ».

Et cependant cette modeste demeure, justement consacrée par le souvenir de tels événements, demeura pour longtemps obscurément enfouie dans la silencieuse méditation d'une aventure admirable, mais dont le souvenir s'estompait de plus en plus dans le passé.

Les premiers disciples et les exécuteurs testamentaires de Comte, obéissant au vœu formulé par le philosophe lui-même dans son testament, s'étaient attachés, au prix de grandes difficultés, à conserver dans son état intégral l'appartement où s'était élaborée en partie la grande œuvre du maître.

Dans cette demeure du 10 de la rue Monsieur-le-Prince, qu'une mesure récente vient d'assurer à jamais contre l'injure des siècles, furent conservées aussi, selon le vœu ultime de Comte, les quelques reliques de la présence de Clotilde dans ses visites hebdomadaires : le fauteuil où elle s'asseyait, en face de Comte, et qui devint, après sa mort, l'autel des prières quotidiennes du philosophe, un beau portrait d'elle par Etex, un bouquet de fleurs artificielles confectionné de sa main pour un anniversaire, et quelques menus ustensiles de ménage, achetés à son intention.

Et les premiers disciples pensaient avoir bien ainsi accompli tout leur devoir, car la mémoire seule du maître leur importait. D'ailleurs, le premier en date et le plus célèbre d'entre eux ne s'était-il pas brusquement séparé du cénacle positiviste du vivant même du philosophe, ne se cachant pas de considérer comme un épisode fâcheux dans la vie de son maître l'amoureuse aventure avec Clotilde de Vaux, et après avoir hautement répudié les derniers écrits du philosophe : sa synthèse subjective et sa politique positive comme contraires aux principes fondamentaux du positivisme.

Mais l'esprit souffle où il veut : si la propagande positiviste avait été contrariée par cette grave scission et par des divisions intestines aux lieux mêmes où elle avait vu

le jour, elle avait rencontré au contraire un accueil chaleureux et inattendu dans un pays d'outre-mer, le Brésil, et sous l'impulsion d'un législateur de la jeune république brésilienne au nom bien français : Benjamin Constant.

Celui-ci, en important dans son pays les grands principes de la sociologie posés par A. Comte, avait aussi fait connaître à ses compatriotes cette Religion de l'humanité, issue des dernières méditations de Comte, considérée par lui-même comme le complément de sa politique positive, émise sous l'inspiration et la sauvegarde de sa bien-aimée et *sainte* collègue, Clotilde de Vaux.

Dans une telle conception, l'amoureuse aventure de Clotilde de Vaux et d'A. Comte prenait force de vie et de réalité et symbolisait de plus, comme l'avait voulu Comte, la place éminente de la femme dans la régénération de l'humanité.

Quoi d'étonnant alors à ce que, respectueux à ce point de la pensée *intégrale* du maître, un groupe important de Brésiliens aient voulu sceller au delà de la mort et par une sorte d'union mystique les deux êtres supérieurs à qui cette religion nouvelle devait sa naissance et qu'ils reconnaissaient ainsi comme leurs *parents spirituels,* puisqu'ils leur devaient, pour ainsi dire, leur seconde naissance.

Une telle dévotion veut un culte et des autels; on ne tarda pas à les établir; des temples de l'humanité surgirent à Rio et dans plusieurs centres importants du Brésil et de la République Argentine, avec des desservants chargés de commenter les paroles du maître et de conférer les sacrements institués par ce nouveau dogme.

Et quoi de plus naturel alors qu'un dévot de la nouvelle religion, ardent comme tous les néophytes, au surplus homme de haute conscience et de grand cœur, M. Tixeira Mendès, ait un jour décidé d'entreprendre le voyage de Paris pour suivre au berceau même du positivisme les traces de la noble aventure, dont il allait se faire le patient et minutieux historiographe! Un devoir plus important se posait encore à sa sagacité : rechercher la demeure où la noble inspiratrice avait passé les dernières années de son existence, demeure dont il était bien résolu à se rendre acquéreur avec quelques amis pour y consacrer à jamais la mémoire de Clotilde de Vaux, et y édifier le *premier temple* de l'humanité, dédié dans

sa pensée à la très Sainte Ville de Paris, capitale de cette France à qui Comte attribuait la primauté dans l'Occident.

Ceci se passait en 1897, et Clotilde était morte en 1846; — plus de cinquante ans passés avaient créé bien des vides dans la petite phalange des disciples de la première heure, fidèles en tous points à la pensée du maître. Restait bien le domicile de Comte, rue Monsieur-le-Prince, conservé en l'état, nous l'avons dit, et détenteur de nombreux documents de sa vie, notamment de la correspondance manuscrite de Comte et de Clotilde. Mais le doux et sensible Tixeira Mendès n'osa pas s'y présenter, averti probablement du peu d'intérêt, pis même, de l'aversion que certains pontifes du positivisme, à la suite de Littré, professaient à l'endroit de la sainte collègue du philosophe.

Par bonheur vivait encore la propre belle-sœur de Clotilde qui, toute jeune mariée à l'époque de la passion de Comte, avait été pourtant la confidente et le témoin des entrevues de ce dernier et de Clotilde, notamment pendant la dernière maladie de l'infortunée jeune femme. Et la vieille dame, dont la mémoire paraissait être demeurée très fidèle en dépit des ans — l'écrivain Ch. de Rouvre, son petit-fils, devait lui en rendre hommage dans son Amoureuse histoire de Comte et de Clotilde de Vaux, — donna les renseignements les plus circonstanciés sur un petit appartement aux chambres exiguës, au parfum vieillot d'intimité, et situé au troisième étage d'une maison de modeste apparence, 5, rue Payenne. Sur ses indications précises, Tixeira Mendès partit en campagne, mais n'obtint pas, cette fois, l'autorisation de visiter les lieux, ni d'en vérifier la topographie, le locataire actuel s'étant formellement opposé à l'y laisser pénétrer.

Mais les dévots du genre de M. Mendès ne sont pas de ceux que les obstacles refroidissent dans leur zèle, et, lors d'un nouveau séjour à Paris, en 1901, il obtint enfin le résultat qu'il avait tant souhaité.

Il visita donc l'appartement sacré, retrouva les quatre pièces indiquées, dont deux : le salon et la salle à coucher, prenaient jour sur la rue, et, sur le derrière, deux pièces étroites, dont l'une, justement nommée par Clotilde elle-même son studio, abritait en effet sa retraite studieuse pour la composition de ses œuvres littéraires. Mais il fut pris d'un nouveau

scrupule en constatant qu'une des affirmations de Mme Marie mère, et non l'une des plus négligeables, se trouvait contredite par la disposition actuelle des lieux. N'avait-elle pas affirmé, en effet, que, du salon où elle se tenait souvent pendant la maladie de sa belle-sœur, elle avait aperçu plus d'une fois Comte agenouillé au pied du lit de Clotilde malade, lit qui se trouvait lui-même caché au fond d'une alcôve, comme on le voit encore actuellement. Or, les deux pièces n'avaient entre elles aucune communication, et le doute commençait à envahir l'âme de Tixeira Mendès. Il se retourna vers son interlocutrice, mais celle-ci maintint l'existence de cette petite porte de communication sur le côté, près de l'alcôve. C'était donc, affirma-t-elle, qu'on l'avait condamnée depuis et recouverte sous du papier. Une vérification immédiate s'imposait : ayant gratté le papier à l'endroit indiqué, Mendès vit reparaître la porte condamnée. Comment, dès lors, ne pas être convaincu, devant des souvenirs aussi précis, que venaient corroborer encore les dires de la concierge du 5, qui les tenait elle-même de la propre concierge de Clotilde, demeurée fort longtemps à sa loge et à qui elle avait succédé? Dernier détail probant : le registre de la paroisse Saint-Denis-du-Saint-Sacrement, où avaient été célébrées les obsèques de Clotilde, indiquait le même numéro comme domicile mortuaire de la jeune femme.

Devant de pareilles concordances, il n'y avait plus lieu d'hésiter : la maison fut acquise au nom d'un groupe de souscripteurs; le troisième étage (l'ancienne demeure de Clotilde) fut reconstitué tel qu'il était le jour de sa mort, tandis que le premier et le second furent aménagés en un temple de l'humanité, orné d'un triptyque symbolisant les diverses phases de la religion de l'humanité, et de peintures murales évoquant les treize héros de l'humanité appelés à présider aux treize mois du calendrier positiviste; puis le tout fut solennellement inauguré par M. Mendès, légat de l'église positiviste universelle, et désormais la maison du souvenir fut offerte à un public de fidèles et à des visiteurs ayant parfois passé les mers pour venir y porter l'hommage de leur foi ou, qui sait? y chercher peut-être un réconfort à des souffrances identiques!

§

Depuis le 22 août 1903, les choses se passaient fort bien ainsi, lorsqu'un érudit brésilien, exégète lui aussi de l'histoire de Clotilde, voulut continuer et compléter au besoin l'œuvre de son compatriote, depuis décédé. Une réconciliation tacite étant intervenue entre positivistes brésiliens et français, il put aller consulter sur place les documents originaux conservés rue Monsieur-le-Prince, tous, entre parenthèses, mis au jour depuis longtemps par l'exécution testamentaire; mais il tint en mains la correspondance manuscrite de Comte à Clotilde, que l'éditeur avait donnée entière, avec sur chaque lettre la date soigneusement mise par Comte lui-même, mais sans la suscription; et toutes ces lettres portaient comme adresse, non plus le 5, mais le 7 de la rue Payenne. Etant donné, en toutes choses, même en amour, le souci d'exactitude du philosophe, la constatation était d'importance; elle pouvait, il me semble, demeurer enfermée dans un petit cénacle en attendant une vérification peut-être possible dans l'avenir.

Mais les positivistes de toute observance sont gens redoutables : ils professent pour la vérité une passion farouche. Ne l'avaient-ils pas prouvé jadis à l'endroit de Comte lui-même, par l'organe de Littré, lequel, au nom de cette même vérité, refusait à son ancien maître le droit de couronner sa méthode d'une synthèse subjective en contradiction, d'après lui, avec l'orthodoxie scientifique? Et ce, sous peine d'être dépossédé par ses propres disciples du sceptre de chef de l'école même qu'il avait pourtant fondée.

Le nouvel exégète, en l'espèce, n'excommunia personne, mais livra à un cercle d'amis cette étonnante découverte, à laquelle M. André Thérive vient de faire un sort dans une récente étude de la *Revue des Deux Mondes*.

Or, m'étant moi-même longuement occupé de l'aventure de Comte et de Clotilde, je reconnais qu'il y a là une énigme assez troublante, mais dont la solution, jusqu'à plus ample informé, ne me semble pas acquise.

Et voici mes raisons : la maison du n° 5 est d'apparence bien plus modeste que sa voisine, ce qui, en plus de la description si fidèle faite, comme nous l'avons vu, par la vieille Mme Marie, cadre évidemment bien mieux avec la

situation modeste de la pauvre Clotilde, laquelle, pour boucler un budget précaire, dut avoir recours, à plusieurs reprises, à la générosité discrète de son chevaleresque admirateur. D'ailleurs, le 7 ne correspondrait pas, en l'état actuel, au nombre restreint d'étages qui composaient la maison de Clotilde. On répond alors que la dite maison a été, à une certaine date, surélevée de plusieurs étages, mais on ne saurait fixer la date de cette transformation, qui peut être antérieure ou postérieure à la mort de Clotilde.

Et malgré tout, comme la maison a été surélevée sur les trois étages déjà existants, elle jouissait déjà, comme je l'ai dit, d'une apparence assez cossue qui devait justifier, même pour l'époque, un loyer relativement élevé.

Autre observation curieuse : les deux maisons, si elles n'ont pas été construites par le même architecte, ont eu l'une avec l'autre dans le passé des communications certaines; plusieurs détails importants le prouvent : tout d'abord, il existe encore entre elles un mur mitoyen qui s'incurve à son extrémité pour laisser voir entre les deux maisons un puits, commun aussi entre elles. Que si, maintenant, on pénètre dans le couloir d'entrée du 7, on aperçoit, contre la muraille attenante au 5, deux baies en forme de voûte, maintenant obstruées, mais qui devaient assurément, du temps de Clotilde, être à jour libre et établir une communication entre les deux immeubles. Et de là peuvent surgir deux suppositions, que je donne d'ailleurs pour toutes personnelles : ou les deux maisons ainsi jumelées portaient, sur la première, les deux numéros 5 et 7, ce qui est le cas encore, m'affirme-t-on, pour certaines vieilles maisons du même genre et de ce même quartier; ou encore, pour cause d'aménagement ou de nivellement de la rue Payenne, la maison n° 1 n'aurait-elle pas disparu, ce qui aurait eu pour effet de repousser tous les numéros, le 5 de la rue Payenne étant alors bien, primitivement, le 7, et demeurant alors, comme il me semble vraisemblable, la demeure véritable de Clotilde de Vaux?

Je le répète, je ne donne ces hypothèses que comme provisoires, mais je maintiens, en tout cas, qu'il est peut-être imprudent, et surtout prématuré, d'exposer le souvenir de la pauvre jeune femme à des polémiques qu'il n'était guère utile de provoquer. Il faut craindre de toucher à de

belles légendes, qui parfois ont acquis, pour les hommes, force de vérité. Rappellerai-je l'aventure de ce savant allemand qui, s'étant fait fort de prouver que Guillaume Tell n'avait jamais existé, voulut proclamer sa découverte à la face du peuple suisse et l'engager à désaffecter la touchante chapelle du souvenir élevée sur les bords du lac des Quatre-Cantons pour commémorer le souvenir du serment du Grütli? Il en fut pour ses frais et souleva un tel tolle qu'il s'empressa de rengainer ses documents et de réintégrer son cabinet d'études.

Et je pense aussi, en terminant, à la délicate situation de ce ministre des Beaux-Arts de qui l'on avait sollicité le classement de la maison de Clotilde pour compléter celui, déjà obtenu, de la maison de Comte. Ce ministre, perplexe, ne serait-il pas en droit de répondre : « On m'a demandé naguère, d'après la croyance générale, le classement du numéro 5; certains d'entre vous affirment qu'il y a eu maldonne, et c'est le numéro 7 qui doit bénéficier de cette faveur. Que diable, messieurs, mettez-vous donc d'accord avant de me demander une nouvelle faveur que, tout bien considéré, et de peur de me mettre moi-même en fâcheuse posture, je ne saurais plus vous accorder. »

MAURICE WOLFF.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Problèmes politiques de la Pologne contemporaine. — Casimir Smogorzewski : la *Poméranie polonaise,* avec 40 cartes, dont 5 en couleurs et 40 hors-texte, Paris, Gebethner et Wolff, 1932. — Louis Duffort : *L'Autre Pologne,* éditions de la Revue Mondiale, Paris, 1932. — Alexandre Bregman : *La Politique de la Pologne dans la Société des Nations,* Paris, Alcan, 1932. — *La Silésie polonaise,* conférences faites à la Bibliothèque polonaise de Paris, par MM. L. Eisenmann, E. de Martonne, etc., cartes, photographies, Paris, Gebethner et Wolff, 1932. — Général Mordacq : *Clemenceau au soir de sa vie, 1920-1929, tome I*er*;* Plon. — Mémento.

La Poméranie polonaise. Réplique solidement documentée à l'effort de la propagande allemande pour ameuter l'opinion étrangère au sujet de la « servitude » qu'a imposée au Reich la création du fameux corridor. L'auteur constate ou rappelle que, jusqu'à la guerre mondiale, le « corridor » n'envoyait au Reichstag de Berlin que des députés polonais protestataires. Les Kachoubes et les Mazoures sont simplement des Polonais et n'existent pas en tant que nationalités,

Et de 1921 à 1931 la densité de la population de la Poméranie polonaise est montée de 57 à 66 habitants par km², tandis que la population allemande y passait de 18,7 % à 9,8 %.

Ce n'est pas une manœuvre politique, mais une force de la nature qui travaille ici contre l'Allemagne; notamment c'est la natalité polonaise s'élevant au triple de la natalité allemande.

A ceux qui s'alarment de l'anomalie que constitue le « corridor », M. Smogorzewski rappelle qu'il y a, de par le monde, au moins quatorze cas analogues à la position insulaire de la Prusse Orientale et qu'il y a, en outre, sur notre globe, au moins vingt corridors que l'histoire a consacrés et auxquels l'économie s'est adaptée.

Au surplus, les plus hautes et les plus diverses autorités allemandes — Frédéric le Grand, Moltke, Bismarck — ont reconnu que l'accès territorial à la Baltique était la garantie de l'indépendance réelle de la Pologne. Avant la guerre, les échanges de la Pologne se faisaient *horizontalement*, dans une direction ouest-est. Aujourd'hui cette voie est obstruée pratiquement dans les deux sens. La Pologne a dû organiser ses échanges dans une direction *verticale*, c'est-à-dire du sud au nord. Au sud, un quart de ses échanges (en valeur) s'opère avec les pays danubiens et avec l'Italie. Au nord, un tiers passe par Dantzig et Gdynia. Sans libre accès à la mer, l'indépendance économique et politique de la Pologne serait un leurre.

Quant à Dantzig, la prospérité de ce port n'est pas concevable sans l'union avec la Pologne, grâce à laquelle les chargements, qui étaient de 2.112.000 tonnes en 1913, se sont élevés à 8.330.000 tonnes en 1931, en dépit de la crise économique.

Depuis 1924 le port de Gdynia — village de 568 habitants en 1919, ville de 30.000 âmes aujourd'hui — complète celui de Dantzig. Il a chargé en 1931 plus de 5.300.000 tonnes, dépassant le trafic de Königsberg, de Stettin, de Dunkerque et de Bordeaux. Si les nationalistes allemands de Dantzig n'avaient pas cherché à entraver le développement économique de la Pologne, celle-ci eût peut-être renoncé à construire Gdynia et consacré les sommes que lui a coûté ce port à l'agrandissement de celui de Dantzig. L'aménagement de

Gdynia n'est pas seulement une excellente affaire pour l'économie polonaise : c'est aussi un régulateur des relations polono-dantzicoises. Le volume des marchandises polonaises et étrangères passant par ces deux ports a monté de 970.000 tonnes en 1922 à 13.630.000 en 1931. La proportion des échanges polonais est passée, dans le même laps de temps, de 7,4 % à 62,7 % sur le total du volume du commerce extérieur de la Pologne. Notons qu'en 1935 sera achevée la ligne Silésie-Gdynia qui améliorera les communications entre le bassin houiller et la mer.

Historiquement, la province appelée Prusse orientale est une colonie allemande : c'est une terre dont la population a été exterminée par les chevaliers teutoniques à partir du XIIIe siècle. Depuis lors la Prusse orientale est une « île germanique », une enclave entre des territoires polonais et lituaniens. La continuité territoriale entre cette colonie et l'Allemagne n'a pu être réalisée que grâce à l'éclipse de l'Etat polonais indépendant. Ainsi le droit de l'Allemagne à un accès territorial à la Prusse orientale — droit qu'on entend souvent opposer au droit de la Pologne à un accès à la mer — n'a sa source que dans les opérations odieuses que furent les partages.

Il résulte de cet exposé, très documenté et somme toute fort objectif, qu'aucune révision territoriale au détriment de la Pologne n'est concevable du point de vue de l'équité ou de celui de l'équilibre économique. Peu de questions ont fait, à la Conférence de la Paix, l'objet d'un examen plus scrupuleux, et la solution qui a prévalu s'imposait à tous égards. Certes l'apaisement du conflit germano-polonais est malaisé à obtenir. Mais il s'agit de savoir si, à Berlin, on vise à une collaboration loyale des deux pays ou à une prise d'hypothèque sur l'indépendance polonaise. M. Smogorzewski émet cet avertissement autorisé : si la Pologne était un jour acculée à renoncer à sa souveraineté sur la Poméranie ou à entrer en lutte armée avec son voisin occidental, elle choisirait sans aucun doute la guerre, d'où que lui viennent les « conseils de sagesse » qui, dans le cas, ne seraient que des conseils d'abandon.

Cet avertissement ne s'adresse pas à la seule Allemagne,

mais à ceux des pacifistes français qui croiraient habile de payer de l'indépendance polonaise un rapprochement franco-allemand.

M. Smogorzewski a dédié ce livre, plein de vérité et d'enseignements, « à la mémoire des Français et des Polonais, ses compagnons d'armes, tombés en Artois, les 9 mai et 6 juin 1915. » Cette évocation revêt ici une éloquence significative.

§

L'Autre Pologne. Une relation de voyage très personnelle, très vivante et très indépendante. L'auteur s'élève — et comment ne pas lui donner raison? — contre les amateurs qui font du reportage dans des pays dont ils ignorent la langue. Il a beaucoup observé, beaucoup interrogé, beaucoup (et peut-être trop) comparé. Politiquement, il est à peu près en tous points d'accord avec les Polonais, qu'il s'agisse du « corridor » (qui, dit-il, a légitimement rendu à la nation polonaise cette indépendance dont l'avaient privée les partages successifs), de la Galicie orientale ou de Wilno. Mais cet ami de la Pologne paraît, si j'ose dire, avoir gardé la cuisine polonaise sur l'estomac. Son livre abonde en traits de mœurs, anecdotes ou observations souvent plus divertissantes que bienveillantes. Il blâme la « pagaïe » et le « laisser-aller » de l'administration, le snobisme des classes élevées, la malpropreté du peuple, le sordide avilissement des Juifs. Impitoyable sur les questions de détail, il critique la composition des menus, la tenue des w.-c., les formes de la politesse; à cet égard son livre fourmille en remarques d'un pittoresque sans indulgence. Je lui adresserai cependant un grave reproche : il a, nous dit-il, voyagé pendant vingt-cinq ans dans toute l'Europe : comment, dans ce cas, peut-il encore s'étonner de traits qui sont communs à l'Europe Centrale et à l'Europe Orientale? Par exemple il s'amuse à diverses reprises de la fantaisie orthographique des menus. J'admets que la forme « sos merdotel » pour « sauce maître d'hôtel » soit un lapsus incongru. Mais « repertuar », « antrykot sos bordeles » sont des transcriptions approximatives qui ont, à tout le moins,

l'avantage de rendre le mot intelligible à l'oreille d'un Français de bonne volonté, lequel ne comprendrait certainement pas le mot « sauce » prononcé par un Slave ou un Germain. C'est la raison pour laquelle nous écrivons « bifteck », « rosbif », « redingote », etc., mots qui ont pour les Anglais le même air de cocasserie que ceux qui mettent en joie M. Duffort. Si les Polonais ignorent les asperges, les huîtres et les figues, ils ne sont pas les seuls en Europe, et on pourrait citer à cet égard, dans les Balkans et ailleurs, des cas aussi curieux. S'ils boivent la vodka d'un trait, ils sont dans la tradition de tous les vrais buveurs de vodka, tradition qui se réclame d'ailleurs d'une propriété digestive dont je suis incapable de juger la valeur. Il se plaint qu'on ignore en Pologne le plaisir d'une table bien mise, d'un couvert d'apparence joyeuse : mais c'est le cas de presque toute l'Europe orientale! Il n'y a point trouvé de ces repas « comme n'en savent composer que les Latins ». Hum! mangerait-on mieux à Barcelone qu'à Vienne? Il déplore la tenue des wagons-restaurants; faut-il aller si loin pour faire cette constatation, et la cravate blanche et les manchettes qu'un règlement baroque impose aux serveurs ne sont-elles pas trop généralement, en France, d'une malpropreté déplorable? Il parle du manque de tact de la douane : or la France est assurément l'un des pays où la douane est (sauf dans les trains de luxe) la plus inquisitoriale et la plus indiscrète : ce qui cadre assez mal avec notre renom de pays de grand tourisme, renom auquel la Pologne ne saurait prétendre. M. Duffort a été stupéfait de trouver en Pologne des cercueils en montre dans un magasin; spectacle d'un « cynisme achevé »; on ne voit, dit-il, rien de semblable ni en France, ni en Italie, ni en Belgique, ni en Espagne. Je suis, à mon tour, stupéfait de rencontrer une pareille assertion sous la plume d'un grand voyageur. Quelques-unes de ses remarques sont peu fondées ou singulièrement hasardeuses : « Le lituanien qui dérive du sanscrit (!) et dont la déclinaison a quatorze cas » (!!) « Politiquement, la valeur de la Lituanie, formée d'un peuple d'une culture indigène pour le moins discutable, est à peu près nulle. » « Les Slaves de toute dénomination ont fait du français leur seconde langue maternelle. » Diable! et l'allemand? « L'instauration du régime républicain en Espagne

n'est pas faite pour affaiblir les courants de sympathie entre les deux pays. » (Exemple : le voyage de M. Herriot!)

Mais ce sont là des critiques de détail : je ne voudrais pas qu'elles donnent le change sur l'intérêt et le mérite du livre de M. Duffort, qui est, je le répète, l'œuvre d'un observateur grincheux, mais toujours de bonne foi.

L'auteur se pose la question : les Polonais aiment-ils la France? Sa réponse n'est guère encourageante. Il cite des réflexions de militaires qui ne sont point agréables à une oreille française; il nous montre les catholiques outrés de notre « politique anticléricale ». Pour lui, c'est parmi les uniates et les orthodoxes, d'origine russe pour la plupart, que la France a le plus de sincères amis. Numériquement, c'est bien peu de chose...

Il n'est guère enthousiaste de la politique de M. Pilsudski, qu'il juge plus « opportuniste » que francophile. Il nous raconte au sujet de celui-ci un trait bien amusant. A une revue, le Président de la République, M. Moscicki, laisse tomber son mouchoir. Pilsudski le ramasse. Le président le remercie avec tant d'effusion que le maréchal lui dit : « Vous y tenez beaucoup, à ce mouchoir, monsieur le Président; c'est peut-être un souvenir? » « Oh non! répond M. Moscicki, mais c'est le seul endroit où vous me laissez mettre le nez. »

Après une introduction retraçant l'évolution des idées pacifistes, d'abord à base religieuse, ensuite à base de rationalisme, dans l'ancienne Pologne, M. Bregman suit pas à pas les **rapports de la Pologne** ressuscitée **avec la Société des Nations;** il expose en premier lieu son rôle lors de l'organisation de la Société, puis sa participation, en liaison avec l'organisme de Genève, à l'exécution des traités, au maintien de la paix et à la coopération internationale. Naturellement, le différend polono-lithuanien à propos de Wilno tient une large place dans cet exposé. L'auteur estime que, dans cette affaire, la Société des Nations n'a pas exercé une pression suffisante sur le gouvernement de Kaunas pour faire respecter l'esprit et la lettre du Pacte.

S'il fallait admettre, dit-il, que la Société des Nations n'est

pas en mesure d'assurer même des relations normales entre deux de ses membres... il faudrait en conclure à l'impuissance de la Société. Ecartant cette conclusion, nous préférons espérer qu'à l'avenir l'intervention plus énergique de la Société produira des résultats plus réels que ceux réalisés jusqu'ici.

M. Bregman est un optimiste.

Aux yeux des Polonais, la Société des Nations doit être en premier lieu une garantie de sécurité pour ses membres. L'article 10 du Pacte est considéré à Varsovie comme le pilier du système; le jour où la Société viendra à se désintéresser de la sécurité de ses membres, elle perdra pour les Polonais toute sa raison d'être. C'est un point de vue qui s'apparente un peu à celui de la France, des Etats baltes, de la Petite-Entente. Dans le cadre de ces préoccupations, la Pologne veut être présente dans tous les organes de la Société et y jouer le rôle qu'elle se sent capable d'assumer; d'où sa tendance à lutter pour l'égalité des membres de la Société, tendance qui se manifeste surtout dans les questions de minorités et dans les problèmes d'ordre économique qui se débattent à Genève. En ce qui concerne les minorités, M. Bregman ne croit pas possible de maintenir indéfiniment la disparité qu'entraînent actuellement les obligations assignées à certains Etats. Le fait que ces Etats soient liés de la sorte est contraire au principe de l'égalité, fondement du droit international. Comment l'opinion polonaise pourrait-elle comprendre que les Polonais en Allemagne ne jouissent pas des droits qu'ont les Allemands en Pologne? L'auteur ne se dissimule pas, cependant, les inconvénients qu'aurait l'extension du système actuel à tous les pays : on verrait naître des conflits là où il n'en existe pas et se fortifier un peu partout des mouvements minoritaires artificiels. Les moyens qu'il propose pour parer à ces inconvénients sont peut-être un peu vagues. Mais, dans l'ensemble, son argumentation est solide et persuasive; la seule objection qu'on puisse lui adresser, c'est de reposer trop volontiers sur des principes juridiques difficiles à concilier avec l'opportunité politique.

La Silésie polonaise. Cette série de conférences, faites par des personnalités spécialisées pour la plupart dans les

questions d'Europe Centrale, porte sur la géographie, la linguistique, l'histoire, le folklore, les questions de minorités, la rivalité germano-polonaise, etc. Un chapitre dû à M. René Pinon traite de la délimitation de la frontière polono-tchécoslovaque dans la Silésie de Teschen. De substantielles notices sont consacrées au charbon, à l'industrie du fer, du plomb et du zinc. Un annexe, dû à M. Smogorzewski, traite du plébiscite et du partage de la Haute-Silésie : il tient près de la moitié du volume. Ces pages sont à relire au moment où un certain snobisme veut que l'Europe actuelle ait été dotée de frontières irrationnelles ou désastreuses. On y voit à quel examen détaillé, à quelles discussions a donné lieu l'organisation du plébiscite du 20 mars 1921. Soit dit en passant, on y voit aussi ce qu'était, deux ans après l'armistice, le prestige de la victoire. Le 16 août 1920, la fausse nouvelle de la prise de Varsovie par les troupes rouges provoqua une révolte allemande à Kattowice. Les Allemands attaquèrent les casernements de chasseurs à pied français et le poste central de la place. La section qui l'occupait se défendit pendant trois heures et se replia en bon ordre après avoir épuisé ses moyens de défense. Dans la nuit qui suivit, les tanks français sillonnèrent les rues de la ville, tenant les Stosstruppen en respect. Le 19, le général Gratier, venu exprès d'Oppeln, convoqua les autorités allemandes et les somma de mettre fin aux « opérations » de leurs bandes. Il leur notifia la proclamation de l'état de siège : tout manifestant pris les armes à la main serait fusillé. Les délégués essayèrent de discuter, mais le général leur dit : « Je n'ai pas à discuter avec vous. Je donne des ordres et vous devez obéir. Sinon je vous fais tous arrêter. » Et il fut obéi...

Comme tout cela est loin!

ALBERT MOUSSET.

§

Le général Mordacq fait suivre les quatre volumes de son *Ministère Clemenceau* par le tome I de notes sur **Clemenceau au soir de sa vie**. Elles relatent l'histoire du vieux lutteur de 1920 à 1923, d'après ce qu'il a dit à Mordacq et d'après ce que celui-ci entendit dire. Nulle part Mordacq ne critique

ce que dit et fait son ancien chef. Son livre est la preuve qu'il avait bien l'esprit d'admiration et de réserve nécessaire pour vivre en bonne intelligence avec un homme d'un caractère aussi difficile.

Au commencement de 1920, la question de l'exécution du traité de Versailles se posait déjà avec acuité; Mordacq note que les amis de la France, comme le maréchal Wilson, assuraient que « Clemenceau seul aurait été capable d'assurer l'exécution du traité ». Clemenceau, exclu des affaires, alla visiter l'Egypte de février à mai; il y attrapa une pneumonie. « Vous n'allez pas me laisser mourir ici, comme saint Louis à Damiette », disait-il à son médecin. Celui-ci réussit à le sauver, quoique Clemenceau discutât son traitement : « Dans le temps, disait-il, on nous mettait de bons vésicatoires; ça ne fait donc plus rien maintenant? » De retour en France, il y trouva qu'une partie de la presse l'accusait de n'avoir pris aucune mesure en vue d'une nouvelle guerre. « Or, dit-il à Mordacq, je me souviens fort bien avoir discuté maintes fois la question avec vous et le général Alby, et que certain jour l'un d'entre vous m'a fait signer un plan de mobilisation. » Mordacq le lui confirma. On avait dit à Clemenceau que ces attaques contre lui étaient suscitées par le gouvernement.

Par suite de la maladie de Deschanel, une nouvelle élection présidentielle sembla proche et on rapporta à Clemenceau que Poincaré songeait à se représenter. « Cela m'étonne, déclara le Tigre, car Poincaré n'a pas fait fortune à l'Elysée. » Clemenceau, aussi, était soupçonné de vouloir se présenter et la poste, d'après lui, décachetait ses lettres pour aider à le surveiller. Deschanel ayant démissionné, M. Millerand fut élu à sa place. « Je n'en félicite pas la France », s'écria Clemenceau. Il était au contraire très élogieux pour le livre de Tardieu, *La Paix,* qui venait de paraître : « Il a voulu dire la vérité et toute la vérité, déclarait-il, il y a réussi. »

En septembre 1920, Clemenceau alla aux Indes chasser le tigre; il y tomba malade d'une congestion en arrivant à Calcutta. Les médecins anglais voulurent le renvoyer en France; il refusa de leur obéir, leur remit une déclaration attestant son refus, et ajouta : « Ou je mourrai, ou je visiterai l'Inde.

Encore une fois, soignez-moi. » Il revint, ayant tué deux tigres et « étonné de la manière plus que singulière dont les Anglais concevaient la colonisation de ce grand empire, dont ils n'ont fait, en vérité, jusqu'ici, qu'une pure colonie d'exploitation, n'y poursuivant en réalité qu'un but : y écouler les produits de la métropole ».

Millerand avait nommé premier ministre Briand, « l'homme des demi-mesures ». Pour faire exécuter le traité, il eût au contraire fallu, d'après Clemenceau, « un chef de gouvernement actif, travailleur, connaissant à fond le traité ». Il blâmait aussi d'avoir laissé la Pologne conclure le traité de Riga avec les Soviets « aux abois » ; la reprise des relations diplomatiques avec le Vatican lui paraissait regrettable aussi. Il se brouilla avec Loucheur parce que celui-ci avait accepté un portefeuille dans le ministère Briand et commença à haïr Foch à cause de ses interviews. En octobre, il blâma l'abandon de la Cilicie « sans raison majeure ».

En janvier 1922, Clemenceau aida à la création de *L'Echo national,* mais son nom n'y parut jamais au bas d'un article et ce fut Tardieu qui dirigea l'attaque contre les gouvernements qui se succédèrent. Briand venait de tomber.

Comme je le prévoyais, déclara Clemenceau, il a sombré lamentablement à la conférence de Cannes... Quelle a été la stupéfaction de la France quand elle a vu le Premier Anglais se ranger, cette fois, carrément aux côtés de l'Allemagne et remettre un memorandum dans lequel il faisait valoir qu'étant donné la désorganisation financière de l'Allemagne, il fallait lui accorder un moratoire... Millerand, vraiment, dans toute cette affaire, a été très bien.

Il commença à le défendre et déclara « que Poincaré ne devrait pas tolérer les attaques » contre le Président de la République, auquel « tous les citoyens doivent le respect ».

Le commandement de Mordacq était en Rhénanie. Quand il venait à Paris, il parlait avec Clemenceau de ce pays :

L'idée d'une Rhénanie indépendante est une pure folie, disait le Tigre. Si nous n'avions pas à notre actif la gaffe de 1919 (Mangin), peut-être aurions-nous pu arriver, peu à peu, par une politique habile et discrète, à favoriser la création d'une Rhénanie autonome dans le cadre du Reich... Actuellement... les Dorten, les

Smeets, les Mathès ne sont pas de taille à mener un mouvement qui libère la Rhénanie du joug de la Prusse... Est-il exact que Mangin ait envoyé récemment, et à plusieurs reprises, un officier porter des fonds à Dorten pour lui permettre de continuer sa campagne? — « C'est en effet parfaitement exact. » — « Mangin ferait bien mieux de rester tranquille. » — [Maginot et Buat sont venus en Rhénanie.] Il y a eu une grande réunion interalliée à Coblentz... Je me suis empressé de mettre la conversation sur les questions à l'ordre du jour. J'ai été véritablement stupéfait de l'ignorance à ce sujet de tous les personnages venus de Paris.

En novembre, Clemenceau alla aux Etats-Unis faire des conférences; partout il reçut le meilleur accueil.

Au commencement de 1923 eut lieu l'occupation de la Ruhr. Clemenceau en approuva le principe, mais en blâma le mode d'exécution : « Rien n'a été prévu », déclara-t-il, adoptant les vues de Mordacq. Ce dernier alla voir Buat pour l'éclairer : « Comment, lui répondit celui-ci, voulez-vous que nous puissions arriver à faire reconnaître son erreur par Poincaré? Ne sait-il pas tout? »

L'année 1923 se termina par le massacre des séparatistes rhénans et par le retour du kronprinz. Après celui-ci, Clemenceau s'écria : « Poincaré, où es-tu? Es-tu devenu muet? En tout cas, c'est une belle leçon donnée aux chefs de gouvernement anglais et français. »

ÉMILE LALOY.

MÉMENTO. — *Europäische Gespräche, Hamburger Monatshefte für auswärtige Politik;* Berlin-Grunewald, W. Rothschild (février 1933); Julius Curtius, ancien ministre des affaires étrangères de l'Allemagne : « l'Allemagne a toujours déclaré qu'elle ne s'efforce d'obtenir une révision du Corridor polonais que par des moyens pacifiques »; « le professeur de langues slaves (!) à la Sorbonne (!), M. René Martel, a dit : le Corridor polonais est une monstruosité effroyable »; « le kachoube [100.000 h.] n'est pas un dialecte polonais, mais une langue indépendante (!) mêlée de mots allemands »; de 1871 à 1912, le Corridor [y compris Dantzig!] a envoyé au Reichstag allemand 94 Allemands et 62 Polonais. — *Berliner Monatshefte,* Berlin, Quaderverlag (janvier 1933; général von Seekt : L'idée d'une armée de la Société des Nations est à rejeter; la cessation des menaces internationales et de la concurrence pour les armements doit être cherchée dans une réglementation contractuelle des armements). — Arthur Fonjallaz: *Energie et vo-*

lonté; un chef: Mussolini; étude politique et militaire; la Revue Mondiale (apologie de l'œuvre de Mussolini; l'auteur, officier suisse, consacre une notable partie de son livre à faire un légitime éloge de la valeur de l'armée italienne). — Bernard Pujo: *Dix ans de fascisme, une étude objective;* Librairie générale de droit (autre apologie de l'œuvre de Mussolini); pas plus dans ce volume que dans le précédent il n'est question de la politique gallophobe du duce. — B. Mirkine-Guetzévitch et Egidio Reale : *L'Espagne (documents de politique contemporaine)*; Delagrave (histoire de la république espagnole, suivie des textes constitutionnels et de la loi agraire). — O. Scheid : *Les Mémoires de Hitler et le programme nationaliste* (étude documentaire); Perrin (résumé que l'on croirait rédigé par un nazi, tant l'auteur se complaît à des récits laudatifs, s'abstient de toute critique et passe rapidement sur les plans haineux de Hitler pour écraser la France; ce n'est que son titre d'agrégé de l'Université qui fait connaître que M. Scheid est Français). — Dr L. Viguier : *L'Extraordinaire Prophétie du moine Hermann;* Bossard (avant 1240, un moine de l'abbaye de Lehnin, Hermann, résuma en 100 vers latins l'histoire future de la Marche de Brandebourg; l'auteur montre combien elle s'applique exactement à l'histoire de ce pays depuis cette époque; il reste à accomplir la promesse finale : « La Marche étreint dans ses bras ses enfants affranchis du joug étranger. » Il a fait suivre les 63 pages de ce commentaire par des extraits des journaux sur les préparatifs allemands et par des anticipations sur les destructions pendant la prochaine guerre).

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

José d'Orient: *Arc-en-ciel balkanique;* Edit. Victor Attinger. 15 »

Edmond Spalikowski: *Sur les routes normandes.* Avec 20 dessins de l'auteur ; Edit. Maugard, Rouen. 20 »

Art

Gabriel Mourey: *Tableau de l'art français.* II: XVIe *et* XVIIe *siècles.* Avec 32 pl. en héliogravure; Delagrave. 15 »

Berthe Weill: *Pan!... dans l'œil ou trente ans dans les coulisses de la peinture contemporaine 1900-1930.* Préface de Paul Reboux. Avec des aquarelles et dessins de Raoul Dufy, Pascin et Picasso; Libr. Lipschutz. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

Georges Muchery: *Méthode pratique d'astrologie divinatoire. L'horoscope*

natal. L'horoscope annuel. L'horoscope mensuel. L'horoscope horaire. Avec des figures; Edit. du Chariot. » »

Histoire

Raoul Patry: *Philippe du Plessis-Mornay. Un huguenot homme d'Etat, 1549-1623;* Fischbacher. 60 »

Karl Tschuppick: *François-Joseph, l'effondrement d'un empire*. Traduit de l'allemand par Andrhée Vaillant et Jean Kuckenburg; Colin. 28 »

Littérature

Gustave Cohen: *Essai d'explication du « Cimetière marin » précédé d'un avant-propos de Paul Valéry au sujet du « Cimetière marin »*; Nouv. Revue franç. » »

Joseph Laurent : *Essais d'histoire sociale. I : La Grèce antique ;* Belles-Lettres. 20 »

Ernest Psichari: *Lettres du Centurion. (L'adolescent. Le voyageur. Le croyant.)* Introduction de Henriette Psichari. Préface de Paul Claudel; Conard. 12 »

Schiller: *Guillaume Tell (Wilhelm Tell)*. Traduit et préfacé par Auguste Ehrhard. Texte allemand en regard; Edit. Montaigne. 20 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Raymond Recouly: *Les négociations secrètes Briand-Lancken;* Edit. de France. 12 »

Poésie

Marie Barrère-Affre: *Deux rives au soleil;* Edit. de la Revue des Poètes, Perrin. 9 »

Eugène Bizeau: *Croquis de la rue.* Préface de Han Ryner. Illust. de G. Delatousche; Edit. de La fenêtre ouverte. 12 »

Léon Combes-Marnès: *Caresses et baisers.* Préface de Ernest Rieu, prince de la Ballade. Illust. de Suzanne Charles Kloste; Mercure universel. 24 »

Clément de Gart: *La route et les ombres;* Figuière. 12 »

Fernand Henry: *Soleils couchants;* Imp. Beaufils, Vire. » »

Camille Melloy: *Enfants de la terre;* Bloud et Gay. 14 »

Ilarie Voronca : *Ulysse dans la cité,* traduit du roumain par Roger Vailland; Edit. du Sagittaire. » »

Politique

Henry Bérenger: *La question des dettes;* Hachette. 15 »

Questions religieuses

Chanoine Arnaud d'Aguel: *Le mariage.* (Coll. *Les Sacrements*); Flammarion. 10 »

Roman

Marc A. Aldanov: *La conjuration,* traduit du russe par Tatiana Landau; Edit. Victor Attinger. 15 »

Mariette Chaguinian : *Hydrocentrale ;* Edit. sociales internationales. 15 »

Freeman Wills Crofts: *Le dernier voyage de Sir Magill,* traduction de Georges Gillard. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 6 »

Benedict Doukelsky : *La résignation;* Editions Médicis. » »

Henri Drouin: *Angèle;* Nouv. Revue franç. 12 »

Julia Dubois: *Nicole Dupré,* avec une lettre à l'auteur par M. Gaston Roupnel; Figuière. 12 »

Christiane Fournier: *Homme jaune et femme blanche;* Flammarion. 12 »

Pierre Hamp: *La mort de l'or. (La Peine des hommes)*; Flammarion. 15 »

Donald Henderson Clarke : *Louis Beretti,* traduit de l'anglais par

Jeanne André Demaison; Nouv. Revue franç. 15 »
Denise Lanteirès: *La poupée fétiche;* Flammarion. 12 »
Alfred Lavauzelle: *Un Grec en promenade;* Férenczi. 12 »
Jane Marter: *Hélène reflet d'Aphrodite;* Imp. réunies, Rennes. » »
Jean Martet: *Le récif de corail;* Albin Michel. 15 »
Aurèle Patorni: *Le rire dans le cimetière;* L'En Dehors, Orléans. 10 »
Paul Pourot: *Le mauvais guide;* Edit. Baudinière. 12 »
Liana Prioli: *L'acte suprême;* Figuière. 12 »
Alain Serdac: *Marine en bois;* Edit. des Portiques. 12 »
Edgar Wallace: *Le capitaine des âmes,* traduit de l'anglais par J. Niac. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*); Nouv. Revue franç. 6 »

Sciences

E. Aisberg et R. Aschen: *Théorie et pratique de la télévision.* Avec des figures; Chiron. 30 »
Divers: *A. B. C. de la T. S. F. La théorie et la pratique de la T. S. F. à la portée de tous.* Avec de nombreuses figures; Chiron. 30 »
E. Esclangon: *Dix leçons d'astronomie;* Gauthier-Villars. 25 »
Fernand Méry, docteur vétérinaire: *Bêtes et gens devant l'amour;* Flammarion. 12 »
C. Roy Pochon: *Les cellules photo-électriques. Caractéristiques et applications.* Avec des figures; Chiron. 8 »

Sociologie

Pierre Musat: *De Marx à Hitler;* Alcan. 15 »

Théâtre

Robert de La Villehervé: *Œuvres. IX. Théâtre: VI: Gemma reine de Sicile. Les bonnes gens de Courcillon. Le jour des élections. Diplomatie conjugale. Les deux guerres. Les triomphes de l'amour;* Soc. d'édit. littéraires et artistiques Ollendorff. 35 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Louis Fabulet. — A propos des armes de la Pucelle. — Autour de Georges Darien. Edouard Drumont jugé par Léon Bloy. — Ouida, Georges Darien et Jules Claretie. — Montaigne et Shakespeare. — A propos de la reprise de « La Juive ». Une lettre de M. Scribe. — Le « Baromètre économique ». — A propos du verbe « poéter ». — Le Sottisier universel.

Mort de Louis Fabulet. — Louis Fabulet, l'introducteur et le traducteur en France, avec Robert d'Humières, de Rudyard Kipling, est mort à Rouen le 30 mars 1933, à l'âge de soixante-douze ans. Il était né dans cette ville en 1862. Ses études terminées, il avait débuté dans l'administration comme secrétaire du préfet des Landes, puis entra au journal *Le Soleil* comme rédacteur judiciaire. On raconte que c'est Oscar Wilde, à sa sortie de prison, qui lui fit connaître *Le Livre de la Jungle.* Ce fut pour lui une révélation et une grande admiration. En collaboration avec Robert d'Humières, il fit la traduction de cet ouvrage, qui parut au Mercure de France en 1899. Les autres livres de Kipling, aujourd'hui connus de tout le public français, suivirent les uns après les autres, traduits presque tous, comme *Le Livre de la Jungle,* en collaboration avec Ro-

bert d'Humières, d'autres avec MM. Arthur Austin Jackson et Charles Fountaine-Walker, quelques-uns par lui seul. On a raconté, et même écrit, que Louis Fabulet s'entendait fort mal avec l'auteur des ouvrages auxquels il avait donné en France tant de lecteurs. Ce n'est pas tout à fait exact. La vérité, c'est que Rudyard Kipling resta assez indifférent à son égard. Louis Fabulet, d'un caractère susceptible à l'excès, qui se donnait un grand mérite, certes justifié, de ses traductions, souffrait de cette négligence. Il était arrivé à estimer quelque peu son nom inséparable de celui de Kipling. Quand on nommait celui-ci et qu'on l'oubliait, il trouvait là comme une injustice. Il l'éprouva à un vif degré quand l'Université de Paris recevant solennellement Rudyard Kipling, on négligea complètement, — et assez maladroitement, — de l'inviter à cette cérémonie. Louis Fabulet avait publié dans sa jeunesse un recueil de poèmes : *La Crise*. Il a aussi collaboré, avec Jules Laforgue et MM. André Gide, Valery Larbaud, Jean Schlumberger et Francis Vielé-Griffin, à une traduction d'*Œuvres choisies* de Walt Whitman. Il faut mettre surtout au nombre de ses œuvres la traduction qu'il a donnée, il y a quelques années, de l'ouvrage autobiographique de l'écrivain américain H.-D. Thoreau : *Walden ou la Vie dans les bois*, dans lequel Thoreau, ayant renoncé à la société, raconte sa vie retirée et solitaire en pleine nature. Cet ouvrage devait correspondre, esprit et sensibilité, à l'être le plus intime de Louis Fabulet. Il y a quelques années, il s'était fait construire au Genétay, lieudit dépendant de l'arrondissement de Saint-Martin-de-Boscherville, à environ dix kilomètres de Rouen, une habitation de campagne à la mode anglaise, avec une grande salle qui constitue l'essentiel du logis. Il vivait là seul, retiré, dans le silence, ne voyant et ne recevant personne, faisant ses repas et tenant son ménage lui-même, « loin des choses vulgaires, entouré d'une atmosphère d'art », comme il disait il y a encore peu de temps dans une visite au Mercure. Genre de vie qui n'est pas le fait d'une nature commune. Louis Fabulet était, au reste, la distinction, la discrétion, la courtoisie mêmes, dans ses paroles comme dans ses façons. C'était un grand voyageur. Il y a quelques années, il avait été opéré pour une grave maladie dont il s'était fort bien remis. Il partit peu après pour un voyage en Grèce qui dura plusieurs semaines. Il était sans famille. Ses amis Gence, de Rouen, ont veillé sur ses derniers jours et ont pris soin de ses obsèques et de son inhumation, qui a eu lieu, le samedi 1er avril, après une cérémonie religieuse à l'église Saint-Romain de Rouen, au cimetière de Saint-Martin-de-Boscherville, non loin de la retraite qu'il s'était choisie. . . . .

§

A propos des armes de la Pucelle. — J'ai été fort surpris de constater que, de tout mon ouvrage sur le « Secret de Jeanne d'Arc », c'est surtout la question des armes de la Pucelle qui a excité la verve critique de mes contradicteurs. Tous les Bouvard et tous les Pécuchet de France et de Navarre semblent s'être subitement découvert des aptitudes et des connaissances surprenantes dans le noble art du blason (1).

Le feu fut ouvert par MM. Moreau de la Meuse et de Robien, qui déclarèrent, en substance, que les armes de Jeanne n'étaient pas celles de France, que la bâtardise ne s'indiquait jamais par une brisure, mais par une barre, une cotice ou un bâton péri.

J'ai répondu, dans le *Mercure* et dans mon livre, à ces critiques superficielles en indiquant des références indiscutables, « *Les brisures d'après les sceaux* », de Bouly de Lesdain, et la lettre du roi d'Angleterre en date du 28 juin 1431, preuves devant lesquelles mes adversaires ont paru s'incliner, puisque, depuis, je n'en ai plus entendu parler. Mais, par contre, une nuée de critiques, peu familiers avec le Blason ou simplement d'une bonne foi incertaine, n'ont cessé de citer triomphalement les noms de MM. Moreau et de Robien, sans faire aucun cas de ma réponse. Que faire en pareille occurrence? J'ai rectifié à plusieurs reprises « l'erreur » commise par ces critiques, mais sans réussir à les ramener aux règles de la bonne polémique qui consiste, avant tout, à savoir reconnaître ses torts.

Dernièrement, un « archiviste honoraire », M. de La Martinière, a essayé d'étoffer quelque peu les arguments de mes premiers contradicteurs en opposant à l'ouvrage de Bouly de Lesdain, que je cite, un article, assez superficiel, de M. de Mazières-Mauléon, paru dans la *Revue héraldique*. Mais cet auteur infirme-t-il en quoi que cela soit les conclusions de Bouly de Lesdain? Bien au contraire, il les confirme de point en point en déclarant que l'ouvrage de son devancier apporte « des éléments précieux à l'étude de cette question » et qu'il « aura plaisir à le citer ».

Que reste-t-il, en ce cas, de l'argumentation de MM. Moreau, de Robien et de La Martinière? Exactement rien. Un autre « érudit », M. Pierre Marot, reprend cependant le même argument dans le *Pays*

(1) Je dois faire exception pour les très intéressantes observations que m'a envoyées le marquis du Four de la Londe, devant l'érudition héraldique duquel je ne puis que m'incliner. Ces observations, et la correspondance que j'ai eu la bonne fortune d'échanger à ce sujet avec mon très aimable critique, m'ont été fort précieuses en ceci qu'elles m'ont permis d'éclairer plus complètement la question des armes de la Pucelle.

Lorrain, avec des développements qui témoignent d'une égale ignorance et de l'art héraldique et de mon ouvrage. Ne sachant, d'autre part, comment tourner la difficulté que présente la lettre du roi d'Angleterre (ou plutôt de son tuteur Bedford), dans laquelle les armes de Jeanne sont appelées les « très nobles et excellentes armes de France », M. Pierre Marot s'en tire par la surprenante pirouette suivante: « Il n'y a aucun argument à tirer de la déclaration tendancieuse de Bedford. » Voici une façon quelque peu primaire d'écarter les documents gênants! M. P. Marot ne manque pas également de citer des références; ainsi, dit-il, « de son côté, M. E. des Robert a signalé l'invraisemblance de l'argument héraldique de M. Jacoby » (*Revue historique de la Lorraine*). Mon critique compte, avec raison, que le lecteur n'ira pas y voir et qu'il voudra bien croire sur parole la réfutation foudroyante de M. des Robert. Or, que dit cet auteur, qui se contente, du reste, de signer modestement des initiales E. R.? « Nous ne voyons pas en quelle façon l'écu donné à Jeanne, *l'épée soutenant la couronne des lys*, serait aux armes de France avec brisure de bâtardise. Nous n'y trouvons qu'un pur et éclatant symbole des services rendus par la vierge de Domrémi à la France et au roi. Quelle que soit la valeur de M. Jacoby comme historien, en qualité d'héraldiste, nous déclarons formellement inexacte sa remarque touchant le blason octroyé à Jeanne d'Arc et à sa famille par Charles VII. »

Ainsi, quel argument écrasant M. des Robert (qui parle de lui-même au pluriel et dont on peut juger des connaissances héraldiques d'après son énoncé fantastique des armes de Jeanne) oppose-t-il à ma thèse? Un seul: sa déclaration formelle. J'avoue que cela me semble fort insuffisant.

A ces critiques, qui conservent certaine allure scientifique, viennent s'ajouter de nombreux et inconscients plaisantins. J'ai déjà parlé ici-même de l'écrivailleur anonyme de la *Croix Meusienne*, qui affirmait avec l'assurance que donne, seule, la plus épaisse des ignorances que les armes de la Maison d'Orléans « portent en travers le pont d'Orléans »!

Mais, aussi impossible que cela paraisse, l'article de la *Croix Meusienne* a été dépassé en comique par la missive d'un certain Georges Durivault, qui s'intitule « ingénieur horticole, amateur de Blason et d'art héraldique » et donne comme adresse le jardin botanique de Nantes. Cet honnête horticulteur se montre fort indigné de mon ignorance de l'art héraldique.

« Que fait cet écrivain peu héraldiste de la seule marque de bâtardise héraldique d'un écu, la barre brochant sur les meubles ou le fond d'un écu ou *champ?* » demande-t-il avec insistance, et il ajoute aussitôt: « Il ne faudrait tout de même pas se payer à

ce point la tête des lecteurs peu experts dans l'art des d'Hozier et des R. P. Ménétrier! » M. Durivault pousse l'amabilité jusqu'à joindre un petit croquis, représentant une « barre », au cas où le directeur du *Mercure* ignorerait cette pièce héraldique, et à nous faire connaître que les Bourbons portent « d'azur à trois *fleurs de lys d'or* ». Brave horticulteur, va!

M. Georges Durivault a été évidemment empêché par ses occupations bucoliques de lire mon livre, dont il a dû avoir pris connaissance par l'article de la *Croix Meusienne;* ces mêmes devoirs horticoles ne lui ont probablement pas permis d'ouvrir un traité du Blason, même le plus élémentaire. S'il l'eût fait, il eût appris, entre autres choses, que la barre n'est pas la seule brisure de bâtardise, que les lys sur champ d'azur ne sont pas uniquement les armes des Bourbons, et que, du reste, du temps de Jeanne, c'était la branche des Valois et non celle des Bourbons qui régnait en France.

« Quand on veut parler d'un sujet, déclare M. Durivault, il faut le connaître! » Hélas! que ne suit-il lui-même cet excellent précepte! Car, en fait de *champ*, je crois bien que l'honorable « ingénieur horticole » ne connaît à fond que les champs de betteraves, et, en fait de *fleurs de lys*, que celles qui s'épanouissent, grâce à ses soins éclairés, sur les plates-bandes nantaises.

Ainsi, mes contradicteurs n'ont rien pu encore opposer de sérieux aux arguments que je tire des armes de la Pucelle. Il leur restait encore une dernière ressource: nier que ces armes lui aient été données. C'était, il est vrai, un bien gros morceau à faire avaler au lecteur, mais on s'y hasarda quand même. Ainsi, M. Pierre Marot fait cas de la déclaration de Jeanne à ses juges au sujet de ses armes: « Interrogée si elle avoit point escu et armes: respond qu'elle n'en eust oncques point... Item dit que ce fut donné son roi à ses frères, à la plaisance d'eulz, sans requeste d'elle et *sans revelacion.* » « Quoi qu'il en soit, ajoute un autre critique, M. de Planhol, en tout cas, si même elle reçut ces armes, comme le veut M. Jacoby, ses frères et leurs descendants les reçurent aussi. Etaient-ils donc, eux aussi, du sang de France? »

« Comme le veut M. Jacoby... » Mon contradicteur ne peut, certes, ignorer que l'attribution des armes à Jeanne est établie par le tribunal de Rouen (article LVIII), par la lettre du roi d'Angleterre de 1431 et par les lettres patentes du 25 septembre 1612, et que ce fait n'a jamais été discuté par aucun historien sérieux. Mais une autre question se pose en ce cas. Si les armes de Jeanne ne présentaient véritablement aucune de ces particularités que j'indique, si elles n'étaient, en somme, que de très ordinaires armes de concession, pourquoi Jeanne niait-elle, contre toute évidence, les avoir

reçues? Pourquoi les juges de Rouen et le roi d'Angleterre en firent-ils si grand cas? Souvenons-nous que Jeanne est toujours très véridique dans son procès; elle prévient pourtant que, sur certaines questions, elle ne prêtera pas serment ou refuse simplement d'y répondre : ces questions ont *toujours* trait au *secret;* nous connaissons deux cas seulement où Jeanne se soit consciemment écartée de la vérité: la question de l'apparition d'un ange pendant sa conversation *secrète* avec le roi à Chinon, et celle de ses armes. Peut-on douter que, pour s'être décidée à nier ce dernier fait, ce qui était contraire à sa nature franche et sincère, Jeanne ait dû avoir de très graves raisons, qui ne pouvaient concerner que le « secret »? Je défie mes contradicteurs de trouver une autre explication à cet artifice de la Pucelle.

Mais ce que M. de Planhol ignore peut-être, c'est que la famille putative de Jeanne avait justement possédé des armes, distinctes de celles de la Pucelle, soit « d'azur à l'arc d'or mis en fasce, chargé de trois flèches entrecroisées, les pointes en haut férues, deux d'or, ferrées et plumetées d'argent et une d'argent, ferrée et plumetée d'or et le chef d'argent, au lion passant de gueule ». Et ce n'est qu'en 1612 que les descendants de la branche cadette de la famille du Lys reçurent l'autorisation d'écarteler leurs armes de celles de la Pucelle. (Quicherat, V, 225.)

Il restait encore un document qui ennuyait fort mes contradicteurs; il s'agissait donc de l'escamoter; M. de la Martinière s'en chargea. « Qu'on n'aille pas nous objecter les lettres d'anoblissement de Jeanne et de sa famille », déclare avec désinvolture cet « archiviste honoraire ». « Ce document ne nous est connu que par un *vidimus* du milieu du XVIe siècle. Au moins dans la forme que nous lui connaissons, ce vidimus apparaît fort suspect. » Pourquoi « suspect »? Ici, M. de la Martinière se trouble quelque peu dans ses explications, desquelles il ressort que la transcription de ce document par Quicherat « est très inexacte en ce qui concerne de nombreuses formes ».

Comment un archiviste, fût-il même honoraire, peut-il se permettre de qualifier de « suspect » un document du XVIe siècle, simplement parce qu'un auteur du XIXe a commis des inexactitudes dans sa transcription? Ignore-t-il que ce *vidimus* « suspect » a été confirmé par des lettres patentes d'octobre 1550? Et alors, à quoi rime l'apostrophe de M. de la Martinière: « Qu'on n'aille pas nous objecter les lettres d'anoblissement de Jeanne et de sa famille » ? Justement, on vous les objectera, monsieur l'archiviste, ne vous en déplaise.

De toute cette polémique autour des armes de la Pucelle, un seul fait ressort d'une façon certaine: c'est qu'on se voit acculé à une

série d'impossibilités, de contresens et d'absurdes dénégations dès qu'on cherche à s'écarter de l'explication que j'en donne. — J. JACOBY.

§

Autour de Georges Darien. Edouard Drumont jugé par Léon Bloy. — Dans son très intéressant écho paru au *Mercure* du 15 mars, M. Auriant cite un long passage d'un roman de G. Darien et ajoute : « Ne dirait-on pas que c'est Léon Bloy lui-même qui parle — et qui écrit ? »

On peut le dire, puisque Léon Bloy lui-même semble revendiquer la paternité de ce virulent réquisitoire; dans une lettre du 28 mai 1892, à Emmanuel Signoret, directeur de l'éphémère revue *le Saint-Graal* (1), Léon Bloy écrivait :

Tenez! puisque nous causons, voulez-vous savoir ce que je répondis à un romancier connu qui, voulant se documenter à l'endroit des plus modernes pamphlétaires, m'interrogeait en même temps sur ce personnage illustre (2) et sur moi-même? Voici *ma* déclaration, *publiée naguère dans un livre sans succès* :

Suit, avec quelques variantes et additions sans importance (« Drumont » pour « votre Ogre », « France juive » pour « Gaule sémitique », etc.) tout le passage cité par M. Auriant. — ANDRÉE RAULY.

§

Ouida, Georges Darien et Jules Claretie. — M. Vincent O'Sullivan a rappelé (*Mercure de France* du 1er avril, p. 248-250) que Ouida recueillit dans ses *Critical Studies* l'étude enthousiaste et généreuse qu'elle avait consacrée à Georges Darien dans la *Fortnightly Review*. Cette étude fait autant d'honneur à celui qui l'inspira qu'à celle qui l'écrivit. Séduite et conquise à la fois par « la violence impétueuse et enflammée de *Biribi* » et par « l'ironie délicate et voilée de *Bas les Cœurs*, elle a su pénétrer l'« énigme » de l'âme farouche et passionnée de Darien. Ses deux livres lui donnèrent le frisson que seule la réalité donne,

saturés qu'ils sont des larmes de sang d'un homme fort qui se sent impuissant à relever les hommes de sa génération et à transformer l'humanité; qui sait que sa voix est la voix des prophètes qui crie dans le désert, et résonne à travers des solitudes jonchées d'os blanchis et couvertes de sables mouvants.

Ouida n'imaginait pas « d'angoisse plus terrible que celle qui étreint celui qui voit la vérité, qui la connaît, qui sent qu'en elle

(1) Cette lettre sert de préface (pages XII et sqq. de la 9e édition 1922) à un volume de Bloy, édité chez Stock : *Belluaires et Porchers*.
(2) Drumont.

réside le salut de ses semblables, et qui la crie en vain à des oreilles sourdes, et qui offre la source de vie à des lèvres scellées par l'orgueil, la cruauté et la folie ».

Tel lui était apparu Darien, à travers *Biribi* et *Bas les Cœurs*. Spontanément, sans réserve, elle lui donna sa sympathie et n'hésita point à élever la voix en faveur de ce réprouvé (1), qui est un grand écrivain méconnu.

Le talent de Georges Darien se distingue par une grande originalité, écrivait-elle. Son style lui appartient en propre; sa manière de conter ne ressemble à celle de nul autre (2). Il ne se rattache à l'école moderne que par son pessimisme désespéré; il est fort, il est intense, il est viril, il est âpre; il dédaigne l'ornement et ne s'efforce pas à l'effet; il écrit comme il sent, bravement, passionnément, avec cette éloquence qui jaillit de la simplicité et de la vérité, avec cette puissance que confèrent une grande connaissance des littératures (3) et de l'humanité... Sans doute, Darien est-il cruel; mais c'est la rage impuissante qui est en lui qui le rend cruel, et aussi l'impuissant chagrin et le mépris que son pays, les hommes de sa génération, ses semblables, et la brutale vision des choses éveillent en sa mémoire et ses désirs. La veulerie et l'indolence des masses le mettent en fureur; tel Samson, il voudrait renverser leur temple sur le monde, sans s'inquiéter si les colonnes et le toit tomberont sur lui-même. Que ceux qui aiment les idées reçues, les lieux communs, les formules toutes faites, n'ouvrent point ses livres; ils n'y trouveront que blasphème contre les idoles qu'ils honorent, car cet auteur n'est point fait pour les Philistins béats et satisfaits d'eux-mêmes...

On a accusé Darien de manquer de patriotisme dans *Biribi* et *Bas les Cœurs*. Mais la tare qu'il y dénonce n'est pas particulière à la France, elle est inhérente à la nature humaine, c'est le cynisme, l'égoïsme, la couardise, la mesquinerie qui s'étalent si éclatants dans toutes les sociétés modernes, chez toutes les nations, à quelque échelon social que ce soit.

Si, l'année prochaine, les Allemands venaient à envahir l'Italie ou l'Angleterre, nous verrions vraisemblablement autant d'Italiens ou d'Anglais prêts à se soumettre, à ramper devant le conquérant, et à profiter de leur occupation qu'on voit, dans *Bas les Cœurs*, de bourgeois versaillais prêts à le faire.

Quelques exemplaires de *Critical Studies* passèrent le détroit. L'un d'eux parvint jusqu'à Jules Claretie. Il le feuilleta. L'hom-

(1) Que très certainement elle a connu personnellement.

(2) Tous ceux qui ont parlé de Darien ont voulu le faire passer littérairement pour un enfant naturel de Vallès, depuis Séverine qui, à propos de *Bas les Cœurs*, hasarda cette filiation : « Par des certains côtés, ce livre se rapproche un peu de David Copperfield, un peu de Jacques Vingtras » (*Gaulois*, 14 décembre 1889), jusqu'à M. Lucien Descaves qui disait à Jules Huret (*Enquête sur l'évolution littéraire*, p. 253) : « ...Vallès... qui a laissé, dans le roman, deux arrière-petits-cousins de talent : Henry Fèvre, avant qu'il fît du roman comique, et Darien, celui de *Bas les Cœurs* et *Biribi* », et M. Léon Daudet qui estime (*Jules Vallès*, dans *Candide*, 26 mai 1932) que les « trois véritables disciples de Vallès, quant au langage et aussi quant à l'humeur dans son sens le plus général, sont Séverine, Jules Renard et Georges Darien » (cfr. aussi *A propos de Vallès : Action Française* du 13 juin 1932). Darien se fût volontiers passé de l'honneur qu'on prétend lui faire et qui le diminue. Il ne doit rien à personne, ni sa langue qu'il n'a pas dans sa poche, ni son humeur. Il est lui-même, et il eût écrit, bravement, passionnément, comme dit Ouida, même si Vallès n'avait pas existé.

(3) Ouida entend par là la littérature anglaise et l'allemande.

mage rendu par Ouida à Darien attira son attention. Il le lut. Il ignorait absolument *Bas les Cœurs*, et ne connaissait *Biribi* que de réputation. Une mauvaise réputation : ce roman, qui passait pour « antimilitariste », avait fait du pétard, dix ans auparavant. Mais voilà que Ouida affirmait que ces deux livres « étaient écrits avec des larmes de sang, avec ces larmes qui jaillissent du tréfonds du cœur de quiconque chérit la France ». Claretie se flattait de la chérir, et comme il ne se rangeait pas parmi les Philistins, il voulut « contrôler son jugement ». Il se procura *Bas les Cœurs* et *Biribi* et, les ayant lus, dut convenir, sans doute, que Darien, qui était aussi l'auteur du *Voleur*, n'avait point volé les éloges de l'Anglaise. Mais le romancier de Brichanteau, ce sous-Delobelle, garda pour lui son sentiment et ne s'empressa pas de révéler à ses lecteurs l'écrivain de talent que la noble Ouida lui avait révélé... Six ans plus tard, quand Darien, en collaboration avec Marcel Lauras, tira de *Biribi* une pièce qui fut représentée au Théâtre Antoine, le prudent Claretie, sans trop se compromettre dans sa *Vie à Paris* du *Temps* (8 novembre 1906), trouva matière à chroniquer.

Les spectacles se suivent et ne se ressemblent pas, écrivait-il. J'avais fort envie d'aller voir *Biribi* après avoir assisté au défilé des petits pupilles de l'Orphelinat Hériot — devant le monument du commandant, à la Boissière. Et j'eusse sans doute été ému par la vue des souffrances infligées aux « camisards », comme par celle de ces petits enfants de cinq ans portant à la main leur képi et marchant au pas dans leurs petits pantalons rouges. Mais l'émotion est si différente ! Je n'ai pas vu la pièce de M. Georges Darien, qu'on dit si poignante, mais j'ai lu le livre de l'auteur... M. Georges Darien avait mis en action dans son roman ses souvenirs de disciplinaire, et, chose singulière, c'est en lisant le compte rendu de son livre fait par une illustre romancière étrangère que j'ai eu le désir immédiat de le connaître [le livre, pas Darien]. C'est l'auteur de *Puck*, c'est Ouida qui m'a révélé *Biribi* et M. Darien... L'auteur du *Rythme de la Vie*, mon voisin et ami M. Gaston Deschamps, qui me pardonnerait sans doute de dire que j'ai lu ses *Images d'Autrefois* et ses *Pèlerinages passionnés* avec plaisir, me reprocherait peut-être de marcher sur ses brisées si je m'attachais à parler de *Biribi*. Je ne me risque à toucher au théâtre et aux livres que de très loin et lorsqu'ils se rattachent à la vie, aux propos parisiens, etc., etc. (4).

Et Claretie, après avoir évoqué les *Dernières Cartouches*, « dont la couleur s'est bonifiée, comme un vin généreux », et *Grandeurs et Servitudes militaires*, parla de *Biribi* pour ne rien dire.

Jules-Arsène Claretie n'était guère courageux, on le sait ; on sait aussi que, pour papelarder (au double sens du mot), il n'avait pas son pareil.

Un mot encore, mais à propos du *Voleur*.

M. J.-W. Bienstock, décédé le mois dernier, avait tiré une pièce de ce roman. J'ai entendu dire que M. Pierre Fresnay avait

(4) Jules Claretie : *La Vie à Paris* (1906). Paris, 1907, pp. 336 et s.

accepté de créer le premier rôle, qu'il trouvait à sa convenance et à sa taille. Il est vraisemblable que M. Bienstock eût été obligé de changer le titre de son adaptation, ne fût-ce que pour éviter toute confusion avec le *Voleur* (qui d'ailleurs est une voleuse) de M. Henry Bernstein, bien que la priorité du titre appartienne à Darien, dont le roman parut en 1898, soit huit ans avant la représentation de l'œuvre de M. Bernstein. — AURIANT.

§

Montaigne et Shakespeare. — Je pense que, dans l'écho publié par le *Mercure* dans son dernier numéro, M. René-Louis Doyon a voulu aimablement faire voir, par un exemple, que nous avions eu raison d'écrire (*Mercure* du 15 mars) : « La plupart des rapprochements qu'on a faits démontrent plus l'ingéniosité des chercheurs que la sûreté de leurs découvertes. »

En effet, entre les centaines d'expressions, locutions, images, etc., où l'on a cru voir l'imitation de Montaigne par Shakespeare, M. Doyon a choisi avec esprit une des plus contestables. Il est possible, comme il le suppose, que Shakespeare, écrivant que nous sommes pour les dieux ce que les mouches sont pour les enfants, se soit souvenu de la phrase de Montaigne, que « les dieux s'esbatent de nous à la pelote ». Et il n'est pas impossible que cette image de Montaigne vienne de celle de Plaute: *Dii nos homines quasi pilas habent.* Mais, si l'on veut que Shakespeare se soit ici inspiré de quelqu'un, rien ne prouve que c'est de Montaigne et non de Plaute; car ce dernier est précisément l'auteur antique (avec Plutarque) auquel Shakespeare a le plus emprunté.

La *Comédie des Erreurs*, une des pièces de la jeunesse du grand Anglais, traite le même sujet que les *Ménechmes* (la ressemblance extraordinaire de deux jumeaux) et, non seulement on y trouve l'imitation de l'ouvrage latin, mais en outre la scène I du troisième acte rappelle singulièrement l'*Amphitryon*, du même Plaute. Comme on est mal renseigné sur la connaissance qu'avait Shakespeare de la langue latine, on ignore s'il a emprunté à Plaute directement, ou s'il s'est inspiré d'une vieille pièce anglaise imitée de Plaute, ou enfin s'il a pu se servir d'une traduction. Notons que celle de William Warner parut en 1595, c'est-à-dire dix ans avant le décret auquel M. Doyon fait allusion, et qui défendait l'usage profane du nom de Dieu sur la scène.

Pour en revenir à Montaigne, il ne faut pas (comme autrefois Philarète Chasles) voir sa philosophie *partout* dans Shakespeare. Le grand tragique était trop varié, trop complexe, pour se laisser asservir par un grand bourgeois, fût-ce Montaigne. Il est bon de se méfier des jeux subtils de la « littérature comparée ». Toutefois,

c'est un fait certain que Montaigne fut, dès le début, très sympathique aux Anglais, et qu'on a reconnu des reflets de lui dans les œuvres de Shakespeare, Bacon, Ben Jonson, Pope, Addison, Swift et bien d'autres. Et, dans une réimpression des *Essais* selon la version de Florio, l'auteur de l'introduction, Saintsbury (cet ami de la culture française, mort récemment, et auquel M. Davray a rendu hommage dans le *Mercure* du 1er avril), Saintsbury est allé jusqu'à dire qu'aucun livre traduit en anglais n'avait eu autant d'influence sur la littérature et la pensée britanniques, — sauf la Bible, bien entendu. — L. M.

§

A propos de la reprise de « La Juive ». Une lettre de M. Scribe. — *La Juive* d'Halévy, dont la 550e et dernière représentation à l'Opéra date du 5 mars 1893, a été reprise le 3 avril sur la même scène. La première en avait eu lieu le 23 février 1835.

Les historiographes du théâtre rapportent généralement que Scribe, à l'origine, avait placé l'action dans la colonie portugaise de Goa, au temps de l'inquisition. Or, la lettre que voici, qu'il adressait à l'éditeur Schlesinger, au moment où il était question de jouer *la Juive* en Allemagne, démontre, au contraire, que ce fut après la première représentation à Paris que Scribe eut l'idée de transporter sa Juive de Constance dans l'Inde, — Scribe, par un lapsus, involontaire sans aucun doute, place d'ailleurs Goa en Amérique ! — afin de ne pas blesser les sentiments religieux des Allemands.

Notons, à ce propos, que *les Huguenots*, qui parurent un an presque jour pour jour après *la Juive*, furent profondément modifiés, à Vienne par exemple, afin de ne pas choquer les spectateurs catholiques.

Cette lettre (non autographe) du fécond librettiste est conservée aux archives de l'Opéra, de même que les deux reçus du compositeur, qui avait vendu son œuvre, paroles et musique, moyennant la somme de 15.000 francs.

Voici la lettre de Scribe :

Paris, ce 4 juin 1835.

A M. Maurice Schlesinger.

Mon cher Maurice,

Vous craignez que les idées religieuses ne soient blessées en Allemagne par la présence d'un cardinal et par celle du Concile de Constance, que j'ai introduits dans notre grand opéra de *La Juive*. A Dieu ne plaise que je blâme la susceptibilité de vos compatriotes : j'ai toujours grandement respecté les scrupules religieux, mais, dans cette occasion, je vois qu'il est facile de les lever au moyen du changement suivant :

Ne mettons plus la scène en Europe, mais en Amérique, à Goa, par exemple, quelques années après la conquête des Portugais qui en avaient fait une ville portugaise, et y avaient établi l'inquisition. Il n'est plus question alors du concile, mais de l'inquisition; au lieu du cardinal vous mettrez un grand inquisiteur, ou, ce qui vaudrait encore mieux, le chef suprême de la justice, un vieillard respecté de tous qui, après avoir été marié en Europe, après avoir perdu dans un incendie et sa femme et se fille, s'est expatrié, a accepté le titre de président de la Cour suprême à Goa. C'est là qu'il retrouve le juif Eléazar qu'il avait autrefois fait bannir de Lisbonne quand il y était magistrat.

Dans le cortège impérial du premier acte, vous ôterez l'empereur Sigismond et vous mettrez à sa place Don Lope d'Osorio, vice-roi ou gouverneur général des possessions portugaises dans les Indes. Il a donné sa nièce à Don Alvar, jeune officier portugais qui, chargé d'un commandement important, revient vainqueur d'une expédition contre les indiens dont les tribus nombreuses s'étaient réunies pour détruire le pouvoir naissant des Portugais.

Don Alvar revient de cette expédition comme Léopold, déguisé et inconnu, parce qu'avant de se rendre au palais où l'attendent et sa femme et son oncle le vice-roi, il veut avoir un entretien avec Rachel, sa maîtresse. Il s'étonne des préparatifs de fête et du *Te Deum* qu'il entend; on lui répond que c'est pour célébrer sa victoire sur les tribus indiennes.

Je ne vous indique pas les autres changements de détail qui viendront d'eux-mêmes et sont des plus faciles. Je vois à ce nouveau cadre un grand avantage, c'est la variété des décorations et des costumes. Je regretterai toujours que la prière n'ait pas été jouée ainsi à Paris.

L'époque du concile de Constance, avec ses costumes, ses cuirasses et ses prêtres, est sévère, triste et pesante. Sous le ciel chaud et brûlant de Goa, les robes des bayadères, les danses indiennes, les bois de palmier, auraient égayé et adouci ce que le sujet avait de grave et d'aride. Ainsi, dans la marche du cortège au premier acte, faites défiler des prisonniers indiens, hommes et femmes; à côté des uniformes portugais, mettez-moi des tribus sauvages alliées et auxiliaires des Portugais. Tout ce qui faisait si grand effet à Paris, toutes les belles situations qu'Halévy avait animées de son admirable musique, resteront toujours et seront les mêmes; les susceptibilités religieuses n'auront plus rien à dire et de plus vous aurez un spectacle nouveau, varié et pittoresque! Vous aurez les mœurs et les costumes de l'Inde, réunis à ceux de l'Europe, et le tableau du cinquième acte sera bien plus attachant, bien plus vrai, bien plus original en représentant un *auto-da-fé* qu'un acte de concile! La cruauté du concile pouvait choquer bien des gens; celle de l'inquisition ne choquera personne. Car à présent, en Europe, et même parmi les plus purs catholiques, personne ne défend ni ne comprend l'inquisition. Elle est morte, elle n'est plus possible, elle n'existe plus.

Recevez, mon cher Maurice, l'expression de ma bien vive et sincère amitié.

Votre tout dévoué et de cœur

EUGÈNE SCRIBE.

Maurice Schlesinger, Editeur de Musique,
97, rue Richelieu

Les deux reçus d'Halévy (dont le premier, du 13 juillet 1834, portant sur 2.600 francs, fut rédigé en deux fois) sont libellés ainsi:

Paris, le 13 juillet 1834.

Reçu de Monsieur Maurice Schlesinger la somme de Six Cent francs a compte de mon Opéra La Juive dont je lui ai vendu la Propriété paroles et musique moyennant la Somme de Quinze mille francs.

f. Halévy.

Reçu de Monsieur Maurice Schlesinger la Somme de Deux mille francs en 2 Effets chacun de mille francs payable

le 1er fin Novembre 1000 fr.
le 2me le 10 Janvier proch. 1000 fr.

2000 fr.

a compte de mon Opéra La Juive dont je lui ai vendu la Propriété des paroles et de la musique moyennant la Somme de Quinze mille francs. Il est bien entendu que si par circonstance de force majeure ou autre l'opéra ne serait pas représenté a cette époque, je rendrai l'argent reçu de M. Schlesinger.

Paris, le 13 juillet 1834. Approuvé l'écriture ci-dessus.
f. Halévy.

Je reconnais avoir reçu de Mr Maurice Schlesinger trois effets savoir fr. 1000 payable fin Juillet.
500 id. fin Septembre
500 id. fin Octobre

2000

laquelle somme il me payera pour divers accompagnement (*sic*) pour le Piano, que je lui ferai de mon Opéra : La Juive qu'il m'a acheté.
Paris, le 14 Juilet (*sic*) 1834. f. Halévy.

La partition de piano de *la Juive* parut le 4 avril 1835 et, si nous en croyons la *Gazette musicale* que publiait Schlesinger, il s'en serait vendu cinq cents exemplaires dès le premier jour.

Ces chiffres ne feront-ils pas rêver certains de nos musiciens contemporains? — J.-G. PROD'HOMME.

§

Le Baromètre économique. — Tous les hommes sont tournés vers l'avenir : de quoi demain sera-t-il fait? Cependant, la science des prévisions en est encore au balbutiement. Or, une nouvelle revue vient de paraître, qui se propose un dessein hardi. Elle s'intitule : *Le Baromètre économique* (publié par le Centre d'Etudes des Mouvements économiques, 42, rue Jacob). Elle aura du succès si elle tient sa promesse et annonce le temps qu'il va faire.

Le Baromètre économique est rédigé par des chefs d'entreprises. C'est une nouveauté. Le public n'est pas habitué à recevoir les confidences de cette sorte de gens. Et voici qu'ils reconnaissent publiquement leur part de responsabilité:

Pendant les années 1922-1929, nous avons tous cherché des profits rapides et faciles, et nous avons tous trouvé fort naturel de tirer de nos entreprises des rémunérations très supérieures à celles des professions libérales. Reconnaissons également que la plupart d'entre nous ayant travaillé à 90 jours, il n'y a rien d'étonnant à ce que nous ayons commis les fautes coutumières aux gens à courtes vues.

Ce *mea culpa* marque l'arrivée à la direction des affaires d'une génération nouvelle.

Le chapitre sur la Révolution industrielle rappelle ce qu'on oublie trop souvent, à savoir que l'âge des machines tient sur quatre générations et que les crises proviennent essentiellement,

depuis un siècle, de l'inadaptation de la nature humaine au train de l'évolution industrielle. Qu'il s'agisse de l'héritage de la guerre ou des causes de la crise, la nature humaine, l'homme et ses besoins, l'homme et ses possibilités restent au premier plan. Cela aussi est une nouveauté dans les écrits économiques. On nous a beaucoup parlé des usines Ford et des milliers d'automobiles qu'elles produisent en un an, en un jour, en une seconde, — et voici qu'on nous invite à porter nos regards « dans le jardin de M. Ford, où nous voyons un de ses jardiniers cueillir des fraises. Nous comprenons que, pour ce travail, l'outil le plus perfectionné serait plus encombrant qu'utile. Nous le voyons prendre délicatement dans ses doigts les fraises une à une... ».

La nature humaine est « le commun dénominateur » des phénomènes économiques. Elle n'est jamais perdue de vue. Parce que, dit le Baromètre économique, chaque fois qu'on oublie d'en tenir compte, il en résulte une erreur et des conséquences malheureuses. Si l'on oublie qu'il n'y a que trois générations vivantes : enfants, parents, grands-parents, la production industrielle et mécanique jette sur le marché plus de produits que les populations n'en peuvent absorber.

Autre exemple : l'accroissement des villes et l'extension des marchés ont pour conséquence « la perte du contact personnel du vendeur à l'acheteur. » L'homme et ses besoins étant perdus de vue, les chefs d'entreprises se trompent sur les possibilités de la clientèle. Ils se trompent d'autant plus facilement qu'ils sont souvent eux-mêmes inférieurs à leur tâche, parce qu'une certaine pratique des affaires constitue « une formation médiocre. L'exercice du commerce, du courtage, de la démarche et de la vente, celui même du lancement des affaires ne dote pas les esprits et les caractères d'une formation égale à celle qu'impose le travail de la terre, de la mer ou de l'industrie ». Parmi les causes de la crise, il faut faire une place importance à « l'insuffisance des cadres ».

S'il est de mode de parler de l'interdépendance économique des Etats, cette notion se heurte encore à de formidables préjugés nationalistes. Le Baromètre économique arrive à la conclusion que quatre Etats mènent la civilisation industrielle :

> On voit bien le peu de rôle que jouent encore dans le développement de notre civilisation les deux tiers de la population du monde et les quatre cinquièmes de la superficie et le rôle, au contraire, prépondérant et décisif des Etats-Unis, de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne et de la France.

On continue à parler beaucoup, à tort et à travers, de l'économie dirigée. Sur cette question qui préoccupe présentement tout le monde, le Baromètre économique s'exprime comme suit :

Il est fort heureux que la vie économique suive des lois en quelque sorte naturelles et qui échappent au contrôle des hommes. Si l'on nous permet une comparaison audacieuse, les désordres qu'une direction artificielle de l'économie pourrait provoquer seraient semblables à ceux qui affecteraient la société humaine si les hommes trouvaient le moyen de donner naissance à leur gré à des filles ou à des garçons. On imagine aisément le bouleversement que provoquerait dans la vie la naissance d'une génération presque entièrement composée de garçons à laquelle succéderait bien entendu une génération de filles.

Les vues rétrospectives sur la crise trouvent une première confirmation dans un court chapitre intitulé « 10 mars 1933 » où il est dit que les événements du début de mars aux Etats-Unis « sont l'aboutissement de la crise américaine ou, si l'on veut, la dernière convulsion de cette crise ». Dans son premier pronostic, le *Baromètre économique* ne s'est pas trompé. — PRICE HUBERT.

§

A propos du verbe « poéter ». — M. André Fontainas, dans sa chronique *Les Poèmes* (*Mercure* du 1er avril), parle d'un jeune poète, M. Henri Dutheil, dont il cite ces vers :

Alas! poor Aicard, qui voulut
Poéter plus haut que son luth!

A ce sujet, on nous permettra de rappeler que Willy, qui poussa jusqu'au génie l'art des jeux de mots, a dit d'Armand Silvestre qu'il voulait « *poéter* plus haut que son *cûlte* ». On sait que Silvestre était moins célèbre pour ses vers, d'un « parnassisme » mi-sensuel mi-sentimental, que pour les contes gaulois où il se plaisait à mettre en scène des personnages qui montrent leur derrière. C'est ce détail qui fait le sel de l'à-peu-près par lequel Willy a modifié la locution populaire bien connue. — L. M.

§

Le Sottisier universel.

L'étude de l'ancien régime laisse, en effet, à presque tous ceux qui s'y consacrent, l'idée que c'est peut-être parce que la nouvelle société qui se substitue à l'ancienne voulut marcher de ses propres ailes, en faisant table rase de toutes les traditions, que notre pays, depuis ces cent dernières années, a été voué à l'existence la plus lamentablement tourmentée dont l'histoire ait jamais fourni l'exemple. — LOUIS PAULIAT : *La Politique Coloniale sous l'ancien régime*, 1887 (Avant-propos, p. VII).

Mgr Las Casas, pris de pitié pour ces misérables, obtint de Charles-Quint, alias Charles IV d'Espagne, un décret qui légitimait la traite des esclaves noirs, jugés plus robustes et plus résistants. — *Mercure de France*, 1er février, p. 577.

C'était le portrait d'une créature admirable, dont le buste entièrement nu était enveloppé d'un tulle presque imperceptible. — *Figaro*, « Soroïda » (roman-feuilleton), 18 mars.

La Yougoslavie a concentré, de son côté, 40.000 hommes à Bratislava; la population civile évacue la ville et les officiers de réserve tchèques ont reçu leur ordre de mobilisation. — *Le Temps*, 16 mars.

Qui dit cela? M. Bénès, ministre des Affaires étrangères de Yougoslavie, rapporteur général de la Conférence du désarmement. — *Liberté*, 16 mars.

Il est donc prudent de se hâter. Rappelons que les inscriptions sont reçues à *Paris-Soir*, 25, rue Royale (Anjou 03-80) et aux *Voyages modernes*, 4, avenue de l'Opéra (Gutenberg 21-08 et 47-23). Le départ est prévu pour le vendredi 17, vers 19 heures. Le retour pour le *lundi matin avant 20 heures*. — *Paris-Soir*, 27 février.

De notre envoyé spécial Jean et Jérôme Tharaud. — *Paris-Soir*, 22 mars.

De son vrai nom, Paulette Duvernet s'appelait Mouton-Duvernet et était la descendante du fameux général et homme d'Etat français, le baron Mouton-Duvernet, qui finança notamment l'expédition de Beaumarchais lorsque le père de *Figaro* se rendit en Espagne pour y rencontrer *Clavigo*. Ne voilà-t-il pas de bien curieux rapprochements? — *Comœdia*, 24 mars.

— Tout le monde connaît — nous dit M. Léon Riotor — la Tour de Jean-Sans-Peur, qui, ce jour, s'érige rue Etienne-Marcel...

— Mais pourquoi, mon cher président, la dénomme-t-on Tour de Jean-Sans-Peur?

— Parce que ce dernier fut tué, non loin de là, au pont de Montereau. — JEAN-EMILE BAYARD, *Comœdia*, 27 mars.

Louis Lebreton, 52 ans, carrier mineur, n'a pas bonne mine. Il a une drôle d'histoire sur la conscience et des traces de blessures sur la face. Rentrant ivre, une nuit d'août dernier, bien que ce fût à une heure avancée, il était tard. Cela s'explique et se comprend même dans la bouche du mineur à la drôle de mine. — *Le Salut* (Saint-Malo), 21 mars.

TUNISIE. — LES COMMUNICATIONS RADIOTÉLÉPHONIQUES FRANCO-TUNISIENNES. — L'Administration des P. T. T. procède aux essais de la nouvelle relation radiotéléphonique France métropolitaine-Algérie. A cette occasion, M. Chautemps, ministre de l'Intérieur, a pu échanger, jeudi dernier, une conversation avec M. Carde, gouverneur général de l'Algérie. — *La Dépêche coloniale*, 20-21 mars.

Nous avons signalé le dépôt de recours en grâce de M. Maurice Hugonet, condamné pour homicide par imprudence à deux mois de prison par le tribunal de Payerne, ...pour avoir causé des blessures peu graves à Mlle Burnier. Celle-ci a pu quitter l'infirmerie de la Broye au bout de trois jours d'hospitalisation. — *Gazette de Lausanne*, 24 mars.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1933.

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 15

Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 15

La plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 15

L'Homme qui voulut être roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 15

Kim, roman, traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine-Walker. 2 vol. in-16 30

Les Bâtisseurs de Ponts, roman, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vol. in-16 15

Stalky et Cie, roman, traduit par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. Vol. in-16 15

Sur le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une Etude sur Rudyard Kipling, par André Chevrillon. Vol. in-16 15

L'Histoire des Gadsby, roman, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 12

Le Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 15

Le Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 15

Actions et Réactions. Traduction de Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-16 15

« Capitaines Courageux ». Traduction de Louis Fabulet et Charles Fountaine-Walker. Vol. in-16 15

Sa Majesté le Roi, traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16 15

Contes choisis, traduits par Louis Fabulet, Robert d'Humières et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-8 écu 15

Du Cran ! traduit par Louis Fabulet. Vol. in-16 15

Lettres du Japon, traduites par Louis Fabulet et Arthur-Austin-Jackson. Vol. in-16 12

Simples Contes de la Montagne, traduits par Madeleine Vernon et Henry-D. Davray, introduction par Henry D. Davray. Vol. in-16 ... 12

Mais ceci est une autre histoire, traduction de Madeleine Vernon et Henry D. Davray, avec un essai bibliographique par les traducteurs. Vol. in-16 15

POUR VOS VOYAGES AU MAROC PASSEZ PAR MARSEILLE

Le Maroc vous tente? Vous pouvez vous y rendre rapidement et commodément par Marseille.

De nombreux trains rapides et express, offrant toutes catégories de places assises ou couchées, convergent, en effet, des principaux centres de la France et de l'étranger vers le grand port méditerranéen. Les luxueux navires de la Cie Paquet (tels le *Maréchal-Lyautey* et le *Nicolas-Paquet* de 10.500 tonnes) en partent tous les samedis à 11 heures pour Tanger et Casablanca qu'ils atteignent, respectivement, le lundi vers midi et le mardi matin.

Les principales gares P.-L.-M. et les Agences de la Compagnie de Navigation Paquet délivrent pour Tanger et Casablanca des billets simples valables 15 jours et des billets d'aller et retour valables 30 ou 90 jours, donnant droit à l'enregistrement direct des bagages. Vous pouvez obtenir aussi dans les principales gares P.-L.-M. et dans les Agences de la Cie Paquet les billets qui vous sont nécessaires pour les trajets à effectuer sur les chemins de fer marocains; l'enregistrement de vos bagages a lieu, dans ce cas, pour votre destination définitive au Maroc.

Pour de plus amples indications, veuillez vous renseigner auprès de votre gare.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

UN BUREAU DE TOURISME à la gare de Paris-Quai d'Orsay

La Compagnie d'Orléans vient d'autoriser l'Union Nationale des Agences de Voyages à installer, un Bureau de Tourisme à la gare de Paris-Quai d'Orsay.

Cet bureau qui complète utilement les services officiels de la gare, offre au Public tous les renseignements qui lui sont nécessaires pour établir l'itinéraire et le prix de revient de ses voyages empruntant le Réseau d'Orléans soit uniquement, soit partiellement, y compris les frais de séjour ou de villégiature dans les hôtels, les excursions, etc... Il met à la disposition des voyageurs des carnets de voyages individuels à forfait, toutes dépenses comprises; il se charge d'organiser aux conditions les plus avantageuses, des voyages collectifs, accompagnés ou non, etc...

Installé dans le hall de départ des grandes lignes, à côté des salles d'attente, le Bureau de Tourisme est ouvert de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 19 h. 30 (sauf dimanches et fêtes).

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne

VENTE Palais de Justice, à Paris le 27 avril 1933, à 2 heures

HOTEL PARTICULIER

14, avenue Gourgaud à PARIS

(17eme arrondissement) Contenance 564 mètres.

Mise à prix : 700.000 francs

S'adresser à Me LAVERNE, avoué, 4, rue de Gramont, Maître DUFOUR, notaire.

Vente au Palais, Paris, 29 avril 33, à 2 h.

IMMEUBLE de rapport à BOULOGNE-BILLANCOURT (Seine) Boulevard Jean-Jaurès n° 34. Cont. 358 m. environ. *Revenu brut* 10.230 *frs*, plus 2 grands appartements libres, Mise à prix, 240.000 frs. S'adresser Me PLAIGNAUD, avoué, 14, Rue des Pyramides, Mes DUPONT, et G. FICHOT, avoués à Paris, et Me VITRY, notaire à Boulogne-Billancourt.

Vente au Palais, Paris, 29 avril 33, à 2 h.

PROPRIETE A MAISONS-LAFFITTE (S.-&-O.) r. Eglé, n° 37. Cont. 2.888 mq. environ. Libre de loc. (v. enchère) Mise à prix 100.000 francs. S'adresser à Me PLAIGNAUD, avoué, 14, rue des Pyramides, Me CLOUZEAU, avoué, et MMes JULLIEN et BLANCHET, notaires à Paris.

MESSAGERIES MARITIMES

Reg. du Com. Seine { *31.010* / *176.390* }

PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS

Portugal — Italie — Grèce — Turquie — Égypte — Syrie — Arabi
Indes — Indo-Chine — Chine — Japon — Côte Orientale d'Afriqu
Océan Indien — Madagascar — La Réunion — Maurice
Australie — Établissements Français de l'Océanie
Nouvelle-Zélande — Nouvelle-Calédonie.

SIÈGE SOCIAL : *Paris, 8, rue Vignon, — 9, rue de Sèze.*

AGENCE GÉNÉRALE : *Marseille, 3, place Sadi-Carnot.*

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Cet Établissement procède à un nouvel emprunt, foncier-communal, qui com porte émission de 800.000 obligations 5 %.

Chaque obligation, d'une valeur nominale de 1.000 francs, produira un int rêt annuel de 50 francs, net de l'impôt cédulaire actuel sur le revenu des capitau mobiliers, payable par moitié les 1er juin et 1er décembre de chaque année, premi coupon payable le 1er décembre 1933.

Le remboursement de cet emprunt se fera en 60 ans au plus, au pair majo d'une prime croissant de 5 francs par an jusqu'à la date de remboursement : pa exemple à 1.005 francs le 1er juin 1934, à 1.010 francs le 1er juin 1935, 1.015 francs le 1er juin 1936, et ainsi de suite.

La prime de remboursement sera payée nette de l'impôt cédulaire actuel s le revenu des capitaux mobiliers.

Prix d'émission : 970 francs, payables 500 francs à la souscripti et 470 francs à la délivrance des titres, du 22 au 31 mai 1933.

Les souscriptions seront servies au fur et à mesure des demandes, dans limite des titres disponibles à chaque guichet. Elles sont reçues au *Crédit Fonc de France,* à Paris, 19, rue des Capucines; chez les agents de change; dans banques et établissements de crédit, leurs succursales et agences; à la Rece centrale des finances de la Seine; chez les trésoriers-payeurs généraux, receveu particuliers des finances, receveurs-percepteurs et percepteurs.

(Notice publiée au *B. A. L. O.* du 3 avril 1933.)

BULLETIN FINANCIER

a seconde quinzaine de mars n'aura pas été plus satisfaisante que sa devancière. réouverture de la Bourse de New-York n'a aucunement stimulé les autres marchés nciers. Ls événements d'Allemagne ont fait naître certaines inquiétudes dans les s créanciers du Reich, notamment aux Etats-Unis et en Angleterre, où les éléments élites sont nombreux. La lourdeur a donc généralement prévalu sur toutes les rses.

Paris, le succès de l'emprunt national 4 1/2 % 1933 aurait dû améliorer l'orienta- de nos fonds publics, d'autant plus que l'œuvre d'assainissement de nos finances, mencée en mai 1932, est énergiquement poursuivie.

r, il en a été tout autrement : certaines rentes se sont alourdies et la tenue des urs à revenu fixe laisse toujours beaucoup à désirer.

lusieurs grandes banques ont publié leurs comptes pour l'exercice 1932. S'ils por- les traces de la crise, ils| sont néanmoins réconfortants ; le Crédit Lyonnais et la iété Générale ont maintenu leur dividende. Malgré cela, le groupe bancaire est guissant.

ertaines compagnies de chemins de fer viennent également d'annoncer les résultats elles ont obtenus au cours de l'an dernier. S'ils entraînent une réduction des divi- des, celle-ci est peu importante, surtout si l'on tient compte de la diminution consi- able des recettes de nos réseaux.

Nos charbonnages ont subi des ventes assez sérieuses, à la suite de la publication rapport établi sur l'année écoulée par le Comité des Houillères, qui souligne reté de la concurrence étrangère. Il n'est pas dit cependant que les dividendes de charbonnages seront fortement minorés ; de grandes compagnies comme Anzin rront maintenir leur répartition antérieure.

Diverses compagnies de gaz et d'électricité ont arrêté leurs comptes qui, en général, mettent le maintien des distributions de 1931. La Lyonnaise des Eaux et de clairage, l'un de nos plus grands trusts, a même annoncé un dividende supérieur précédent. La baisse enregistrée par les valeurs de gaz et d'électricité n'est donc justifiable.

usqu'ici, on possède peu de renseignements sur les affaires minières. On sait seu- ent que d'importantes mines de fer nord-africaines, comme Mekta el Hadid et bel Djerissa, se ressentent durement de la crise sidérurgique. On sait aussi que mines de cuivre ne pourront rémunérer leur capital que très difficilement. La pression actuelle des valeurs minières n'est donc pas sans raisons ; mais son pleur est telle qu'on peut se demander si, après avoir exagéré dans le sens de la isse en 1928, la bourse n'exagère pas maintenant dans le sens opposé.

Les mines d'or, tenues pour des valeurs-refuges par des Américains et des Anglais, nservent une tenue satisfaisante. Il faut pourtant se dire que l'actionnaire français che de 30 à 40 % de moins que l'actionnaire sud-africain et l'actionnaire anglais, i eux n'ont pas à payer de doubles impôts sur leurs coupons.

Complètement délaissées, les valeurs sidérurgiques n'enregistrent que d'assez fai- s fluctuations.

Si la limitation de la production du pétrole n'est pas décidée aux Etats-Unis, les urs du *crude oil* faibliront. Il n'est donc pas surprenant que les valeurs pétrolières guissent.

On prête plus d'attention aux affaires de caoutchouc, car les planteurs anglais raissent disposés à s'entendre avec les planteurs hollandais, surtout si le gouver- ment des Indes néerlandaises consent à surveiller l'application de mesures de striction.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr.

En ce qui concerne les **Abonnements étrangers**, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le delai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1933.